

JOURNAL DE MEDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie François, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

Artem experientia fecit,
Exempla monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.



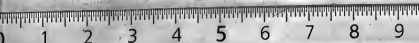
NOUVEAU JOURNAL
JANVIER 1759.

TOME X.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1759.

*DEUX MEMOIRES sur la formation des os ,
fondés sur des expériences , par M. Alb. de
HALLER , président de la Société royale des
sciences de Gottingue , membre de l'Académie
royale des sciences de Paris , de Londres , de
Berlin , &c. A Lausanne , chez Marc - Michel
Bousquet. A Paris , chez Vincent , rue saint
Severin , 1 vol. in-12 de 263 pages , avec une
table relative à l'incubation. Prix broché , 1 liv.
4 sols.*



A formation des os est un des ob-
jets qui a le plus exercé les phyfi-
ciens , & sur lequel il paroît que
leurs recherches ont été le moins
fructueuses. Boerhaave & Albinus pensoient
que les os passent de la consistance gelatineuse

dans celui d'un os parfait, par l'état mitoyen d'une membrane, & qu'ils deviennent cartilages avant de s'ossifier. Ces idées vagues & peu satisfaisantes ont d'abord paru détruites par M. Duhamel, de l'académie des sciences, qui a sçu fixer l'esprit des physiciens sur cet objet important de l'économie animale ; ses expériences sont trop intéressantes, trop lumineuses, & ont été trop bien accueillies, pour qu'elles n'aient pas acquis une certaine consistance dans l'esprit des physiologistes, & pour qu'on puisse aisément les anéantir. On sçait que ce sçavant physicien attribue l'accroissement des os à l'ossification du périoste. Il ne falloit pas moins qu'un homme aussi illustre, & aussi recommandable dans le monde médecin, que l'est M. de Haller, pour jeter quelques doutes sur cette matière, & pour tenir l'esprit des physiciens en suspens. Les expériences qu'il vient de publier ; si elles ne sont pas décisives, méritent au moins une attention particulière.

On trouve dans le premier mémoire de M. de Haller, une suite d'expériences que M. Detlef, un de ses élèves, a faites sur des pigeons, pigeonaux, cannetons, chiens & chats. Elles roulent sur la formation du cal, & sur celle des os. Elles paroissent prouver que le cal de l'os est formé par un suc gelatineux qui suinte des extrémités fracturées de l'os, & sur-tout de la moëlle qui

s'épanche tout autour. Ce suc s'épaissit insensiblement, dit M. de Haller, devient une gelée tremblante, il passe par différens degrés de consistance, & se fait à la fin cartilagineux. Il en résulte encore qu'il se forme dans le cartilage, comme dans l'ossification naturelle, des noyaux osseux qui grandissent, qui se réunissent, & qui effacent peu-à-peu la substance cartilagineuse; que le cal tout-à-fait formé, est un véritable os spongieux, comme celui des extrémités des os longs; avec le tems ce cal devient plus compact: les deux bouts de l'os contribuent presque également à le former.

M. de Haller prétend encore déduire de ses expériences les conséquences suivantes. Que le périoste n'a aucune part à la réunion des os, & qu'il ne fait pas partie du cal, qui s'est répandu sur sa surface extérieure dans quelques expériences, & qu'il n'est pas attaché au cal. Qu'il ne précède pas la formation, mais qu'il la suit, & qu'il ne renaît que lorsque le cal est bien avancé: qu'il naît dans le cal, des vaisseaux qui se rendent aux noyaux osseux absolument comme dans l'ossification naturelle.

M. de Haller avance de plus, après des expériences réitérées faites avec la garance, qu'elle ne colore ni le périoste, ni le cartilage, mais qu'elle teint uniquement les os, les noyaux compris dans le cartilage &

6 DEUX MEMOIRES

le cal lorsqu'il est endurci , au point de porter le nom d'un os ; qu'elle ne colore pas non plus les os du fœtus , quand elle est donnée à la mere encore pleine de petits , que la couleur se perd avec le tems , quand on rend à l'animal la nourriture ordinaire.

Dans le second mémoire il s'agit de la formation des os , & de leur accroissement successif. M. de Haller animé par les expériences de Detlef , a cru devoir les pousser plus loin , en suivant les différens progrès de la formation des os du poulet enfermé dans l'œuf. C'étoit dans des fœtus , & même dans les premiers tems de leur formation , qu'il a cru devoir observer la nature : il lui paroissoit qu'on avoit commencé trop tard jusqu'ici , & qu'on ne s'étoit pas assez rapproché des premières ébauches des os. Il a cru pouvoir se contenter de la formation successive des deux plus grands os de l'animal , le fémur & le tibia. La formation du tibia dans tous les animaux qu'il a disséqués , est plus longue que le fémur , quoiqu'il soit moins gros : voici le résultat & le précis de ses observations.

Le cartilage est le premier élément de l'os , il differe peu de la gelée primordiale , dont les os sont composés , il en a la transparence , la simplicité , & même une partie de sa flexibilité , & il devient élastique , qualité qui le distingue de la glu. Au bout de

192 heures il commence à prendre une nature osseuse, & passe insensiblement de l'état cartilagineux, à la consistance d'os.

L'os differe du cartilage, il est roide & fragile, il est coloré sur-tout dans le fœtus, il est fibreux & divisé en lames séparées par des fentes; la nature osseuse naît dans les os à termes inégaux. Le huitieme jour est le terme le plus prompt; on reconnoît les apparences de l'ossification à la couleur; c'est d'abord une opacité, bientôt la couleur se change, & la portion osseuse devient jaunâtre. Le douzieme jour la rougeur s'y mêle, ainsi que la dureté. Tout ce qui est coloré & fillonné à l'os, plie plus, & tout ce qui est blanc & lisse, est en même tems flexible. Les progrès de l'ossification sont rapides. Il faut voir ce détail dans l'ouvrage même, il nous a paru fort intéressant. Les os mollifient dans le vinaigre, & redeviennent flexibles au bout d'une heure. La cavité de l'os fut visible pour la premiere fois à huit jours complets, le milieu de l'os se soutint, & forma un cylindre blanc, opaque & creux, d'une substance osseuse, fragile, poreuse. Cette progression est ordinairement plus tardive depuis ce tems-là, le tuyau médullaire subsiste constamment, & se perfectionne tous les jours davantage, sa longueur est la même que la partie opaque de l'os. Les lames qui composent l'os, se distin-

guent dès la fin du douzième jour. Ce nombre est beaucoup plus grand dans le milieu de l'os , il diminue contre les épiphyses ; & il s'y réduit à la fin à une lame unique. Les lames des os commencent par un état spongieux & cotonneux ; elles sont parsemées d'une infinité de petits trous d'un travail fort léger, friable & délicat. Il y a ici un mécanisme singulier qui accompagne la formation de ces lames , dont M. de Haller donne une description très-exacte , & que nous ne pouvons rendre en entier dans un extrait.

Le périoste paroît aussi-tôt que le cartilage ; qui occupe alors la place de l'os , & qui en a la figure entière. Il est dès-lors adhérent au commencement de l'épiphyse , & à la fin du corps de ce qui sera l'os. Il est d'une finesse extrême dans les commencemens de la formation de l'os. Quand l'os est plus avancé , le périoste croît en épaisseur , sur-tout à la fin du corps de l'os & au cartilage de l'épiphyse ; il est alors plus adhérent à l'os. Le périoste , dit M. de Haller , n'est pas vasculaire , il est blanc & cellulaire.

La première apparence de la moëlle fut à la fin du douzième jour. Les vaisseaux qui entrent dans la cavité de l'os , s'y trouverent accompagnés d'une toile cellulaire rouge.

L'épiphyse est aussi ancienne que l'os même. Elle est parfaitement formée , dès que l'os peut être découvert. La grande différence de

l'épiphise avec l'os, c'est l'ossification plus tardive. Elle est en tout ou en grande partie cartilagineuse. Les lignes osseuses qui partent du milieu de l'os, ne s'étendent pas sur l'épiphise qui n'a jamais été rayée ni sillonnée. C'est un tuyau osseux qui naît au milieu de l'épiphise, dont nous ne rapporterons pas ici les progrès.

M. de Haller a fait sur les vaisseaux des os, des découvertes intéressantes. L'artere nourriciere, selon lui, fait le tronc principal des vaisseaux de l'os. Il y en a une dans le tibia, & deux dans le fémur, elles paroissent avant qu'on découvre les veines leurs compagnes. De ce tronc principal naissent les vaisseaux du cercle vasculaire de la substance alvéolaire de l'hémisphère vasculaire, & des filons entre ces lames osseuses, & non du périoste. Il y a des vaisseaux droits qui sortent du corps de l'os & de la croûte cartilagineuse dont il est recouvert, & qui entrent dans l'épiphise. D'autres vaisseaux de l'épiphise ne lui sont pas communs avec le corps de l'os; ils viennent de quelques petits troncs, tels que seroit l'artere circonflexe du tibia de l'homme. Le noyau osseux a aussi son vaisseau qui est assez gros, qui entre dans les alvéoles les plus larges de son centre, & qui paroît naître d'une artere extérieure qui perce le condyle.

M. de Haller examine ensuite si le périoste

forme les os. Il assure que le résultat de ses expériences lui persuade le contraire. Sa structure est entièrement différente de celle de l'os. Il est cellulaire ; il n'y a rien , selon lui , dans le périoste , qui tende à un arrangement parallèle à la longueur de l'os. Les os sont parfaitement formés , pendant que le périoste est d'une finesse extrême ; ce n'est donc pas de sa substance que les os se forment. Le périoste n'est pas attaché à l'os , il s'en enlève avec facilité. Jamais M. de Haller n'a trouvé de lames du périoste à demi-offifiées , quoiqu'il ait vu naître les plus grands os sous ses yeux. L'os du fœtus est cartilagineux ; il se coupe net & sans lambeau ; il passe de cet état dans celui de l'os , uniquement par un changement intérieur qui se fait sans aucun changement dans le périoste même. Le périoste est si peu la matière de l'os , qu'une grande partie des os naît sans en avoir. Le périoste n'a pas ce qu'il faut pour nourrir l'os ; il est blanc , & ses vaisseaux sont invisibles , d'autant plus que M. de Haller prouve par des expériences , que l'admission des particules colorantes & celle du sang , est nécessaire pour l'ossification. Il s'ensuit que le périoste , dit M. de Haller , couvre les os , comme les autres membranes couvrent les viscères ; qu'il limite leur figure , qu'il leur amène leurs vaisseaux nourriciers , & ceux de l'épiphyse , mais que les os

se forment par eux-mêmes d'une glu changée en cartilage, & qu'ils se forment sans aucun détachement de la substance du périoste. L'état primitif de l'os est donc une glu, une espece de colle qui devient cartilage, & finit par être os. L'impulsion du cœur suffit, selon M. de Haller, pour fabriquer l'ossification; quand son mouvement est lent, la formation de l'os est plus tardive. Ce système, comme l'on voit, n'est fondé que sur des expériences faites sur des animaux; cependant M. de Haller prétend que la structure des os des quadrupedes étant essentiellement la même que celle des oiseaux, elle l'est également pour les autres classes, & pour l'homme même dont les os ne different par aucune partie de leur structure, de ceux des quadrupedes.

Ces expériences, comme on voit, sont fort intéressantes. Il ne faut pas moins que M. de Haller, pour leur donner du poids, & pour exciter l'esprit des physiologistes, soit à perfectionner & à pousser plus loin des recherches si curieuses, ou à les rectifier & à les réduire au vrai point de certitude, si nécessaire pour les progrès de la physique expérimentale.



E S S A I.

Sur les maladies vénériennes, où l'on expose la méthode de feu M. Petit, avec plusieurs consultations du même auteur sur ces maladies, par M. FABRE, maître en chirurgie, &c. A Paris, chez Cavelier & Giffard, Libraires, rue S. Jacques, 1^{er} volume in - 12 de 345 pages. Prix relié, 2 livres 10 sols.

Le nom de M. Petit, à la tête d'un livre de chirurgie, est sans contredit, d'un grand poids. En est-il de même d'un ouvrage qui traite des maladies vénériennes ? Nous ignorons si M. Petit étoit en état de donner au public quelque lumière sur cet objet de maladie. Tout ce que nous sçavons, c'est que M. Fabre n'a rien publié dans cet ouvrage, qui eût aucun caractère de nouveauté, & qui nous engageât à la reconnaissance envers M. Petit, d'autant plus que nous avons de quoi nous consoler de ce qui manque dans cet ouvrage, dans plusieurs bons traités qui ont été publiés sur cette matière. M. Fabre s'annonce comme élève de M. Petit, & par cette raison, est bien excusable de trouver parfait tout ce qui vient de ce grand chirurgien. Au reste, il avertit que son dessein

n'étoit point d'enrichir notre art par quelque nouvelle découverte en théorie, mais simplement de donner *des vues* de pratique, auxquelles il présume que l'on n'a point encore pensé.

M. Fabre divise son ouvrage en fix chapitres : il traite dans le premier, de la gonorrhée virulente ; il fait voir la difficulté qu'il y a de caractériser cette espèce d'écoulement dans les femmes ; il réfute avec force l'opinion outrée de M. Daran qui, dans son traité complet de la gonorrhée virulente, assure que les fleurs blanches des femmes ne sont que de véritables gonorrhées, & qu'elles dépendent toutes d'un virus vénérien ; il établit ensuite pour cause la plus fréquente des fleurs blanches, les suites des couches ; comme on voit, de cette manière, M. Fabre ne rend raison des fleurs blanches, que dans les femmes qui ont eu des enfans, & il ne fait aucune mention des autres causes qui sont bien plus propres à produire cet écoulement, comme la nature de l'air, le trop grand usage des boissons aqueuses, du café ; le caprice dans le régime & dans la nourriture, le défaut d'exercice, le sommeil trop long, les passions de l'ame, & la transpiration supprimée par les brouillards & la vicissitude de l'air, auquel les habitans de cette grande Ville sont exposés. M. Fabre dit dans cet article, que M. Petit regardoit

14 ESSAI SUR LES MALADIES

comme une espece de crise, l'écoulement qui se fait dans la gonorrhée ; ceci fait bien voir que ce grand chirurgien n'avoit aucune connoissance de la nature de la crise, qui est un transport que fait la nature, de la matiere morbifique qu'elle a travaillée & préparée, & qui tourne ou au soulagement, ou à la perte du malade. La gonorrhée se déclare presqu'aussi-tôt que le virus a été insinué dans le corps ; elle est plus ou moins abondante, sans que l'effet du virus en soit diminué ; & ce n'est pas plus une crise, que l'est le crachement de sang dans la fluxion de poitrine. Les indications générales que propose M. Fabre dans la cure de la gonorrhée, sont les saignées, les délayans, la privation des alimens, &c. selon les différens périodes du mal, & en cela paroît avoir suivi de point en point la méthode de M. Astruc. M. Fabre prétend que les obstacles qui s'opposent à la guérison de la gonorrhée, sont le défaut de régime, le trop grand ou le trop petit usage des boissons rafraîchissantes, les purgatifs & les préparations mercurielles données trop précipitamment, & enfin l'empressement où l'on est de terminer la gonorrhée aussi-tôt que les accidens paroissent calmés. Il passe immédiatement après aux accidens qui sont les suites de la gonorrhée maltraitée, comme l'inflammation des testicules, la gonorrhée opiniâtre, la strangurie vénérienne, dans

laquelle il donne la description de quelques bougies déjà connues , propres à fondre les embarras de l'uretre en fort peu de tems , & arrêter les anciennes gonorrhées.

Dans le second chapitre , il s'agit des chancres & des bubons vénériens. M. Fabre prétend ici que la vérole succede presque toujours aux chancres , tandis qu'il est beaucoup plus rare qu'elle soit la suite d'une gonorrhée , parce que , dit-il , dans la gonorrhée , le virus est plus séparé de la circulation que dans les chancres , & qu'elle dépure les humeurs infectées , en produisant un écoulement au-dehors. Nous avons de la peine à nous persuader que cette règle soit aussi sûre que le prétend l'auteur. Dans la cure des chancres , dans celle des bubons , nous n'avons rien observé qui méritât une attention particulière.

Dans le troisième chapitre , M. Fabre traite de la vérole confirmée , dans laquelle il établit le diagnostic conformément à celui de M. Astruc. Il prétend que dans les cas douteux , il y a des circonstances qui peuvent éclairer le diagnostic. Si , par exemple , après quelqu'un des accidens primitifs , comme gonorrhées , chancres , &c. les symptômes d'une maladie , quoiqu'ils paroissent étrangers à la vérole , se sont succédés sans interruption , depuis l'époque de ces accidens , jusqu'au moment présent , on a droit de

supposer la présence du virus vénérien. Il établit ensuite, d'après M. Petit, la fièvre quarte, la jaunisse de la conjonctive, l'extinction de voix; qui se dissipe & revient alternativement sans cause manifeste, l'atrophie des parties de la génération, le vomissement habituel, l'ophthalmie rebelle, la callosité des paupières, le tintement d'oreille, le tremblement des membres, comme des symptômes & des signes évidens de la vérole; mais M. Fabre nous permettra de lui faire observer que toutes ces circonstances se trouvent rarement réunies dans le même sujet, & que quand même il se trouveroit quelqu'un qui les réuniroit toutes, le diagnostic de la vérole n'en seroit pas moins équivoque.

On trouve dans le quatrième chapitre, des observations sur la manière dont le mercure opère la guérison de la vérole. Ce sont précisément les mêmes idées que celles de M. Astruc; l'auteur s'élève sur-tout avec force contre les empiriques, qui donnent la facilité aux malades de vaquer à leurs affaires pendant le traitement, & s'efforce de prouver que le grand air est contraire aux bons effets de ce remède.

Dans le cinquième chapitre, on expose le traitement de la vérole. M. Fabre fait un détail successif des attentions & des soins que l'on doit prendre dans la cure de cette maladie;

maladie ; & cette administration méthodique que tout le monde connoît , est ce que M. Fabre appelle la méthode de M. Petit. Il passe en revue les femmes , & sur-tout celles qui sont enceintes , qu'il conseille de traiter pendant le tems de leur grossesse , pour purifier en même tems l'enfant , & il prétend que le mercure ne peut leur causer aucun dommage , quand il est bien administré. M. Fabre a traité dans plusieurs articles ce qui concerne les enfans qui apportent la vérole en naissant , les malades qui ont une affection hypocondriaque , & ceux qui ont la poitrine délicate , ceux qui sont extrêmement affoiblis & exténués , ceux dans qui la vérole est compliquée avec quelque autre virus , comme l'écrouelleux , le scorbutique , &c. Mais ces articles qui sont de la dernière conséquence dans la pratique , & qui exigent les connoissances les plus vastes , nous ont paru ici traitées très - superficiellement.

Le dernier chapitre renferme trente-huit consultations sur différens sujets attaqués des maladies vénériennes. Elles sont adressées à M. Petit , qui y a répondu en général , d'une manière assez satisfaisante.

Cet ouvrage que l'on trouve chez *Cavelier* , ne contient que 345 pages , est imprimé en gros caractère , avec des interlignes , & est exorbitamment cher , d'autant plus , comme nous l'avons déjà dit , qu'il ne

contient rien d'intéressant ni de nouveau , & que ce n'est dans quelques endroits , qu'un précis du traité des maladies vénériennes , de M. Astruc.



DISSERTATION

Sur une Manie occasionnée par le dérangement des regles , par M. MAJAVLT , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris , ancien médecin des armées du Roi , & un des médecins de l'Hôtel-Dieu de ladite Ville.

Le dérangement des regles & leur suppression , occasionnent un si grand nombre de maladies & de caractères si différens , selon les circonstances qui y donnent naissance , que l'on est toujours étonné de voir ce prothée sous des formes singulieres , & le choix du moyen de guérir aussi embarrassant , que les symptômes sont variés.

Une fille âgée d'environ vingt-trois ans , d'une constitution médiocrement forte , de tempérament plus sanguin que bilieux , que je traitai à l'Hôtel-Dieu , il y a environ cinq mois , fournit une preuve de ce que je viens de dire. Il y avoit déjà dix mois que ses regles paroissent très-irrégulièrement & en très-petite quantité , lorsqu'elle fut attaquée d'une fièvre , avec des redoublemens

accompagnés de délire ; cette fièvre touchoit à sa fin , quand on me pria de lui donner mes soins , & le délire étoit encore très-violent , quoique la fièvre fût moins considérable , il n'avoit même pas le caractère de celui que les fièvres inflammatoires occasionnent ; car quoiqu'il fût des plus furieux & continuë , la langue de la malade n'étoit pas sèche , la peau n'étoit pas brûlante , les yeux n'étoient point étincellans , &c. mais on appercevoit que l'estomac souffroit , & que la malade éprouvoit ce mouvement spasmodique , qui fait la sensation de l'étranglement dans les femmes hystériques , ce qui me fit assurer aux religieuses qui s'intéressoient au sort de la malade , que le délire étoit absolument indépendant de la fièvre , & que j'avois lieu de présumer qu'il subsisteroit après la fièvre guérie , & mon pronostic s'accomplit. J'assurai même que le dérangement des regles me paroissoit être la seule cause de cette espece de folie , qu'il ne falloit par conséquent avoir pour objet que de rétablir le cours des regles. On ne s'en tint point à mon avis ; on l'avoit déjà fait saigner plusieurs fois au pied , on la fit inutilement saigner à la gorge , & on la baigna dans l'eau tiède , avec aussi peu de succès : enfin on se détermina à ne suivre que mes conseils. Je m'étois fait rendre compte de tout ce qu'on avoit pu observer depuis

quelques mois ; on m'avoit dit qu'avant d'être attaquée de la fièvre, les regles avoient paru & disparu subitement, & qu'aussi-tôt leur suppression, la malade avoit éprouvé des douleurs de tête inexprimables ; c'étoit d'après ce détail, & les symptômes de maladie hystérique que j'avois observés, que je formai mon pronostic, & le plan curatif de la maladie.

Libre alors de faire faire à la malade tout ce que jugeois être nécessaire, j'ordonnai qu'on lui fît prendre de bons alimens, qu'on la fît promener, & qu'on ne la contraignît nullement ; elle avoit assez bon appétit, elle reprit bientôt les forces qu'elle avoit perdues pendant sa fièvre. J'ordonnai aussi qu'on m'avertît lorsque la manie augmenteroit, présumant que ce redoublement de folie répondroit au tems, où la nature fait des efforts pour provoquer l'évacuation périodique des règles ; ce redoublement arriva en effet, je lui fis pour lors appliquer neuf ou dix sangsues à la vulve ; plusieurs femmes robustes tenoient la malade pendant l'opération, on lui tira par ce moyen environ quatre poëlettes de sang, ayant exposé auparavant les parties naturelles à la vapeur de l'eau chaude. Après la chute des sangsues, la malade dormit ce jour-là, & fut plus tranquille les jours suivans, elle parut même un peu plus raisonnable. Je conseillai qu'elle

continuât encore le régime qu'elle avoit déjà observé, tant pour les alimens que pour l'exercice propre à la dissiper, me proposant de répéter l'application des sangsues, si la nature n'opéroit pas par elle-même dans le courant du mois. En effet il fallut revenir à la même saignée, dont la nécessité fut encore indiquée par une augmentation de manie; mais pour imiter mieux la nature dans l'évacuation des regles, j'ordonnai qu'on ne lui appliquât que trois ou quatre sangsues tous les jours, pendant trois jours consécutifs; chaque fois on lui tira une poëllette ou une poëllette & demie de sang; ces trois opérations produisirent des effets beaucoup plus sensibles que la premiere, la malade eut des nuits beaucoup plus tranquilles, & fut plus raisonnable, cependant elle avoit encore des instans de manie. J'eusse continué de lui faire faire la même opération de mois en mois, si les regles n'avoient paru sans ce moyen, un mois après, ce qui la débarrassa totalement d'une maladie, dont on la croyoit attaquée pour le reste de ses jours. Il est bon de remarquer qu'on lui fit faire usage d'emmenagogues légers pendant huit ou dix jours, avant le tems des regles, afin d'aider la nature.

Les effets que j'avois plusieurs fois observés de l'application des sangsues, m'avoit suggéré de donner la préférence à cette es-

pece de saignée, dans le cas dont il est question. J'avois remarqué que tous ceux & celles à qui j'avois fait appliquer des sangsues ou au fondement, ou à la vulve, avoient ressenti une espece de vuide dans la tête, (c'étoit leur expression.) Le violent mal de tête que la malade avoit éprouvé lors de la suppression de ses regles, & la folie qui s'en étoit suivie, ne me laissoient point de doute sur le lieu vers lequel la métastase sanguine s'étoit faite. Il devoit donc nécessairement résulter de cette saignée, & le dégorgement des vaisseaux du cerveau, & la dérivation de ce même fluide, vers ceux par lesquels il devoit être évacué.

De mes observations il résulte encore que la saignée faite aux vaisseaux hémorrhoidaux, pourroit être utile dans l'espece de manie qui est occasionnée par l'engorgement sanguin des vaisseaux du cerveau.

Il me paroît qu'on pourroit également faire une application heureuse de ce remède extérieur dans la suppression des regles, dans laquelle les saignées, les délayans, & les autres remèdes ordinaires ne produiroient pas l'effet qu'on pourroit en attendre.



O B S E R V A T I O N

Au sujet d'une évacuation périodique des règles, par les mammelles & le visage, par M. CAZENAVE, chirurgien à Belleville, près Paris.

La nature ayant déterminé dans les femmes, des organes propres à la fécrétion d'une partie de la masse de leur sang, & cette excrétion se faisant dans les personnes bien constituées, régulièrement tous les mois, elles jouissent d'une santé parfaite; mais à combien de fâcheux accidens ne sont point exposées celles qui sont malheureusement privées d'une si salutaire évacuation?

Je ne prétends point entrer ici dans le détail des infirmités qui accablent les personnes dont les mois sont retardés ou supprimés. De sçavans auteurs en ont trop bien parlé pour laisser quelque chose à desirer sur cette matière.

Les sçavantes & laborieuses recherches de l'anatomie, soutenues de sages réflexions de la physiologie, nous ont évidemment démontré les connexions & le rapport que la matrice a avec les mammelles; ainsi il ne sçauroit arriver aucun dérangement un peu

24 OBSERV. SUR DES REGLES.

confidérable à l'une de ces parties, que l'autre n'en souffre.

La nature qui varie dans toutes les opérations, nous présente fans cesse des objets de réflexions ; & ce que je me suis proposé ici, est de rendre publique une observation à ce sujet.

Une femme, âgée de quarante-trois ans, nommée Breton, native & habitante du village de Charonne, près Paris, d'un tempérament sanguin, perdit ses menstres à l'occasion d'une peur, il y a environ dix ans. Deux mois après il se manifesta sur toute l'habitude de sa poitrine, une rougeur qui, en peu de tems ; se trouva parsemée d'un nombre prodigieux de tubercules de la même couleur, gros à-peu-près comme de petits pois, lesquels s'ouvrirent, & laissèrent couler abondamment du sang pendant quelques jours. Le tems requis à cette évacuation une fois passé, tout disparut pour recommencer le mois suivant, & ainsi de suite jusqu'à présent, à une rougeur près qui subsiste journellement ; qui ne tient cependant pas de l'inflammation, n'en ayant aucuns symptômes. Ce qui paroît devoir mériter le plus d'attention, est un bouton de la même nature que les précédens, situé à la partie moyenne de la pommette du côté gauche, lequel verse du sang en même tems, & aussi long-tems que ceux de la poitrine.

Cette détermination du sang à remonter de l'artere épigastrique dans la mammaire , n'a rien qui doive surprendre un anatomiste ; les anastomoses de ces deux vaisseaux entre eux , sont assez manifestes.

La cause qui peut avoir déterminé le sang de cette femme , destiné pour ses regles , à passer entièrement des parties inférieures aux supérieures , peut être une espece d'obstruction dans les petits vaisseaux utérins.

Le sang qui est déterminé à chercher une issue du côté des vaisseaux de la matrice , trouvant alors dans chacun d'eux autant de digues qui s'opposent à son passage , est obligé d'enfiler la route du tronc de l'artere épigastrique ; celle-ci s'en déchargeant dans la mammaire , trouve dans cette artere une résistance assez considérable , par la présence du sang qui y est déjà contenu , lequel est obligé de rétrograder par l'impulsion de celui de l'épigastrique.

Le sang ainsi ralenti dans sa course , par la présence de celui qui y abonde sans cesse , oblige les rameaux de cette artere à se dilater considérablement. Ils reçoivent donc une surabondance de sang qui les oblige de le transmettre dans les vaisseaux capillaires , & de-là dans les lymphatiques. Ceux-ci le portent dans le tissu réticulaire où il cause une dilation assez considérable pour former les petits confluens ou boutons , que j'ai dit

26 OBSERV. SUR DES REGLES , &c.

se trouver dans toute l'habitude de la poitrine.

Le sang abondant continuellement dans le tissu vasculaire , distend avec une telle force ces parties , qu'elle oblige l'épiderme à se soulever & à se rompre. L'effusion de ce sang une fois passée , son volume diminué , & les vaisseaux n'ayant alors qu'une médiocre quantité de sang à recevoir , les veines mammaires sont presque suffisantes pour transmettre le résidu dans les souclavieres qui le charrient dans la masse , jusqu'à ce que la pléthore recommence son opération.

A l'égard du petit bouton qui paroît à la partie moyenne de la pommette de la malade , il y a lieu de penser que le sang se portant avec violence du côté des arteres capillaires, il aura trouvé moins de résistance dans les petits vaisseaux de cette partie , que dans ceux des autres ; vu que l'on ne peut attribuer l'effusion périodique de ce sang , à la communication des vaisseaux de la matrice , avec ceux de la face.



USAGE DES PURGATIFS.

*Dans la pleurésie, par M. BOUTEILLE ;
médecin de la faculté de Montpellier.*

Il est peu de maladie sur laquelle on ait si bien écrit que sur la pleurésie. Il n'en est point dont la théorie soit mieux éclairée. Cela n'a pas empêché que bien souvent les auteurs n'aient été opposés dans la pratique ; cependant on convient aujourd'hui que les saignées, les délayans, les sudorifiques, les bechiques, & les purgatifs ordonnés à propos, sont les remèdes qu'on doit successivement opposer à cette maladie.

De tous ces remèdes, il n'en est point qui ait pris plus de faveur que la saignée, tandis qu'au contraire les purgatifs perdent tous les jours de leur crédit. Rien de plus ordinaire que de voir saigner & resaigner un pleurétique, à qui l'on n'ose donner le plus léger minoratif. L'on craint que ces remèdes n'excitent trop de mouvement dans le sang, n'augmentent l'inflammation, n'empêchent la résolution, ne produisent la suppuration ou la gangrene, & qu'ils ne suppriment les crachats & les sueurs critiques. Cette crainte n'est pas toujours sans fondement ; mais je crois qu'on l'augmente trop, & qu'on la fait

dégénérer en terreur , parce qu'ayant voulu observer moi-même quels effets les purgatifs produisent dans la pleurésie , j'ai été étonné de les voir presque toujours réussir. Grand nombre de pleurétiques que j'ai suivis avec soin , & dont j'ai fait l'histoire avec toute l'attention dont je suis capable , m'ont fait faire à ce sujet beaucoup d'observations dont j'offre ici le résultat au public.

C'est très-à-propos qu'on distingue la pleurésie en essentielle & symptomatique ; cette distinction sert extrêmement à régler l'usage des purgatifs dans cette maladie. On convient que dans les pleurésies symptomatiques , la saignée n'est qu'un remède palliatif , & que c'est aux purgatifs à faire la cure radicale. Cette vérité , reconnue de tous les médecins , est devenue pour beaucoup d'entr'eux , une vérité inutile , une vérité de spéculation , soit parce qu'en reconnoissant la nécessité des purgatifs dans la pleurésie symptomatique , ils n'emploient que les moins efficaces , & toujours plus tard qu'ils ne devroient , soit parce que méconnoissant l'espece de cette maladie , ils prennent pour essentielle celle qui n'est que symptomatique : détruisons ces deux erreurs.

Reconnoître la nécessité des purgatifs , & ne pas les employer de bonne heure , ou choisir les moins efficaces , ce n'est remplir l'indication qu'à demi , ou ne tâcher de

la remplir que lorsqu'il n'est plus tems. Bien des gens effrayés de la douleur de côté, des crachats sanguinolens, de la difficulté de respirer, n'osent hasarder des purgatifs, quoiqu'ils leur paroissent indiqués par une langue chargée, par des dégoûts, des nausées, des vomissemens mêmes bilieux, des douleurs aux reins, & autres semblables signes de pourriture cachée dans les premières voies. Ils saignent, mais les saignées ne font que pallier le mal : ils saignent encore, & toujours avec aussi peu de succès. Ils sont étonnés que les saignées réitérées ne produisent que des soulagemens momentanés, & que la maladie aille toujours en augmentant : au lieu de répandre inutilement tant de sang, qu'ils purgent après les premières saignées, dès le second jour de la maladie, & ils verront la douleur de côté s'affoupir, la respiration se dégager, la fièvre tomber. La raison de ces heureux changemens, c'est que les purgatifs attaquent la source du mal, c'est-à-dire, la pourriture qui foment la fièvre, dont la pleurésie n'est que symptôme.

Mais pour que les purgatifs produisent ces bons effets, il faut employer, non des simples laxatifs, mais des cathartiques efficaces, associés même, s'il est nécessaire, aux émétiques. Le séné ne doit pas être oublié dans ces cas. Je sçais le reproche qu'on lui fait

d'être ennemi de la poitrine ; mais je sçais aussi qu'il est encore plus ennemi de la pourriture qu'il chasse plus efficacement & plus sûrement que les autres cathartiques.

Dans ce cas , ne donner que des lavemens , n'employer que des *dilutum* de casse , des décoctions de tamarins , c'est remuer la pourriture , plutôt que la chasser , c'est vouloir augmenter la maladie. Tout remède qui n'agit qu'à demi , non seulement n'est qu'un demi-remède , mais souvent est un remède dangereux. *Il vaut mieux ne point saigner dans les pleurésies essentielles , que de ne saigner qu'une fois.* Il vaudroit peut-être mieux aussi ne point purger dans les symptomatiques , que de ne purger pas assez. On peut appliquer à ce sujet , ce que Sydenham dit , cap. de Hyd. *Cathartica quæ segniùs operantur , magis officiunt quàm profunt.*

Ces pleurésies symptomatiques sont presque les seules qui regnent dans nos pays. Les poitrines sont ici si délicates , que presque toutes les fièvres putrides , malignes , & surtout les fièvres épidémiques , intéressent cette partie. Rien de plus ordinaire alors que de voir les symptômes pleurétiques paroître avec violence , & attirer l'attention du médecin , au point de lui faire méconnoître la maladie principale. Traiter des malades par des saignées , négliger la purgation , c'est prendre le change , pallier un symptôme ,

augmenter la maladie , & affoiblir la nature qui a besoin de ses forces pour résister à la pourriture & à la malignité , qui sont la vraie cause du mal.

Pour juger qu'une pleuresie est essentielle , il ne suffit donc pas qu'une personne soit attaquée d'une fièvre aiguë , avec douleur vive au côté , & difficulté de respirer , quand même ces symptômes ne seroient survenus qu'ensuite d'un passage trop subit du chaud au froid. Il faut encore porter son attention sur toutes les circonstances qui ont précédé , & celles qui accompagnent la maladie , examiner la constitution du malade , être au fait des maladies épidémiques regnantes , s'informer comment , & après quoi la maladie s'est déclarée , quels symptômes sont survenus , quel est le caractère de la fièvre , la suivre exactement dans ses redoublemens & ses rémissions , pour sçavoir si elle est , ou la cause , ou l'effet de la pleurésie.

1°. Les personnes cacochymiques , dont le sang est chargé de sucs mal travaillés , chez qui les digestions se font mal , & la sanguification est imparfaite , ne sont pas sujettes aux maladies essentiellement & simplement inflammatoires ; le caractère de leur sang s'y oppose , & celui de leurs humeurs tourne bien plus du côté de la pourriture , que de l'inflammation ; ainsi les mêmes causes qui

32 USAGE DES PURGATIFS

dans des sujets bien constitués , produiroient une pleurésie essentielle , dans les cacochymiques produisent une fièvre putride , accompagnée de symptômes pleurétiques.

2°. Lorsque dans un tems d'épidémie , on se trouve exposé aux causes qui , dans un autre tems , produiroient une pleurésie simplement essentielle , la maladie regnante ne manque pas de se joindre à l'accidentelle , & alors il se fait une complication bien fâcheuse pour la malade , & fort embarrassante pour le médecin. Il n'est pas possible de dire quelle méthode on doit suivre dans ces circonstances. Chaque épidémie demande un traitement particulier , qu'il faut allier avec celui qu'exige la pleurésie. Cependant en général , l'expérience prouve que les saignées n'ont point alors ordinairement des succès brillans , & que les purgations réussissent plus souvent.

3°. Il est des épidémies qui d'elles-mêmes portent directement sur la poitrine , & c'est alors qu'on voit régner ces pleurésies meurtrières qui ravagent toute une ville , quelquefois toute une province. Leurs commencemens sont cachés , leurs progrès rapides , leur fin funeste. Je crois pouvoir les attribuer à des humeurs âcres & corrosives qui se jettent sur la poitrine , & ne manquent pas de la gangrener , pour peu qu'elles y séjournent.

Le

Le point de la curation est moins d'adoucir ces humeurs , dont le véritable correctif est caché , que de les détourner de la poitrine , & de les évacuer. Le sang répandu d'abord avec profusion , n'empêche point les tristes effets que l'on craint. Un calme trompeur , qu'on attribue à ces saignées , n'est que l'avant - coureur d'une mort aussi prompte , qu'inattendue. Désabusé des saignées , on a recours aux purgatifs , & c'est ordinairement avec aussi peu de succès , parce qu'on les emploie trop tard pour qu'ils puissent réussir , & ils doivent être mis en usage d'abord après les premières saignées, dès le premier jour. Ce sont les émétiques qui conviennent , comme plus prompts , plus efficaces que les cathartiques , & ne laissant point ces impressions de chaleur & d'âcreté, qui suivent l'action de ceux-ci. Si l'on attend que l'embarras soit tout-à-fait formé , n'espérez plus rien , les purgations n'empêcheront pas la gangrene , qui peut-être est déjà commencée , elles seront tout au moins inutiles.

4^o. Il est telle circonstance précédente qui rend symptomatique une pleurésie qui avoit été simplement essentielle ; par exemple , au sortir d'une débauché où l'on s'est incendié le sang par les ragoûts & les vins , & où l'on a surchargé son estomac d'alimens , si l'on s'expose à un air trop froid , on court

risque d'être attaqué d'une pleurésie , & d'être obligé d'expier au lit les plaisirs de la table. Ce passage subit du chaud au froid , ne produiroit par lui-même qu'une inflammation essentielle ; mais cet amas de viandes de toute espece , qui se trouvent dans l'estomac , & qui dans un état de santé pourroient à peine être bien digérées , se changera nécessairement en pourriture dans le tems de la maladie , & à la pleurésie se joindra une fièvre putride : pour la prévenir , un vomitif est nécessaire dès le commencement. La nature elle-même indique cette voie par les nausées , & les vomissemens qu'elle a soin d'exciter. Il s'agit de l'aider , & pour cela un vomitif léger suffit. Mais comme les émétiques n'évacuent pas tout le canal intestinal , il faut soutenir la purgation par une potion cathartique , & revenir à l'usage des purgatifs , dès que la diminution des symptomes le permettra ; attendre pour purger , que la maladie soit sur son déclin , ce seroit attendre un tems qui peut-être n'arriveroit jamais.

C'est de la même façon que certaines pleurésies essentielles dégènerent en symptomatiques : ceci regarde principalement les paysans. Le commencement d'une maladie , n'est pas le tems qu'ils choisissent pour appeler un médecin. Laisés à eux-mêmes , ils

continuent de manger. La diète est ce que l'on a de plus difficile à faire observer à ces gens-là : tout ce qu'ils mettent dans leur estomac , se corrompt. N'est-il pas infailible qu'il survienne par-là une fièvre putride , à laquelle le médecin doit avoir autant d'égard qu'à la première maladie. Il faut donc , autant qu'on le peut , conseiller les deux indications. La pleurésie demande des saignées , la fièvre putride des purgations , les symptomes pleurétiques , comme plus pressans , exigent d'abord d'être calmés ; mais qu'on se hâte de purger , dès qu'on le pourra : il seroit pernicieux de n'insister que sur des saignées , la fièvre putride ne le permet pas. La pleurésie elle-même , qui , pour avoir été trop long-tems négligée , ne laisse souvent pas espérer la résolution , demande qu'on soit plus réservé à répandre du sang.

On peut dire la même chose des récidives. Ceux qui éprouvent des rechutes , le sont ordinairement pour s'être livrés trop tôt à leur appétit. La maladie précédente , l'épuisement du malade , le nombre des saignées qu'a exigé la maladie , ne permettent pas d'avoir encore souvent recours à ce remède. La cause de la rechute indique assez que le remède curatif dans ces cas , est la purgation , non avec des laxatifs , mais avec des cathartiques efficaces , sans être violens.

36 USAGE DES PURG. DANS LA PLEUR.

5°. Enfin un des principaux soins d'un médecin, qui veut reconnoître si une inflammation est essentielle ou symptomatique, est d'examiner la façon dont s'est déclarée la fièvre, d'être attentif sur sa marche, sur ses redoublemens & ses rémissions. Je n'entrerais point dans un détail qui seroit trop long, il faudroit ici considérer tous les caracteres d'une fièvre, effet d'une inflammation, les comparer avec ceux d'une fièvre, cause d'une inflammation, & par ce parallele, donner leurs signes distensifs; mais la matiere est trop ample, & je crois qu'il vaut mieux n'en rien dire, que de n'en dire pas assez.



OBSERVATION

*Sur un enfant de cinq ans , prodigieux ;
par M. FAGES DE CAZELLES , docteur
en médecine de Montpellier , & médecin
du Roi à Cahors.*

On ne fçauroit trop admirer le pouvoir de la nature dans la formation , le développement & l'accroissement des êtres organisés ; mais elle doit paroître moins surprenante aux yeux d'un physicien , quand on considère l'uniformité qu'elle suit dans son travail , que quand on l'observe dans les différens écarts où elle s'abandonne. L'enfance est ordinairement le tems qu'elle se prescrit pour dégrossir son ouvrage , elle le conduit ensuite par degrés à la perfection dont il est susceptible ; quelquefois cependant plus fougueuse , elle semble attendre avec impatience l'écoulement d'un terme si long ; elle redouble ses efforts , & finit rapidement son ouvrage , presque aussitôt qu'elle l'a ébauché. C'est ainsi qu'on voit dans l'espèce humaine des êtres qui réunissent en naissant les attributs de l'homme fait , & qui deviennent à nos yeux des prodiges pour la matière ou pour l'esprit. L'observation suivante est un des exemples les plus singuliers d'accroissement subit du corps , & un de ceux qui est le plus

propre à piquer l'attention & la curiosité de tous les physiciens.

L'enfant dont il s'agit, est un garçon qui naquit le 23 Juillet 1753, à Cahors, sur la paroisse de S. Urcisse (a). Son pere s'appelle Michel Delfour, vigneron, il est d'une assez bonne constitution, sans être cependant d'une force extraordinaire : sa mere, âgée de trente ans, est d'une taille médiocre, d'une santé constante, & a beaucoup d'embonpoint. Elle a eu trois enfans dans trois différentes grossesses. Celui-ci dont elle a été aussi la nourrice, est le second. Son premier mourut à la mammelle, le dernier ne vécut que deux mois ; l'un & l'autre n'ont rien offert de particulier dans leur conformation.

Celui qui fait le sujet de cette observation, n'excéda pas en naissant, la grandeur ordinaire des enfans nouveaux-nés ; mais bientôt après on s'aperçut de la rapidité de son accroissement, & la force de ses gémissemens surprit avec raison tous ceux qui les entendirent.

Il a continué depuis de grandir d'une manière surprenante. A l'âge de trois ans, ses parties génitales ont acquis le volume, & exactement toute la forme extérieure qu'elles doivent avoir dans un homme de trente ans, bien conformé.

(a) Nous avons la copie de son Extrait-Baptistaire.

Il a à présent cinq ans , deux mois. Sa taille est de quatre pieds trois lignes ; son corps est droit , il est quarré des épaules , & a la poitrine large , de façon qu'il y a quatorze pouces de distance de l'extrémité d'une clavicule à l'autre ; tous ses muscles sont bien prononcés , sa tête est grosse , mais elle n'est pas difforme ; il a cependant la taille plus petite à proportion que les bras & les extrémités inférieures. La nature paroît avoir observé à cet égard les mêmes loix de proportion qu'elle a coutume de garder dans l'enfance pour l'accroissement.

Depuis un an , il a un penchant décidé pour le sexe. Il aime à se trouver avec les filles , sur-tout quand elles sont nubiles ; & quand il est auprès d'elles , il donne tous les signes extérieurs d'une passion très-sérieuse. Sa physionomie enfantine , & sa raison qui n'est guères plus formée , qu'elle ne l'est communément à son âge , font un contraste singulier & divertissant avec son maintien passionné & ses desirs amoureux.

Tout ce détail semble prouver que la nature ne s'est point contentée de lui donner tous les caractères extérieurs de la virilité ; il paroît qu'il en a aussi les attributs ; cependant il n'en a pas encore donné des preuves complètes.

Sa voix n'est pas moins merveilleuse que le reste. C'est une basse taille ; il donne

le c-sol-ut plein du milieu du clavier de l'orgue, & il descend jusqu'en a-mi-la ; si cette voix se soutient, elle pourra devenir une basse-contre très-belle. Ce genre de voix est fort rare, comme tous les musiciens le savent.

J'ai voulu essayer la force de ses muscles, & m'affurer si elle répondoit à leur forme extérieure. Je lui présentai un poids de cinquante livres, il le souleva de terre d'une main avec facilité ; je lui en fis voir ensuite un autre de cent livres, il s'efforça de le lever, mais l'anneau étoit trop petit & lui coupoit les doigts ; il prit son mouchoir, qu'il passa dans l'anneau, & transporta le poids à deux ou trois pas. Sa mere qui étoit présente, ne voulut point consentir que je lui fisse faire de nouvelles épreuves à ce sujet.

Je ne crois pas que l'on ait vu jusqu'à présent rien de si prodigieux que cet enfant. Ce qui rend ce fait encore plus surprenant, c'est que ses parens sont pauvres, & qu'il est peu ou mal nourri, ce qui est une des causes qui retarde le plus les effets de la puberté, d'où l'on doit conclure que la nature a fait pour cet enfant des efforts d'autant plus grands, & qui méritent d'autant plus notre admiration, quoiqu'ils ne servent qu'à nous obscurcir davantage le mystère de l'accroissement & de la nutrition de notre corps.

E X T R A I T

D'une dissertation sur le sel de soude , publiée à Francfort sur l'Oder , par M. VENCESLAS GOTTLÖBKHAHL, sous la présidence de M. CARTHEUSER, docteur en médecine , &c.

On distingue deux sortes d'alcali fixe ; celui qu'on produit par la combustion des plantes , & qu'on nomme végétal & artificiel , & celui qui se trouve dans certaines fontaines minérales , dans les especes de natrum , dans le borax & dans le sel commun ; ce dernier se nomme naturel & minéral.

Les plantes maritimes, telles que la soude & ses especes , étant arrosées par l'eau de la mer , où croissant sur un sel qui en est abreuvé , contiennent abondamment ce dernier alcali minéral , qu'on en dégage par la combustion , & qui ne differe de celui qu'on connoît sous le nom de base marine , que parce qu'il est impregné ou uni aux autres parties charbonneuses de la plante.

Linnaeus dans ses œuvres , M. de Jussieu dans les mémoires de l'académie , M. Lémery dans son dictionnaire des drogues , MM. de Tournefort , Henckel ont suffisamment décrit & distingué les especes de

42 EXTRAIT D'UNE DISSERTATION

plantes maritimes seules qui peuvent fournir la soude, & plusieurs d'entr'eux sont entrés dans le détail des meilleurs moyens de la bien préparer. Cette soude est une masse grise, plus ou moins foncée, dure, pleine de cavités, & entrelacée de débris charbonneux, qui exhale en la rompant, une odeur d'œufs couvés; odeur qui se développe davantage, quand on en fait la lessive. Quand la soude n'est pas dure, qu'elle est plus blanche & qu'elle s'humecte légèrement à sa surface, c'est une preuve qu'elle n'est pas bonne, & qu'elle contient trop de sel marin; la meilleure soude n'en est pas néanmoins tout-à-fait exempte.

C'est de la meilleure soude d'Alicante, ou de celle qui a les qualités qu'on vient d'indiquer, que se tire le sel de soude qui doit faire le sujet de cette dissertation. Or on peut en retirer le sel, ou en faisant dessécher la lessive tout-à-fait, ou en la faisant évaporer jusqu'à un certain point, pour en retirer les cristaux. On peut donc considérer deux sortes de lessives de sel de soude; l'eau chargée du sel qu'elle enlève immédiatement de la soude, & les cristaux dissous dans de nouvelle eau. Cette distinction est essentielle tant pour la nature de ces lessives, que pour les expériences qu'on voudroit entreprendre avec l'une ou l'autre.

On remarque en préparant la première

lessive, qu'il se dégage une odeur de foie de soufre qui se dissipe en évaporant, & qui diminue, n'a plus lieu quand on verse de nouvelle eau sur le résidu ; la bonne soude donne un peu moins de la moitié de son poids de sel alcalin, le reste est une terre grise, insipide, dissoluble par les acides, mais que les alcalis en précipitent. Cette lessive évaporée, & ficcifiée pour dissoudre de nouveau le sel dans l'eau, donne des cristaux triangulaires dont les lames sont tranchantes, & partent d'un centre.

Les cristaux ont en bien des points les propriétés des autres alcalis, & il nous suffira d'indiquer simplement en quoi ils en diffèrent. Loin de se résoudre à l'air comme ces dernières, les cristaux de soude y tombent en efflorescence, & outre leur propriété de se cristalliser, ils ont encore celle de se dissoudre dans l'eau, moins promptement que les autres sels fixes.

En observant la précipitation de l'eau mercurielle, & de la dissolution du soufre par la chaux, on remarque une différence sensible, lorsqu'on emploie la lessive première de soude, ou celle de ses cristaux. La lessive de soude précipite d'abord le soufre, ensuite elle le redissout, & c'est la chaux qui est précipitée à son tour. Ce phénomène n'a point échappé à M. Baron, dans ses travaux sur le borax,

44 EXTRAIT D'UNE DISSERTATION

Le sel de soude grossier, traité avec les acides, dépose une terre tantôt grise, tantôt bleue & tantôt blanche; ainsi M. Henckel a dit trop généralement que les acides précipitoient du sel de soude, une terre bleue. La terre que l'huile de vitriol en sépare, est grise, & devient bleue en y versant de l'eau.

Les crysiaux de soude traités de même, déposent toujours une terre blanche ou grise, mais jamais bleue : il résulte de ces mélanges saturés, des sels neutres, analogues à la nature de l'acide qu'on emploie, neutralisé par une base marine; c'est ou un sel de glauber, (& ce moyen de le préparer, mérite bien d'être préféré par économie, à celui qu'on emploie ordinairement) ou un sel régénéré, ou un nître quadrangulaire. Tous ces sels dissous de nouveau, sont précipités par un alcali végétal, & la base marine qui se dépose, paroît & plus tenue, & plus soluble.

La terre blanche que la crème de tartre dépose, lorsqu'on la sature de sel de soude, est celle qui donnoit à cette crème une sorte d'état neutre. Les acides végétaux font, avec le sel de soude, des terres foliées.

Enfin si l'on sature de l'urine avec des crysiaux de soude, il en résulte un sel en colonnes tétraèdres, tronquées par les deux bouts, d'une odeur approchante du borax,

& qui a quelques-unes des propriétés du sel microcosmique. La même chose arrive, en combinant le sel de soude avec le sel fédatif, ce qui produit un véritable borax régénéré.

Le soufre commun, & les substances sulfureuses se dissolvent avec le sel de soude ; mais un peu plus difficilement qu'avec les alcalis fixes. Le sel de soude fait encore un savon avec les graisses & les huiles mêmes éthérées ; l'huile de pétrole ne s'y unit qu'en partie, & dépose une matière épaisse de sel de soude, attaque très-peu les métaux, il dissout peu de minéraux ; l'arsenic blanc, l'orpiment sont ceux qu'il attaque le plus.

Le sel de soude semble tenir le milieu entre l'alcali du tartre, & la base du sel marin, précipitée par cet alcali ; il est moins soluble que le premier, & beaucoup plus que la seconde, qui après sa précipitation, ressemble à une terre. La combustion de la soude, la présence du sel marin dans cette plante, sont cause que le sel qui en résulte, contient une terre colorée, un soufre combiné avec un peu d'alcali, & même un reste d'acide marin.

L'usage du sel de soude est borné à la verrerie, & de son choix dépend la bonté du verre ; & il faut le préparer comme

Hunckel l'enseigne dans son art de la verrierie.

En pharmacie , il ne sert qu'à procurer le sel de seignette , & à préparer les savons.

On l'emploie à l'intérieur, rarement pur & isolé ; & ceux qui s'y hazardent , ne doivent pas en prescrire plus d'un scrupule. On pourroit le faire entrer dans les poudres , dans tous les cas où l'alcali fixe semble indiqué ; il est préférable à l'alcali du tartre , ne fût-ce que parce qu'il ne s'humecte pas à l'air.



DESCRIPTION

*D'un nouvel instrument pour les dents ;
inventé par M. JOURDAIN , expert
reçu à S. Côme.*

La certitude que j'ai que le bien public, doit être le véritable objet de ceux qui se livrent aux arts & aux sciences , m'a engagé à faire des réflexions sur un instrument qui depuis long tems est en usage dans la partie de la chirurgie que j'exerce aujourd'hui. Je parle du pélican , & je crois ne pas me tromper , lorsque je dis qu'en voulant le perfectionner , on l'a rendu plus pernicieux.

Celui des artistes , qui le premier s'est avisé d'ajouter une vis sans fin au pélican , a eu tort de ne pas fixer cette vis ; faute de cette précaution , l'instrument devient mobile dans la main du dentiste , & lui fait perdre le juste & ferme point d'appui , d'où dépend l'effet que devoit produire le pélican ; car de l'instabilité de sa vis , il suit nécessairement que les branches qui se trouvent tantôt trop proches , & tantôt trop éloignées , tirent de côté , & non en ligne directe , ce qui occasionne les efforts qu'on est obligé de faire pour extraire les dents , état qui ébranle toujours celles sur lesquelles

on fait le point d'appui , & qui sont quelquefois cause qu'on les enfonce , qu'on en emporte même plusieurs , ou qu'on enleve une portion considérable de l'os maxillaire.

Pour une autre prétendue plus grande commodité , quelqu'un a imaginé de rendre mobiles les deux demi - roues du pélican ; l'une de ces dernières roues , sert à monter la vis sans fin , & l'autre qui peut se dévissier , pour en substituer de différentes espèces , sert pour le point d'appui . *

Cette construction me paroît sujette à bien des inconvéniens ; la difformité des parties ne permettant pas de prendre un juste point d'appui , il arrivera que la demi - roue qui sert de point d'appui , venant à tourner dans un sens contraire à celui qu'elle avoit auparavant , on manquera l'opération , parce que pour extraire les dents avec le pélican , le dentiste est obligé de faire certains efforts qui exigent que dans le tour que fait la demi - roue , elle se trouve au point de levier fixe , qui est le vrai point d'appui , dont la force est supérieure au point des résistances , en y joignant la force motrice ; enfin la main de celui qui opere , pouvant aisément faire tourner le corps de l'instrument , (qui n'est plus en quelque façon qu'un axe monté sur un pivot , l'opération peut

* Recherches & observations sur l'art du dentiste , tome II , pag. 138.

devenir non seulement infructueuse , mais encore demi-creuse , parce qu'alors les branches se dérangeront , tireront de côté , & non en ligne directe.

Si l'écart du point de résistance au point d'appui n'est point proportionné , le point d'appui peut glisser , & la branche se jeter sur une autre dent , ce qui occasionne l'extraction d'une bonne dent , à la place d'une mauvaise. On pourra objecter qu'on peut empêcher la branche de se jeter sur une autre dent , ayant soin de la maintenir avec le pouce de la main opposée à celle qui opere. J'en conviens ; mais tous ceux qui tirent les dents , n'ont pas cette précaution , ou du moins ils n'en ont point parlé. Pour retirer quelques avantages d'une piece quarrée ajoutée à une branche de pélican , qui entre dans une mortaise pratiquée sur un essieu qui tient à une vis sans fin , * il faudroit que cette piece quarrée , avec la facilité de monter & descendre , eut encore celle de tourner sur le pivot qui sert à monter la branche , & qu'à tel ou tel écart , qu'on jugeroit à propos , la branche garnie de la piece quarrée fût fixe comme elle l'est à une seule distance.

De la façon qu'est construite cette branche , il est aisé de s'appercevoir qu'étant une

* Recherches & observations sur l'art du dentiste , tom. II , pag. 138. S. (2).

fois placée , elle ne peut donner qu'une seule distance pour le point d'appui ; mais si à cette distance bornée par la piece quarrée , il ne se rencontre point de dents , ou qu'y en ayant , elles soient chancelantes , ou mal arrangées , quels moyens le dentiste emploierait-il pour redresser avec succès les dents enfoncées ? L'inventeur de cette branche inutile , devoit , à ce que je crois , les indiquer.

L'utilité de la vis sans fin étant de faire regagner au point d'appui la juste proportion au point de résistance , qu'il perdrait sans ce secours par l'épaisseur de la dent qu'on y veut ôter ; pourquoi , pour donner plus de solidité à ce même point d'appui , n'a-t-on pas imaginé de fixer la vis sans fin , à tel ou tel écart qu'on en auroit jugé à propos ? mais comme malgré cela , on seroit toujours dans le cas d'ébranler les dents , avec le point d'appui du pélican , & que n'y ayant point de dents , le dentiste se trouveroit borné dans ses opérations , ne seroit-il pas plus utile de le mettre à portée de faire avec trois instrumens les opérations les plus ordinaires , qui concernent l'extraction des dents * ?

Si la prompte extraction des dents ne

* Ces trois instrumens sont le levier de M. Lecluze.

La clef Angloise , corrigée par M. Bourdet , ouvrage de l'auteur , pag. 141 , tom. I.

Enfin celui dont je donne ici la description.

dépend en partie que du plus de force du levier, que le dentiste doit sçavoir retirer de ses instrumens, quel succès ne doit-on pas attendre d'un instrument qu'on doit regarder comme un levier du premier genre ? Tels sont du moins les avantages que j'ai cru reconnoître dans l'instrument que je propose aujourd'hui. J'avoue qu'il ne me doit point son entière invention. Il y en a un, à-peu-près semblable, décrit dans les Journaux de Médecine.

M. Fauchard s'en sert d'un qu'il a perfectionné sur le premier ; mais comme à ces deux instrumens il manque quelques utilités, je crois les avoir jointes au mien.

Mon instrument, ainsi que les deux autres, représente le traitoire dont se servent les tonneliers, ou pour mieux s'exprimer, il ressemble à un pied de biche. C'est ainsi que l'on s'en sert : on prend la dent intérieurement avec le crochet, on fait le point d'appui extérieurement sur la gencive de la dent qu'on veut ôter, & faisant décrire un quart de cercle à l'instrument, on tire la dent promptement, sans meurtrir les gencives, ni ébranler les dents voisines.

Après avoir parlé de l'instrument qui fait aujourd'hui le sujet de mes réflexions, je passe aux défauts que j'ai reconnu dans celui de M. Fauchard, & dans celui qu'il a prétendu corriger.

La branche du premier de ces instrumens étant à l'extrémité du corps de l'instrument, le dentiste, pour opérer, étoit obligé de maintenir le crochet, pour l'empêcher de se jeter sur la dent voisine, le dentiste n'ayant pas la facilité de maintenir la mâchoire inférieure dans l'extraction d'une dent, il pouvoit aisément s'ensuivre la luxation de cette partie.

La branche n'ayant qu'une seule distance, le point d'appui n'étoit pas égal pour les grosses molaires, comme pour les petites, & les dents canines & incisives; ce défaut obligeoit le dentiste de faire son point d'appui pour les grosses molaires, presque sur la couronne de la dent qu'il vouloit ôter, le point d'appui étant trop près, puisqu'il étoit sur le point de résistance, le levier perdoit sa force, ou si l'écart pour les grosses molaires, étoit suffisant pour prendre un juste point d'appui, la distance qui étoit trop grande pour les autres dents, étoit cause que très-souvent on emportoit une portion considérable de la maxillaire.

M. Fauchard, ce célèbre artiste, ayant reconnu une partie de ces inconvéniens, a employé ses soins pour y remédier. Son instrument n'est cependant pas sans défaut. Pour réussir à avoir différentes distances, cet auteur a fait faire son instrument, de façon que la branche est plus montée du

côté du manche , que dans le milieu même de l'instrument.

Le corps de cet instrument qui n'est qu'une tige droite , & dentellée par la partie qui sert de point d'appui , se visse dans un anneau ou écrou , roullant autour de cette même tige , le point d'appui qui étoit tout droit , ne permettant pas de décrire un quart de cercle , on meurtrissoit les gencives , & très-souvent on emportoit une portion considérable de l'alvéole , par l'impossibilité où elle étoit de pouvoir s'écarter. La portion de cet instrument , montée dans un écrou roullant , fait voir la possibilité où le corps étoit de tourner dans l'opération.

Après ce que je viens d'observer sur les différentes espèces de pélican , & sur les défauts que j'ai reconnus dans chacun des instrumens que j'ai décrit ci-dessus , il ne reste plus qu'à examiner le mien , pour être convaincu qu'il a la perfection que j'y ai recherché.

Le point d'appui de mon instrument qui représente le vrai pied de biche , est creux dans le milieu , en soutenant latéralement la portion alvéolaire qui répond à la dent que je veux tirer , il lui donne cependant la facilité de s'écarter suffisamment pour avoir une luxation complète , qui est nécessaire dans l'extraction des dents ; avec cet instru-

ment, j'éloigne ou je rapproche mes branches, & ma distance une fois prise, je fixe ma vis sans fin, par le moyen d'une autre vis située latéralement à la partie supérieure du corps de mon instrument. La forme de mon point d'appui me facilite le demi-cercle, sans avoir besoin du pélican, je redresse toutes les dents qui doivent ou peuvent l'être. Tant que la prise est intérieure, je tire avec ce seul instrument, vingt-quatre dents, & les racines ou chicots.

Mon dessein n'étant point de supprimer le pélican, j'en ai formé un sur le même instrument. Il ne s'agit pour cela, que d'ajouter quarrément des points d'appui de pélican de différentes especes, à la place de celui du pied de biche; de la façon que mes points d'appui se rapportent, ils ne peuvent qu'être solides; parce qu'à la partie latérale & inférieure du corps de mon instrument, il y a une vis qui entre aussi dans l'extrémité quarrée du point d'appui. Pour recevoir les différentes branches, mon essieu est double, d'un côté il reçoit le pélican, & de l'autre les branches du pied de biche; à la partie postérieure du pélican; vis-à-vis le pivot qui reçoit les branches de pélican, est une éminence prise sur piece, qui répond à quatre crans pratiqués sur l'œil d'une branche faite pour ramener les dents

enfoncées , lorsqu'on veut se servir du pèlican. Cette construction qui n'empêche pas mon effieu de courir , me donne quatre distances fixes en tout sens , avantage qu'on ne peut retirer de la piece quarrée ; deux opérations particulieres faites avec mon instrument , suffiront , à ce que je crois , pour en prouver toute l'utilité.

Observation sur une dent ôtée & remise.

En 1756 , M. Reveillon , marchand Papetier , demeurant alors au coin de la place de Sorbonne , & à présent rue de l'Arbresec , proche celle des Fossés S. Germain l'Auxerrois , m'amena Mademoiselle Fauconnier , âgée d'environ vingt-deux ans , pour lui arranger ses dents qui étoient assez bien , à l'exception d'une petite incisive inférieure du côté gauche , laquelle , au lieu de se présenter naturellement , se monroit par une de ses parties latérales , ce qui la faisoit excéder de beaucoup le niveau des autres dents. Cette Demoiselle desirant que cette dent fut replacée , je me consultai sur les moyens que je devois employer pour cette opération. L'usage de la lime me parut dangereux dans cette occasion , parce que , ce que j'aurois été obligé d'ôter en dehors & en dedans , auroit mis la cavité de la dent à

découvert, d'où auroit pu naître la perte totale de cette dent : avoir voulu la retourner, ç'eût été une opération encore infructueuse, parce que la dent se trouvoit alors plus large que l'intervalle qu'il y avoit. Tout considéré, je crus qu'il étoit plus prudent d'ôter cette dent, & de la replacer tout de suite. Une autre difficulté voulut s'opposer à mon opération, & je compris de-là le danger de se servir du pélican, pour redresser les dents. La racine de cette dent, au lieu d'être droite, se trouva courbe, de forte qu'il ne falloit pas moins que la force & l'usage facile de mon instrument pour la tirer sans fracturer ni la courbure de la racine, ni l'alvéole; & je puis assurer qu'en pareille circonstance on eût plutôt enfoncé les dents voisines, que d'ôter cette dent avec le pélican. Si on eût employé les pinces droites, la couronne de la dent se seroit certainement cassée. Suivant moi, on doit absolument rejeter le pélican & les pinces droites, lorsqu'il s'agit de tirer ou redresser une des incisives canines, ou petites molaires; cette méthode ne vaut absolument rien, à moins que les dents ne soient chancelantes. Je reviens à présent à la suite de mon opération. A l'aspect de la courbure de la racine, je crus l'opération inutile; cependant certain que les parties tendent toujours

à leur rapprochement, ainsi qu'on l'observe au bout d'un certain tems chez les personnes auxquelles on a tiré des dents, j'eus quelques espérances de réussite ; en conséquence, je limai la courbure de la racine, parce que la dent changeoit de situation ; j'introduisis dans l'alvéole, un morceau de cire, & l'ayant retiré, j'y conformai la dent que je devois replacer, & qui a été raffermie en moins de huit jours. La personne n'a pas eu la moindre fluxion ni le moindre accident, & la dent a conservé sa blancheur, quoique limée par ses parties latérales, & par la racine.

Observation sur deux dents de Savoyards, replacées tout de suite dans une autre bouche.

Au mois de Décembre 1757, je fus mandé au grand Châtelet, pour examiner la bouche d'une personne qui avoit une grande & une petite incisives supérieures, carriées à un point, qu'elle étoit déterminée à se les faire ôter, joint aux violentes douleurs qu'elle en ressentoit. Son dessein fut d'accord avec ma façon de penser, parce qu'en voulant tenter la méthode de rompre le nerf ; elle auroit à la vérité été garantie des douleurs, mais ses dents n'auroient pas tardé à s'en aller par morceaux, les progrès de

la carie étant étendus. Je lui parlai des dents artificielles, mais elle rejetta cette ressource ; je lui proposai d'ôter les dents, & de substituer par le moyen des pivots d'or, de bonnes couronnes, à la place des mauvaises ; & qu'ensuite je lui replacerois ses racines regarnies de couronnes : elle me répondit à cette dernière proposition, qu'elle avoit entendu parler des dents de Savoyards, & qu'elle n'en avoit jamais rien cru ; pour la convaincre du fait, je lui proposai l'opération, qui fut faite le même jour au prisonnier, ayant bien voulu me donner les deux dents qu'il me falloit. La personne n'a eu qu'une très-légère fluxion ; & les deux dents ont été reprises au bout de huit jours au point que la personne a commencé à manger dessus. Cette opération suffit, à ce que je crois, pour lever les doutes que l'on peut avoir à ce sujet ; je l'ai pratiqué sur nombre de personnes, & elle ne m'a jamais manqué. Ces deux dents ont été tirées avec mon instrument, car je les aurois plutôt écrasées, que de les avoir avec les pinces.

Description de l'instrument pour les dents.

- Fig. I. A. Le corps de l'instrument.
B. L'effieu double.
C. Effieu du pied de biche.
D. Effieu du pélican.

E. Eminence prise sur piece , qui répond aux quatre crans de la branche de pélican.

F. La branche de pélican

G. G. Les quatre crans qui répondent à l'éminence E.

H. La vis en calotte qui assujettit la branche de pélican.

I. La vis qui borne la vis sans fin.

L. La vis qui assujettit le point d'appui.

M. L'ouverture qui reçoit carrément les points d'appui.

Fig. II. A. Point d'appui du pélican.

B. Portion carrée qui entre dans l'ouverture M.

F. III. A. Point d'appui du pied de biche.

B. Portion carrée qui répond à l'ouverture M.

F. IV. A. Branche du pied de biche.

B. Vis qui sert à monter la branche du pied de biche.



OBSERVATION

Sur une chute de matrice renversée, avec gangrene, suivie vingt-huit mois après de l'accouchement de deux jumeaux, adressée à l'auteur du Journal, par M. MAZARS DE CAZELES, de l'académie des sciences de Beziers, & docteur en médecine à Bedarieux.

MONSIEUR,

L'observation de M. de Campardon fut un renversement de matrice, atteinte de gangrene, avant d'être réduite, & guérie depuis sa réduction, par suppuration & exfoliation de ses tuniques intérieures, qu'on lit dans le Journal du mois de Novembre 1758, m'engage à vous en communiquer une autre que j'ai été à même de faire, il y a quelques années, & qui ne differe de celle de M. Campardon, qu'en ce que la matrice ne fût réduite qu'après que j'en eus entièrement dissipé la gangrene, & un mois après sa chute.

Cette maladie, & les suites qui l'accompagnent, parurent si extraordinaires à plusieurs de mes confreres, à qui j'en avois fait part, qu'un d'eux m'en contesta la possibilité, & cela avec d'autant plus de fonde-

ment , ce semble , que le commentateur de Boerhaave , * tom. VI, fondé , fans doute , sur sa propre expérience , & sur celle de plusieurs autres fameux auteurs qu'il cite , avoit dit , pour un cas moins périlleux : *Si inversus uterus manserit , puerpera intra tres horas expirat , neque servari potest , nisi eodem temporis momento uterus repositus fuerit.*

De ses objections , mon antagoniste fit la matiere d'un mémoire académique ; j'y répondis , mais je ne fus point assez heureux pour persuader , & la cause fut portée au tribunal de l'académie des sciences de Paris : cette illustre compagnie nomma des commissaires , dont l'indécision ne permit pas de porter un dernier jugement sur toute cette affaire ; mais ils ne voulurent pas me laisser ignorer *qu'ils ne croyoient pas que je me fusse mépris , en prenant pour la matrice renversée , la masse sortie par l'orifice externe.*

Voici mon observation , dont on pourra , si je ne me trompe , tirer d'autant plus d'avantage dans la pratique , que dans les cas où la réduction de la matrice ne sera pas d'abord possible , que des motifs de gangrene pourroient déterminer à l'exirper , ou qu'on ne voudra pas risquer de la réduire avec un ennemi aussi redoutable que la mortification , & au sujet de la destruction duquel je craindrois de me reposer entièrement sur les

* M. de Haller.

forces de la nature , on pourra tenter celles de l'art , avec quelque espérance de succès.

Au mois d'Avril 1750 , Mademoiselle de G . . . âgée d'environ 39 ans , à la suite de son premier accouchement , fut attaquée d'une fièvre synoque simple , que son chirurgien ordinaire traita par la diète , & par quelque minoratif. Les signes de pourriture ayant disparus , on lui permit de manger ; bientôt après elle fut saisie d'un cours de ventre séreux : le premier jour qu'elle quitta le lit , du tems qu'elle se présentoit à la selle , elle sentit tout-à-coup sortir avec effort par la vulve , une masse charnue , dont l'odeur étoit insupportable , & dont le volume surpassoit de beaucoup la tête d'un enfant nouveau-né , dont elle avoit en quelque sorte la figure. La sage-femme qui se trouva à portée , ne sçut quel nom donner à ce corps étranger , indéterminée si elle en feroit accoucher la malade ; mais dans peu guidée par le hazard , elle essaya d'en faire la réduction ; ce fut sans succès : plus elle faisoit effort pour la réduire , plus cette masse indocile se gonfloit , & plus son volume excédoit le diamètre du passage par où on devoit la faire rentrer ; l'épouvante s'étant mise dans la maison , je fus mandé.

Après avoir fait quelques questions sur l'accouchement , qui avoit été des plus laborieux , sur les suites qu'il avoit eues , & sur

les remèdes qu'on avoit mis en usage, je fis ôter les linges dont on avoit couvert le corps énigmatique qui pendoit aux parties naturelles. Je fus surpris à l'aspect de cette masse informe ; elle étoit couverte d'une membrane assez unie, rouge dans certains endroits, & livide dans beaucoup d'autres, où j'observai des déchirures assez profondes & gangrénées. je m'approchai, j'examinai ce corps avec toute l'attention possible ; je cherchai l'orifice de la matrice, mais ce fut en vain ; je la pressai ; elle étoit dure & indolente ; je fis introduire les doigts du chirurgien dans le vagin, pour m'assurer si celui-ci étoit à sa place ; il me répondit qu'il n'avoit souffert aucun dérangement, que le corps qui en occupoit le vuide, sembloit naître du haut du vagin même, du centre d'un bourrelet assez solide qu'il remplissoit exactement, & qu'il diminuoit de volume, à mesure qu'on approchoit de son origine ; je voulus m'éclaircir par moi-même, je vis qu'il ne m'en avoit pas imposé.

J'interrogeai la sage-femme sur la conduite qu'elle avoit tenue lors de l'accouchement ; elle me dit que le placenta étoit si fort adhérent à l'uterus, qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à le détacher, ce qui me fit croire qu'elle l'avoit trop fortement tiré par le cordon ombilical.

Cette réponse & les observations que je

venois de faire ne me permirent pas de douter que ce corps ne fût celui de la matrice renversée, & je fis le présage le plus sinistre, tant par rapport au nombre des points gangrenés, qui avoient tous une étendue d'environ huit à neuf lignes, qu'à l'impossibilité de la réduction, vu le volume immense qu'elle avoit acquis; je me contentai pour le moment de la faire laver avec l'eau-de-vie camphrée, & de la faire couvrir de linges trempés dans la même liqueur, en attendant l'avis d'un de mes confrères que je fis appeller en consultation.

Le médecin consultant sur le rapport que je lui fis, & sur ce qu'il vit par lui-même, ne tarda point d'assurer avec moi que cette masse charnue ne fut la matrice renversée, & confirma mon pronostic.

Après avoir réfléchi sur la maladie, nous délibérâmes d'attaquer d'abord la gangrene, & de faire ensuite la réduction le plutôt qu'il seroit possible; en conséquence pour faciliter la circulation du sang dans cette partie, dont les vaisseaux sanguins étoient comprimés dans leur trajet par l'orifice de l'utérus, & pour en diminuer le volume, & combattre l'état de pléthore dans lequel elle étoit, nous fîmes faire plusieurs saignées proportionnées aux forces de la malade. Nous fîmes laver la matrice avec un vin aromatique astringent, dans lequel nous avions fait

fait bouillir la racine d'aristoloche, & nous la fîmes envelopper de linges trempés dans une égale quantité de ce vin & d'eau de forge, qu'on imbiboit de nouveau de la même liqueur, lorsqu'ils commençoient à se sécher.

Cette méthode, bien loin d'arrêter le progrès de la gangtène, sembla l'avoir favorisé, elle s'étendit de près du double, & le corps de la matrice quoique devenu plus souple, acquit encore plus d'accroissement.

Dans cet état de mollesse je l'examinai de nouveau, je le tournai, je le retournai; en le maniant je crus reconnoître une cavité dans le centre de ce corps, je tachai de découvrir l'origine des trompes, mais comme elles partent d'un principe fort délié, elles échaperent à mes recherches.

Le peu de succès de nos remèdes nous obligea à scarifier les endroits gangrenés, à les fomentier avec l'eau-de-vie camphrée, & à les couvrir d'un cataplasme fait avec les farines résolutives, mais nous n'en fumes pas plus avancés; il nous fallut employer des secours plus puissans, nous réservant d'en venir à l'extirpation totale si, malgré nos efforts, la mortification continuoît de nous résister ou de faire des progrès; j'ordonnai la teinture de myrrhe & d'aloës, à laquelle on ajouteroit le camphre & le sel ammoniac; les scarifications furent redoublées;

nous n'avions de ménagement que pour les gros vaisseaux ; bientôt la membrane de l'uterus s'exfolia , il n'y avoit pas de pansement qu'on n'en enlevât quelque lambeau ; je faisois emporter tous les jours avec les ciseaux & le bistouri les chairs mollasses & suspectes ; peu à peu la gangrene s'évanouit , la matrice , à force d'être mutilée , diminua de volume ; enfin , au bout d'un mois , après bien des tentatives inutiles , nous fumes assez heureux pour pouvoir la faire rentrer.

Cette espece de cône renversé avoit encore six pouces de longueur , un pouce de diametre à son sommet tronqué , & autour de sept à huit pouces de circonférence à sa base ovale.

Du tems de la réduction , nous entendîmes un bruit dans le bas-ventre , tel à-peu-près que le *gargouillement* des boyaux , lorsqu'on les réduit dans le cas de hernie ; & la malade , dont nous avions oublié de vuidér la vessie , se plaignit de colique , & fut pressée d'uriner ; malgré tous ces inconvéniens , on ne quitta pas la matrice , que nous avions enduite d'huile d'amandes douces ; on la porta aussi haut qu'on le put , mais la réduction totale fut d'abord impossible ; il en resta demi-pouce ou environ au-dessous de l'uterus , que nous continuâmes avec un pessaire rond , ouvert dans le milieu , à travers lequel , outre le doigt du chirurgien ,

je fis passer pendant plusieurs jours, à plusieurs reprises, des injections toniques & astringentes, jusqu'à ce que, de concert avec le ressort des fibres de la matrice & de ses ligamens, l'ouvrage fût mis à sa perfection; ce qui réussit à merveille.

Peu de tems après, * la malade jouit d'une assez bonne santé, elle eut ses menstrues périodiquement, elle exerça d'abord avec peine & douleur, ensuite avec aisance & tant de succès les fonctions du mariage, qu'elle se crut enceinte: mais j'eus soin de la détromper; en effet, les cicatrices, suites nécessaires des profondes scarifications que

** Pendant le cours de cette maladie, je fus traversé par des attaques de colique qui tourmentoient la malade, que je ne pouvois calmer qu'avec l'huile d'amandes douces, & la teinture anodine; par la fièvre que j'attaquai, par des saignées, j'eus même deux fièvres synoques à combattre, dont je triomphai à la faveur des purgatifs doux.*

Les urînes coulerent toujours avec liberté; nous fumes vraisemblablement redevables de cet avantage, à la situation horizontale que la malade fût obligée de garder constamment dans son lit, & à l'attention qu'elle eut de se coucher sur le dos jusqu'à ce qu'elle fût entièrement guérie, pour éviter les tiraillemens & les pesanteurs qu'elle éprouvoit dans toute autre attitude; ce qui empêcha que le corps dont le vagin étoit rempli, ne comprimât l'urètre ou le col de la vessie; mais en revanche le bas-ventre fut presque toujours constipé, & nous fumes obligés de le solliciter par des fréquens lavemens.

j'avois fait faire en tout sens sur l'uterus , leur résistance , la maniere dont les vaisseaux entiers s'étendent & s'entrelassent pour rajuster les parties divisées , & pour leur donner une nouvelle solidité qui ne les rend presque plus susceptibles d'aucune extension , devoient , selon moi , présenter des obstacles insurmontables à l'ouvrage de la génération , non-seulement en s'opposant à la dilatation de la matrice , mais encore en la racornissant , comme nous le voyons arriver à la suite des plaies , & après l'opération du bubonocelle , où l'anneau des muscles du bas-ventre moucheté devient si solide par ces légères incisions , & se rétrécit souvent au point que , malgré l'humidité dont il est continuellement abreuvé , le poids des intestins , leur pente naturelle , les efforts que l'on fait lors de l'action des vomitifs , &c. l'anneau sain & opposé cede quelquefois plutôt que celui qu'on a rendu si vigoureux , à la faveur des cicatrices.

Je ne parlerai point de la difficulté d'imaginer que les vaisseaux sanguins & lymphatiques des parties cicatrisées , confondus comme ils le sont dans ces especes de futures qu'ils forment , que ces vaisseaux , dis-je , que la nature avoit destinés à d'autres usages , & qui jouoient là un rôle qui leur étoit étranger , pussent envoyer au placenta des rameaux sanguins & lymphatiques , pour

lui transmettre la nourriture destinée au fœtus, &c.

Malgré toutes ces raisons qui me paroissent étoient convaincantes, la grossesse que j'avois si souvent traitée de chimere, & que j'avois regardée jusqu'alors comme impossible, se démontra environ vingt mois après la cure de la chute de la matrice, d'une manière non équivoque. Les mammelles se remplirent, le bas-ventre acquit un volume considérable, &c. enfin après bien des *anxiétés*, des pesanteurs, des nausées, des défauts d'appétit, &c. que la mere eut à essuyer, le terme de l'accouchement arriva le 3 du mois de Septembre 1752. L'enfant se présenta par un bras, & se trouva engagé par l'épaule dans l'orifice de l'utérus; il resta près de cinq heures dans cette attitude par l'ignorance de la sage-femme; un accoucheur ayant été appelé, il le fit rentrer & le tira par les pieds; tout de suite au lieu du placenta qu'on attendoit, un autre enfant se présenta qu'on fut obligé de tirer de même par les pieds; il fut accompagné de deux arriere-faix d'une grosseur prodigieuse; un d'eux vint assez aisément, mais l'autre avoit contracté avec la matrice de si fortes adhérences, qu'on eut toutes les peines du monde à l'en séparer.

Les enfans n'étoient pas moins gros que les délivrés, le premier étoit une fille, & mourut d'abord après l'accouchement: le

second est un garçon qui se porte aussi bien qu'on le puisse.

Cette opération ne fut suivie d'aucune hémorragie, l'accouchée n'eût presque pas de perte rouge ; elle resta par mon conseil aux bouillons , jusqu'après la fièvre de lait , (car on n'est pas dans l'usage d'observer dans ce pays cette formalité) dans peu elle jouit d'une très-bonne santé , & fut en état de vaquer à ses affaires.

Depuis cette époque la même personne , qui s'est toujours bien portée , a accouché d'une fille en 1754.

En 1756 elle devint de nouveau enceinte, & accoucha d'une autre fille ; dans ces deux derniers cas , l'arrière-faix étoit si fort adhérent à l'utérus , que l'accoucheur , malgré les manœuvres prudentes qu'il mit en usage , eut peine en le séparant d'éviter une nouvelle chute de matrice.



EXPOSITION

De l'état des saisons & des maladies observées à Boulogne sur mer, pendant les années 1756 & 1757, par M. DESMARS, Médecin pensionnaire de la Ville.

A Boulogne, pendant l'été de 1756, les vents du Sud dominoient. Les mois d'Août & de Septembre furent très-pluvieux, il y eut des brouillards, l'air fut calme, les bleds germerent.

L'automne fut froid & sec, avec des vents de Nord. La gelée commença de bonne heure, & ne fut interrompue que par des dégels courts & imparfaits.

Vers le solstice d'hiver, le froid fut très-vif, & se soutint jusqu'à la mi-Janvier, par des vents de Nord; le reste de l'hiver fut fort inconstant. Les vents de Nord & de Sud regnoient alternativement; des brouillards, des pluies, des tempêtes, ensuite des jours sereins, froids avec gelée; & de rechef, un tems couvert, nébuleux, des pluies. Cette oscillation de l'atmosphère dura jusqu'à la fin d'Avril.

Le reste du printems fut froid & sec, avec des vents du Nord.

L'été fut excessivement chaud & sec. Les vents Septentrionaux soufflerent jusqu'au 28 du mois d'Août ; alors ceux du Sud exciterent un ouragan terrible, le tems devint froid & pluvieux.

Cette année ayant été fort inégale, on observa les maladies suivantes.

Dans les mois de Septembre & d'Octobre de l'année 1756, les fièvres éruptives, qui avoient paru durant l'été en différens quartiers de la Ville, étoient très-fréquentes. Il y avoit des fièvres miliaires rouges, des fièvres miliaires composées, (dans lesquelles on observoit des pustules rouges & blanches) des fièvres rubioliques & pétéchiales.

Le quartier des matelots, (la beurriere) qui est exposé au Sud, & dont le sol est fort humide, fut beaucoup plus infecté que les autres.

Lorsque l'éruption étoit accompagnée de points de côté fort douloureux, de suppression d'urine de phrénésie, d'angine, de flux colliquatif très-fétide, excessif, de sueurs immodérées, de taches livides noires, elle étoit ordinairement funeste au sixieme jour, quelquefois au quatrième, quelques-uns ont été enlevés dès le deuxième jour.

Une chaleur insupportable, avec des sueurs trop modiques, une éruption blanche, crySTALLINE, des mouvemens convulsifs annonçoient le danger de cette maladie dans les

Sujets foibles , & sur-tout dans ceux qui avoient été attaqués auparavant de fièvre lente.

Les jeunes gens qui avoient des vomissemens abondans de bile verte , aigre , érugineuse , des hémorragies par les narines , des feux à la face qui se tuméfoient considérablement , & sur laquelle s'élevoient des vessies pleines de sérosités , des pustules brûlantes aux levres & aux narines , ont paru éluder quelquefois l'éruption.

La septieme partie des malades a péri. Les premieres gelées d'automne firent presque entièrement disparoître cette maladie , dans le quartier où elle avoit regné.

Les pleurésies & les péripneumonies , avec vomissemens de bile verte dans les premiers jours , & quelquefois encore des éruptions miliaires vers la fin , succéderent aux fièvres miliaires , dans lesquelles l'éruption paroissoit au troisieme ou au quatrieme jour.

Il y avoit une pusillanimité surprenante dans les malades.

Il y eut en même tems quelques maladies noires , des manies & des mélancholies.

Plusieurs se plaignoient d'hémorragie par les vaisseaux de l'anüs : il survenoit des pertes dans les personnes du sexe.

Les attaques de goutte furent plus longues & plus vives qu'elles ne sont ordinairement. Plusieurs furent attaqués pour la premiere fois , les autres éprouverent des rechutes.

Durant l'hiver , le nombre des fièvres putrides s'accrût. Elles attaquèrent principalement les enfans , les jeunes filles , les femmes d'un tempérament foible & pituiteux. Il y eut de légers frissons , des maux de tête , des nausées ; au troisiemè jour , le flux avec des déjections très-fétides , une extrême foiblesse , assoupissement avec délire , des sueurs ; tous les malades rendoient des vers (1). La langue devenoit aride , torréfiée , la durée de ces fièvres étoit souvent de trois semaines , quelquefois elle duroit plus long-tems ; mais elle n'étoit pas sujette aux rechutes. Lorsqu'on réussissoit à suspendre la diarrhée par des remedes astringens , le mal de tête , les envies de vomir & la fièvre se ranimoient , comme dans les premiers jours , & cessoient aussi-tôt que le flux étoit rétabli.

Quelques enfans , après avoir rendu une grande quantité de vers , restèrent sujets pendant plusieurs semaines à une démente momentanée qui les prenoit plusieurs fois le jour , quoiqu'ils eussent tous les autres signes d'une parfaite guérison.

(1) *Nescio unde , sed per plures menses , juniores , atque etiam haud pauci adulti , lumbricis teretibus infestantur , qui per morbos sapissimè de-jiciuntur. An à corrupto frumento necnon immaturis & crudis fructibus , progenies hæc verminosa ? Huxham anno 1740 , mens. Mart.*

Les fièvres remittentes & intermittentes qui parurent dans la même saison, étoient très rebelles au traitement, & fort sujettes aux rechûtes.

La plupart durèrent jusqu'au retour d'un certain degré de chaleur dans l'atmosphère. Elles attaquèrent plus de femmes que d'hommes. Il se faisoit ordinairement une éruption vers la fin. Au printems, les fièvres miliaires, rubioliques & petéchiales sembloient aller de pair avec les fièvres remittentes & intermittentes, & les fièvres continues putrides.

La petite vérole se montrait aussi çà & là, & continua pendant l'hiver, le printems & l'été. Aucun malade, que je sçache, n'en est mort.

En général, toutes les maladies furent assez bénignes jusqu'au commencement de l'été.

Alors les fièvres éruptives enleverent plusieurs personnes, à-peu-près dans le même tems.

L'éruption paroissoit, dès le premier ou le second jour, avec des sueurs immodérées, & étoit suivie de la mort le lendemain.

Les hommes de moyen âge étoient ceux que cette maladie choissoit pour victimes.

Précisément dans le même tems des hommes d'un âge plus avancé, étoient attaqués

d'apoplexie. Plusieurs moururent en peu de de tems. Quelques brouillards froids , survenus tout-à-coup dans cette saison chaude & sèche, sembloient avoir déterminé ces maladies.

Pareillement les fièvres putrides, qui jusqu'alors n'avoient été funestes qu'à un très-petit nombre, devinrent plus fréquentes, & acquirent de jour en jour de la malignité. Elles furent très-meurtrieres, sur-tout après le changement subit de la saison, causé par la tempête du 28 Août.

Voici les principaux traits de cette maladie, telle qu'elle étoit en Septembre & en Octobre.

Un embarras dans la tête, un torticolis, des douleurs dans le dos, dans la clavicule, une diminution de force & d'appétit, une petite fièvre avec redoublement vers le soir, le sommeil dérangé, en étoient les préludes.

Quelques-uns restoient dans cet état, sans garder le lit, jusqu'à ce qu'une éruption imprévue les obligeoit de s'y mettre.

Quelquefois des fautes dans le régime, un exercice fatigant, précipitoient tout-à-coup les malades dans des accidens très-graves.

Plus d'une fois cet état ambigu a été décidé par des remèdes évacuans, administrés inconsidérément, suivis de foiblesse, anéantissement, de délire phrénétiques, & autres symptômes effrayans.

La maladie se présentoit plus souvent sous la forme de tierce intermittente , qui devenoit double-tierce , & enfin continue avec redoublemens ; enfin elle s'annonçoit quelquefois , dès les premiers jours , par les symptômes des fièvres continues , putrides , malignes ; & cette dernière attaquoit surtout les hommes , exercés au travail.

Quelques-uns étoient étendus , immobiles , seulement leurs yeux & leurs paupieres jouissoient des mouvemens naturels , & les mains éprouvoient des mouvemens convulsifs presque perpétuels. La couleur du visage , le pouls , la respiration paroissent assez conformes à l'état de santé ; ils étoient sourds , insensibles , & s'oublioient. Cet état parfaitement monotone , (si ce n'est que vers la nuit , le pouls devenoit un peu accéléré , avec quelques signes d'agitation ,) duroit plusieurs semaines ; les malades exhaloient une odeur difficile à supporter.

D'autres au contraire étoient dans une agitation perpétuelle , avec délire , effort pour se dérober aux assistans , le pouls inégal , le visage livide , des sueurs froides , la langue , les dents & les lèvres noires : ces derniers succomboient en peu de jours à la violence du mal.

Enfin il y avoit des malades qui , après un ou deux jours d'agitation perpétuelle , insomnie , cris , plaintes , tomboient dans l'insensi-

bilité & le sommeil également pendant deux jours , & passoient alternativement de l'état d'agitation & de délire , à celui de repos.

Le délire & la diarrhée étoient les symptômes les plus communs dans l'état de la maladie ; la toux succédoit ordinairement dans le déclin.

A ces symptômes , se joignoient ordinairement dans de jeunes sujets , des hémorragies par les narines & des sueurs qui , lorsqu'elles étoient immodérées , les précipitoient dans un épuisement sans remèdes.

Des douleurs fixes à l'un ou l'autre orbite , se transforment en points de côté , qui cédoient ensuite à des diarrhées ; ces dernières finissoient par la toux.

Ceux qui n'avoient que des sueurs passagères & fort modiques , avoient les articulations roides , le ventre & l'estomac enflés : l'un & l'autre s'affaïssoient par la sortie des matières fécales , & s'enflaient de rechef , & ainsi alternativement ; ces derniers ont eu des abcès , ou des ulcères rongeurs.

La langue devenoit ordinairement sèche & noire. Dans quelques-uns elle étoit gonflée & profondément sillonnée. On appercevoit dans les sinuosités une humeur sanieuse ; dans d'autres , le même organe étoit lisse , tendu , fort sec & fort rouge.

La sécheresse de la langue diminuoit à mesure que le flux se modéroit, en même tems la peau du visage & des mains, qui durant la maladie étoit terne & sale, acquéroit de jour en jour une couleur plus vive, & les malades recouvroient un embonpoint supérieur à celui qu'ils avoient auparavant.

Les changemens heureux étoient annoncés par des sédimens blancs dans les urines & des sueurs visqueuses, & confirmés par la cessation des selles involontaires qui arrivoit le même jour.

J'ai vu souvent des présages heureux suivre de près l'usage du quinquina dans le vin, avec & sans narcotiques.

Pendant le cours de la maladie, les urines étoient assez hautes en couleur, & transparentes sans nuage, sans sédiment, ensuite elles devenoient troubles, & dépofoient enfin des sédimens.

Les cas les plus graves ont été suivis de furoncles, d'abcès au dos, aux bras & aux cuisses.

Les humeurs qui ont paru sous un volume considérable aux régions internes des bras & des cuisses, excitoient d'abord de très-vives douleurs, leur délitescence étoit promptement suivie de catastrophes.

Ces fièvres continuèrent pendant l'automne, & se convertirent en fièvres tierces.

Cette conversion ou décomposition étoit d'autant plus sensible dans cette saison , que la plupart des fièvres qui avoient commencé par être continues , dégéneroient en intermittentes ; mais les intermittentes en Novembre & Décembre ne devenoient plus continues comme pendant l'été ; ainsi on voyoit tout à la fois des fièvres putrides continues , des continues changées en intermittentes , & des intermittentes qui se monstroient d'abord sous cette forme , & la conservoient jusqu'à la guérison. La diarrhée étoit un symptôme commun à toutes les trois , quelquefois mais rarement la dyssenterie.

En général toutes les fièvres qui ont paru pendant cette constitution dans les saisons décrites ci-dessus , étoient accompagnées d'éruption , ou de diarrhée , ou de l'une & de l'autre. Les fièvres éruptives furent assez bénignes jusqu'aux chaleurs de l'été. Elles affectèrent plus d'hommes que de femmes , tandis que les fièvres putrides d'hiver & de printems attaquèrent un plus grand nombre de femmes ; mais ces dernières n'acquirent de malignité qu'après les chaleurs , & devinrent alors dominantes ; cette malignité se déclaroit sur-tout par l'écoulement involontaire des excréments & le délire. De ces deux symptômes , le premier qui avoit été très-rare jusqu'alors devint presque

presque général ; le second qui avoit été léger & médiocre devint beaucoup plus considérable.

Les fièvres éruptives ont été souvent fatales dès les premiers jours de la maladie ; dans les plus grandes chaleurs d'été , auparavant & depuis les gelées d'automne , aucun malade que je sçache n'en étoit mort. Mais dans l'automne la catastrophe arrivoit souvent après le septieme & le neuvieme jour. Les filles adultes & les jeunes garçons furent attaqués dans cette saison.

Telle a été la nature des maladies dans cette ville depuis le mois d'Août de l'année 1756 , jusqu'à la fin de l'automne de l'année 1757. Les environs n'en ont point été exempts.

Les fièvres éruptives ont été plus violentes , plus opiniâtres à la campagne , & sujettes à grand nombre de rechûtes , & plusieurs familles ont été attaquées de fièvres putrides malignes très-contagieuses. Au Manoir où elles parurent dès l'hiver dans le plus fort de la gelée , à Wiearden & à Terlinctum dans le printems & au commencement de l'été ; tous ceux qui habitoient sous le même toit en furent attaqués , & elle enleva dans ces trois endroits plus de la moitié des malades , sur-tout à Terlinctum , où sept personnes moururent dans la même maison , y compris les parens qui vinrent pour faire

82 EXP. DE L'ÉTAT DES SAISONS:

les ouvrages de la campagne, & qui furent infectés à leur tour. Peres, meres, enfans, les premiers sur-tout étoient des victimes assu-
rées de cette cruelle peste.

Cette contagion a paru ne s'étendre qu'aux personnes de la même famille ; (cette observation a déjà été faite par *La Moniere* , qui est cité dans l'histoire des maladies de Breslau sur la dyssenterie de l'année 1699) elle tiroit son origine , autant que j'ai pu l'apprendre , par des informations faites sur les lieux, d'une fièvre maligne contagieuse , qui avoit été très-épidémique & très-meurtriere pendant l'automne de 1756 , à Bazinghen , paroisse distante de quelques lieues des endroits cités ci-dessus , où les chefs des familles infectées , s'étoient rendus pour assister aux obseques de quelques-uns de leurs parens.



P R I X P R O P O S É

*Par l'Académie royale de Chirurgie, pour
l'année 1760.*

L'Académie royale de Chirurgie propose pour le prix de l'année 1760, le sujet suivant.

Déterminer, d'après une bonne théorie, le traitement des Fistules, considérées dans les différentes parties du corps.

L'Académie exige qu'on traite cette matière, de façon qu'après avoir établi les règles générales de la cure des Fistules, on déduise ensuite les méthodes particulières dont cette cure est susceptible, relativement aux différentes parties du corps, à la tête, à la face, dans la bouche, à la poitrine, au ventre, &c. Et pour les extrémités, aux parties molles, aux parties dures, aux jointures, &c.

Ceux qui travailleront sur le Sujet proposé pourront s'épargner la peine de traiter en détail des fistules lacrymales, & du canal salivaire, à moins qu'ils n'aient des découvertes à ajouter à celles que l'Académie a publiées sur cela.

Ceux qui enverront des mémoires sont priés de les écrire en François ou en Latin,

& d'avoir attention qu'ils soient fort lisibles.

Les auteurs mettront simplement une devise à leurs ouvrages ; mais pour se faire connoître , ils y joindront à part , dans un papier cacheté & écrit de leur propre main , leurs nom , demeure , & qualité ; & ce papier ne sera ouvert qu'en cas que la pièce ait remporté le prix.

Ils adresseront leurs ouvrages , francs de port , à M. Morand , secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie , à Paris , ou les lui feront remettre entre les mains.

Toutes personnes de quelques qualité & pays qu'elles soient , pourront aspirer au prix ; on n'excepte que les membres de l'Académie.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de cinq cens livres , fondée par M. de la Peyronie , qui sera donnée à celui qui , au jugement de l'Académie , aura fait le meilleur mémoire sur le sujet proposé.

La médaille sera délivrée à l'auteur même qui se sera fait connoître , ou au porteur d'une procuration de sa part ; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive , & une copie nette du mémoire.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décembre 1759 , inclusivement ; & l'Académie , à son assemblée publique de 1760 , qui se tiendra le Jeudi d'après la

PAR L'ACAD. ROYALE DE CHIR. 85
quinzaine de Pâques, proclamera la piece
qui aura remporté le prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans sur les fonds qui leur ont été légués par M. DE LA PEYRONIE, une médaille d'or de deux cens livres, à celui des chirurgiens étrangers ou regnicoles, non membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un ouvrage sur quelque matiere de chirurgie que ce soit, au choix de l'auteur; elle annonce qu'elle en aura deux à adjuger en 1759, s'il se trouve deux bons ouvrages parmi ceux qui lui ont été envoyés en 1758. Ce prix d'émulation sera proclamé le jour de la séance publique.

Le même jour, elle distribuera cinq médailles d'or de cent francs chacune, à cinq chirurgiens, soit académiciens de la classe des libres, soit simplement regnicoles, qui auront fourni dans le cours de l'année précédente, un mémoire, ou trois observations intéressantes



LIVRES NOUVEAUX.

Collection des theses medico-chirurgicales, sur les points les plus importants de la chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. le baron de Haller, & rédigées en François par M***, avec fig. tomes II & III; prix relié 5 liv. A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire de M^{sr} le Duc de Bourgogne, rue S. Severin.

Ces deux volumes sont encore mieux exécutés que le premier, & contiennent beaucoup d'observations très-intéressantes. Nous en rendrons compte dans le Journal prochain.

Essais & observations physiques & littéraires de la société d'Edinbourg, traduits de l'Anglois, par M. Demours, médecin, résidant à Paris, & censeur royal, tome premier, prix relié 3 liv. A Paris, chez Bauche, Libraire, quai des Augustins, & chez D'houry, seul Imprimeur de M^{sr} le Duc d'Orléans, rue de la Vieille-Bouclerie : un volume in-12. de 495 pages, avec huit planches.

Tentamen de demonstrandâ structurâ humanâ, secundum dimidiatam naturæ ipsius proportionem, à quatuor tabulis conflatum, &c, curâ & studio Caroli-Nicolai Jenty, A. M. necnon rei anatomicae ac chirurgicae professoris; impensis authoris : Londini. A Paris, chez Vincent, rue S. Severin, & à Lille, chez Jacqué. Cette brochure se délivre avec les planches du même auteur,



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE. 1758.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	Li- gnes.	par- ties.		
1							S-S-E. fort.	Beaucoup de nuages.
2			9	27	11	$\frac{1}{2}$	<i>Id.</i> très- fort.	<i>Idem.</i>
3	7 $\frac{1}{2}$	10	8 $\frac{1}{2}$	28	0	0	S. foi- ble.	Couvert. petite pluie à 9 h. mat. jusq. 3 h. du soir.
4	8	9	6 $\frac{1}{2}$			1	<i>Idem.</i>	Couvert.
5	4 $\frac{1}{2}$	9	5 $\frac{1}{2}$			0 $\frac{1}{2}$	E. au S-O. foible.	Beauc. de nuages.
6	5 $\frac{1}{2}$	10	8			$\frac{1}{4}$	S-S-E. foible.	Couvert. peu de soleil à midi.
7	7	11 $\frac{1}{2}$	10	27	10	0	S-E. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
8	9	12 $\frac{1}{2}$	11		8		<i>Id.</i> fort par interv.	<i>Idem.</i>
9	7 $\frac{1}{2}$	10	8	28	2		O. méd.	Peu de nua- ges.
10	5	10	8				E. <i>idem.</i>	Beauc. de nuages.
11	6	11 $\frac{1}{2}$	9		3		N. méd.	<i>Id.</i> Bruine

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
12	8	11	6 $\frac{1}{2}$	28	4	$\frac{1}{2}$	N. méd.	à 4 h. soir. Couvert.
13	5 $\frac{1}{2}$	8	5				<i>Idem.</i>	Beauc. de nuages.
14	2	3	2 $\frac{1}{2}$		1		<i>Idem.</i>	Serein. Brouillard méd.
15	2	3	4	27	9	0	<i>Idem.</i>	Couvert. petite pluie tout le jour.
16	3	6	4		10	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Peu de nua.
17	0	5	4	28	0		E. au S-E. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
18	$\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	4	27	11	$\frac{1}{2}$	S. au S-O. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
19	01	3 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$		7		E. méd.	<i>Idem.</i>
20	0 $\frac{1}{2}$	0	0		9	0	<i>Id.</i> foibl.	<i>Idem.</i>
21	0	2	2 $\frac{1}{2}$	28	1	$\frac{1}{2}$	O. <i>idem.</i>	Couvert. Quelques gout. de pl. à 10 h. du f.
22	3	5	3		4	0	<i>Idem.</i>	Couvert.
23	1	3	1		5	$\frac{1}{2}$	O. le mat. E. le soir foible.	Couvert. Brouillard très-épais.
24	01	2	0	28	4	$\frac{1}{2}$	E. foible.	Serein.
25	02 $\frac{1}{2}$	0	02		2		<i>Id.</i> méd.	Peu de nua- ges.
26	03 $\frac{1}{2}$	0	01				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
27	02 $\frac{1}{2}$	0	01		1	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
28	03	1	0			$\frac{1}{2}$	N-O. au N-E. méd.	<i>Idem.</i>
29	01	2	0		1	0	N. méd.	<i>Id.</i> Bruine

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vent.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
30	0	1	0	28	1	0	Id. fort.	à 10 h. mat Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois , a été de $12 \frac{1}{2}$ dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de $3 \frac{1}{2}$ dégr. au-dessous de ce point : la différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28 pouces $5 \frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 7 lignes : la différence entre ces deux termes est de $10 \frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
1 fois du N-E.
10 fois E.
6 fois du S-E.
3 fois du S.
2 fois du S-O.
5 fois O.
1 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.
17 jours de nuageux
11 jours de couvert.
2 jours de brouillard.
2 jours de bruine.
3 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué une sécheresse moyenne pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre (a) 1758, par M. VANDERMONDE.

Les fièvres malignes qui ont régné pendant le mois dernier, ont continué jusqu'au milieu du mois; elles n'ont eu aucun caractère différent, si ce n'est qu'elles ont paru accompagnées de symptômes moins fâcheux.

Il y a eu des fièvres continues, avec redoublemens, dans lesquelles la matière de la fièvre paroissoit principalement se porter au cerveau; les saignées au pied calmoient les accidens, surtout lorsqu'elles étoient soutenues des émétiques. Les lavemens pris de trois en trois heures, ont eu un très-bon succès. Nous avons observé de plus des fièvres putrides, accompagnées d'une jaunisse universelle, sans douleur ni tension sensible à la région du foie. Les saignées augmentoient la jaunisse & la fièvre; les émétiques paroissoient diminuer les accidens; mais bientôt après ils devenoient plus violens. Les cathartiques légers entraînoient une quantité prodigieuse de

(a) Dans le Journal dernier, à la p. 565 lig. 2, il faut lire d'Octobre, au lieu de Novembre.

matiere putride & infecte. C'étoient les reme-
des qui soulageoient le plus, sur-tout quand
ils étoient précédés des boissens nîtreuses,
& des lavemens fréquens. Ce traitement
faisoit disparoître la jaunisse au commence-
ment, mais elle reparoissoit sur la fin. Une
foiblesse considérable succédoit aux évacua-
tions répétées, & les malades périssoient
hydropiques, malgré les fondans & les cor-
roborans associés aux purgatifs. Nous en
avons vu une qui a succombé à une hydro-
pisie de poitrine, & un autre est mort leu-
cophlegmatique.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois d'Octobre 1758, par
M. BOUCHER médecin.*

Nous avons eu ce mois une alternative
de tems serein & de jours de pluie, avec
d'assez grandes variations dans le barometre.
Les quatre premiers jours du mois ont été
sans pluie, elle a eu lieu à diverses reprises
du 5 au 13, auquel jour elle a désisté jus-
qu'au 23 : nous n'avons eu depuis que trois
jours sans pluie.

Le baromettre a été constamment au-des-
sus de 28 pouces, depuis le premier jusqu'au
7. Il a descendu par gradations les trois jours
suivans, de maniere que le 9 il a été observé

92 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

à 27 pouces, $1 \frac{1}{2}$ lignes ; aussi a-t-il fait ce jour une grande tempête : de-là jusqu'au 16 le baromettre a presque toujours monté ; le 16 il étoit à 28 pouces, $7 \frac{1}{2}$ lignes : il est redescendu le 24 à 27 pouces, 4 lignes ; & de-là à la fin du mois il a toujours été observé aux environs de 28 pouces.

Le froid s'est fait sentir à bonne heure. Le 17, le 18 & le 20, le thermomettre a été observé le matin au terme de la glace, & plusieurs jours à 1 degré au-dessus de ce terme.

Le thermomettre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois $13 \frac{1}{3}$ degrés, & pour la moindre chaleur 0, ou le point de la glace : la différence entre ces deux termes est donc de $13 \frac{1}{3}$ degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le baromettre a été de 28 pouces $7 \frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $1 \frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce & demi.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

13 fois du Nord-Est.

3 fois de l'Est.

2 fois du Sud-Est.

10 fois du Sud.

3 fois du Sud-Ouest.

6 fois de l'Ouest.

Il y a eu 18 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

9 jours de brouillards.

3 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille en
Octobre 1758.*

Les froids prématurés joints aux vents du nord, ont causé, outre quelques pleuropneumonies légitimes, des fièvres continues portant à la poitrine, avec toux, oppression & point de côté. Le pouls étoit souvent enfoncé dans l'invasion de la maladie, la langue jaunâtre dans le fond, le goût amer, les yeux ronges, &c. Circonstances qui annonçoient ou faisoient pressentir de la complication de fièvre putride; c'est ce dont on n'avoit plus à douter dans la suite, lorsqu'après quelques saignées le pouls, au lieu de se développer, restoit petit & s'affoiblissoit, que l'oppression & l'accablement augmentoient, que les sujets tomboient ensuite dans une forte d'affaissement, & quelques-uns dans le délire. Quoiqu'une expectoration louable s'établît dans plusieurs malades, la guérison radicale ne s'ensuivoit gueres qu'en conséquence de selles bilieuses.

Au surplus nous n'avons gueres eu d'autres maladies régnantes que des gros rhumes, qui dans beaucoup de sujets ont pris

avec fièvre, & auxquels la saignée & les délayans pectoraux ont ordinairement suffi. Ils ont été fâcheux & rebelles dans les poitrines foibles & les corps cacochymes : le crachement de sang, & puis de pus ou de matieres purulentes, a eu lieu dans nombre de fujets de cette classe ; quelques-uns même n'ayant pas pris des mesures à tems, ont été la victime de leur négligence.

Je n'ai vu ce mois en ville, qu'une feule personne dans le cas d'une fièvre putride-maligne : c'étoit une fille de vingt à vingt-cinq ans, d'un bon tempérament, qui en a échappé, après avoir passé par les symptomes les plus effrayans. Comme cette maladie a regné violemment dans un village très-voisin de la Ville, où j'ai été député par MM. des Etats. Je me propose d'en donner un détail circonstancié dans un mémoire particulier.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Janyier. A Paris, ce 21 Décembre 1758.

BARON.

Instrument pour les dents.

Figure première.

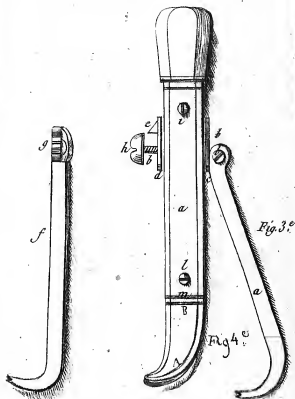
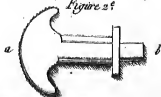


Figure 2^e



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

FEBVIER 1759.

TOME X.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1759.

COLLECTION DE THESES

*México-chirurgicales sur les points les plus
importans de la chirurgie théorique &
pratique, recueillies & publiées par M. le
baron de HALLER, & redigées en françois
par M. *** tom. II & III, avec figures,
chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, prix reliés, 5 livres.*

Nous avons rendu compte dans notre
Journal du mois de Février 1758, du
premier volume de cet ouvrage; nous avons
fait voir que l'objet étoit de présenter au pu-
blic, les meilleures theses qui se sont données
sur différens points de chirurgie, dans les

écoles les plus fameuses de l'Europe ; qu'on étoit redevable de la collection des piéces latines au laborieux & sçavant M. de Haller ; que cette collection devoit nécessairement offrir bien des détails répétés , des notions communes , renfermant en entier des piéces sur le même sujet ; qu'ainsi il étoit possible d'en faire une rédaction , qui sous un moindre volume que le recueil latin , ne lui seroit cependant pas inférieur ; c'est ce qu'a rempli , d'une façon satisfaisante , l'auteur de la collection donnée en françois. Son premier volume contient plus d'un volume *in-4^o* , de l'ouvrage de M. de Haller. Il a suivi le même plan pour les deux volumes qu'il vient de donner ; il nous fait espérer le reste incessamment ; de sorte que le nombre des volumes *in-12* , n'excédera pas celui des volumes *in-4^o* de M. de Haller. Il y a nombre d'ouvrages en médecine , pour lesquels il seroit à souhaiter qu'on entreprit le même travail , en diminuant le nombre des livres , & la dépense , on multiplieroit les moyens de s'instruire , puisqu'on pourroit alors les acquérir à moins de frais , & en fatiguant moins la mémoire.

Nous ne parlerons dans ce Journal , que du deuxième volume. Il renferme trente-quatre dissertations , dont huit traitent des maladies qui attaquent l'abdomen , quatorze des accouchemens , & treize des maladies

de la vessie , & des opérations qu'elles exigent. Nous ne pouvons pas dans un extrait , rendre compte de ce que contient chacune de ces dissertations. Nous croyons pouvoir avancer que toutes sont recommandables par quelque point particulier de doctrine qui s'y trouve discuté , par l'invention d'une méthode nouvelle , ou plus aisée , de faire une opération , ou enfin par des observations frappantes & authentiques.

La premiere dissertation sur les accouchemens , présente en raccourci & d'une façon claire & nette , les cas où il convient de se servir des instrumens. On y loue beaucoup ceux qu'a inventé M. Fried pour l'extraction de la tête de l'enfant , restée dans la matrice. L'auteur fait voir que tous les tire-têtes inventés jusqu'à présent , ne remplissent pas l'objet qu'on se propose alors ; qu'ils augmentent le diametre de la tête de l'enfant ; qu'il n'y a pas d'autre moyen à mettre en œuvre , que de vuider la tête , les os s'applatissant , & se jettant les uns sur les autres , alors la tête allongée peut sortir. On a fait graver ces instrumens dont se sert M. Fried. L'auteur de la rédaction observe que M. Voigt auroit pu porter un jugement sur le tire-tête de M. Levret , différent de celui qu'il a porté sur ceux de MM. Mauriceau, Gregoire & Amand, s'il l'eût bien connu.

La seconde dissertation a pour objet de prouver qu'on ne doit pas abandonner à la nature seule, un placenta qui ne suit pas l'enfant ; qu'il faut, sans tarder, porter la main dans la matrice, pour aller le détacher. On combat, & on réfute solidement le système de M. Ruisch, qui vouloit qu'on laissât cette opération à la nature seule. M. Ruisch appuyoit son sentiment sur les effets du muscle qu'il plaçoit au fond de la matrice ; mais l'existence de ce muscle n'étant rien moins que démontrée, il s'ensuit que la doctrine de M. Ruisch n'est point du tout à suivre dans le cas présent ; c'est ce qui est prouvé avec beaucoup d'érudition. Cette dissertation contient d'excellens préceptes sur les accouchemens ; beaucoup sont pris de nos accoucheurs françois, qui ont jeté de grands jours sur cette partie de la chirurgie.

La dissertation de M. Behling, donnée à Altorf en 1736, est très-intéressante. Elle contient l'histoire détaillée d'une matrice qui s'est ouverte dans les douleurs de l'accouchement ; la mere mourut à la suite de l'accident, ce qui donna lieu d'examiner & de connoître la maladie.

L'enfant avoit passé presque entièrement dans l'abdomen, par l'ouverture qu'on trouva à la matrice. L'auteur de cette dissertation,

entre dans le détail des causes qui ont occasionné cette rupture de la matrice : il donne à ce sujet , les préceptes à observer dans les cas où on a à craindre cet accident. Il examine si cette maladie a été observée par les auteurs , & il fait voir qu'elle n'est pas rare , & que beaucoup en ont parlé. Il ajoute que cette femme ayant eu neuf enfans , & tous garçons , en faisant l'ouverture de son cadavre , il examina avec curiosité l'état des ovaires ; qu'il trouva l'ovaire gauche flétri & desséché ; que le seul ovaire droit étoit en bon état , ce qui feroit triompher le système d'Hippocrate , s'il n'y avoit pas d'autres observations qui détruisissent la conséquence qu'on pourroit tirer de celle-ci. Le poumon de l'enfant , quoique mort dans le sein de la mere , jetté dans un vase plein d'eau , vint à la surface , & furnagea. Ce phénomène engage M. Belhing à examiner la doctrine des écoles à ce sujet. Il disserte cette question avec beaucoup de sagacité , & il fait voir que ce phénomène ne détruit en rien les principes suivis à cet égard. Toutes ces raisons méritent d'être lues dans l'auteur même.

Le rédacteur n'a pas manqué de faire mention de la these de M. Winslow , médecin de la faculté de Paris , sur l'opération Césarienne : l'opération Césarienne , de-

mande ce médecin, est-elle un moyen plus sûr, ou moins criminel pour délivrer la mère & l'enfant, que ne l'est l'usage du crochet & des autres ferremens, pour sauver la mère aux dépens de l'enfant ? M. Winslow discute cette question en médecin sçavant, en citoyen vertueux, & plus encore en homme éclairé par les lumieres du christianisme. Possédant, comme on l'observe, toutes ces qualités dans un degré supérieur, il ne pouvoit donner que des raisons satisfaisantes. Il examine les cas où il convient d'avoir recours aux crochets, & il fait voir que presque toujours ils tuent l'enfant, & souvent blessent encore la mère. On ne peut donc, selon lui, porter les ferremens que sur des enfans morts ; mais malheureusement les signes qui nous annoncent qu'un enfant est mort, sont très-incertains, & quelquefois les ferremens ont amené au jour, les membres palpitans d'un enfant, que le chirurgien croyoit mort, & traitoit en conséquence. Il faut donc, & c'est la conclusion de M. Winslow, recourir à l'opération Césarienne, quand on n'a que la ressource des crochets, pour délivrer une mère. Cette opération, au rapport des femmes mêmes qui l'ont subie, n'est pas extrêmement douloureuse, faite par une main habile, elle est sans danger. M. Winslow rapporte quelques exem-

ples qui se trouvent dans le médecin Roussel , le premier anatomiste de son siècle. Il parle avec éloge de cet accouchement Césarien fait à Paris, il y a quelques années , sous les yeux des plus fameux accoucheurs. Nous sçavons gré à l'auteur de la collection , de nous en avoir donné tout le détail , quoiqu'il ne soit pas dans la these latine.

Dans le nombre des theses contenues dans ce recueil , sur les maladies de la vessie , & sur les différentes manieres de faire l'opération de la taille. On verra avec plaisir la these sur le haut appareil , donnée dans les écoles de médecine de Paris , par M. Pietre , médecin de cette faculté , en 1635. Elle contient une description de la vessie , très-exacte. On n'a même donné rien depuis qui y soit supérieur. On peut regretter que M. Pietre ne nous ait pas instruit des succès qu'a eu alors à Paris cette maniere de tailler ; car il y a plus que de la vraisemblance qu'elle s'est pratiquée dans ce tems , ou au moins qu'on faisoit des essais sur cet objet.

Ce volume est terminé par une these sur l'appareil latéral , qui a pour auteur M. Falconet , médecin de la faculté de Paris , célèbre par ses vastes lumieres sur toutes les parties de la médecine , par son goût à encourager , & à suivre toutes les découvertes.

qui peuvent être utiles , par une bibliothèque des mieux choisies , & des plus nombreuses , ouverte à tous ceux qui veulent en profiter.

M. Falconet donne dans cette thèse , une histoire détaillée de la lithotomie , de ses progrès , de ce qui les a retardés pendant bien des siècles. On y trouve des faits particuliers , & des anecdotes qu'on chercheroit inutilement ailleurs. L'appareil latéral est présenté avec toute la netteté possible. L'auteur le rapproche de la méthode de Celse , & il fait voir la ressemblance avec cette dernière.

Après avoir donné l'histoire de cette façon d'opérer , qu'on doit au frere Jacques ; il expose la façon dont la faisoit cet hermite. Sa maniere hardie d'opérer , mais incertaine , & presque toujours meurtriere. Les malheurs du frere Jacques , doivent s'imputer à sa témérité , au peu de connoissances qu'il avoit des parties sur lesquelles il travailloit , & non pas à la méthode qui est bonne en elle-même , quoiqu'on ait fait dire à ce sujet à M. Mery , qui l'ayant jugée d'abord susceptible de correction , eut ensuite la foiblesse & la condescendance de se rétracter. Cette thèse est des plus érudites , pleine d'excellente chirurgie , elle jouit auprès des connoisseurs de toute la réputation qu'elle mérite.

La célébrité des auteurs , dont les piéces ont concouru à former ce volume , l'intérêt des matieres qu'on y traite , le choix judicieux qu'on y a fait des sujets les plus importans en chirurgie , les soins éclairés d'un homme , tel que M. de Haller , & les talens particuliers que nous connoissons au rédacteur de cet ouvrage , seroient des titres plus que suffisans pour mettre le prix à cet ouvrage , si le public n'en connoissoit déjà toute la bonté , & tout le mérite.

Dans le Journal prochain , nous rendrons compte du III^e volume , qui nous a paru fort intéressant.



DEUX MEMOIRES

*Sur la formation du cœur dans le poulet ,
sur l'œil , sur la structure du jaune , par
M. de HALLER , président de la société
royale des sciences de Gottingue , mem-
bre de l'académie des sciences , &c. deux
volumes in-12. A Lausanne , chez Marc-
Michel Bouquet ; & à Paris , chez Vin-
cent , rue S. Severin , prix reliés , 5 livres.*

Quand on considère avec attention l'im-
mense occupation de M. de Haller ,
l'étendue de ses travaux littéraires & acadé-
miques , la distraction journalière de son
temps , dont il passe une partie dans l'exer-
cice de ses emplois & de sa profession , on
a lieu d'être surpris de la quantité prodigieuse
d'ouvrages en tout genre , qui sortent de sa
plume depuis quelques années. Ce laborieux
& infatigable physicien se présente sur la
scène toujours nouveau , toujours intéres-
sant , & la nature qu'il suit à pas de géant ,
lui découvre tous les jours des merveilles ,
qui avoient pour la plupart échappées aux
yeux de ceux qui l'avoient précédé dans
cette carrière. Quelle reconnoissance ne lui
devront pas la physique & la médecine , si
ses recherches ne se trouvent jamais démen-
ties par l'expérience ?

Dans le premier volume , on trouve un exposé des recherches microscopiques , que M. de Haller a faites sur les vaisseaux & le sang des animaux, & des découvertes que peut fournir l'œuf de la poule. C'est le fruit de trois années, d'un travail assidu & lumineux , sur l'incubation pendant les vingt-deux jours que le poulet met à éclore, & pendant trente-fix après qu'il est éclos. Ces Mémoires ont été adressés à la société royale de Gottingue, & n'offrent qu'un tableau d'expériences isolées , qu'on ne peut extraire.

Le second volume qui contient le second Mémoire sur la formation du poulet , est un précis des observations qui sont dans le premier volume ; elles y sont rangées avec ordre , & réduites à leurs chefs.

Le follicule du jaune a donné occasion à bien des erreurs ; plusieurs auteurs se sont trompés sur sa formation & son usage. M. de Haller prétend qu'il est opâque & blanc , & qu'il paroît formé par une membrane assaisée & ridée. Dans les premiers tems , il paroît uni à l'amnios ; au bout de trente-fix heures , il s'en sépare ; quand on a enlevé la membrane ombilicale & l'amnios , ce prétendu follicule reste attaché au jaune : il est constant que le fœtus n'habite pas ce follicule ; il ne paroît pas vraisemblable non plus qu'il prépare quelque aliment pour le fœtus , ou qu'il contribue à son accroisse-

ment, puisque le follicule se conserve, lorsque le fœtus a péri.

La membrane de l'amnios est plate, & peu gonflée par sa liqueur dans le commencement de l'incubation ; elle est transparente comme le crystal de roche ; sa figure est toujours la même, dit M. de Haller, c'est-à-dire, ovale ; la différence qui s'y trouve, c'est que dans les premiers tems du fœtus, cet oval est rétréci des deux côtés, & que vers la fin de la ponte, il ne l'est plus que du côté par lequel sortent les vaisseaux ombilicaux : l'amnios commence à paroître après douze heures ; au bout de vingt-quatre heures, ce sont deux cercles, réunis par un détroit, dont les côtés sont paralleles : il paroît que depuis dix-huit heures jusqu'à quatre-vingt-trois, sa longueur s'est accrue de dix-huit parties à soixante, & que son volume entier a augmenté dans la proportion de quinze à un.

La structure des halons est assez inconnue. M. de Haller, sept heures après l'incubation, en a vu paroître un sur la surface du jaune ; son diametre étoit de vingt-deux centieme ; un autre anneau lui succédoit, & on en voyoit un plus intérieur qui commençoit à se former ; leur diametre s'est accru dans l'espace de quarante-une heure, de douze à cent vingt-un. M. de Haller ignore ce que deviennent ces halons ondés,

& semblables à des nuages ; il s'est attaché seulement à connoître leur structure.

La figure veineuse, qui a été décrite pour la première fois par Fabrice d'Aquapendente, a été également soumise aux observations de notre physicien : à trente-six heures, il a vu un segment de cercles tachés de points, couleur de rouille & presque rouges. A quarante-huit heures, il a vu des traces réticulaires, gravées dans une matière caillée ; à soixante-quatre heures, l'espace compris dans la figure veineuse, étoit d'un jaune rougeâtre ; à soixante-douze heures, le vaisseau veineux étoit rouge, & les branches de la veine ombilicale communiquent en plusieurs endroits avec la veine en forme de cœur, par des rameaux qu'elles y envoient ; la veine qui forme le contour de la figure veineuse, & que M. de Haller appelle veine en forme de cœur, n'a qu'un seul tronc ; ce n'est pas un vaisseau vasculaire, comme Malpighi l'a soupçonné ; la figure veineuse s'étend de plus en plus ; à cent vingt heures, la moitié de l'œuf s'en trouve tapissé, & pour lors M. de Haller appelle la figure veineuse, la membrane ombilicale : la figure veineuse, & le cercle du jaune, sont de la plus grande beauté, & ressemblent au cercle de l'uvée. L'accroissement de l'aire ombilical, est des plus rapides, il dépend des forces du cœur, qui prolonge

les arteres & la figure veineuse avec elle. Les forces de la chaleur restent au cœur, dont le fœtus a péri, mais elles ne construisent plus, & ne font que détruire; la couleur du sang, & toutes les couleurs du fœtus dépendent de ce mouvement du cœur; d'abord tout est blanc, & cette couleur subsiste, dès que le cœur a perdu son mouvement: le rouge du sang du poulet est très-vif & très-animé; il l'est toujours avant que le poumon ait paru; les poumons mêmes sont quelquefois d'une petitesse singulière; ce n'est donc pas le poumon qu'il faut regarder comme la cause de la rougeur, ou comme l'organe où cette couleur se forme. On distingue les arteres ombilicales, des veines leurs compagnes, à soixante-six heures. A quatre-vingt-dix heures, l'aorte est large & pleine de sang; l'artere ombilicale droite est toujours très-petite, & sa compagne du côté gauche, est de beaucoup la plus grande; toutes les branches de ce tronc, se répandent sur l'amnios, & sur les membranes du blanc de l'œuf: les vaisseaux ombilicaux, avec ceux du jaune, l'ouraques & les intestins sont renfermés vers les derniers tems de l'incubation, dans un étui cylindrique, qui s'attache au jaune.

Les observations de M. de Haller, faites sur le fœtus, par lequel il établit son accroissement progressif, sont étonnantes. Il paroît
que

que l'accroissement de la longueur du fœtus, dans les vingt-un jours de l'incubation, va au centuple, & que le fœtus acquiert en vingt jours une masse d'un million de fois plus grande qu'auparavant. Les accroissemens du premier tems du fœtus sont extrêmement rapides, ils diminuent considérablement dès le second jour, & ils vont toujours en diminuant jusqu'à la fin du crû de l'animal. L'accroissement du dernier jour de l'incubation est à celui du premier comme un est à cent; & les accroissemens des quarante premiers jours du poulet éclos sont à l'accroissement le plus foible du poulet enfermé dans l'œuf comme six à vingt.

La premiere trace du cœur a paru à quarante-huit heures, il étoit blanc & transparent, mais il battoit; les trois premiers jours le cœur avance horizontalement, & s'éloigne des vertebres; ce tems fini, la tête se rapproche de la poitrine, & le cœur se cache; la veine cave n'est pas visible dans les premiers momens du fœtus; on la voit continuer avec la veine ombilicale, dont le tronc passe par le foie, & dont le diametre est dès-lors très-considérable. Vers la fin du troisieme jour, les deux oreillettes n'en forment alors qu'une; c'est un sac, dont la plus grande largeur, va du côté droit du fœtus, au côté gauche; il est placé sur le haut de la base du cœur. On peut suivre

M. de Haller dans la formation du canal auriculaire , des ventricules , du bulbe de l'aorte & de ses branches , des conduits artériels , & des veines pulmonaires : on trouvera tous ces détails fort intéressans. Il en est de même dans les différentes révolutions que le cœur éprouve dans sa structure , & des causes que notre observateur leur assigne. Le cœur ne commence à avoir du mouvement , qu'à la fin du second jour ; & M. de Haller a vu le cœur battre , & s'élever alternativement & s'abaisser , dans le tems que tout étoit encore blanc , tant dans le cœur que dans le reste du poulet.

M. de Haller a suivi avec le même scrupule & la même sagacité , toutes les évolutions différentes qu'ont éprouvées dans leur structure ou leur forme , les poumons , le foie , l'estomac & les intestins , la membrane allantoïde , le jaune , la zone ciliaire , dans lesquels il paroît avoir fait des remarques importantes , que nous ne pouvons point faire entrer dans cet extrait. Il paroît seulement en général que l'animal passe évidemment par des changemens considérables , ce qui est dû uniquement à l'évolution de ses parties déjà existantes , & sans qu'il s'y mêle aucune création , & que c'est par la simple élongation des parties , que l'animal se forme ; & cette formation n'est produite & favorisée que par la force du

cœur. La manière dont ces mêmes parties deviennent visibles, d'invisibles qu'elles étoient auparavant, est de la plus grande simplicité; c'est l'effet de l'aggrandissement, mais plus encore le simple effet de l'opacité. A l'égard des nouvelles figures qui se forment dans les parties animales, M. de Haller prétend les expliquer par leur accroissement inégal. Un animal ne se ressemble plus, soit qu'une partie de ses organes diminue & rentre dans le néant, pendant que le reste croît & se développe, soit qu'une partie croisse dans une grande proportion, pendant que le reste ne fait que de petits progrès. Le changement de place est un autre moyen dont se sert la nature, comme M. de Haller l'a observé dans le jaune & les intestins. Ces deux parties se trouvent hors du corps du poulet, presque jusqu'à la fin de l'incubation. Ce petit animal paroît alors avoir deux corps; & quand ces deux parties sont repoussées dans le ventre, il se fait un changement total de figure.

On trouve à la fin de ce volume un autre Mémoire sur plusieurs phénomènes importants de la respiration, qui concernent l'action des muscles intercostaux, du sternum & du diaphragme. M. de Haller prétend conclure, après un grand nombre d'expériences faites sur des chats, des chiens, des lapins, que dans l'ordre naturel, le dia-

phragme descend dans l'inspiration, qu'il chasse devant lui les viscères du bas-ventre : il dit cependant avoir observé une fois, que le diaphragme descendît dans l'expiration. Ce fait nous paroît singulier. Le diaphragme, continue M. de Haller, repousse le sang dans l'inspiration, en resserrant la veine cave, & le fait reculer ; il le renvoie aux reins & dans les veines inférieures ; dans l'expiration, il remonte, & se rapproche du cœur.

Les expériences sur la contiguité de la plèvre & des poumons, que l'on trouve après celles-ci, ne sont pas moins intéressantes ; elles tendent à prouver que le poumon dans les quadrupèdes, n'est séparé de la plèvre par aucun intervalle ; il prétend aussi qu'il en est de même dans le fœtus humain, & il croit l'avoir suffisamment prouvé par l'expérience qui suit. Il a plongé plusieurs fois des cadavres de fœtus humains, il leur a ouvert la poitrine dans l'eau, sans qu'il en soit sorti d'air ; & on sçait qu'une vessie pleine d'air, que l'on enfonceroit dans l'eau, & que l'on perceroit de quelques trous, laisseroit échapper à la surface de l'eau, tout l'air qu'elle contient.

Ce volume est terminé par des expériences faites sur le poumon du fœtus, & celui des animaux noyés. Il en résulte que le poumon du fœtus humain, va constamment au fond de l'eau ; il n'en est pas de même de

celui des adultes, qui surnage. M. de Haller dit qu'il n'a vu que les péripneumonies, les extravasions de sang dans la substance vésiculaire du poumon, ou leur squirrhe lymphatique, qui les ait assez changés, pour les faire aller au fond de l'eau.

A l'égard des noyés, on a supposé, dit M. de Haller, qu'il n'y avoit dans leur poumon ni dans leur estomac, que très-peu ou point d'eau; ses expériences lui ont enseigné le contraire dans l'homme & dans les animaux. Il a trouvé presque constamment de l'eau dans l'estomac, dans le poumon, & dans la trachée artère; elle étoit battue avec l'air, & réduite en écume dans la trachée artère. Il n'ajoute point foi aux histoires qu'on raconte de quelques personnes qui ont passé des heures, des jours, des semaines mêmes sous l'eau, & qui sont revenues à la vie, après en avoir été délivrées. Ces observations se refusent à ces espérances flatteuses. Les oiseaux & les quadrupèdes ont constamment péri après 25, après 7, après 3, & même après 2 minutes d'une submersion parfaite. Ces mêmes expériences diminuent la confiance de M. de Haller, dans les moyens qu'on a proposés pour le rétablissement des noyés. Il ne s'agit pas uniquement d'irriter leur cœur ou leur muscle, de leur souffler de l'air dans la trachée; le grand mal est dans l'écume visqueuse qui obsède

leur poulmon & leur bronches , & dans l'impossibilité de dissiper cette écume dans le poulmon même de l'homme.



PROBLÈME RÉSOLU

Par M. CHARTIER , docteur-régent de la faculté de médecine d'Angers ; sçavoir si l'on doit saigner dans les indigestions , principalement celles qui sont compliquées avec les convulsions ?

La solution de ce problème me paroît d'autant plus intéressante , que l'affirmative ne peut manquer d'éprouver des contradictions dangereuses , peut-être diffamantes dans l'esprit du public , tant il est vrai que la négative paroît consacrée par l'usage , & comme par une tradition populaire & successive , sans jamais avoir effuyé la moindre atteinte.

Pour résoudre ce problème , il me paroît essentiel de préluder par discuter & les causes des indigestions , & leurs effets , que je distinguerai , pour donner plus de jour à mes idées , en effets locaux , & en effets secondaires.

On entend assez ce qu'est qu'indigestion : le nom seul emporte avec soi sa défi-

nition : ne s'est-on point laissé séduire par cette expression ?

Les causes tant des digestions bonnes & louables , que de leurs contraires , sont ou matérielles , ou efficientes : les causes matérielles sont prises des alimens , quant à la quantité & à la qualité , que l'on fournit à l'estomac , pour en subir les changemens nécessaires , & les assimiler avec nos liqueurs : sous la classe des causes efficientes , je comprends non seulement les préparations préliminaires , par lesquelles on a fait passer ces alimens ; la constitution différente des parties auxquelles ils doivent être soumis , considérées & par rapport à la texture de leurs fibres , & par rapport à la nature des liqueurs qu'elles fournissent , & dont l'affluence forme un des principaux instrumens de la digestion ; j'y ajoute encore les différens accidens pris des causes non-naturelles , telles que l'air , l'exercice , les passions , &c. Y a-t-il consonnance entre toutes ces causes ? L'ordonnance en est-elle bien réglée ? La digestion sera parfaite , paisible , le chyle , qui en résultera , aura toutes les qualités nécessaires pour s'assimiler avec nos liqueurs. Cette proportion n'y est-elle plus ? est-elle dérangée , troublée ? la digestion sera tumultueuse , désordonnée ; mais où s'en feront principalement sentir les effets ? dans l'estomac : c'est le premier receptacle

des alimens, c'est leur premier laboratoire; c'est-là le vrai siège de l'indigestion, de-là, comme d'un centre, toutes sortes d'accidens se répandront dans toute la machine : quel désordre dans l'économie animale !

Il est étonnant que d'une multiplicité si nombreuse & si variable de causes, qui concourent à la digestion, il puisse jamais y résulter un effet constant, égal, & légitimement conditionné : aussi la nature a-t-elle multiplié les agens, qui doivent contribuer à une œuvre d'une conséquence si étendue : la salive, principal instrument de cette fonction, semble l'accompagner, & comme se régénérer sur toute sa route : cette liqueur précieuse entame les alimens ; la salive gastrique & pancréatique en perfectionne la dissolution ; & comme il est des parties intégrantes qu'elle ne peut altérer, l'humeur bilieuse achève de résoudre celles qui sont d'une nature à éluder sa puissance & son efficacité.

Malgré tant de précautions employées par la nature pour ce chef-d'œuvre de la réparation animale, il est une infinité de causes qui en peuvent troubler l'ordre, en déranger la symétrie, & d'une semence la mieux conditionnée, former le germe de maux les plus pernicioeux, & le plus souvent irréparables.

Mais pour me renfermer dans les bornes

prescrites , je n'envisagerai la question que sous deux points de vue principaux , le relâchement des solides par inanition , foiblesse innée ou acquise , & leur gêne par réplétion ; deux chefs auxquels il me semble qu'on peut réduire le problème proposé.

Comme les effets de ces deux causes ne se ressembtent que trop souvent , & peuvent en imposer sous les mêmes apparences , avant d'aller plus avant , je vais tâcher de développer d'une façon générale , les phénomènes tant locaux que secondaires de l'indigestion , & en rapprochant les effets d'avec leurs causes , je crois par cette marche , pouvoir parvenir à une théorie juste & conséquente.

Les effets locaux de toute indigestion en général , sont par rapport à la masse alimentaire , sa corruption , & sa dégénération spontanée. (Il me paroît peu nécessaire d'entrer dans le détail de toutes les especes de dégénérations :) quelles qu'elles soient , la masse se gonfle , l'air rompt ses entraves , & se développe : les tuniques de l'estomac sont distendues outre mesure , toutes les parties voisines souffrent compression , le jeu du diaphragme est gêné , la respiration devient laborieuse , la circulation du sang est embarrassée dans la substance du poumon ; le ventricule droit distendu , refuse l'entrée au sang de la veine cave ; ce liquide refoule sur

les différens viscères , les surcharge , les engorge ; la mollesse , & le peu de ressort de la substance du cerveau , le rend plus susceptible de ces funestes impressions ; ses couloirs s'embarassent , & cet embarras sera sans doute en raison composé de la masse générale des liqueurs , & de la distension du ventricule.

(Je n'oserois faire entrer ici en ligne de compte , la compression de l'aorte ; la petite courbure de l'estomac qui porte alors sur elle , ne me semble guères en pouvoir altérer le diamètre ; les vaisseaux des extrémités inférieures , loin de se sentir de l'inanition , donnent au contraire des signes d'un appesantissement de la masse sur elles , & paroissent participer plus ou moins au défaut d'une circulation libre & uniforme : le froid qui y survient quelquefois dans le cas d'une indigestion , ne tient que de l'état convulsif , & rentre dans la classe dont il s'agit.)

Il est aisé de se figurer que parmi ces effets secondaires , les convulsions , l'apoplexie , & toutes les maladies soporeuses doivent tenir le premier rang : l'engorgement plus ou moins grand dans les canaux , qui préparent la sécrétion des esprits animaux , forme l'une ou l'autre de ces maladies : le premier degré sera l'assoupissement , les pesanteurs , les lassitudes , &c. l'embarras est-il plus considérable ? La machine entre en convulsion ,

& cet accident sera en raison composé du degré de compression, & de la sensibilité du genre nerveux ; l'apoplexie est le dernier période.

La saignée, en diminuant le volume du sang (& suivant la théorie reçue jusqu'à ce jour, & la plus conforme à la pratique,) la saignée semble de prime abord remplir toutes les vues que l'on doit se proposer dans l'indigestion compliquée avec les convulsions.

Mais si l'on fait attention que par cette manœuvre on diminue la contractilité des solides ; (car la distension de l'estomac est en raison inverse de la résistance des tuniques contre la masse alimentaire,) on conviendra aisément que ce remède souffre bien des difficultés, & paroît contreindiqué par l'indigestion :

Dans cette perplexité, il n'appartient qu'à un médecin sage, prudent & expérimenté, de se décider pour l'affirmative, ou la négative. Je vais donner là-dessus mes idées particulières, & je les étayerai d'un seul exemple, qui s'est passé depuis peu sous mes yeux, & qui me paroît avoir quelque rapport au cas dont il s'agit : je ne m'en rappelle pas d'autres pour le présent.

J'ai dit ci-dessus, que l'indigestion reconnoissoit pour cause, ou le relâchement des tuniques de l'estomac, ou la gêne des vais-

seaux, qui en forment la tissure en grande partie : dans ce dernier cas, les fibres musculaires opprimées sous le poids des humeurs, perdront leur contractilité, & seront comme paralysées ; les tuyaux nerveux oblitérés, ne recevront plus l'irradiation du cerveau, ni de la moëlle épinière, plus de ton, plus de ressort ; les sécrétoires resserés ne fourniront plus à la dissolution des alimens, ou ne rendront que des suc sans consistance, ou mal conditionnés : c'est ainsi que dans le spasme du couloir des reins, l'urine est claire, aqueuse, & insuffisante pour la dépuracion de la masse du sang.

Cette replétion, cette distension des tuniques de l'estomac, aura lieu dans un tempérament sanguin, dans le cas de suppression des regles, des hémorrhoides, & en général dans tout embarras des différens visceres du bas-ventre, & principalement de ceux qui cooperent à la chylicacion.

(L'exercice après le repas, nuit à la digestion dans les uns, il la précipite dans les autres : le danger tombe plutôt sur les pléthoriques ; c'est ce que j'ai souvent observé.) Par la contraction des différens muscles mis en action, la circulation du sang devient plus rapide, & la plus grande partie de sa masse se répand indistinctement sur les parties intérieures, & par consé-

quent sur les nombreux vaisseaux , qui se portent à l'estomac.

Les constitutions pléthoriques digèrent beaucoup moins dans un tems chaud. La raréfaction des humeurs , suite nécessaire de la chaleur , est plus grande dans une plus grande masse ; l'humidité inséparable de cette température , achève de détraquer le système des solides , & de l'anéantir ; deux causes , qui ne peuvent manquer de porter atteinte à la digestion d'une manière très-sensible.

Les différentes passions de l'ame , la colère , par exemple , en occasionnant une explosion violente de toute la masse du sang , doit produire un effet plus pernicieux dans les tempéramens sanguins , & porter plus de trouble dans la digestion. La crainte n'est pas moins bien fondée , en réprimant les humeurs de la circonférence au centre.

Je conviens aisément que la saignée seroit déplacée , préjudiciable , & même pernicieuse dans le cas d'une indigestion , (quand même elle seroit compliquée avec les convulsions ,) qui reconnoîtroit pour cause le relâchement des tuniques de l'estomac. J'en ai dit la raison d'avance ; mais dans le cas de réplétion , je ne vois pas de remède plus salutaire , plus nécessaire , & plus indispensable : en désemplissant les vaisseaux , le jeu des fibres musculaires se rétablit , le suc ner-

veux reprend sa route ; plus d'obstacle à la sécrétion des fucs digestifs , tout rentre dans l'ordre.

Car enfin le remede qui paroît le plus contradictoire avec la saignée dans le cas d'une indigestion , c'est , sans contredit , l'é-métique. Or quels ravages ne doit-on pas attendre d'un remede qui crispe encore davantage les vaisseaux , qui en resserre totalement les embouchures , qui porte son action immédiate sur les papilles nerveuses de l'estomac , & qui par les loix de la sympathie , en s'étendant jusqu'à tout le systême nerveux , ne peut qu'en augmenter l'état convulsif , & tous les accidens en général , qui suivent l'indigestion : c'est un excellent remede au contraire dans le cas de celle qui ne vient que du relâchement des tuniques de l'estomac : en leur rendant le ton qu'elles ont perdu , en expulsant au dehors les causes matérielles qui l'occasionnent , il en enleve comme par enchantement les effets tant locaux que secondaires de l'indigestion , quand bien même ceux-ci seroient convulsifs.

Si je ne craignois la prolixité , je parcourerois toutes les especes d'é-métiques. Je dirai seulement en passant , que l'eau tiède paroît contraire dans le cas d'indigestion par relâchement , & même dans celui d'indigestion par pléthore : elle peut causer un

boursofflement plus considérable dans la masse alimentaire. L'huile , en assouplissant les fibres , dégénéral peut-être , & se rancissant , peut nuire dans l'une & dans l'autre circonstance , en suggerant des mouvemens désordonnés au système nerveux. En un mot toute la classe des émétiques doit être exilée dans tous les cas d'indigestion par pléthore locale des vaisseaux de l'estomac ; d'où il s'ensuit enfin que la saignée est le remede essentiel & primordial dans la conjoncture où des vaisseaux trop pleins forment un obstacle à la digestion.

Il y a environ deux mois que je fus appelé pour un garçon cordonnier , qui après avoir déjeuné un peu plus qu'à l'ordinaire , étoit tombé , me dit-on , en apoplexie : n'étant pas alors à la maison , on eut recours à un habile apothicaire de cette Ville , qui lui donna sur le champ le vin stibié : arrivé quelque tems après chez le malade , je le trouvai un peu revenu à lui , mais avec peu de jugement , des idées peu suivies , un apesantissement général , un air étonné , une parole entrecoupée. J'appris des assistans qu'il étoit sujet aux hémorrhoides , naturellement rêveur , & comme hypochondriaque : je lui trouvai le pouls plein , dur , & de tems-en-tems convulsif , (le visage étoit fort pâle :) l'émétique n'avoit point encore procuré d'évacuations , quoiqu'il y eut plus

de deux heures qu'on le lui avoit administré : je balançai quelque tems ; mais enfin je me déterminai à le faire saigner au pied : on ne lui eut pas tiré quatre à cinq onces de sang , que le vomissement se déclara ; il parut un peu soulagé , & presque revenu de son assoupissement : deux heures après je m'y transportai de nouveau , & trouvant encore le poulx fort dur , je fis rouvrir la veine , & on lui tira encore sept à huit onces de sang : la saignée fut répétée sur le soir , après quoi il se trouva tout-à-fait mieux , & en fut quitte pour être purgé deux jours après , avec une médecine ordinaire.

Pour peu qu'on réfléchisse sur cette observation , & qu'on daigne lui appliquer la théorie que je viens d'établir , on rendra , ce me semble , aisément raison de l'inefficacité du vin stibié , & du prompt soulagement que le malade reçut de la saignée , que je me crus obligé de faire pratiquer.

* Nous avons reçu plusieurs pièces sur le même objet , que nous ne rendrons pas publiques , parce qu'elles contiennent plus de réflexions théoriques que d'observations.



OBSERVATION

Sur une fille de huit ans , qui est devenue aveugle & muette subitement , au commencement d'une maladie aigue , par M. VANDERMONDE, auteur du Journal.

Je fus appelé le 15 Novembre de l'année dernière , pour voir la fille de M. *** âgée de huit ans , qui étoit malade depuis deux jours. Elle avoit une fièvre continue putride , avec redoublemens. Je crus reconnoître par toutes les circonstances qui accompagnoient cette maladie , qu'elle dépendoit en partie d'un levain acide qui se trouvoit dans les premières voies ; je me conduisis en conséquence , & je vins about de réduire la fièvre au bout de douze jours ; mais le second jour que je vis la malade , il lui survint un accident singulier que je ne pouvois pas prévoir , & dont j'ignorois totalement la cause. Elle devint tout-à-coup aveugle & muette , avec des circonstances particulières. Elle dardoit sa langue hors de sa bouche avec une précipitation étonnante , comme le font les serpens , & au bout d'une heure ou environ de ce pénible exercice , elle la laissoit pendre hors de sa bouche sans mouvement ; à chaque instant

elle renifloit fortement , comme si elle avoit quelque chose dans le nez qui l'incommodoit. Elle étoit dans une agitation & une anxiété si grandes , que son visage & sa tête étoient dans des sueurs continuelles ; elle n'avoit de repos ni le jour ni la nuit ; ces accidens subsistoient depuis deux jours , lorsque les symptomes de la maladie essentielle me contraignirent à donner à l'enfant un vomitif. Il produisit un effet considérable par bas , & l'enfant rendit par la bouche un ver rond , d'un demi-pied de long ; la fièvre se calma , mais la parole & la vue étoient toujours dans le même état. Ne pouvant me persuader que cet accident fut occasionné par aucune métastase , puisqu'il s'étoit déclaré dans le commencement de la maladie , & que d'un autre côté la fièvre alloit toujours en déclinant. Je commençai à soupçonner que ces symptomes étoient nerveux ; il ne s'agissoit plus que d'en découvrir la cause déterminante. Je conjecturai qu'elle pouvoit provenir des vers. Je joignis aux purgatifs , des anthelmintiques appropriés à l'état de la fièvre. La vue & la parole revinrent au bout d'une heure ; l'enfant articula un *oui* ou un *non* , quoiqu'assez difficilement , & elle distingua à la lumière , du pain & des dragées. Elle ne rendit cependant pas de vers , & le soir , c'est-à-dire , douze

heures après, elle devint muette & aveugle, comme ci-devant. Ce léger succès m'encouragea à donner à la malade des vermifuges plus efficaces, associés aux purgatifs & aux vomitifs. Pour lors l'enfant rendit par la bouche deux vers de la même nature que le précédent. Dès cet instant elle recouvra la parole & la vue, par degrés cependant, car elle ne distinguoit d'abord les objets qu'à la lumière ou au grand jour, & elle ne prononçoit qu'en faisant traîner ses mots longuement. Cela dura sept ou huit jours, après quoi elle vit & parla à son ordinaire.

Je n'aurois pas fait mention de ce phénomène, si j'eusse cru qu'il fut produit par une métastase; mais on ne peut pas raisonnablement le croire, en comparant le tems auquel cet accident a commencé, la rapidité avec laquelle il a cessé après l'usage des vermifuges, & le décroissement successif de la fièvre, qui s'est fait, nonobstant la lésion de la parole & de la vue. On peut donc conclure que ce symptôme dépendoit des nerfs qui étoient irrités par la présence des vers; ce qui rend ce fait très-singulier.



O B S E R V A T I O N

*Sur les bons effets du quinquina, dans une
espece de fièvre rare, qu'on peut appeller
cholérique-maligne, par M. MARTEAU
DE GRANDVILLIERS, médecin à
Aumale.*

Le 29 Octobre 1758, une femme âgée d'environ quarante ans, un peu sujette au vin fut saisie sur le soir, d'un frisson qui dura toute la nuit. Il fut accompagné & suivi d'une grande soif, d'anxiétés précordiales, rapports fréquens, nausées, oppressions fortes à la région épigastrique, quoique l'estomac fut très-mollet, & point douloureux. Elle étoit en cet état, lorsque je la vis le 30 au soir, elle avoit recouvert sa chaleur naturelle, mais sans ardeur de la peau; la langue étoit belle comme en santé, le visage haut en couleur, mais les yeux un peu mornes, & entourés d'un cercle noir; le pouls étoit si tranquille, si languissant, & si mou, que mes premiers soupçons me portèrent à accuser les reliquats de quelques jours précédens. Les protestations de la malade me rassurerent, & me firent entrevoir la grandeur du peril qui la menaçoit. Quelle perfidie, & que n'avois-je pas à redouter ! Dé

quel côté la nature alloit-elle porter ses effets ? Elle n'avoit encore aucune pente bien décidée ; l'humeur jusques-là délitescente, ne se manifestoit que par les signes les plus équivoques. Un poulx lâche, & sans fréquence, ne fournissoit aucune indication d'ouvrir la veine. Les nausées & les oppressions épigastriques, m'en paroissoient une assez puissante pour déterminer le vomissement ; mais j'avois en même tems à craindre & prévenir l'abattement des forces ; il n'étoit déjà que trop grand. Je donnai à 9 heures du soir, un grain & demi d'émétique, dans un verre de vin chaud : il procura trois ou quatre vomissemens bilieux, & autant d'évacuations par le bas. La malade s'en trouva si bien, que de son chef, dès six heures du matin, elle en reprit une seconde dose. Le vomissement fut continuel ; * sur l'après-

* J'aurois pu d'abord regarder ce vomissement comme une superpurgation ; mais tout bien considéré, trois grains d'émétique, en deux prises, à 9 heures de distance, pouvoient-ils produire un *cholera morbus* si opiniâtre ? La superpurgation d'ailleurs ne devoit-elle pas être accompagnée de l'éretisme, de l'estomac & du bas-ventre ? L'événement a justifié l'émétique, que j'aurois pu accuser de ces désordres. Un dépôt critique ne laisse plus d'équivoque sur la cause du vomissement. L'humeur maligne avoit jeté ses premiers efforts sur l'estomac. C'est ainsi que dans la petite vérole, il est ordinaire que

midis la fièvre se développa, le vomissement & le flux de ventre étoient des plus fatigans, mais sans aucune douleur ni météorisme du bas-ventre; la chaleur devint âcre & piquante, & la soif ardente, les boissons étoient rendues sur le champ, le poulx ne perdit rien de sa mollesse, il ne devint que plus petit, plus serré, plus convulsif, & quelquefois presque imperceptible. J'essayai, mais en vain, de calmer le vomissement par les boissons aigrelettes, la liqueur minérale anodine d'Hoffman, les gouttes anodines de Sydenham; tout ce que je pus obtenir, ce fut d'éloigner à deux & trois heures des vomissemens qui se répétoient de demie-heure en demie-heure. Je voyois ici un trait d'analogie avec le *mordexin*, * maladie si

la première impétuosité de la contagion se porte sur ce viscere. La nature la détourne vers la peau; le vomissement cesse.

* Mordexin, maladie de l'Inde, dans laquelle on vomit avec grandes douleurs des intestins. Les médecins Indiens la guérissent en cautérisant la plante des pieds. Cette maladie fait périr en 36 heures. *Voyage aux Indes Orientales*, par M. Gtose, traduit de l'Anglois, pag. 358.

Cette maladie ressemble beaucoup à la passion iliaque, si ce n'est une seule & même maladie. Elle n'a de commun avec la fièvre cholérique, que la continuité du vomissement. Quelle est l'opération mécanique du remède Indien? La cautérisation imprime aux nerfs de l'abdomen, des

terrible de l'Inde, & que les médecins Indiens guérissent si heureusement, en cautérisant la plante des pieds; au lieu du cautere, remede cruel, je conseillai d'y appliquer des ventouses, dont je croyois pouvoir me promettre le même effet : on n'en fit rien, & la malade paroissoit toucher de plus en plus à sa fin; le pouls s'éteignoit & s'affaïsoit sensiblement; les intermittences devenoient fréquentes; les intervalles du vomissement étoient remplis par un accablement presque léthargique; la langue devenoit aride, nous étions déjà au septieme jour, la malignité se développoit; pour ranimer les forces, & rendre à l'estomac un ressort capable de secouer l'humeur morbifique, dont la présence l'irritoit & le révoltoit, j'eus recours à la décoction de quinquina & de contrayerva, fortement acidulée avec l'esprit de nître dulcifié. * Résolu d'attendre

directions contraires au spasme qui entretenoit le vomissement. Ces vues sont fondées sur la sympathie des nerfs des extrémités inférieures avec les plexus du bas-ventre. En substituant des ventouses au cautere actuel, non seulement je me proposois le même effet, mais encore d'attirer à la plante des pieds, une partie de l'humeur maligne.

* L'esprit de nître dulcifié dont je me sers; est préparé avec égale partie d'esprit de nître, & d'esprit de vin, dans lequel ont fait macérer des zests de citron & d'orange. Il est très-suave, & ressemble à la limonade.

patiemment quel chemin prendroit après cela la nature ; les vomissemens ne cessèrent que peu-à-peu , mais le pouls se dilata assez promptement , je sentis renaître l'espérance ; cependant la langue demouroit aride , & malgré la précaution d'un lavement d'eau chaque jour , la diarrhée diminueoit , & le ventre commençoit à se tuméfier ; ce symptome alloit m'interdire l'usage du quinquina , toujours dangereux dans les tensions de l'abdomen ; un lavement de casse vuida beaucoup , & me mit à portée de continuer. Dès le neuvième jour , le vomissement cessa totalement , l'intermittence s'éclipsa , la fréquence diminua , la langue s'humecta , au dixième plus de fièvre , je fis cesser le quinquina. Vers la fin du onzième , j'aperçus un gonflement à la parotide gauche , le pouls resserré & très-vif , la langue aride , & des urines aqueuses me disoient assez ce qui me restoit à craindre ; le pouls n'étoit pas aussi large , aussi tranquille , aussi régulier qu'il doit l'être dans la détermination d'un dépôt critique. J'eus de nouveau recours à la décoction fébrifuge ; dès le lendemain le pouls se développa , mais les autres symptômes subsistoient , & la parotide de couleur naturelle n'augmentoît pas assez sensiblement. La nature ne feroit-elle qu'un effort impuissant ? Une métastase subite ne pou-

voit-elle pas encore en peu d'heures emporter ma malade en convulsions ? Telles étoient mes craintes. La crudité & l'aquosité des urines présageoient cette catastrophe. Comment prévenir le reflux de l'humeur ? J'augurai qu'en affoiblissant & enflammant la partie, j'y déterminerois plus décidément le dépôt critique ; j'y appliquai l'emplâtre vésicatoire ; à peine eut-il fait escarre, que la langue redevint humide, la fièvre se soutint encore pendant quatre jours, mais modérée. J'eus la satisfaction d'entendre la malade se plaindre de douleurs pulsatives, & de voir la parotide s'avancer à la maturation.

Je ne puis douter que le quinquina n'ait été le principal instrument du salut de cette femme. La nature opprimée par la virulence de l'humeur, étoit prête à succomber. Le quinquina soutint ses forces, rehaussa le ton de l'estomac, releva le pouls, & la mit en état de déposer sur la parotide une humeur dont les viscères se débarrassèrent ; les cordiaux spiritueux & incendiaires n'auroient sans doute pas eu le même succès.

Quelle dénomination donner à cette fièvre ? Elle a des caractères essentiels. La prostration & la dissolution des forces, la dépression du pouls, l'extinction de la chaleur vitale dès les premiers instans, les anxiétés

précordiales y décelent la malignité la plus décidée, quand ces symptômes subsistent plusieurs jours ; d'ailleurs la parotide est une crise qui appartient aux fièvres malignes. Les vomissemens opiniâtres avec flux de ventre, sont les signes pathognomoniques du *cholera morbus*. Ne ferai-je pas bien fondé à caractériser cette fièvre *cholérique maligne* ?

Cette espèce de fièvre est rare, & très-meurtrière. Je n'ai guères eu occasion de l'observer que depuis le mois de Décembre 1757. Elle a fait pendant tout l'hyver & le printems, des ravages à Aumale & dans les villages voisins. Elle y accompagnoit & suivait exactement la marche de l'esquinancie gangréneuse, dont tout le canton a été affûrément infesté. La fièvre cholérique tuoit en vingt-quatre ou trente-six heures ; quelquefois elle accompagnoit le mal de gorge & la fièvre rouge. J'ai vu périr plusieurs enfans, & même quelques adolescens à qui il étoit impossible de donner du secours, soit à raison de leur répugnance invincible pour les remèdes, soit parce que j'étois appelé trop tard, que la rapidité des périodes conduisoit au terme fatal, avant même qu'on pût administrer les remèdes, soit parce que revomis sur le champ, ils devoient demeurer sans effet. J'ai ouvert quelques cadavres, l'estomac étoit parsemé de

taches blanches aphteuses, & les intestins de taches violettes. La plûpart de ces malades rendoient beaucoup de vers ; cependant ce symptome n'étoit pas universel. Celle qui fait le sujet de cette observation, n'en a rendu qu'un seul. Cette considération me porte à croire que ce sont moins les vers qui jouent ici le rôle de cause premiere, que l'extrême putridité des matieres qui les accompagnent. La pourriture la plus complete peut très-bien exister sans eux, & n'en cause pas moins de désordres.

La seule indication que présente cette maladie, est de soutenir les forces, sans porter l'incendie sur les viscères. On est heureux quand on peut gagner du tems. Ce n'est que par l'usage des cordiaux tempérés, du quinquina acidulé, des boissons aigrelettes, & des bouillons rafraîchissans & acides, que j'ai réussi à sauver quelques malades. Tous ou presque tous ont effuyé des parotides, la cure traînoit à des longueurs ennuyeuses : au reste, bien des fois la violence du mal s'est trouvée au-dessus de l'efficacité des remèdes ; tout étoit désespéré, quand je ne pouvois calmer le vomissement ; cela ne m'a pas engagé à changer de méthode ; l'indication ne pouvoit varier ; je ne voyois rien de mieux pour la remplir ; aurois-je abandonné des remèdes

dont j'avois éprouvé quelques succès, pour en tenter de plus douteux ? *Omnia secundum rationem facienti, etiamsi secundum rationem non succedat; non protinus ad aliud transeundum, modo constat illud quod ab initio visum fuit.* Hipp. aph. 52. sect. 2.

Je rendrai un compte plus détaillé de cette épidémie, dans le traité des maux de gorge, qui paroîtra l'été prochain.

E X T R A I T

D'une dissertation sur l'origine des veines lymphatiques, & de leurs valvules, par M. MONRO le jeune, professeur d'anatomie à Edinbourg.

Le hazard, premier auteur des découvertes, a fait observer aux anatomistes, les veines lymphatiques, & l'expérience les a ensuite déterminés à bâtir leurs opinions & leurs systèmes. Les premiers qui en ont traitées, n'avoient fait des expériences que sur des animaux vivans : ceux qui se sont exercés sur les cadavres, ont découvert avec plus de ressource & de sagacité, l'origine de ces veines,

Malpighi, tout exercé qu'il étoit dans l'art de ces expériences, après en avoir fait un grand nombre, conjectura seulement, sans rien oser décider, qu'elles pourroient bien tirer leur origine de petites glandes. Nuckius voyant les fluides qu'il injectoit, passer des arteres & des veines sanguines, dans les lymphatiques, décida que les premières leur donnoient naissance; il soupçonna de plus, que quelquefois il se trouvoit une vésicule qui les abouchoit, parce qu'il avoit vu se boursoufler quelques vésicules à la surface d'une rate où il introduisoit de l'air. Cowper rejette ce dernier soupçon, & s'en tient pour le reste à l'opinion de Nuckius, & cette opinion a été adoptée par tous les célèbres anatomistes qui ont existé, & appuyée même par autant de raisonnemens & d'expériences qu'ils ont pu.

L'opinion nouvelle que je propose, exige que je commence par exposer les théories des autres systèmes, pour démontrer ensuite l'existence des veines lymphatiques & valvuleuses, dans plusieurs parties du corps.

Les uns supposent, (Boerhaave est de ce nombre,) qu'il faut nécessairement que les veines lymphatiques aient des arteres auxquelles elles s'abouchent, parce qu'il n'y a aucun vaisseau déferent qui ne doive avoir son vaisseau référent, comme si les anatomistes, & Boerhaave lui-même qui l'a

démontré dans plusieurs endroits de ses écrits, ignoroient qu'il y a une infinité de veines qui ne s'abouchent absolument pas avec les artères.

Ceux qui déduisent la même opinion, de ce que les injections anatomiques, les observations physiologiques démontrent que les extrémités capillaires des artères sont remplies par la sérosité ou la lymphe, devroient bien démontrer par des expériences invincibles, quel est le point de réunion des artères & des veines lymphatiques, & s'il n'est pas possible que ce passage de liqueurs lymphatiques se fasse par un autre moyen que par l'abouchement des veines & des artères.

On remarque maintenant que les veines lymphatiques ont encore, quelques instans après la mort, un reste de mouvement, & que c'est le contraire des autres veines, elles se chargent plus difficilement des liqueurs qu'on y injecte ; les raisons qu'on donne de cette remarque, sont toutes ou frivoles ou captieuses. Il suffit d'observer que ces veines sont garnies d'un plus grand nombre de valvules nécessaires, soit à cause de leur éloignement, soit à cause du peu de ressort & de contraction qu'elles reçoivent des muscles ; il est même nécessaire que ces valvules soient très-rapprochées, afin que la portion de liqueur, contenue entre deux, ne perde

pas de son mouvement , & ne rétrograde pas : or la situation de ces valvules démontre évidemment que le mouvement de leurs veines ne vient point du cœur , qui repousseroit les liqueurs , mais d'une cause extérieure. Tout semble donc faire entendre qu'au lieu que ces veines s'abouchent avec des artères lymphatiques ; elles sont absorbantes , & voici les expériences même des auteurs d'un système que je combats , qui me le prouvent.

Nous avons déjà parlé de Nuckius , qui avoit observé en soufflant les veines de la rate , que l'air gonflait sensiblement de petites vésicules qui ne peuvent être que cellulaires , & être tissues des veines lymphatiques ; à moins qu'on ne suppose que l'air a dilacéré ces veines elles-mêmes , & a causé cet effet. Mais M. Morgagny assure qu'il a remarqué le même phénomène , en soufflant avec précaution dans la veine de la rate : & moi-même j'ai remarqué que la cire liquide ou le mercure injectés avec soin , ne parvenaient jamais à s'introduire dans les veines lymphatiques , qu'au préalable ils n'eussent pénétré dans ce tissu cellulaire , & ne l'eussent gonflé au point de le rendre semblable au tissu cellulaire qu'on auroit gonflé ; les mêmes liqueurs pénètrent avec peine dans les artères lymphatiques. La chose devient plus sensible , si on injecte de

Peau tiède dans ces vésicules de la rate , & qu'ensuite on presse légèrement ce viscere avec les mains, les veines lymphatiques s'emplissent, & les vésicules se dégorgent d'autant. On ne peut soupçonner que cette eau déchire les vésicules ou les veines , comme le pourroit faire le mercure. Ce qui a induit en erreur Cowper & ses sectateurs , au sujet du passage du mercure injecté par les arteres dans les veines lymphatiques ; passage qui n'est fait qu'en dilacérant tout le tissu des vaisseaux qu'on injectoit.

On apperçoit après l'injection , que dans l'orifice de ces veines il y a des valvules qui empêchent le retour du liquide , & qui sont plus ou moins nombreuses , suivant l'exigence de la situation de la veine ; & on voit par tout ce qui précède , que les liqueurs ne peuvent passer des arteres lymphatiques , dans les veines de ce nom , que par extravasation. Ceci me rappelle une piece injectée , que me montra un jour M. Loëfke , habile anatomiste de Berlin. C'étoit une rate d'enfant , dont toutes les veines lymphatiques étoient remplies de cire colorée , qu'il y avoit injectée par les arteres ; il regardoit cette piece comme une preuve autentique du système de l'abouchement des arteres & des veines lymphatiques ; en considérant la chose de plus près , j'apperçus que son injection n'avoit passée dans les
veines

veines lymphatiques, qu'après avoir dilacéré les artères; il n'y avoit même que les plus gros troncs de ces veines d'injectés.

L'observation de Diemerbroek, qui prétend qu'en faisant une ligature à la veine-porte, les veines lymphatiques du foie se gonflent, tend encore à prouver la nature absorbante de ces veines. La douleur que produit la ligature, met tous les muscles de l'animal en contraction; il arrive la même chose qu'à l'injection d'eau tiède, & la lymphe ne pouvant se reporter dans la veine-porte, puisqu'elle est liée; elle s'arrête, & cause le gonflement qu'on remarque; Diemerbroek lui-même l'avoit bien observé, puisqu'il dit qu'en pressant légèrement le foie avec la main, le gonflement devient plus sensible; c'est ainsi que se gonflent les vaisseaux des testicules, en faisant la ligature du cordon spermatique; que Graaf & Ruisch enseignent à les rendre sensibles dans les viscères même séparés du reste du corps; que Malpighi les a vu, en faisant macérer une rate de brebis dans l'eau; & comme les veines mésentériques sont aussi des veines absorbantes, c'est par la même cause que plusieurs anatomistes ont vu le mercure s'insinuer des veines lactées dans les veines mésentériques. J'ai déjà insinué qu'en chassant successivement avec précaution le mercure dans les artères mésentériques, je

n'avois jamais pu parvenir à l'introduire dans les veines. J'ai répété la même expérience sur les artères lymphatiques de presque toutes les parties du corps, & jamais je n'ai pu y réussir; je dois donc conclure qu'il ne peut y avoir aucune communication entre ces artères & ces veines.

Si l'on donne pour preuve du contraire, que la lymphe vient des artères lymphatiques, parce qu'elle est teinte légèrement lorsqu'elle pénètre dans les veines: je dirai que cet effet a lieu, parce que les veines reçoivent cette lymphe des vésicules cellulaires, où l'ont déposé les artères.

Voici donc à quoi se réduit mon hypothèse. Les veines lymphatiques, ainsi que les veines lactées, sont des veines absorbantes qui ne s'abouchent point avec des artères, mais qui saisissent par leur orifice la liqueur contenue dans les vésicules cellulaires, que le mouvement propre à chaque viscère, comprime & force de s'y introduire; ces liqueurs peuvent être fournies par les artères, mais elles stagnent dans ces vésicules, avant d'être repompées par les veines; ces veines sont valvuleuses pour empêcher le retour des liqueurs.

Les maladies locales produites par le virus vérolique, celles que gagnent les enfans en tétant une nourrice malsaine; la manière dont l'insertion du pus variolique donne

cette maladie , l'espèce de sympathie qu'on remarque entre les glandes tuméfiées , & l'endroit voisin qui a d'abord été attaqué , sont des preuves sans réplique de la nature absorbante des veines lymphatiques ; un accès de goutte au genou , tuméfié quelquefois les glandes inguinales ; les vésicatoires appliqués à quelqu'endroit , font gonfler les glandes voisines. Tous ces effets se font par l'absorption de la lymphe gâtée ou altérée ; les veines lymphatiques sont donc répandues sur toute l'habitude du corps , pour y faire les fonctions de vaisseaux absorbans.

Ceci bien entendu , il sera aisé de décider si une maladie vénérienne locale peut devenir universelle ; on saura pourquoi & comment le mercure guérit ces sortes de maladies , si la suppuration est le meilleur moyen de guérir les bubons vénériens , pestilentiels & autres , & souvent ce moyen est préférable à l'extirpation de ces mêmes bubons , si dans la cure de ces maladies vénériennes , il n'est pas plus à propos de porter d'abord le mercure sur les parties affligées primitivement.

Le bon succès de l'insertion de la petite vérole , qui se communique par les veines lymphatiques , pourroit engager à essayer d'insérer de même la rougeole. Enfin ceci ne démontre-t-il pas que dans tous les cas

dés glandes engorgées, les remèdes externes sont préférables à tous les autres, puisque ce sont les seuls qui puissent, sans presque aucune altération, parvenir jusqu'à ces glandes, par le canal des veines lymphatiques.

SECOND INSTRUMENT

*Inventé pour les dents, par M. JOURDAIN,
expert reçu à S. Côme.*

Tous ceux qui ont écrit jusqu'à présent sur l'art du dentiste, ont bien donné, à la vérité, la façon de redresser les dents enfoncées des enfans. (J'entends par dents enfoncées, celles qui rentrent du côté de la voûte du palais;) mais les moyens qu'ils ont employés, & qui leur ont réussi, n'ont pas été suivis du même succès, lorsqu'il a été question d'enfoncer celles qui étoient trop élevées, c'est-à-dire, celles qui, sortant le niveau des autres, occasionnent une difformité considérable à la levre; il n'est pas possible dans de certains cas, que les plaques produisent cet effet; & je n'avance même rien de trop, en disant que les dentistes qui en ont fait usage, ont éprouvé qu'elles en produisent un tout opposé. En effet ces plaques, loin de baisser la dent dont il s'agissoit, faisoient très-souvent remonter les dents sur lesquelles on les atta-

choit au niveau de celle qui étoit élevée ; aussi ont-ils toujours été contraints d'abandonner ces sortes d'opérations, lorsque le déplacement étoit considérable.

Réfléchissant sur toutes ces difficultés, j'ai cru qu'il ne falloit que des efforts pour les faire disparaître, & qu'un instrument propre à cette opération, pourroit la rendre aussi aisée, qu'elle paroïssoit difficile, puisqu'elle avoit été auparavant l'écueil de presque tous les dentistes. J'ai fait exécuter cet instrument, comme je l'avois conçu, & le succès a répondu à mes espérances.

Sa figure est irrégulière, elle approche cependant assez d'une L romaine, sa tige est longue, le point d'appui est d'abord comme plié en ligne droite ; on y apperçoit une élévation qui sert de charnière, pour monter le crochet ; enfin il représente dans toute son étendue, une S couchée. Entre l'élévation qui sert de charnière, & la tige est une petite platine ronde, qui répond à la partie postérieure & inférieure du crochet, & qui le fixe ; cette platine est attachée à une clef faite en vis, qui traverse toute l'épaisseur du point d'appui, & qui écarte plus ou moins le crochet de son extrémité.

Lorsque je me sers de cet instrument (pour la mâchoire supérieure,) je fais asseoir la personne sur un siège bas, la tête renversée,

je place mon point d'appui, à la partie postérieure de la dent que je veux baisser, & le crochet à la partie antérieure, ensuite d'une main j'appuie sur la tige, & à mesure que j'appuie, de l'autre je fais agir la clef en vis, qui diminue l'écart du crochet au point d'appui, autant que je le crois nécessaire, pour baisser plus ou moins la dent qu'il s'agit de placer.

Pour opérer à la machoire inférieure, je fais mettre la personne sur un siège ordinaire, la tête appuyée, ensuite je place mon point d'appui, & le crochet, comme pour la machoire supérieure, & passant la main en-dessous de la tige, je fais rentrer la dent. Tous ceux qui exercent l'art du dentiste, n'ignorent pas la difficulté qu'il y a à tirer les incisives qui sont recouvertes par les dents voisines. Avec cet instrument, je réussis fort aisément à l'extraction de ces sortes de dents, sans avoir recours à la masse de plomb, & au poussoir de M. Fauchard, ni aux pinces incisives; car par la méthode de M. Fauchard, on faisoit une fracture considérable de l'alvéole, & avec les pinces, j'ai vu casser nombre de ces sortes de dents.

Observation sur une dent considérablement élevée & rabbaissée avec mon instrument.

Au mois de Juillet 1758, Madame Dupuis, demeurant rue S. Jacques, chez le

fieur Morlay , à l'image S. François , vis-à-vis le Temple du Goût , vint me trouver , & me prier d'examiner les dents de Mademoiselle sa fille , âgée de dix ans. J'aperçus à la machoire supérieure , une grande incisive , longue & élevée à un point , qu'elle couvroit & coupoit la levre inférieure , lorsque la personne fermoit la bouche.

Madame Dupuis avoit menée quelque tems auparavant Mademoiselle sa fille , chez plusieurs dentistes , (dont un d'une grande réputation.) Elle espéroit trouver dans ce dernier , des ressources qu'elle n'avoit pu trouver chez les autres , qui avoient refusé de se charger de l'opération.

Un des dentistes fut d'avis d'ôter cette dent , & proposa d'en substituer une artificielle à la place. Madame Dupuis sentant tout le désagrément d'une pareille proposition , la refusa. Le dernier dit qu'il y auroit un autre parti à prendre , c'étoit d'ôter la dent canine , & la petite molaire suivante , & de retirer d'abord cette dent de dessus la grande incisive , par le moyen des soies , & ensuite de la baisser par le moyen des plaques , & il ajouta qu'il ne pouvoit répondre du succès de l'opération , à cause de la grande élévation de la dent. Je tiens tous ces faits de Madame Dupuis , qui s'adressa à moi quelque tems après. J'examinai à plusieurs

repris la dent sur laquelle il falloit opérer. Je demandai quelques jours pour faire exécuter l'instrument dont il est ici question aujourd'hui, & lorsqu'il fut fini, je fis prier Madame Dupuis de passer chez moi avec Mademoiselle sa fille.

Pour réussir dans cette opération, je séparai la dent élevée; mon but étoit qu'elle ne pût toucher les dents voisines, lorsqu'elle seroit placée. Je cherchai par-là le moyen d'éviter la carie qui attaque ordinairement les dents trop serrées. J'opérai ensuite, comme je l'ai dit ci-dessus, & je plaçai la dent en trois fois, dans la même séance, pour éviter la fracture, & rendre la douleur moins vive; l'opération faite, je mis une plaque à cette dent, pour la maintenir, quoiqu'une soie eût suffi, j'ai eu soin de la maintenir un peu plus courte que les autres, pour obvier aux ébranlemens qui auroient pu se faire par la suite. Je n'ai laissé la plaque que douze jours; la dent a été raffermie au bout de ce tems, & la personne n'a pas eu la moindre fluxion.

M. Garnier, docteur en médecine de la faculté de Paris, & médecin de la demoiselle, M. Bernard, chirurgien, qui a gagné sa maîtrise à l'Hôtel-Dieu de Paris, & chirurgien de la Demoiselle, qui ont vu son état avant l'opération, peuvent certifier celui où elle est depuis qu'elle est faite.

Description du second Instrument pour les dents.

- A. Le corps de l'instrument.
- B. L'éminence en charniere pour recevoir le crochet.
- C. Le crochet.
- D. La tige de l'instrument & le manche.
- E. La platine sur laquelle passe le crochet.
- F. La clef en vis.

NOUVEAU DETAIL

De la Maladie épidémique qui a regné à Lignere la Doucelle , au bas-Maine , par M. LIVRÉ fils , docteur en médecine de Montpellier , & médecin agrégé au college des médecins du Mans (a).

Le bourg de Lignere est posé sur une éminence , & formé par quarante à cinquante maisons. Celles de la campagne , loin d'être divisées , comme dans tout le haut-Maine , sont au contraire réunies par hameaux presque tous entourés d'arbres , ou placés dans

(a) Nous avons déjà donné le détail de cette épidémie , dans le Journal de Novembre de l'année 1758 ; mais quelques observations intéressantes qui se trouvent dans ce mémoire , nous ont fait croire qu'il méritoit d'être rendu public.

des enfoncemens. Les maisons sont basses & obscures, & l'on y jette le fumier, & même quelques-unes servent d'écuries aux bestiaux : ce village est aussi entouré d'étangs ou d'eaux dormantes. Le nombre des malades est quelquefois de cinq à six dans le même endroit ; ils manquent de linge pour la plupart.

Cette paroisse est entourée de bois & de montagnes, dont celle de Mondelsard, qui sépare le Maine de la Normandie, est la plus considérable. Le circuit de Lignere est de sept à huit lieues ; il s'y trouve beaucoup de petites montagnes. Les habitans en général sont pauvres, puisque, sur seize cens, plus de quatre cens sont mendiens, sans compter les honteux, suivant le rapport de MM. les Curé & Baillif du lieu.

Leurs alimens ne sont pas de bonne qualité, leur pain est de seigle, d'avoine, & de bled sarrafin, & souvent mal fermenté : les autres sont les soupes aux choux, les laitages, les fruits, les légumes, leur boisson est faite de cidre de poires, & de pommes souvent aigres, leurs eaux sont pesantes, & passent difficilement dans l'estomac, le sol de la terre est froid, les fruits y sont tardifs, une très-grande quantité reste inculte, étant stérile de sa nature.

La maladie dont il est question, commença à la fin de Mars 1756 ; & si l'on

peut s'en fier au rapport des habitans , elle attaqua un pauvre , nommé Julien Nepveu , du hameau de la Jostiere , après son retour de la Beausse , où il avoit séjourné pendant quelque tems. Ledit particulier périt le 4 Avril suivant , après l'avoir communiquée à toute sa famille.

De sa maison est sortie la foule des malheurs qui ont accablé ces infortunés habitans , tous craignant pour leur vie , & regrettant des parens ou amis victimes de la mort , ou réduits à la dernière nécessité , par la soustraction de leurs travaux , & les frais que leur a occasionné l'épidémie.

On ne fit point attention à la maladie de Julien Nepveu , ainsi qu'à celle de sa famille , parce qu'ils ne demanderent point de secours ; mais le sieur René Patrice en ayant été frappé après le convoi dudit Nepveu , le mal d'ailleurs se communiquant à beaucoup d'autres , on y réfléchit. Il commençoit quelquefois par frisson , toujours par des douleurs de tête , de reins , d'épaule , une fièvre légère en apparence , accablement de forces considérables , nausées , foiblesses assez fréquentes , quelquefois un larmoyement , avec un pouls petit , serré & concentré.

Ce n'étoit que vers la fin du mois , ou au commencement du quatre , que les accidens se développoient avec la dernière fureur ,

des douleurs de tête frangitives , d'estomac , de reins , d'épaule insupportables , effrayoient les malades dont le pouls varioit à chaque instant , & paroissoit tantôt plein , fort , vif , tantôt foible , ferré , intermittent , convulsif , quelquefois prodigieusement rare. Les soubresauts dans les tendons étoient fréquens. La peau de tous les malades suivoit les états du pouls , & conséquemment étoit quelquefois sèche , quelquefois couverte de sueur , dans quelques momens brûlante , crispée , dans d'autres molle , l'urine pendant tout ce tems , étoit totalement crüe.

Le six ou le sept , le mal changeoit de face ; chez les uns plutôt , chez les autres plus tard , le vomissement , & le flux de ventre se déclaroient chez la plupart , (car plusieurs n'ont eu ni l'une ni l'autre de ces évacuations ,) pour lors les douleurs d'estomac diminuoient , les malades se plaignoient de picotemens dans le bas-ventre , & rendoient des vers longs & ronds , par haut & par bas , vifs & morts. Les matieres qui couloient par le flux de ventre , étoient des plus fétides , la couleur en varioit dans les différens sujets , elles étoient pour l'ordinaire d'un jaune tirant sur le verd , & étoient constamment mêlées de glaires , & de matieres grumelées , sous la forme d'œufs de poisson. Le pouls se développoit , devenoit roide , le mal de tête cruel , les artères bat-

toient avec beaucoup de fréquence , surtout les carotides , un délire obscur tourmentoit les malades , ainsi que des douleurs dans les bras & les jambes , une soif extrême , & une chaleur brûlante ; la langue étoit noirâtre , rude le jour du grand redoublement , blanche & jaunâtre le jour de la remission.

Pendant ce tems l'estomac irrité par les mauvais sucs , se soulevoit chez quelques-uns , les nausées étoient fréquentes ; chez les autres , il se déclaroit un vomissement de matières jaunâtres , porracées , les urines paroissent troubles. Il se soutenoit jusqu'au quinze & au dix-sept , auquel tems si le flux de ventre n'étoit pas extrême , (car il a été si opiniâtre chez quelques-uns , qu'il les jettoit infailliblement dans le tombeau ,) les malades d'ailleurs étant bien constitués , secourus de bonne heure & méthodiquement , les accidens diminuoient , & ils restoit stupides à un degré , qu'ils ne connoissoient ni leurs femmes , ni leurs enfans pendant un tems considérable , & étoient d'ailleurs fatigués par un tremblement involontaire dans les jambes : ceux qui ont été atteints de cette épidémie , ont perdu leurs cheveux.

Dans l'état du mal (c'est-à-dire , vers le onze ou le treize , si le pouls s'affoiblissoit & se concentroit subitement , il se mani-

festoit une éruption pourprée, ou miliaire, & ceci arrivoit sur-tout à ceux dont le ventre avoit été resseré dès le commencement. Les évacuations du bas-ventre venant à manquer ou à ne pas couler assez copieusement, ils tomboient dans des affections soporeuses ou dans des phrénésies, le mal de tête étoit constamment extrême, les convulsions tourmentoient ceux-ci, le bas-ventre se météorisoit & s'enflammoit chez ceux-là, dans d'autres enfin la poitrine étoit prise, le corps se couvroit d'exanthêmes de différente nature, ils guérissoient cependant malgré la violence de ces symptômes, lorsque la transpiration étoit assez abondante.

Quoique cette maladie ait, généralement parlant, gardé le même type, & se soit pour l'ordinaire soutenue jusqu'au vingtunième & au vingt-cinquième jour, elle a cependant été prolongée chez quelques-uns jusqu'au quarantième & cinquantième, à la vérité avec diminution des symptômes. Nombre de personnes ont été attaquées d'une façon singulière : elles ressentoient des picotemens & déchiremens sous la plante des pieds, qui de-là s'étendoient dans toute l'habitude du corps, & exerçoient leur violence sur la tête, sur les reins & les épaules ; les autres accidens étoient d'ailleurs assez uniformes avec ceux des premiers, à la diffé-

rence de la douleur de reins qui subsistoit pendant la convalescence, & que les purgatifs réitérés emportoient enfin.

Il est bon d'observer que quelques-uns de ceux qui étoient couverts de taches pourprées, avoient un poulx plein, tandis que les vaisseaux de la cornée étoient engorgés de sang, le visage étoit enflammé, les artères battoient avec vivacité, & qu'un d'entr'eux a été guéri pendant notre séjour, par deux hémorragies du nez.

D'autres tomboient pendant huit ou quinze jours, dans un malaise universel, dégoût, lassitude dans les membres, pesanteur de tête, insomnie, & chez ces derniers, les accidens étoient pour l'ordinaire plus grands que chez les autres, s'ils n'avoient pas le soin de les prévenir par les saignées, les émétiques & les purgatifs, suivant les circonstances.

Pour comble de malheur, un mal de gorge gangréneux affligeoit encore plusieurs malades, & emportoit les uns en trente-six heures, tels que le procureur fiscal du lieu, les autres en trois ou quatre jours.

Les personnes du sexe ont souffert des pertes considérables pour n'avoir pas prévenu les accidens, & pour avoir été négligées; plusieurs sont mortes.

Les femmes enceintes n'ont pas été à l'abri de cette épidémie; plusieurs sont accou-

chées à terme, leurs enfans vivent, malgré la violence du délire & des convulsions dont une d'elles fut attaquée.

Un jeune ecclésiastique périt le onze de sa maladie, après plusieurs jours d'un tétanos, qui fut précédé d'une phrénésie; son cadavre fut couvert de grandes taches noires & violettes.

La convalescence de ceux qu'on n'a pas suffisamment évacués, a été fort longue, plusieurs ont essuyé des rechutes & sont morts. Ceux qui furent attaqués de cette épidémie l'an cinquante-sept, & qui ont été assez malheureux pour l'être de nouveau l'hiver & le printems derniers ont presque tous péri. Les convalescens ont une faim canine, & reprennent bientôt leur embonpoint ordinaire, quoique leurs forces soient languissantes un tems considérable, & qu'ils ressentent des picotemens sous la plante des pieds.

M. le Vicaire s'explique ainsi dans le mémoire qu'il nous donna lors de notre arrivée; le mal se communique, & rarement entre-t-il dans une maison que toutes les voisines n'en soient infectées; plus de huit cens personnes l'ont subi, & plus de cent soixante y ont succombé. Il est bon de remarquer, qu'il se renferme dans le circuit de cette paroisse, il ne s'est point étendu dans les limitrophes jusqu'à notre transport. Je ne puis parler de l'ouverture des
cadavres

cadavres , la mort n'a enlevé personne pendant notre séjour ; cette épidémie reparoît avec plus de force & de malignité dans le temps froid & inconstant , que pendant la sérénité & la chaleur ; elle a sur-tout exercé sa fureur pendant l'hiver & le printemps derniers : les neiges couvrirent la terre pendant près de quinze jours , l'hiver fut fort rude.

Je finis cette description en faisant observer que ceux qui n'ont pas été traités méthodiquement dès le commencement de la maladie , ont été sujets pendant son cours à des métastases de l'humeur morbifique , qui se jettoit sur les reins en occasionnant des douleurs énormes sur le visage le rendant œdémateux , sur les parotides les faisant tomber en suppuration , ou enfin sur l'oreille interne en y occasionnant la surdité ; j'ai déjà fait voir qu'elle paroissoit presque toujours dans le tems de la convalescence , ce dernier accident est fréquent dans les fièvres malignes.

Sur l'exposé que je viens de faire , on voit que je ne puis regarder cette maladie que comme une fièvre maligne , épidémique , contagieuse & vermineuse. La petitesse apparente de la fièvre dans les premiers jours , l'accablement extrême des malades , la violence des symptômes dans les autres états , ont annoncé la malignité. L'épidémie est

prouvée par le grand nombre de ceux qui en ont été attaqués. La contagion est mise hors de doute par la communication du mal aux personnes saines; enfin la quantité de vers sortis, a démontré qu'elle étoit vermineuse.

Il est clair que pendant son cours les humeurs se trouvoient dans deux états différens. Ces signes qui se manifestoient dans le commencement, tels que les douleurs de tête, de reins, d'épaule, la lassitude extrême des malades, les foibleffes fréquentes, la petitesse apparente de la fièvre, annonçoient que la circulation étoit difficile dans les capillaires, que les liqueurs n'y couloient qu'avec difficulté, que les solides ne réagissoient qu'avec lenteur, & conséquemment qu'il y avoit épaisfissement; le malaise qui se manifestoit pendant quelques jours chez plusieurs, l'a aussi prouvé. La soif des malades, la chaleur dont ils se plaignoient, ces différentes éruptions qui paroissoient sur leur peau, ont démontré la dissolution, ainsi que les bandes noires, violettes & blanches observées sur quantité de cadavres. Je conviens cependant que l'épaisfissement s'est soutenu chez quelques-uns jusques à la fin de la maladie.

Je trouve les causes de cette épidémie dans l'air, les logemens, les alimens, & l'inquiétude des habitans.

L'air influe considérablement sur nos or-

ganes , nous sommes continuellement au milieu de lui , nous le respirons , il pénètre dans notre sang & nos humeurs , il est mêlé avec nos alimens , il agit sur nous par toutes ses propriétés , il reside par tout où nous sommes. Lorsqu'il est pur il entretient notre santé , il est très-pernicieux lorsqu'il est vicié. * Il est constant que nos fluides & nos solides se ressentent de ces différens changemens ; les valétudinaires , & les personnes sujettes aux vapeurs en font la preuve. Un air élastique & pesant entretient les mouvemens réciproques des solides & des fluides ; s'il est humide au contraire , & chargé des différentes exhalaisons , soit des eaux , soit des animaux , soit des plantes pourries , il les déränge. Qui peut nier que celui de Lignere ne soit impur : cette paroisse est entourée de montagnes ou de bois , & , comme je l'ai dit ailleurs , il s'y trouve beaucoup d'étangs ; le fumier est posé dans l'entre-deux des maisons , & même dans le centre de quelques-unes de celles des pauvres , qui d'ailleurs ont peu d'ouvertures. Le nombre des malades est souvent considérable dans une même maison , la plupart manquent de linge , l'air ne peut donc qu'être chargé des miasmes provenans des

* Je me propose de traiter ailleurs plus au long de l'action de l'air , soit pur , soit impur , sur le corps humain.

exhalaisons des eaux , des plantes pourries , des excréments des animaux , & de leurs transpirations.

Rien n'est plus dangereux qu'un air dont la circulation n'est pas libre ; il se corrompt facilement , puisque suivant les calculs de M. Arbuthnot , * un tonneau d'air de deux cens cinquante-deux pintes ne suffiroit pas à un homme qui y seroit renfermé pendant une heure , & il seroit gâté en vingt minutes par les exhalaisons qui sortiroient de son corps. Les miasmes passent avec trop d'aisance des malades aux sains : il suffit de se rappeler ce que j'ai dit des maisons de-Lignere , & de la situation de cette paroisse , pour conclure que l'air y est chargé de corpuscules putrides de différente nature , qu'il ne peut être élastique & pur ; de-là les solides ont été relâchés , les fluides épaissis ; de-là il a entretenu & même augmenté l'épidémie.

Les alimens sont absolument nécessaires aux hommes ; ils sont des pertes continues , & tomberoient bientôt dans l'épuisement s'ils n'avoient le soin de réparer leurs forces abbatues. S'ils nous sont si avantageux quand nous en usons suivant les loix de la prudence & de la sobriété , qu'ils sont un poison cruel quand nous les négligeons ! Les

* Voyez le Journal des Sçavans. Juillet 1742.
page 1242.

àimens dont usent les habitans de Lignere sont d'une très-difficile digestion ; aucun médecin ne peut ignorer combien notre estomac travaille dans la coction des choux & des poix souvent si venteux , ainsi que celle du lard , d'un pain souvent mal fermenté , & de leurs boissons souvent mauvaises , d'où il est aisé de conclure qu'un chyle provenant de pareils alimens , réparoit mal le sang. Les digestions viciées , des sucx glaireux & indigestes restoient dans les premières voies , servoient d'alimens aux vers , aidoient leur développement , troubloient les digestions suivantes , & dérangoient toute la machine. Un chyle visqueux se mêlant au sang l'épaississoit , de-là la circulation devenoit difficile , de-là dépendoit sa lenteur ; les symptômes qui se manifestoient dans le commencement en étoient une suite. L'acrimonie des sucx une fois développée & connue , les symptomes qui paroissoient dans les autres états sont faciles à expliquer.

Leurs exercices ne sont point proportionnés à l'air qu'ils respirent , & aux alimens dont ils usent.

Les liaisons de l'ame & du corps sont trop intimes , pour que nos corps ne se ressentent pas des différentes passions qui agitent notre ame ; la joie modérée excite l'élasticité des solides , le mouvement des fluides , par son moyen la circulation s'accélere , les humeurs

se brisent , & passent avec aisance dans les plus petits vaisseaux ; la tristesse au contraire contracte & resserre les fibres nerveuses , affoiblit le cœur & tous les mouvemens vitaux ; les fluides passent donc avec difficulté , il se forme des stagnations & des embarras dans les capillaires , & les digestions se pervertissent de plus en plus. On voit aisément que l'inquiétude & la tristesse des habitans de Lignere n'a pas peu augmenté l'épidémie ; on sçait combien ces deux passions ont de force pour mettre en mouvement & augmenter ce genre de maladie dans les différens sujets.

La difficulté de la circulation dans l'extrémité des vaisseaux , l'effort que faisoit la nature pour se décharger de son fardeau , établissoient la cause prochaine de cette maladie produite par les mauvais suc qui se trouvoient dans les premières voies , & passaient dans les secondes ; les miasmes communiqués des malades aux sains , l'inquiétude des habitans , & les vices de l'air corrompu par les différentes exhalaisons , dont j'ai parlé ailleurs.

On ne peut nier que les humeurs n'aient été dans un état d'épaississement dans le premier période de la maladie , que les mauvais suc ne se soient trouvés abondamment dans les premières voies. Il est clair qu'ils passaient des premières dans les secondes , qu'ils

épaississoient le sang , & retardoient sa circulation. Le cœur trouvoit donc des obstacles , il battoit avec plus de fréquence , les liqueurs étant épaisses , passoient avec peine dans les arteres dont les pulsations étoient réitérées. La circulation une fois difficile , la sécrétion du fluide nerveux ne pouvoit être abondante , il n'étoit transmis qu'en petite quantité aux extrémités ; (la lassitude extrême des malades étoit conséquente ,) la circulation d'ailleurs étoit irrégulière , les mouvemens le devoient être aussi ; de-là les foiblesses , la maladie faisant des progrès.

Les liqueurs battues par les mouvemens réitérés du cœur & des arteres , devoient se fondre ; de-là les différentes éruptions tiroient leurs sources : l'acrimonie des suc , l'irritation occasionnée par les vers , donnoient lieu aux accidens qui paroissoient.

On sent facilement toute la grandeur du danger dans lequel se trouvoient ceux qui étoient attaqués de cette épidémie ; il étoit cependant beaucoup moindre lorsque les malades avoient été secourus de bonne heure & méthodiquement. Plus l'épaississement des liqueurs étoit grand dans le premier période , plus les malades périltoient ; ceux sur la peau desquels les éruptions se manifestotent étoient , généralement parlant , dans un danger plus marqué que les autres.

Le flux de ventre soulageoit considérablement les malades, à moins qu'il ne fut excessif; car dans ce cas, outre qu'il les épuisoit, il démontroit une quantité prodigieuse de saburre dans les premières voies, & son acrimonie. Les vers sortis morts, & sans l'action d'aucun médicament, prouvoient une putréfaction extrême, s'ils sortoient sur-tout dès les premiers jours, le danger étoit imminent.

Le péril étoit beaucoup moindre quand les vers étoient chassés dans le progrès, & par le secours des remèdes; le froid, les tems pluvieux augmentoient le mal. Les éruptions compliquées avec le flux de ventre, annonçoient une mort presque certaine. Les personnes du sexe & en âge de puberté, qui étoient travaillées par des pertes de sang, étoient dans un danger très-marqué, plusieurs sont mortes. Les femmes dans le tems de leur grossesse, étoient dans un danger évident; cependant trois d'entr'elles qui étoient au septième ou au huitième mois de leur grossesse, ont été guéries malgré la violence du délire & des convulsions dont une d'elles fut travaillée; elles ont accouché à terme. Quoique pendant notre transport il ne se soit point trouvé de maux de gorge gangréneux, instruit par des mémoires qui me paroissent certains, je puis assurer que tous ceux qui en ont été attaqués, ont

succombé : peu de vieillards ont subi cette maladie, c'étoit des adolescens ou des hommes faits ; & l'on a remarqué que ceux qui paroissoient les plus forts, ont été plus maltraités, & souvent sont morts.

Les indications que nous nous sommes proposées de remplir dans la cure, ont été de diminuer la quantité des humeurs ; leur épaisissement dans le commencement, de combattre leur dissolution dans le progrès du mal, d'évacuer les mauvais suc & de tâcher de corriger leur acrimonie. Tandis que nous détruisions les vers & matieres vermineuses, qui conjointement avec la saburre, donnoient lieu aux accidens qui paroissoient chez les malades, nous nous opposions autant qu'il étoit en nous, à la putréfaction ; nous soutenions les forces, nous modérions les évacuations lorsqu'elles étoient excessives, nous avons soin de les exciter lorsqu'elles n'étoient pas assez abondantes, nous examinions la peau attentivement, & s'il se manifestoit quelques éruptions, nous suspendions tous purgatifs, & les sudorifiques, à moins qu'il n'y eut quelque contre-indication.

Ainsi la saignée au bras précédoit celle au pied, à moins qu'il ne se rencontra, par rapport à cette dernière, quelque contre-indication, telle que l'oppression, ou le danger d'inflammation du bas-ventre, (auxquels

cas celle du bras devenoit d'une nécessité indispensable ;) l'on réitéroit même les saignées au pied , suivant la grandeur du mal de tête , le danger du délire ou d'assoupissement , ayant toujours égard à l'âge , la force , & au tempérament du malade. L'émétique suivoit de près la dernière saignée au pied ; on le donnoit à plusieurs doses , on facilitoit le vomissement au moyen de l'eau chaude. Quand le flux de ventre étoit trop violent , nous préférons l'ipécacuanha proportionné à l'âge & aux forces du sujet ; nous ne prétendions point par-là arrêter le dévoiement , nous regardions au contraire cette évacuation comme essentielle , & nous avions soin de l'entretenir au moyen des apozèmes altérans & purgatifs , & de potions purgatives ; nous mêlions toujours avec ces remèdes les vermifuges , nous ne perdions point les purgatifs de vue , dans le commencement , l'augmentation , l'état & le déclin du mal , & même dans le tems de la convalescence ; au contraire si le flux de ventre s'arrêtoit , ou ne couloit pas avec assez d'abondance , nous avions recours aux lavemens émolliens ou purgatifs ; les premiers étoient nécessaires dans la tension du bas-ventre , & le danger d'inflammation de cette capacité , ainsi que les fomentations de même nature ; les seconds dans les assoupissemens & embarras de tête , & s'ils étoient sanguins ,

Nous ne faisons nulle difficulté d'en revenir aux saignées au pied, si au contraire ils étoient lymphatiques, les vésicatoires appliqués aux jambes & aux cuisses, n'étoient point négligés, ainsi que, lorsque la foiblesse des malades le permettoit, la saignée au pied. Nous observions attentivement les effets du dévoiement, pour l'entretenir s'il soulageoit les malades, & le diminuer s'il épuisoit trop. Dans le dernier cas, outre le diascordium, nous employions la confection d'hyacinthe, le catholicum double, la rhubarbe, les tamarins. Nous faisons souvent usage de ces derniers; nous sçavions qu'étant acides, ils s'opposent à la putréfaction, comme purgatifs, qu'ils emportoient une partie des mauvais suc, qu'enfin ils sont astringens à la fin de leur action, & d'ailleurs ils sont antiphlogistiques. Nous examinions toujours la peau, & s'il se manifestoit quelques éruptions, qu'elle fût crispée, que le pouls fut plein, tendu, la fièvre violente, qu'il parût beaucoup de feu, loin d'avoir recours aux sudorifiques, nous conseillions les saignées; autorisés d'ailleurs par l'exemple d'un particulier, qui dans un cas semblable, fut guéri par deux hémorragies du nez : (*Quo natura vergit, eo ducendum, per loca convenientiora.*) Nous avons eu recours aux antiphlogistiques & antispasmodiques, tels que la liqueur minérale d'Hoffman, que nous don-

nions toujours quand il s'agissoit de porter du calme, sans omettre le nître purifié ; si au contraire, malgré les exanthèmes, le pouls étoit petit, foible & concentré, les forces abbatues, nous avions recours aux cordiaux & aux sudorifiques, tels que la thériaque, le syrop d'œillet, les différentes eaux cordiales, l'antimoine diaphorétique, & l'élixir thériacal, les racines de bardane & de scorsonnaire, employées en tisane. Nous administrons toujours ces remèdes avec circonspection, de peur d'exciter l'éréthisme, & de porter trop de feu ; nous savions que dans ces cas, la transpiration se fait avec beaucoup de peine.

Les saignées copieuses dans les commencemens, & l'hipécacuanha prévenoient pour l'ordinaire les pertes des femmes, l'eau de rabel y remédioit lorsqu'elles étoient survenues.

Nous avons employé les apozêmes febrifuges simples & purgatifs, constamment mêlés avec les vermifuges à la fin du mal, sur-tout lorsqu'il restoit une petite fièvre marquée par paroxysmes, malgré la diminution des autres symptômes. On remédioit aux parotides, suivant l'usage ordinaire. Nos tisanes étoient incisives, & altérantes les premiers jours, mais toujours légères ; dans le progrès du mal, nous les rendions rafraîchissantes, hors le cas des éruptions ;

dans toutes nous faisions entrer la racine de fougere mâle ; les bouillons étoient légers dans le premier période , on les rendoit plus nourrissans , suivant les circonstances ; nous y faisions même entrer , quand le flux de ventre étoit sereux ou trop opiniâtre , la racine de corne de cerf.

Nous avons conseillé aux habitans , d'écarter & purifier tout ce qui avoit servi aux malades. M. de la Suie , baillif du lieu , ayant eu ce soin , a été préservé de cette maladie. Ce juge integre , d'ailleurs si recommandable par son zele patriotique & sa charité , a été affligé par la perte de deux de ses fils , le premier ecclésiastique , & le second médecin ; ce dernier après avoir enlevé à la mort beaucoup de victimes , en est devenu la proie. Par le soin que l'on eut d'écarter & purifier tout ce qui avoit servi aux deux morts , la maladie ne se communiqua point dans la maison ; le premier mourut le 29 Avril 1756 , le second le 2 Novembre 1757.

Nous avons recommandé , en quittant le pays , que l'on nous instruisît des accidens qui surviendroient. Nous sçavions que les maladies épidémiques changent de caractère , & que des remèdes qui auroient fait des merveilles une année , deviennent pernicieuses la suivante , dans une maladie qui paroît presque la même.

Telle étoit la route que nous avons suivie ; telle étoit la maladie dont je croyois devoir donner la description. J'ai communiqué ce mémoire à mes confreres , qui dans une assemblée tenue à cet effet , l'ont approuvé , & m'ont engagé à le rendre public.

L E T T R E

De M. PETIT , premier médecin de Mst le duc d'Orléans , à M. VANDERMONDE , auteur du Journal.

Le bruit qui s'est répandu , Monsieur & cher confrere , qu'un enfant qui a été inoculé en 1756 , par M. de S. Martin , chirurgien de Mst le duc de Chartres , sous la direction de M. Tronchin , avoit eu la petite vérole depuis peu , dans une pension au faubourg de Picpus , a allarmé Mst le duc d'Orléans , & toutes les personnes qui ont été inoculées , ou dont les enfans ont souffert cette opération. S. A. S. m'a fait l'honneur de me dire qu'il étoit très-important pour le public de vérifier le fait , & m'a ordonné d'aller examiner cet enfant avec quelques-uns de mes confreres , les plus en état d'en décider , par leur capacité & par leur expérience : elle m'a désigné MM. Vernage

& Fournier. Nous nous sommes transportés à cette pension, il y a quelques jours, où nous avons trouvé l'enfant en question, & quatre autres de ses compagnons qui avoient été attaqués de la même maladie, dont ils avoient encore les taches & même quelques croûtes sur la peau. Après les avoir examinés, autant qu'il nous a été possible, la maladie étant finie, & avoir entendu la relation exacte des symptômes qui l'ont accompagnée, qui nous a été faite par le chirurgien qui les a traités, & même après avoir aussi conféré avec M. Gaulard, médecin ordinaire du Roi, qui les a vus une fois, nous en avons dressé un procès verbal ou rapport. Nous avons pensé qu'il étoit de l'intérêt public qu'il fut inséré dans les Journaux, & principalement dans le vôtre, pour que les gens de l'art puissent porter leur jugement sur cet événement. Nous nous flattons que vous voudrez bien lui donner place. Je vous en envoie la copie exacte, ayant l'original entre mes mains. J'ai l'honneur d'être, &c.

Rapporté par nous soussignés, premier médecin, & médecins ordinaires de S. A. S. M^{te} le duc d'Orléans, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, que nous nous sommes transportés mercredi 29 Novembre 1758, chez M. Renouard, maître de pension,

demeurant au village de Picpus , pour y voir & visiter un jeune homme nommé M. de la Tour , qu'on disoit avoir été attaqué depuis quelques jours de la petite vérole, quoiqu'il ait été inoculé l'année 1756 , par M. de Saint-Martin , chirurgien de S. A. S. Mgr le duc de Chartres , sous les yeux de M. Tronchin , médecin de Genève ; on nous a présenté le jeune homme guéri & levé , avec quatre autres de ses compagnons qui ont eu la même maladie , & dans le même tems. Après les avoir examinés , nous ne leur avons trouvé d'autre trace de cette éruption à la peau , que des taches violettes fort éloignées les unes des autres sur le visage , & en différentes parties de l'habitude du corps , sans aucunes cicatrices ni cavités dans la peau : nous avons remarqué les mêmes taches aux autres , & à quelques-uns des croûtes sur le dos , qui n'étoient pas encore tombées ; le chirurgien nommé M. Labal , qui les a vus & suivis pendant le cours de cette maladie uniforme à tous , a été appelé à cette visite , & nous lui avons fait les questions convenables , sur le commencement , le progrès & la fin de cette maladie , auxquelles il a répondu avec précision : il nous a dit que tous avoient eu l'appareil en petit de la petite vérole ; comme fièvre plus ou moins vive , assoupissement , maux de cœur , & qu'un d'entr'eux avoit vomi , que dans le commencement

commencement que la fièvre s'est déclarée, il avoit vu & senti des boutons rouges qui s'étoient multipliés, & avoient acquis en vingt-quatre heures toute leur grosseur & leur élévation, qu'ils avoient blanchi promptement, mais qu'ils étoient transparens & crySTALLINS, & qu'en les crevant, il n'en avoit coulé qu'une sérosité claire & jaunâtre, que la fièvre n'avoit duré que trois ou quatre jours en déclinant, que tous les boutons s'étoient séchés fort promptement, & qu'il n'y avoit point eu de vraie suppuration ; le chirurgien nous a ajoûté qu'il avoit jugé que ce n'étoit qu'une petite vérole volante.

Comme nous avons appris que M. Gualard, médecin du Roi, avoit vu ces malades ; nous l'avons invité à venir conférer avec nous chez M. Petit, médecin de M^{se} le duc d'Orléans, le premier Decembre : il nous a dit qu'ayant été demandé par la famille de celui qui avoit été inoculé, il ne l'avoit vu que le troisieme jour de la maladie, & par occasion les quatre autres ; qu'il les avoit trouvés sans fièvre ; qu'au premier aspect il avoit jugé que cette éruption n'étoit que la petite vérole volante, mais qu'il ne les avoit vus qu'une seule fois. En examinant avec attention ces jeunes gens, nous avons remarqué qu'un d'eux avoit le visage gravé par l'impression d'une petite vérole ancienne. Le maître de pension qui étoit présent, nous a

dit qu'il avoit eu, il y a quelques années ; la petite vérole naturelle, & fort abondante. Il a ajouté que le plus jeune étoit dans le même cas, que ses parens l'en avoient averti ; mais nous ne lui en avons trouvé aucune impression sur le visage, quoiqu'il ne nous soit pas possible de porter un jugement certain sur le caractère d'une maladie que nous n'avons point vu dans aucun de ses périodes. Après cet examen exact, & l'exposé de ces MM. nous conjecturons que ces jeunes gens n'ont eu ni la petite vérole appelée vulgairement volante, dans certains pays variolette, ni la vraie qu'on nomme la picotte dans les mêmes provinces ; car celle qu'on appelle volante, ne commence pas avec tant d'appareil, & quoique les boutons imitent, par leur couleur & leur figure, les pustules de la véritable, elle se dissipe promptement, sans produire ni pus, ni sérosité ; la vraie petite vérole, sur-tout quand elle n'est pas simple, & fort discrète, commence d'une façon plus orageuse ; les pustules font un progrès lent en grosseur & en élévation ; elles ne paroissent d'abord qu'entre la peau & l'épiderme ; elles ne sortent point ordinairement qu'après deux jours de fièvre aux enfans, & trois ou quatre aux adultes : il y a toujours une diminution considérable de la fièvre & des accidens, quand l'éruption est avancée, &

quelquefois une cessation totale, quand elle est complète, on observe toujours une fièvre fécondaire, même dans la petite vérole naturelle la plus bénigne au commencement de la suppuration; & enfin chaque bouton qui est un phlegmon, suppure bien ou mal, selon que le caractère des humeurs est bon ou mauvais. Après ces réflexions fondées sur l'expérience, il nous paroît que la maladie que ces jeunes gens ont eue, est une éruption crySTALLINE, dont nous avons vu dans le cours de notre pratique, beaucoup d'enfans & d'adultes attaqués, avant & après avoir essuyé la petite vérole, même la plus maligne & la plus confluyente, & nous avons observé que cette éruption est sans danger.

Signés, VERNAGE, FOURNIER, PETIT, PETIT, fils, SAINT-MARTIN, chirurgien de M^{se} le duc d'Orléans.

A V I S.

Important pour l'agriculture.

Rien ne seroit plus intéressant pour les personnes qui cherchent à améliorer leur bien, qu'un secret qui multiplieroit considérablement le fourrage, dont on nourrit les chevaux & les bestiaux. Le produit des

prairies n'est point toujours égal ; cela vient, soit de la sécheresse de la saison qui empêche quelquefois les herbages de croître en assez grande quantité, soit des tems pluvieux qui surviennent au moment où l'on recueille les foin. Il seroit donc très-avantageux de découvrir un moyen de suppléer à ces inconvéniens. Ce moyen vient d'être trouvé ; l'on a donc cru devoir le communiquer au public.

Il y a très-peu de personnes qui ne connoissent l'arbre nommé *Acacia*. Il vient originairement de Virginie, & du Canada ; cela n'empêche point qu'il ne croisse parfaitement bien en Europe, sur-tout dans les endroits secs, & nous en avons une grande quantité en France. Les botanistes appellent cet arbre *pseudo-acacia*, ou *faux acacia* ; ils le placent dans la famille des plantes légumineuses, qui toutes sont propres à nourrir le bétail. Les expériences qui ont été faites, prouvent que les feuilles de l'*acacia*, soit fraîches, soit séchées, peuvent fournir une nourriture plus agréable, & même plus succulente que la luzerne, le trèfle ou le sainfoin. Les vaches, qui étant nourries de la manière ordinaire, ne donnoient que très-peu de lait, en ont donné une plus grande quantité, aussi-tôt qu'on les a nourries pendant quelques jours avec de la feuille d'*acacia*. Rien ne seroit donc plus

avantageux que de multiplier cet arbre ; comme il croît volontiers dans les terrains secs & élevés , il dédommagera ces cantons qui , faute de prairies , ne peuvent point entretenir une quantité suffisante de bestiaux ; par-là les fermiers & les laboureurs auront une plus grande abondance de fumier pour fertiliser leurs terres ; par conséquent ils recueilleront plus de grains , ils auront plus de laitage , de beurre , de fromage & de viande même , & le prix de ces denrées deviendra nécessairement plus modique.

L'*acacia* est très-facile à cultiver , & à provigner ; il vient , soit de graine , soit de bouture ; on n'aura donc qu'à semer sa graine qui est enveloppée d'une gousse ou filique , dans un terrain sec ; on ne l'arrosera que rarement ; dès la première année on aura des arbrisseaux de quatre à cinq pieds de hauteur , ce qui fait voir que cet arbre croît avec beaucoup de facilité & de promptitude ; ou lorsqu'on coupera un *acacia* , on laissera en terre quelques-unes de ses principales racines , ce qui ne tardera pas à former une pépinière. Il ne faudra pas planter cet arbre sur des prairies ou sur des terres labourables , parce que sa racine court & s'étend fort loin ; il vaudra mieux choisir les chemins ou les rues des villages , les bruyères , les terrains en friche & abandonnés , qui par-là cesseront d'être inutiles.

Comme les branches de l'*acacia* sont épineuses & très-foibles , on pourra se servir d'un croissant , ou de grands cizeaux enmanchés de bois , pour faire la récolte de ses feuilles ; on pourra les donner seules aux bestiaux , ou bien on les mêlera avec le foin & la paille hachée , que l'on donnera aux chevaux , qui sont très-friands de cette nourriture.

Quelques personnes ont prétendu que l'écorce de l'*acacia* étoit nuisible aux chevaux lorsqu'ils en mangeoient ; mais ce sentiment ne paroît point fondé , vû que cet arbre ne renferme aucune mauvaise qualité par lui-même.

La découverte qui fait l'objet de cet avis , est dûe à M. J. B. Bohadsch , conseiller du commerce de S. M. l'Impératrice , Reine de Hongrie & de Bohême , professeur en médecine & en histoire naturelle , dans l'université de Prague , & membre de l'académie de Florence. Ce sçavant a envoyé son Mémoire imprimé en langue Allemande , à Prague en 1758 , à M. Bernard de Jussieu , de l'académie royale des sciences , & démonstrateur en botanique au jardin du Roi , qui a cru qu'il étoit important d'en faire part au public.





OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

DECEMBRE. 1758.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties. $\frac{1}{2}$		
1	0	0	0	28	0	$\frac{1}{2}$	N-E. méd.	Couvert. Bruine tout le jour.
2	0	2	0				O. <i>id.</i>	Couv. peu de neige le matin.
3	0	1 $\frac{1}{2}$	2	27	5	0	N-E. foib.	Couv. pl. méd. le soir.
4	4 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	6		2	$\frac{1}{2}$	S-E. <i>id.</i>	Couvert. pluie méd. presque tout le jour.
5	6	7	5 $\frac{1}{2}$	28	4	0	S. <i>idem.</i>	Couv. pl. pet. le soir.
6	5 $\frac{1}{2}$	3	2	27	11	0	S-O. <i>id.</i>	Couv. pet. pl. presque tout le jour.
7	1	2	0 $\frac{1}{2}$	28	5	0	O-N-O. médiocre.	Peu de nua. Brume méd.
8	02	1	01		8		<i>Id.</i> foib.	Serein. <i>id.</i>
9	03	1	0		5	0	S. <i>idem.</i>	Brouillard épais.
10	1	3	5		0	0	<i>Id.</i> S-O.	Couvert.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
							à midi, fort par interv.	pet. neige le mat. pluie méd. le s.
11	6	7	5½	28	0	½	O. fort.	Beauc. de nuages.
12	8	9½	7	27	7	½	Id. im- pétueux à 6 h. soir.	Idem.
13	6	5½	3½	28	2	0	N-O. fort.	Id. Pet. pl. le mat.
14	1½	3	0			0	N-O. au N. médio- cre.	Serein. Brume méd.
15	0	3	3	27	7	½	N. au S- O. foib.	Couvert. Bruine.
16	3	4½	0		5	0	S. foib.	Couvert.
17	02	3½	3		3	0	S-E. au N-O. méd.	Id. Serein le mat. cou- vert à midi.
18	0	2	1		1	½	S. au S-E. méd.	Peu de nua- ges.
19	0	5	2		1	0	S-E.	Serein.
20	2	5	5		1	½	Idem.	Beauc. de nuages.
21	5	7	6½		2	½	Idem.	Couvert. petite pluie presque tout le jour.
22	6	7½	7		2	0	S-E. le mat. S-O. à midi.	Idem.
23	4	6	4		5	½	S-O. mé- diocre.	Beauc. de nuag. petite

MÉTÉOROLOGIQUES. 185

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
24	01	1	0	28	5	0	O. méd.	pl. le soir. Brouillard très-épais.
25	01	1	1		7	0	N. id.	Couvert.
26	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	0		6		Idem.	Idem.
27	0 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	01		3	0	E. au O. idem.	Idem.
28	0 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	0	27	11		S-E. au S-O. id.	Idem.
29	0 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$		9	0	S-E. au S.	Couvert. pet. pluie le soir.
30	1 $\frac{1}{2}$	4	2	28	0	0	O. méd.	Peu de nua- ges.
31	1	1 $\frac{1}{2}$	1		1	0	Id. fort.	Idem.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 9 $\frac{1}{2}$ dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 3 dégr. au-dessous de ce point : la différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 8 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 17 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

2 fois du N-E.

1 fois E.

9 fois du S-E.

6 fois du S.

6 fois du S-O.

7 fois O.

5 fois du N-O.

Il y a eu 3 jours de tems serein.

10 jours de nuageux

16 jours de couvert.

2 jours de brouillard.

2 jours de bruine.

10 jours de pluie.

2 jours de neige.

15 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué une sécheresse moyenne pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1758, par M. VANDERMONDE.

Quelques jours de froid ont produit une quantité considérable de rhumes, de catarrhes, dont la plupart étoient sans fièvre, & étoient très-opiniâtres, quoiqu'ils exigeassent peu de remèdes; les autres étoient accompagnés de petits mouvemens fébriles, & avoient même quelque caractère inflammatoire.

Il y a eu aussi pendant ce mois des fausses péripneumonies, & des pleurésies sèches. Les premières ont cédé à une ou deux saignées, beaucoup de délayans, & de légers diaphorétiques. Dans les dernières il falloit des saignées multipliées, & une diète antiphlogistique: cependant dans l'état de la maladie, l'on decouvroit quelquefois de la

putridité qui rendoit les indications compliquées.

Beaucoup de personnes se font plaint d'étourdissemens , sans aucune altération marquée dans leur santé : elles chanceloient sur leurs pieds , & étoient obligées de s'appuyer sur quelque chose de solide , de peur de tomber. Cette disposition générale n'a cependant pas rendu les apoplexies plus fréquentes. Nous ignorons au reste d'où pouvoit dépendre ce phénomène , si ce n'est de la nature particulière de l'air ; tout ce que nous pouvons assurer , c'est qu'un très-grand nombre de personnes ont éprouvé cet effet. Quelques-unes même ont été obligées pendant plusieurs jours de garder la chambre ; car autrement elles auroient couru risque de faire quelques chutes.

Dans le cours de l'année 1758, on a baptisé en cette Ville , 19148 enfans ; savoir , 9677 garçons , & 9471 filles. Il s'est fait 4342 mariages. Il y est mort 19202 personnes ; dont 10027 hommes , & 9175 femmes. Il y a eu 5082 enfans trouvés , savoir 2682 garçons , & 2450 filles.



Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Novembre 1758, par M. BOUCHER médecin.

Le tems qui est ordinairement pluvieux dans cette saison, l'a été très-peu ce mois : nous n'avons eu que deux jours de pluie au commencement du mois, & trois jours vers le milieu ; en revanche, il y a eu beaucoup de brouillards. Le tems a été couvert ou nuageux jusqu'au 10 ; ensuite il y a eu trois jours sereins, suivis de quelques jours nébuleux ; le tems des dix derniers jours du mois a été presque toujours serein.

Il n'y a pas eu de variations considérables dans le barometre, le mercure ayant été, la premiere moitié du mois, aux environs de 27 pouces 10 lignes, & l'autre moitié à 28 pouces & quelques lignes. Le vent a été constamment Sud jusqu'au 12 ; ensuite il a varié du Nord-Est à l'Est & au Sud ; & il a été absolument Nord-Est les cinq derniers jours du mois.

L'air a été assez temperé depuis le premier jusqu'au 14, jour où le thermometre s'est trouvé le matin au terme de la glace, ainsi que le 15 & le 17. Depuis le 20 jusqu'au 30, il a été observé au point de la glace, & même au-dessous le 26 ; il étoit à 4 degrés au-dessous de ce terme.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois 11 degrés, au

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 189
dessus du terme de la congélation , &
pour la moindre chaleur , 4 degrés au-dessous
de ce terme : la différence entre ces deux
termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans
le barometre a été de 28 pouces 5 lignes ,
& son plus grand abaissement de 27 pou-
ces 8 lignes : la différence entre ces deux
termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

6 fois du Sud-Est.

7 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

Il y a eu 17 jours de tems couvert ou nuag.

5 jours de pluie.

15 jours de brouillards.

14 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidi-
té tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille en
Novembre 1758.*

Les gros rhumes & les fièvres catharrales
ont continué à regner ce mois avec vigueur.
Il en a été de même des pleuropneumonies
légitimes , qui ont été plus répandues que le
mois précédent. Cette dernière maladie a
été d'autant plus fâcheuse , qu'il se formoit
sur la surface du sang tiré des veines , une
coëne très-dure. En général la lymphe du

sang , dans ces diverses maladies , paroissoit singulièrement coagulée , ou coéneuse : cette circonstance exigeoit , après des saign^{es} suffisantes , des incisifs diaphorétiques ou diurétiques , unis aux délayans & aux émolliens pectoraux : les vésicatoires ont été par fois d'une grande utilité pour dissoudre cette lympe coagulée. Ces maladies dans un petit nombre de sujets , ont été compliquées des symptômes de la fièvre continue-putride.

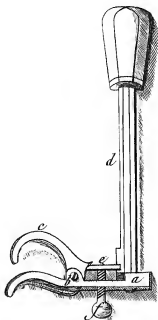
Peu de personnes en ville , ont été dans le cas de la fièvre putride-maligne ; & celles que j'en ai vu travaillées , en ont échappé sans avoir essuyé les symptômes les plus fâcheux. Il n'en pas été de même de la campagne , où cette fièvre a fait du ravage dans quelques cantons ; ce qui a dû néanmoins être attribué en grande partie aux fautes commises dans la cure , & à la privation des moyens requis pour combattre efficacement la maladie. La même cause (à sçavoir le froid & les brouillards) qui a donné naissance aux rhumes , aux fièvres catharrales , &c. a produit des fluxions rhumatismales en diverses parties du corps , qui ont exigé un traitement analogue à celui que nous venons de proposer pour ces premières maladies.

A P P R O B A T I O N .

J'Ai lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Février. A Paris , ce 24 Janvier 1759.

BARON.

Instrument pour les Denta



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 624

MARS 1759.

TOME X.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1759.

COLLECTION DE THESES

*Médico-chirurgicales sur les points les plus importants de la chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. le baron de HALLER, & redigées en françois par M. *** tom. III, avec figures; chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue saint Severin. Prix relié, 2 livres 10 sols.*

LE troisieme volume de la collection de theses, renferme vingt-six dissertations, dont il y en a onze relatives aux maladies de la vessie, & aux opérations qu'elles exigent souvent, quatorze traitant des plaies, & une fort

longue contenant des expériences , tendant à prouver l'insensibilité des tendons , des ligamens , du périoste , de la pie-mère , de la plèvre & du peritoine.

Ce volume commence par une these soutenue en 1754 , sur le lithotome caché du frere Côme. Cette these est de la composition de M. Macquart , médecin de la faculté de Paris, il se propose de prouver que l'invention de cet instrument , rend la taille latérale plus sure & plus aisée. L'auteur y donne des idées nettes & précises sur la taille latérale , il fait voir en quoi elle consiste ; il prétend que cette taille, essentiellement la même , est d'une grande difficulté à exécuter avec les instrumens , & détaille la méthode qu'emploient bien des chirurgiens qui s'imaginent exécuter cet appareil , mais qui dans le fond manquent réellement leur objet, comme il est aisé de s'en convaincre par la peine qu'ils ont à entrer dans la vessie , après avoir donné ce qu'ils appellent le coup de maître. On ne peut venir about de ce qu'on se propose , que par la section nette & entière de la prostate : on sçait que la prostate est un ceps dur & ferré , qui environne presque tout le col de la vessie , s'étendant depuis le commencement de l'uretre , jusqu'à l'orifice intérieur de la vessie , où il forme une saillie , un bourrelet de quelques lignes ; c'est ce bourrelet qu'il faut couper net & entièrement en même

tems que la glande , sans cela on risque de blesser , de meurtrir toutes les parties qui se présentent au passage , & qui résistent avec d'autant plus de violence , qu'elles sont fortifiées de fibres musculaires ; mais ces contusions sont suivies d'une foule d'accidens le plus souvent mortels. Cette opération sur la prostate exige beaucoup d'adresse & une incision très-étendue. Un opérateur timide ou qui a peu d'expérience , coupe plus ou moins qu'il ne faut , touche & blesse des parties qu'il faut respecter , lesquelles malheureusement sont voisines de celles qui doivent être coupées. Voilà les dangers qu'on évite avec l'instrument du frere Côme. Il est tel qu'entre les mains du chirurgien le moins exercé , il fera certainement & sûrement la section nette de la prostate.

M. Macquart donne la description , & même la figure de l'instrument. Il vient ensuite à la maniere de s'en servir , il n'oublie pas les expériences qu'il a faites sur les cadavres. Il finit sa these par montrer que la pratique confirme ce que la théorie & les expériences avoient enseigné , puisque nombre de pierreux ont été opérés heureusement par cet instrument , qu'il a eu les mêmes succès entre les mains de différens opérateurs , que ces tailles , soit à Paris , soit dans les différentes villes où cette méthode est adoptée , ont été faites & se font tous

les jours en présence de médecins & de chirurgiens éclairés & dignes de foi.

La seconde dissertation mérite d'être lue ; elle contient l'examen de la méthode de tailler, inventée par M. Foubert. M. Kesselring expose la méthode de ce chirurgien célèbre, par laquelle on entre directement dans le corps même de la vessie, sans toucher à son col ni à l'uretère. Il fait voir que c'est une découverte réelle, qu'elle fait beaucoup d'honneur à son inventeur. Après s'être étendu sur ses avantages, il entre avec impartialité dans le détail des inconvénients qui en sont inséparables ; il fait mention des succès qu'a eu cette méthode de tailler, ainsi que des reproches qu'on lui a faits. Il observe que beaucoup de ces reproches ont été faits par bien des chirurgiens, dont plusieurs n'avoient aucune connoissance de la matière, ou n'en avoient qu'une très-superficielle. Il ne faut pas regarder la méthode de M. Foubert, comme une méthode universelle, elle est utile dans bien des cas, elle est même quelquefois la seule qu'on puisse mettre en œuvre. Il y auroit de l'injustice à lui refuser une place honorable à côté des autres appareils. Cette opération, comme s'explique l'académie de chirurgie, enrichit la chirurgie, en multipliant les ressources de l'art, c'est aux chirurgiens à en faire l'application convenable.

A la suite de la dissertation de M. Kesseling , il y en a une de M. Pallas , sur les différentes manieres de tailler. L'auteur s'étend sur la manœuvre & les instrumens que propose M. Thomas , pour exécuter la taille de M. Foubert. Il fait voir que la taille de M. Thomas est essentiellement celle de M. Foubert , qu'elle n'en differe que par la façon dont elle s'exécute. L'instrument de M. Thomas , fabriqué sur le modele du lithotome caché , entre directement dans le corps de la vessie ; tiré alors tout ouvert , il fait une incision du dedans au dehors , sans toucher au col de la vessie , ni à l'uretre. Si dans la manœuvre de M. Thomas , il y a quelques avantages qui ne se rencontrent pas dans celle de M. Foubert , on ne peut nier aussi qu'il y ait bien des inconvéniens , que n'a pas la maniere d'opérer de M. Foubert. Tous ces points sont discutés avec beaucoup de sagacité par l'auteur ; mais brièvement , son objet principal n'étant pas d'examiner cette méthode , mais de faire voir que celle de M. Hawkius , chirurgien Anglois , mérite la préférence sur toutes les autres.

Une these soutenue par M. Bourdelin , médecin de Paris , termine le recueil des morceaux sur les différentes manieres de tailler. L'auteur y examine les avantages & les inconvéniens qui se rencontrent dans toutes les manieres de tailler , relativement à l'état

de la vessie , à celui de la pierre , à sa position , au tempérament du pierreux. Après avoir pesé & apprécié le tout , il conclut qu'on ne doit donner l'exclusion à aucune de ces méthodes ; qu'un chirurgien doit sçavoir les exécuter toutes , & que ce sont les circonstances & les cas particuliers qui doivent la déterminer sur le choix de celle dont il doit se servir.

Les theses sur la taille sont suivies des pièces données sur différens remedes employés pour fondre la pierre dans la vessie , & rendre ainsi l'opération inutile. Elles contiennent beaucoup d'observations , des cures intéressantes , opérées sous les yeux des personnes de l'art. Dans ce nombre de pièces , on n'a pas oublié la these de M. Cantwel , ni celle de M. Macquer , sur le remède de Mademoiselle Stephens. Cette question est discutée d'une maniere satisfaisante.

Dans le nombre des dissertations sur les playes , la quatrieme présente un fait bien singulier. Un enfant avala un épi de bled , après avoir languï pendant quelques mois , il eut un abcès au côté qui s'ouvrit , & d'où on retira cet épi. Cette dissertation renferme plusieurs faits semblables , mais présentés avec toute l'autenticité possible. Il est fait mention dans Vanhelmont , d'un Capucin , qui après la consécration , aperçut une araignée vivante dans le calice , il

l'avalla , non fans beaucoup de répugnance ; Quelques jours après il se forma à sa cuisse droite , un phlegmon qui s'ouvrit , & d'où on retira l'araignée entiere , & qui étoit morte. M. Brechtfel , médecin de Leyde , en faisant sa visite dans l'hôpital , rencontra une femme qui étoit tourmentée de douleurs de colique néphrétique très-vives ; elle se plaignoit d'une douleur pungitive , qu'elle disoit ressentir vers le nombril. Ce médecin ayant examiné avec attention l'endroit où elle souffroit , y apperçut faillir une pointe d'aiguille qu'il retira sans peine ; cette femme se rappella avoir avallé cette aiguille , il y avoit environ trois ans. Blegny dans le mois de Mai de la premiere année de son Journal de médecine , fait mention d'un fou qui avalla un fusil , dont les bouchers se servent pour aiguïser leurs couteaux ; il n'en fut pas incommodé. Peu de tems après il se forma à l'hypochondre droit de cet homme , un abcès qui s'ouvrit , & on en retira l'instrument qu'il avoit avallé ; il guérit parfaitement dans l'espace de deux mois. On a de la peine à concevoir comment s'operent de pareils prodiges. On ne peut cependant les révoquer en doute , quand ils se présentent avec tous les caracteres qu'on peut exiger d'un fait , pour être cru des personnes les moins crédules. On en peut seulement conclure qu'il arrive dans la nature , des choses qu'il est

difficile d'expliquer, & que *des critiques bornés, ou des hommes de mauvaise foi, ne doivent pas pour cela regarder comme fausses.*

Dans la première dissertation on examine si les plaies des intestins grêles, doivent être déclarées des plaies essentiellement mortelles. M. Vater, auteur de cette dissertation, examine cette question, relativement à la jurisprudence médicale. Pour que ces sortes de plaies soient réputées mortelles, il suffit qu'en général elles soient suivies de la mort, & que de cent personnes qui ont été ainsi blessées, il en guérisse à peine une; comme on doit juger que la cause de la mort d'un homme qui a avalé de l'arsenic, est ce même arsenic, quoiqu'il y ait des exemples que des hommes aient pu avaler impunément ce poison.

Il y a dans ce même volume une dissertation de M. Marchant, qui est digne de la réputation de ce médecin; il y examine la mortalité des plaies, en tant qu'elle dépend des différentes circonstances étrangères à ces mêmes plaies. On y trouve une doctrine excellente. Il y attaque avec vigueur la méthode de ces médecins, qui dans les procès-verbaux font tous leurs efforts pour soustraire à la classe des plaies mortelles, bien des plaies qui ont causé la mort. Il montre que le médecin est criminel & mérite toute la

sévérité des loix, quand par ignorance ou par d'autres motifs, il sauve un coupable, donne dans un piège qu'on lui dresse, rend au magistrat, sur un fait singulier, un témoignage qui se trouve démenti par l'événement. On met au-dessus de la nature, des phénomènes dont on découvre ensuite les ressorts ; ce qui tourne à son ignominie,

La dissertation de M. Reichar, donnée à Strasbourg en 1734, est aussi très-intéressante, à l'occasion d'un coup de pistolet, que reçut dans la matrice une femme grosse ; on y examine si les plaies de la matrice sont mortelles. Après avoir donné les raisons alléguées pour & contre la mortalité des plaies de la matrice, il expose son sentiment à ce sujet. Il croit qu'on ne doit pas les mettre dans la classe des plaies essentiellement mortelles, mais qu'on doit les regarder comme mortelles en général ; le danger varie suivant l'état de la matrice. Dans la grossesse, il y a plus de risque, parce que les vaisseaux sont plus dilatés, & qu'ils peuvent fournir plus de sang ; hors de la grossesse, les plaies seront moins dangereuses, les vaisseaux donnant nécessairement moins de sang ; ce qui a fait, selon M. Reichar, que la plaie qui fait l'objet de sa dissertation, n'a pas été mortelle, c'est que l'accouchement s'étant fait aussi-tôt, la matrice s'est repliée

sur elle-même, & les vaisseaux qui ont été ouverts, se sont refermés.

La dissertation sur l'insensibilité de certaines parties, donnée par M. Castell, ne peut qu'être bien reçue. Les expériences ont été faites sous les yeux de M. de Haller. Nous remercions le rédacteur de ne s'être pas contenté d'en donner un extrait, mais de nous avoir mis à portée de répéter ces expériences bien singulieres.

Cette dissertation est divisée en six sections. Dans la premiere on prouve que les tendons sont insensibles; dans la seconde, que les ligamens n'ont aussi aucune sensibilité; la troisieme est employée à prouver que la même proposition est vraie relativement au périoste & au péricrane; la quatrieme, que cela a lieu pour la pie-mere; la cinquieme démontre la même chose pour la pleure; & la sixieme pour le péritoine. On ajoûte aux expériences faites sur les animaux, les observations que fournit la pratique. On discute avec beaucoup de sagacité le sentiment des anciens, & on fait voir que celui qu'on avance sur l'insensibilité de toutes ces parties, n'est point du tout nouveau.

Ces deux derniers volumes de la collection nous font désirer la continuation de cet ouvrage important, que le public reçoit avec empressement,

ESSAIS ET OBSERVATIONS

Physiques & littéraires de la société d'Edinbourg, traduits de l'Anglois, par M. DEMOURS, bachelier de la faculté de médecine de Paris, tom. I. A Paris, chez Bauche, Libraire, quai des Augustins, & D'Houry, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie. Prix relié, 3 livres.

Les observations & essais de médecine d'Edinbourg, ont été si favorablement accueillis du public, que l'on peut raisonnablement présumer que cette nouvelle production ne lui sera pas moins agréable. Divers incidens, & des catastrophes imprévues ont enchaîné pour quelque tems le zèle & l'activité des membres illustres qui composoient cette société, & ont offert à leur attention des sujets moins agréables, mais bien plus intéressans que des recherches sur les différentes parties de la physique. Leur constance cependant, & la droiture de leurs intentions, ont sçu triompher des revers du tems, & surmonter les obstacles.

Ce premier volume que cette société vient de publier en Anglois, & que M. Demours nous donne en François, est composé de XXII articles ou mémoires. La physique

raisonnée & expérimentale comprend à-peu-près la moitié de ce volume ; le reste est rempli par les observations relatives à la médecine.

Nous passons légèrement sur ce qui concerne les loix du mouvement , par M. Henry Home , la force inhérente ou la force d'inertie , la communication du mouvement , l'action & la réaction , la pesanteur , la force des corps en mouvement. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les remarques de M. Stewart , sur les loix du mouvement , & sur l'inertie de la matiere , sur des détails de mathématiques par M. Stewart , sur la cause de l'obliquité de l'écliptique , par feu M. Colin Mac-Laurin , ni sur les changemens subits & surprenans observés sur la surface du corps de Jupiter ; toutes ces matieres sont étrangères à l'objet de notre Journal.

Les observations sur le tonnerre & l'électricité , & sur quelques phénomènes que l'on observe , lorsqu'il fait des brouillards , par M. Ebenezer Mac-Fait , nous ont paru fort intéressantes , & contenir quelques vues nouvelles sur la nature de ce météore , & sur celle du feu électrique , que l'auteur croit être la même que le feu élémentaire.

La dissertation de M. Alston a pour objet de caractériser le sexe des plantes. Il demande si la poussière des étamines est nécessaire ou non à la fécondation des semen-

ces. Quelques anciens avoient avancé que les plantes renfermoient les deux sexes. L'auteur prétend que la poussière des sommets n'est point destinée à la fécondation des semences, parce que, selon lui, le palmier femelle porte des fruits sans le secours du mâle. Il s'efforce de prouver que la poussière des étamines est inutile pour la fécondation des semences, par des expériences tirées de la violette ordinaire. M. Alston croit que cette poussière n'est faite que pour servir d'aliment aux abeilles. Ce sentiment ne paroît pas vraisemblable, & fait voir que l'auteur ignore les expériences lumineuses des modernes, & sur-tout celles de MM. de Réaumur & de Jussieu.

On trouve immédiatement après les expériences sur des sels neutres composés de différens acides, & des sels alkalis, fixes & volatils. Ce mémoire est de M. Plummer. Il fait voir d'abord la régénération du nitre, celle du sel marin. Il donne la composition du tartre soluble, & le produit de sa distillation avec l'huile de vitriol. Il prouve par des expériences que l'acide qui est joint à l'alkali volatil dans le sel ammoniac, est celui du sel marin. Il tire des corollaires très-instructifs de tous ses résultats.

Les expériences & observations sur les eaux minérales de Hartfell, faites à Moffat en 1750, ne sont pas moins intéressantes

que les mémoires précédens. Elles servent à prouver que ces eaux sont ferrugineuses , & contiennent un vitriol de mars naturel ; elles sont fortifiantes & apéritives , utiles dans la gale , les éruptions cutanées , les vieux ulcères extérieurement & intérieurement , dans les maladies de l'estomac , le flux de sang , le crachement de sang , &c. elles conviennent particulièrement dans la consommation.

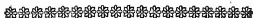
Nous ne dirons rien du mémoire de M. Whytt , sur les différentes eaux de chaux. On peut consulter sur cette matière la traduction que M. Roux nous a donnée de l'ouvrage du médecin Anglois , qui concerne l'eau de chaux pour la guérison de la pierre. Ce traité extrêmement utile , se trouve chez *Vincent* , Imprimeur-Libraire , rue S. Severin.

La propriété vermifuge de la racine de l'œillet d'Inde , extraite d'une lettre du docteur Linning , médecin à Charle-town dans la Caroline , est prouvée par une observation faite sur un enfant qui rendit trente gros vers à la fois. On donne la racine en poudre ou infusée dans l'eau bouillante. Pour un enfant de trois ans , douze grains de la racine prise en substance , font une dose modérée : on la répète matin & soir ; en infusion , il en faut vingt grains pour un enfant du même âge. Cette racine a l'avantage de n'être pas dégoûtante , &

de

de pouvoir être donnée avec sûreté, lorsqu'il y a de la fièvre, sans craindre qu'elle échauffe trop. Ainsi on pourroit aisément en tenter l'effet dans ce pays, où les enfans sont très-sujets aux vers, à cause de la bouillie & de la nature du lait dont on les nourrit.

Ce volume, comme on peut en juger contient beaucoup d'objets curieux, & quelques-uns utiles & intéressans; il répond parfaitement bien à la réputation que la société d'Edinbourg s'est acquise à si juste titre.



O B S E R V A T I O N S

*Sur plusieurs gangrenes de cause interne ;
par M. DARLUE, docteur en médecine
à Caillan.*

Peu de médecins ignorent la vertu anti-septique du quinquina, (a) l'heureuse expérience qu'on en fait tous les jours contre la gangrene, constate encore mieux l'importance de cette découverte; & l'on voit avec plaisir dans les divers ouvrages (b) qui nous

(a) Voyez le traité des substances septiques & anti-septiques du docteur Pringle, tom. 2. p. 183.

(b) Voyez les transact. philosophiques d'Angleterre, tom. 6. 7, &c. Les observations de médecine de la société d'Edinbourg, tom. 2. 3. 4. 5, &c.

l'ont annoncée, l'attention des observateurs à nous détailler des gangrenes, ou toujours guéries, ou leurs progrès contagieux toujours suspendus par l'emploi de cette substance végétale. Paroît-il cependant avéré que le quinquina soit le spécifique de la plupart des gangrenes, ainsi qu'il l'est depuis long-tems des fièvres intermittentes, & généralement de quantité d'affections qui ont un retour périodique ? L'art qui se perfectionne tous les jours, n'a-t-il point encore mis des restrictions à ces faits constamment heureux ? Les gangrenes qui sont précédées par de violentes inflammations, par le phlegmon, l'érésypele, l'anthrax, le herpes ; les gangrenes humides qui viennent à la suite des épanchemens lymphatiques, tels que l'anasarque, l'hydrocele, l'hydropisie ascite ; les gangrenes seches qu'on remarque dans les vieillards sans fièvre, ni lésion considérable des fonctions, ou bien à la suite de quelque maladie qui a désuni les principes du sang, dissipé la lymphe nerveale, & détruit le ton oscillatoire des solides, reconnoissent-elles dans le quinquina un moyen assuré pour leur guérison, sans que son administration précipitée, ou trop long-tems

Le commentaire des aphorismes de Boerhaave, par le baron Vanfwieten, tom. 2. Guisard, traité des plaies, tom. 2. Le Journal de médecine, tom. 7. 8. 9, &c.

continué, soit suivie d'aucun événement défavorable ? C'est ce qu'il manque encore, à mon avis, à l'histoire de cette découverte ; cette partie de l'observation également nécessaire pour arriver à la perfection que l'on cherche, ayant été jusqu'ici peut-être trop négligée. Qu'il me soit donc permis de rappeler ici quelques faits singuliers qui m'ont frappé le plus, dans les différens cas où j'ai ordonné moi-même ce remède. Par la collection d'un pareil nombre de faits bien avérés, il en résultera bientôt un corps de doctrine sur cette matière, également neuve & intéressante.

Un officier Espagnol, d'un tempérament bilieux & sec, atteint dans le courant de l'été de l'année 1748, d'un bubon vénérien, traité primordialement par le chirurgien-major de son régiment, qui appliqua une large trainée de pierres à caustère sur le bubon, alors fort dur & tuméfié, avec fièvre, rougeur, chaleur & douleur pulsative dans toutes les glandes inguinales, fut bien aise de me consulter pour obvier à des nouveaux symptômes survenus depuis peu, & qu'il ne soupçonnoit pas dépendre d'une cause qu'il me tût d'abord. La fièvre que je lui trouvai, avec un pouls très-accélééré, irrégulier & si bas, que j'avois peine à en distinguer les pulsations, une langue rude & sèche, les yeux ternes & plombés, la voix sombre & entre-

coupée, la respiration lésée, & des langueurs momentanées, especes de syncope qui lui prenoient de tems-en-tems, me firent soupçonner quelque inflammation gangreneuse dans les viscères. Après diverses questions, certain de son état, je fis ôter l'appareil; une escarre considérable couvroit toute l'aîne: le bubon applati, & presque tombé en délitescence, avoit fait présumer au malade, par la cessation entière de la douleur, que son nouvel état dépendoit de toute autre cause. Les tégumens des environs se monstroient livides avec des phlictenes ichoreuses; quelques scarifications faites alors sans douleur, constaterent encore mieux la gangrene. Dès cet instant j'employai le quinquina à la dose d'un scrupule, de quatre en quatre heures, dans une décoction vulnéraire & anti-septique. Trois jours après le pouls du malade étoit meilleur, ses langueurs dissipées, & la gangrene n'avoit plus fait de progrès. Je me flattois que les choses iroient de mieux en mieux, mais l'escarre tarda beaucoup à se séparer, la suppuration s'établit encore plus difficilement; il fallut continuer à diverses reprises, quantité de glandes squirreuses, suspendre plusieurs fois l'usage du quinquina, l'édulcorer avec des décoctions pectorales, le donner en infusion: le malade qui avoit une disposition évidente à la phthisie, ne pouvant en supporter un long

usage sans touffer, sans sentir une sécheresse, & une ardeur très-vive à la poitrine, d'où la fièvre venant à augmenter le peu de suppuration que nous excitions par les septiques onctueux & les autres remedes, tarissoit bientôt, & la plaie ne tardoit pas à donner de nouvelles marques de gangrenes. Ce ne fut que lorsque l'on pût appliquer en sûreté le spécifique au mal vénérien, que les choses prirent un meilleur train. Un mois après ayant changé de quartier, j'appris qu'il en supportoit facilement l'administration, son bubon n'étant nullement cicatrisé.

Dans les affections vénériennes, lorsqu'il arrive des cas aussi fâcheux que celui-ci, que la gangrene s'empare de quelque partie du corps, à la suite d'une tumeur, d'un chancre, de glandes abcedées, le quinquina ne réussit pas si bien, & l'on éprouve souvent son inefficacité, sur-tout si les malades ont quelque viscere en souffrance, & que le virus ait fait des grands progrès. Si le quinquina (a) tire sa vertu anti-septique principalement de sa qualité astringente, on voit alors pourquoi sa texture ferme & serrée n'agit point sur des humeurs, dont l'épai-

(a) Tous les astringens paroissent être des puissans anti-septiques, & tous les anti-septiques ont probablement quelque qualité astringente, quoiqu'elle ne soit pas toujours manifeste. *Pringle, traité des substances anti-septiq. tom. 2. p. 199.*

fiffement, la densité, les concrétions, & l'acrimonie font le caractère ordinaire dans la vérole, que les mercurielles ne guérissent que par une espece de dissolution septique de ces mêmes humeurs, & des fibres, comme tout le monde sçait : par une raison contraire, il réussit presque toujours dans les ulcères scorbutiques frappés de gangrene.

Le nommé Moniguet, âgé de vingt-sept ans, d'un tempérament ardent & sanguin, après avoir dansé tout un dimanche en plein air pendant l'hiver de 1749, à Grimaud son pays, eut une inflammation considérable dans tout le corps de la cuisse droite, avec douleur, rougeur & tension; son chirurgien lui appliqua des résolutifs, avec le son bouilli dans le vin, le saigna; l'inflammation augmenta cependant; le malade eut la cuisse roide, immobile & tuméfiée; le chirurgien s'imagina qu'elle étoit luxée : après plusieurs extensions, non sans vives douleurs qu'il lui fait faire, croyant avoir réduit cette prétendue luxation, il appliqua des blancs d'œufs dissous dans l'eau-de-vie, sur la partie affligée, qu'il banda & serra fortement; la fièvre & les douleurs redoublerent aussi-tôt; il saigna son malade, & le purgea une seconde fois; surpris que la médecine n'amenoit aucune évacuation, il appella un de ses confreres, qui l'engagea à repurger encore le malade. Une superpurgation que cette

médecine occasionna , fit cesser entièrement la douleur , & ce dernier plus tranquille à l'extérieur , donna à présumer au chirurgien , que sa guérison étoit prochaine ; les parens qui le voyoient pourtant fort inquiet , n'en penserent pas de même , & m'appellerent dans ces circonstances : mêmes symptomes qu'à l'officier Espagnol : le malade ne me parlant pas de sa cuisse affectée , son pouls également misérable , sa langue raboteuse , son air farouche , égaré , me firent soupçonner quelque gangrene naissante. Après une histoire plus exacte de la maladie , je fus au fait ; l'on découvrit la cuisse , où j'apperçus la gangrene qui s'étendoit depuis le genou sur toute sa partie latérale externe , jusqu'à l'aîne. De profondes scarifications pratiquées sur le champ , n'amenerent qu'un peu de sérosité sans douleur. L'on appliqua des topiques convenables , le malade prit du quinquina , de trois en trois heures , deux jours après la gangrene se changea en sphacele , il tomba dans le délire , & mourut.

Les gangrenes qui viennent à la suite d'une violente inflammation , dans des parties aussi considérables que la cuisse , où se distribuent tant de nerfs & de vaisseaux sanguins , & dont la membrane aponévrotique qui enveloppe les muscles , est si susceptible d'irritation & d'étranglement , ne reconnoissent point dans le quinquina un moyen propre

pour arrêter leur progrès, sur-tout si la cure primordiale de l'inflammation a été négligée comme ici. Ce n'est jamais qu'aux dépens des parties internes vivement enflammées, qu'après l'arrêt du sang & des humeurs dans leurs vaisseaux, & leur engorgement successif, que la cuticule, le pannicule adipeux, & les muscles externes se relâchent, se corrompent & se putréfient. Comment veut-on que le quinquina réussisse alors dans une gangrene où les vaisseaux sont trop pleins, & le sang trop dense & trop épais ? Le même remède en augmentant la tension des fibres, & l'épaississement du sang, l'accélère plutôt, & ne manque pas d'occasionner tous les accidens fâcheux, auxquels on doit s'attendre en pareil cas. Quoiqu'une cause externe, telle que les topiques astringens & repercussifs, jointe au bandage trop serré, eussent principalement contribué au développement contagieux de cette gangrene, j'ai pourtant noté ce cas-là, & j'en pourrois citer une quantité d'analogues, pour faire voir à combien de suites plus dangereuses que le mal même, conduisent souvent l'ignorance & la témérité. L'on rendroit un grand service à l'humanité, si l'on composoit une histoire des maladies mal traitées, ainsi que des symptômes produits par une méthode contraire à la saine pratique.

Le nommé Maurin de Montauraux, âgé

de soixante-quatre ans, d'un tempérament bilieux, fut atteint en 1754, d'un phlegmon, sur la partie latérale interne de l'avant-bras, bientôt l'inflammation gagne tous les muscles fléchisseurs des doigts, & s'étend jusqu'au coude. Le traitement peu méthodique que cet homme-là employa d'abord pour résoudre l'inflammation, la fit dégénérer en partie en gangrene. J'arrive dans ces occurrences : je trouve les tégumens de l'avant-bras, pâles & livides, avec des vésicules de part & d'autre. Une fluctuation sourde dans l'intérieur des chairs directement sur le muscle carré, m'oblige à ordonner les ouvertures & les débridemens convenables, après quoi ayant mis le malade à l'usage du quinquina, j'eus la satisfaction de voir quelques jours après la gangrene s'arrêter, la suppuration s'établir uniformément, & le pus devenir louable & bien conditionné. Quelques fuffées qui se firent dans la suite le long des tendons fléchisseurs, jusqu'au ligament annulaire, jointes aux nouvelles ouvertures, qu'il fallut pratiquer, rendirent la curation plus laborieuse. Le malade s'ennuya, pécha contre le régime, & quitta tout-à-fait le quinquina. La plaie ne tarda pas à se montrer sèche & blafarde, la suppuration à tarir, & des nouvelles phlictenes à nous annoncer une gangrene naissante ; appelé de rechef par son chirurgien, j'insistai pour qu'on donna

le quinquina au malade , moyennant quoi les choses retournerent à leur premier état , & après deux mois de panîement , l'on parvint à amener une cicatrice difforme , suivie de roideur & de contraction dans les tendons fléchisseurs du sublime & du profond , qu'on ne pût dissiper que fort long - tems après.

Le quinquina réussit presque toujours dans de pareilles gangrenes , sur-tout lorsque le sujet est bon , qu'il n'a point de vice intérieur , il rétablit les suppurations , prévient l'infection des humeurs par ses repompe-mens du pus toujours funestes , donne du ton aux fibres relâchées , corrige les digestions , & dissipe les retours périodiques des fièvres qui surviennent ordinairement : dans les affections érétyelateuses, où les étranglemens , la chaleur , l'évasion occasionnent si promptement la gangrene , il faut avoir fait précéder les saignées , les minoratifs & les délayans convenables , sans quoi l'on a bien de la peine à arrêter ses progrès.

Le nommé Moreau de Saint-Césaire , qui avoit l'année derniere tout l'avant-bras enflammé par une tumeur érétyelateuse , ayant pris du quinquina pour combattre la gangrene naissante qui s'emparoit de la cuticule , eut des redoublemens de fièvre plus vifs , une ardeur , une sécheresse de bouche , qui obligèrent de revenir à la saignée , après quoi

la gangrene ayant cédé au quinquina, tous les tégumens mortifiés tomberent d'eux-mêmes, & le corps des muscles mis à nud, donna du jour aux parties abcedées. La cure fut longue & laborieuse, par les sinus & les fusées que les grandes suppurations amènent presque toujours.

Le sieur A. docteur en médecine, d'un tempérament bilieux, sanguin, atteint d'une paralysie incomplète des jambes avec roideur, amaigrissement, & tension qui lui permettoit à peine de faire quelques pas, après bien des remèdes tentés inutilement, essaya de ranimer ces parties, l'été de l'année 1754, par un bain de fumier. Le premier n'agit point, le second lui ayant donné quelque sentiment de douleur au dos, il se fit examiner les parties, où l'on trouva une escarre considérable qui occupoit la moitié de la fesse droite, sur quoi quelques chirurgiens ayant été appelés, ils prononcèrent que c'étoit la gangrene, & qu'il en falloit arrêter le cours par des scarifications & des topiques spiritueux. M. A. voulut essayer auparavant la vertu du quinquina. Je le trouvai le soir même, qu'il en avoit pris quelques verres d'une forte décoction, vingt-quatre heures après il se forma une ligne de séparation entre les chairs mortifiées & le vif. La suppuration s'y établit insensiblement, & l'escarre

fut enlevée avec facilité. Deux mois de pansement guérèrent ensuite la plaie (a).

(a) M. Vandermonde que le malade consulta en 1756, attribue la cause de cette maladie, à une humeur scorbutique qui s'est jetée principalement sur les nerfs lombaires, & sur cette partie de la moëlle épinière renfermée dans l'os sacrum ; quoique le scorbut proprement dit, soit très-rare dans cette province, où la sécheresse du climat, & l'élasticité de l'air rendent le sang moins propre à contracter une dissolution lente & putride, & que cette maladie nous vienne presque toujours d'ailleurs, l'on découvre pourtant des affections analogues à celle-ci, & marquées sous des dehors qui peuvent en imposer aux plus clairvoyans. Il n'y a pas long-tems qu'un jeune ecclésiastique de Montauroux, vint me consulter pour une difficulté considérable qu'il avoit d'ouvrir la bouche, les tendons des masseters paroissant si contractés, qu'il ne pouvoit user de la mastication qu'avec peine, par la contraction de la machoire inférieure. Des douleurs nocturnes dans toutes les parties du corps, avec deux exostoses, l'une au milieu de la clavicule droite, & l'autre à son articulation avec l'acromion, & qui me parurent dépendre plutôt d'un vice du périoste, que de l'os même, s'y joignoient encore. Je pensai d'abord que le virus vénérien jouoit ici le principal rôle ; mais après diverses interrogations, ayant constaté la pureté des mœurs de cet ecclésiastique, ainsi que de ses parens, je tournai mes vues du côté du scorbut, déterminé principalement par un symptôme qu'Eugalenus met au rang des plus sûrs diagnostics de cette maladie ; sçavoir l'irrégularité & l'intermittence du pouls. En effet les gencives ne tardèrent pas à devenir molles, blanchâtres, livides, & à verser du sang

Quoique cette gangrene dépendante de cause externe, dût principalement son origine aux sels âcres & volatils du fumier, qui cautérisèrent les chairs du malade, on voit que le quinquina en empêcha la contagion aux parties adhérentes très-promptes à la mortification par l'état de paralysie & d'amaigrissement où elles sont déjà, tant les irritans & les sinapismes sont à craindre en pareil cas. Il est également dangereux d'attaquer les anasarques, les bouffissures par des vésicatoires & des caustiques, comme font quelques-uns, la gangrene qu'une sérosité ichoreuse & corrompue amène bien souvent, ne cède point au quinquina.

Le sieur Colomb de Saint-Césaire, âgé d'environ soixante ans, d'un tempérament phlegmatique, fort sujet à la goutte depuis l'âge viril, dont les paroxysmes lui prenoient régulièrement tous les hivers, en fut attaqué plutôt que de coutume dans l'automne de 1756. Pendant les vives douleurs qui se faisoient sentir dans les ligamens & les articulations du pied gauche, s'étant frotté plusieurs fois cette partie contre les draps, il se

au moindre frottement. Les articulations du genou se tuméfièrent, il s'éleva des pustules, des taches noirâtres sur plusieurs parties du corps, qui rendirent encore moins douteux le scorbut. Les antiscorbutiques âcres, les altérans, les laiteux, &c. ont dissipé cette affection en grande partie.

fit une légère écorchure sur la peau , qui dégénéra peu-à-peu en ulcere , & occupa insensiblement quelques phalanges des doigts du pied. Cet ulcere se montra presque toujours sec , & sans beaucoup de suppuration. Les phalanges parurent dans la suite entièrement cautérisées & sans sentiment , le métatarse pâle , livide , un peu tuméfié avec des vésicules. La gangrene ne fut plus douteuse à cet aspect , gangrene sèche , & sans la moindre goutte de sérosité. L'on amputa deux doigts du pied entièrement sphacelés , & dont l'odeur infecte & cadavereuse n'étoit plus supportable , & l'on appliqua des spiritueux sur le métatarse , dans l'intérieur duquel le malade ressentait quelquefois de vifs élancemens. Rien de tout cela n'arrêtoit la gangrene qui , dans une marche assez lente , faisoit pourtant des progrès marqués d'un jour à autre , & l'on craignoit d'en venir encore à l'amputation. L'ayant visité dans cet état , je le trouvai sans fièvre , poussant de tems en tems les hauts cris , point de suppuration à la plaie considérable , que l'amputation des gros doigts avoit laissée ; les os mis à nud , se montraient noirs & secs , ainsi que les parties voisines des autres phalanges , & tout le dessus du pied paroissoit couvert de taches gangréneuses.

J'ordonnai le quinquina au malade , pris en décoction de six en six heures , parce que

j'e prévis qu'il faudroit en faire un long usage. Quelques jours après nous apperçumes que la gangrene s'étoit arrêtée, la suppuration fut plus lente à venir, & les plumaceaux que l'on chargeoit de septiques convenables, tels que le *flirax*, l'emplâtre de *Nuremberg*, dissous dans une décoction antiseptique & vulnéraire, tarderent long-tems à faciliter la séparation des escarres gangreneuses, & à être baignés de quelque peu d'humidité. Enfin la suppuration parut s'établir, & le malade n'avoit plus besoin du quinquina, & conséquemment il fut supprimé. Dès le jour même les bords de la plaie devinrent plus secs, & le pus ne tarda pas à tarir tout-à-fait, la gangrene alloit vraisemblablement en être les suites. Pour la prévenir, j'insistai que le malade reprit encore le quinquina, ce qu'ayant fait un plus long espace de tems, la plaie suppura de rechef, & lorsque les os furent tout-à-fait recouverts, que les chairs pouffoient considérablement, que le pus en un mot nous parut louable & bien conditionné, nous quittames entièrement le quinquina, dont le malade supporta le long usage, sans nulle incommodité apparente : il n'en fut pas de même dans le cas suivant.

M. de B. ** d'un tempérament sanguin, & d'une très-bonne constitution, quoique eptuagenaire, & de plus mangeant beau-

coup, fut atteint d'une dyffenterie avec fièvre, au mois d'Août de l'année dernière, pendant le cours d'un petit voyage qu'il fit au voisinage de sa terre; cette maladie traitée peu méthodiquement, & particulièrement avec des astringens & des narcotiques, le retenoit encore au courant d'Octobre; la fièvre qui n'avoit point discontinué, avoit des redoublemens vers le soir, & le malade qui avoit eu trois fois des légères atteintes de goutte, se plaignoit alors d'une vive douleur dans le corps du pied droit. Divers topiques sans choix, furent mis en usage pour la combattre : les spiritueux, les émolliens, les anodins, les répercussifs, le tout fort inutilement. La douleur se calmoit quelquefois, & lorsqu'elle se faisoit sentir, c'étoit avec un sentiment de chaleur & d'évasion, qui sembloit déchirer les muscles internes du pied; nulle éruption au dehors, seulement le corps du pied étoit froid au toucher, la peau décolorée & fort pâle; l'on croyoit toujours ce nouvel état dépendant de la goutte, & comme le flux dyffentérique avoit cessé depuis quelques jours, que le malade ufoit même d'alimens solides, on ne s'allarmoit pas beaucoup sur les suites d'un mal qu'on méconnoissoit. Ayant été appelé dans ces circonstances, je le trouvai avec un pouls fiévreux, mais si petit & si concentré, qu'il s'éclipsoit plusieurs fois dans la
journée,

journée ; par des légères défaillances qui accompagnoient son état. Le matin surtout, on n'y distinguoit plus des pulsations. Sa langue étoit rude & sèche, & le corps du pied malade, devenu presqu'insensible, & plus desséché, que le pied sain qui étoit couvert de vésicules & de phlyctenes de part & d'autre. La gangrene ne me parut point alors méconnoissable, gangrene d'autant plus à craindre, qu'elle venoit à la suite d'une longue dysenterie, qui ne pouvoit qu'avoir relâché considérablement les fibres intestinales, détruit les forces digestives de l'estomac, & porté les humeurs à un point de dépravation extrême. Je crus n'avoir rien de mieux à faire pour en arrêter les progrès, que d'ordonner le quinquina dont je fis faire une forte décoction, & dont je fis prendre quelques verres au malade pendant le jour même.

M. Cola, lieutenant de M. le premier chirurgien à Draguignan, ayant été appelé dans la suite, nous mîmes en usage tous les topiques usités contre la gangrene, les spiritueux, les volatils, les balsamiques ; & les vésicules ouverts, nous découvrîmes la cuticule d'une couleur obscure & rougeâtre ; le sentiment & la douleur étoient presqu'évanouis, quoique les tendons & les muscles eussent encore un reste de mouvement.

Le quinquina au bout de quinze à vingt jours dissipa les langueurs, releva le pouls ;

rectifia un peu les digestions , & donna du ton à l'estomac. Il étoit des momens où le malade paroïssoit sans fièvre , moyennant quoi nous lui prescrivîmes un régime analeptique & plus nourrissant ; des bouillons ; des décoctions vulnéraires stomachiques accompagnoient ce régime ; il parut à vue d'œil , que son visage , sa voix & son pouls reprenoient de la vigueur , la gangrene n'en alloit pas mieux pour cela , elle gagnoit déjà les malléoles , & tout le corps du pied n'étoit plus qu'une masse noire , insensible & cautérisée. Ayant trouvé à propos d'y faire des scarifications , pour juger du progrès de la mortification dans l'intérieur du pied , nous découvrîmes les muscles noirs & sphacelés , & les tendons aussi desséchés qu'une momie , sans beaucoup de mauvaise odeur par le défaut d'humidité qui manque à ces sortes de gangrene.

Deux mois après il n'y avoit aucune marque de séparation du mort au vif ; seulement on commença à remarquer une ligne circulaire & blanchâtre sur la peau , qui touchoit immédiatement les parties mortifiées , les douleurs s'y faisoient sentir avec vivacité , & à mesure que la gangrene repassoit les malléoles , l'on voyoit cette ligne s'étendre sur les parties supérieures de la jambe , & suivre constamment le progrès de la mortification , le reste de la jambe n'étoit qu'un

peu tuméfié , sur-tout aux approches de cette ligne , que nous jugeâmes à propos de couvrir de quelque septique onctueux & antiseptique , afin de faciliter l'ouvrage de la nature , & d'amener la suppuration que nous attendions , tandis que nous n'employions sur le pied , qu'une simple décoction vulnéraire & balsamique , pour le préserver d'une entière putréfaction.

Au mois de Décembre , le malade ayant été très-souvent au bassin , & craignant que la dyssenterie ne reparut , nous lui donnâmes une légère potion corroborante , avec demi-dracme de rhubarbe seulement , qui ne le mena que trois ou quatre fois , dès le soir même la jambe se tuméfia jusqu'au genou , & la gangrene fit un peu plus de progrès. En Janvier , elle en occupoit le tiers ; de tems en tems l'on trouvoit quelque peu d'humidité sous les plumaceaux , & le cercle blanchâtre devenu plus étendu & plus douloureux , nous annonçoit une prochaine séparation du vif au mort , tems marqué pour l'amputation. Le malade ufoit toujours du quinquina , sans nulle incommodité apparente. Le froid ayant été plus vif dans cette saison par la chute des neiges , sur-tout dans un climat tel que celui de la terre de B. . . il fut pris d'une affection catharrale , avec étouffement & toux continuelle : dès-lors tout alla de mal en pis ; la fièvre s'alluma ;

des douleurs vagues se firent sentir dans toute l'habitude du corps, la jambe & la main saine, devinrent presque paralysées, & le malade ne pouvoit plus se remuer, sans pousser les hauts cris. Pour adoucir le quinquina, que nous jugeâmes se porter à la poitrine, & favoriser l'affection catharrale, nous donnâmes des pectoraux, des décoctions mucilagineuses, des bouillons avec la tortue, & les plantes vulnéraires & balsamiques, qui procurerent des soulagemens apparens.

En Février, la gangrene s'arrêta entièrement. La ligne de séparation que la nature tentoit depuis long-tems, étoit alors bien profonde, & le cercle blanchâtre qui accompagnoit successivement la mortification également terminé, fournissoit du pus soir & matin, il s'en écouloit même du corps des muscles internes; en un mot la suppuration parut être bien formée; mais le malade étoit alors dans un état déplorable; un œdème universel s'étoit emparé de tout le corps, la fièvre, les douleurs, la toux, le dévoiement, des nouvelles gangrenes qui se formoient de toutes parts au dos & aux fesses; par une posture toujours uniforme, & l'infection des déjections terminerent ses souffrances après quatre mois de traitement.

La gangrene dans les vieillards reconnoît tant des causes, qu'il seroit trop long d'en

faire ici l'énumération. L'appauvrissement de leur sang, la circulation de ce fluide rallentie, la coalescence, l'oblitération des vaisseaux, leur ossification (a) même, en amenant des dépôts, la stagnation des humeurs, occasionnant leur acrimonie & leur dépravation, des tumeurs cachées dans les viscères, venant à comprimer les grands vaisseaux, peuvent également amener la gangrene. Hildanus (b), M. le baron Van-swieten ont vu arriver ce cas par des flatuosités, qui distendant trop le colon, comprimoient les iliaques, d'où la stupeur, la lividité, le froid & la gangrene se montrèrent au pied gauche. Ces sortes de maux ont été regardés de tout tems, comme incurables, & les meilleurs praticiens se contentoient d'appliquer seulement quelque topique vulnéraire & balsamique, sur la partie mortifiée, pour la préserver d'une corruption totale, & de soutenir les forces du malade, par un régime & les remèdes appropriés. S'il est quelque gangrene pareille qui ait cédé au quinquina; ç'a été dans des circonstances plus favora-

(a) *Incurabilis gangrenæ causam docet historia medica, quando arteriæ quædam sic ossæ factæ obriquerunt ut nec cedere possint sanguini cordis vi impulso, neque se contrahere. Commentaria in aphorism. Boerhaav. Vanswieten. tom. 1. de gangrenâ.*

(b) *Van-swieten, loco citato. Hildan. Tulpius, observat. medicæ, lib. III, &c.*

bles, & rarement à la suite d'une maladie aussi fâcheuse que la dyffenterie; vouloit en arrêter le progrès par la séparation des parties gangrénées, c'est une témérité condamnable, & toujours suivie d'un funeste succès. L'on ne peut l'obtenir qu'en procurant une louable suppuration aux parties voisines saines; la nature n'a pas d'autre voie pour y parvenir; elle y travaille tant qu'elle a des forces, & qu'elle est heureusement secondée par le génie de l'artiste qui cherche à combattre le mal. Cette ligne douloureuse, ce cercle blanchâtre que nous remarquons constamment autour des parties mortifiées de notre malade; qu'étoit-ce, si ce n'est un signe apparent de suppuration que la nature élaboroit imparfaitement, pour faire naître la vraie suppuration, que nous tâchions de favoriser par les moyens les plus convenables: en hâter le moment par l'amputation sur le vif, c'est donner occasion à la gangrene de s'emparer aussi-tôt du moignon, & d'accélérer la perte du malade (a).

Les douleurs, la chaleur, l'érosion, qui affectent ordinairement les parties voisines de la mortification, un état obscur de phlogose où elles se montrent constamment, doi-

(a) Voyez les Mémoires de l'académie de chirurgie, tom. 2. 3. Le Traité de la gangrene de M. Quésnay, &c.

vent interdire également les scarifications sur le vif, moyen propre à prévenir la stagnation des fucs & leur dépravation, dans les gangrenes de cause externe qui se communiquent par contagion, ce qui n'a point lieu ici, où le sang dépouillé de ses principes vitaux, sa masse désunie, inhabile à la nutrition, & à la vie des parties, amène plus lentement la flaccidité, le desséchement & la mortification, tandis qu'il corrode par ses sels acrimonieus & septiques, les parties encore en vie, & les dispose au même état; les scarifications que l'on pratique alors sur le vif, occasionnent souvent des hémorragies, un écoulement de sanie, que rien ne peut arrêter, & la gangrene en est toujours le produit. Fondés sur ces principes, nous nous bornions seulement à corriger les vices du sang, à rétablir les forces du malade; ç'auroit été beaucoup si le quinquina eût pu l'opérer; son effet n'est pas ordinairement tardif, ainsi qu'on peut le remarquer dans les diverses observations citées ci-dessus: autrement il est toujours prudent de se défier de son long usage, sur-tout lorsque la fièvre, les dépôts inflammatoires, & mille autres obstacles viennent traverser son action. Je laisse les gangrenes qui sont le produit des fièvres putrides, malignes, pestilentielle, des affections de la gorge, de l'esquinancie, des aphtes dans les enfans, &c. où le quin-

quina peut faire des grands biens , & principalement lorsque l'on trouve le moment applicable d'en féconder l'action par l'alcali volatil.

O B S E R V A T I O N

Sur la communication du mal vénérien par une voie rare , par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY , docteur en médecine à Fougères.

Depuis que le mal vénérien a été apporté en France vers l'an 1496 , au retour de l'armée qui avoit servi sous Charles VIII , à faire la conquête du royaume de Naples , l'observation étayée sur l'expérience , a constaté que le virus vérolique se communiquoit ordinairement par des parties seulement couvertes de l'épiderme , la contagion , par des parties enveloppées des autres tégumens , a été regardée si difficile & si rare , que M. Astruc (a) , pour en assurer la possibilité , a rapporté le témoignage d'Antoine le Cocq , & de Jacques Vercelloni. Le fait que je décris ici , étant assez conforme à l'observation de ces deux auteurs , tend à con-

(a) M. Astruc , *Traité de morb. vener. lib. 11, cap. 1.*

firmier leur autorité sur ce sujet ; d'ailleurs il fera toujours intéressant pour les personnes , qui par leur état sont exposées à cette dernière voie de contagion , & qui n'ayant rien à se reprocher du côté des mœurs , ne peuvent le plus souvent croire être infectées du moindre attribut de la vérole , dans le tems même qu'elle est confirmée.

Un chirurgien dont la réputation est justifiée par des succès journaliers , avoit des dartres farineuses sur plusieurs parties du corps ; il croyoit les avoir gagnées , en ouvrant & en pansant un abcès d'un homme , qui depuis long-tems étoit attaqué de dartres vives. Environ un mois après , il éprouva la violence d'une fièvre continue , dont il fut guéri dans l'espace de trois semaines , par les secours que la médecine a coutume d'employer en pareille occasion : cependant après la convalescence , les dartres se multiplièrent , & sur-tout une qui étoit survenue sur l'avant-bras droit , fit des progrès rapides ; le malade se détermina à un traitement approprié à la cure de cette maladie ; mais quelque long & varié qu'il fût , tant à l'intérieur qu'à l'extérieur , la dartre de l'avant-bras y fut rebelle , & devint rongeante & coulante , les autres se dissipèrent pour la plus grande partie ; mais bientôt elles furent remplacées par des taches plates , d'inégale grandeur ; les unes de couleur de rose &

purpurines, les autres de couleur jaune; ce symptôme inquiéta le malade, & l'engagea à consulter de nouveau un médecin, qui regardant ces taches comme dépendantes d'une affection scorbutique, compliquée avec une humeur dartreuse, conseilla de marier les remèdes anti-scorbutiques, avec ceux dont on faisoit usage pour le traitement des dartres : bien loin d'en retirer de l'avantage, il paroissoit chaque jour de nouvelles taches sur la peau; dans l'espace d'un mois, elles s'étendirent sur les cuisses, le bas-ventre, la poitrine, les lombes, les épaules, le cou, le front & toute la partie chevelue de la tête; il s'y joignit des tubercules durs, secs, écailleux; des tumeurs dures, calleuses dans les glandes conglobées du cou, des aisselles & des aines, un teint pâle & livide, un amaigrissement considérable, & un foiblese dans les membres.

Tel étoit l'état de ce malade, lorsqu'il m'invita à le visiter. Ma première attention fut de ramener cette maladie à sa vraie classe, & pour cet effet tirer du malade même les éclaircissements nécessaires (a). *Vix credi potest quanto studio, quantâque industriâ indigeant medici in illis exquirendis causis, quæ morbo occasionem dederunt : idem ægrî*

(a) Bagliv. de morbor. successionibus, & reliq. cap. V.

patienter & figillatim aperire easdem debent pro desumendis indicationibus curativis morbi, rectèque dirigendis remediis. Ainsi quoique la sagesse & la vertu de ce malade me fussent connues, je lui annonçai que je croyois bien sincèrement qu'il y avoit une vérole confirmée. Comment (répliqua-t-il, irrité de mon diagnostic) pouvez-vous croire que je sois attaqué de cette espèce de maladie, lorsque je vous dis que je n'ai jamais eu de commerce qu'avec mon épouse, de la bonne conduite de laquelle je suis aussi certain que de la mienne même ? Je lui représentai que le commerce charnel étoit bien à la vérité la voie de la contagion la plus certaine & la plus fréquente, mais qu'il y en avoit encore plusieurs autres, à quelques-unes desquelles la profession même l'exposoit (a). *Venerea lues solo externo attacku frequentissimè primò gignitur.* Après un examen réfléchi, il se ressouvint d'avoir accouché une femme vérolée, & peu de tems après d'avoir été attaqué des dartres ; l'enfant n'étoit point à terme, & se présentait mal ; la mère, épuisée par une longue suite de maladies, ne faisoit que de foibles efforts ; le chirurgien fut obligé de retourner l'enfant dans la matrice, l'accouchement fut périlleux, long & difficile. Cette circonstance lui rap-

(a) Herman. Boerhaav. *tract. med. de lue aphrodisiaca.*

pella la suivante. Environ quinze jours après cet accouchement, le malade fut attaqué au bout du doigt du milieu de la main droite, d'une pustule phlegmoneuse qui abcéda, & lui fit tomber l'ongle; vers le même tems, il eut un engorgement fort douloureux dans les glandes des aisselles du même côté, & cette époque fut de plus celle de la naissance de la dartre rongéante qui occupoit l'avant-bras droit.

Ces circonstances me confirmèrent dans mon premier jugement, & ébranlèrent le malade dans son opinion négative, sans le convaincre. Pour y réussir, je l'engageai à faire une attention particulière aux réflexions suivantes.

1°. Aux trois vices locaux arrivés à la main & au bras droit, dont le malade s'étoit surtout servi pour accoucher cette femme. Il est naturel de conjecturer que le virus vérolitique s'étoit introduit par cette partie, quoique le chirurgien n'y eût alors ni dartre, ni plaie (a). *Atque in primâ hâc infectione, hanc unicam observamus differentiam, quod si loca primò læsa, cutæ obiecta sint.... tum & natum ibi ulcus pessimi moris, difficillimè sanabile & plerùmque corpori toti ab hoc contagio metuendum erit: quoniam videtur efficacissimæ malignitatis venenum quod*

(a) Hermann Boerhaave, loco *suprà citato*;

Solidam cutim penetret & exurat. Il en avoit effectivement reçu toute la facilité qu'on peut demander : les pores de la peau devoient être bien ouverts, & par la fatigue qu'éprouva pendant un accouchement si laborieux, & par la chaleur du lieu, où la main & l'avant-bras droit furent long-tems exposés.

2°. A l'impossibilité de détruire entièrement les dartres par les remèdes auxquels elles ont coutume de céder. Si ces dartres, quelque tems après leur naissance, n'avoient pas contracté un caractère vérolique, elles n'auroient pu résister au traitement d'une fièvre continue qui a duré trois semaines, & pour laquelle le malade fut saigné quatre fois, fit usage de tisanes apéritives, d'apozèmes altérans, d'émulsions, de lavemens & de purgatifs réitérés trois fois. Si l'on croit ces remèdes insuffisans, elles auroient certainement été dissipées par les remèdes apéritifs, diaphorétiques & fondans, auxquels le malade fut ensuite assujetti, & par l'application extérieure d'onguens, de pomades & de linimens appropriés à ce mal ; cependant la dartre de l'avant-bras ne fit qu'augmenter, & de farineuse qu'elle parut d'abord, elle passa insensiblement à une dartre rongéante & chancreuse. C'étoit bien alors qu'un médecin éclairé auroit dû soupçonner pour obstacle à la guérison, le *quid*

divinum d'Hippocrate, que l'on interprète aujourd'hui devoir être la complication d'un virus scorbutique, scorphuleux ou vérolique, & ne pas se tromper au choix.

3°. A la variété & à la succession constante de nouveaux signes univoques de vérole, tous les remèdes que le malade avoit pris depuis quatre mois, émoussèrent l'activité du virus vérolique; & en retardèrent le progrès; néanmoins son mélange avec l'humour muqueuse couvrit bientôt la peau de taches; que l'on confondoit d'autant plus mal-à-propos avec des taches scorbutiques, que celles-ci (a) ne paroissent jamais, que les gencives ne soient auparavant ulcérées, fongueuses, & les jambes livides, ce qui marque évidemment un scorbut confirmé. D'ailleurs il s'y joignit aussi-tôt deux autres symptômes pathognomoniques, savoir les tumeurs lymphatiques des glandes du cou, des aisselles & des aines; les tubercules cutanés, durs & peu élevés, que j'annonçai devoir être bientôt suivis d'ulcères en différentes parties (b): *Sensim elatum magis, tensum jamque dolens tuberculum hoc, in apice eminente rumpitur, materiem fundit; hæc deterfa assidue manat iterum,*

(a) M. Astruc, *tract. de morb. vener. lib. IV. cap. IV.*

(b) Herman Boerhaav. *tract. med. de lue aphrodisiaca.*

nec sistitur, nec separationem à sanis supplicando facit.

Ces considérations forcèrent enfin le malade à juger comme moi du caractère de sa maladie ; il ne lui restoit plus à desirer que la preuve tirée du traitement qui lui convenoit, & auquel il se soumit. Pour cet effet il fut saigné, rafraîchi, purgé & prit dix à douze bains d'eau tiède ; ces remèdes le conduisirent à quinze frictions d'onguent mercuriel, pendant lesquelles il eut une sputation plus fréquente que dans l'état naturel : la salivation fut attentivement reprimée par des purgatifs placés à propos dans les jours intermédiaires des frictions ; on n'étoit pas parvenu au milieu de ce tems, que les taches de la peau, les tubercules & les tumeurs lymphatiques des glandes conglobées se dissipèrent ; la dartre de l'avant-bras droit se soutenoit, mais les bords cessèrent d'être calleux ; on appliqua dessus l'onguent mercuriel mêlé avec le basilicum, & bientôt elle se dessécha entièrement au moyen de l'eau seconde de chaux ; On termina enfin la cure par l'usage du lait pris soir & matin, coupé avec moitié de tisane de squine, observant de purger le malade au commencement, au milieu & à la fin.

Un succès aussi marqué nous conduisit à une seconde & dernière preuve, en enga-

geant le malade à me consulter sur l'état de son épouse. Depuis trois mois elle étoit atteinte d'une violente douleur de tête, qui avoit résisté à un grand nombre de remèdes ; il s'y étoit joint une fièvre lente, un grand amaigrissement, des insomnies, des douleurs dans les membres, & un flux menstruel de moitié plus abondant qu'à l'ordinaire, & qui antécipoit chaque fois sur le tems de son retour périodique : le mari me confessa qu'il n'avoit cessé d'habiter avec sa femme, que lorsque je l'eus tiré d'erreur sur le caractère de sa maladie : je regardai ces accidens comme une suite de communication de virus vérolique ; en conséquence on fit pratiquer à la malade les mêmes remèdes, & elle fut parfaitement guérie : depuis ce tems elle est heureusement accouchée d'un enfant bien constitué, & qui vit.



REFLEXIONS ET OBSERVATIONS

Medico-chirurgicales sur le traitement de la grenouillette, par M. SOULLIER, écuyer, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, conseiller-médecin ordinaire du Roi.

Tous les praticiens en médecine & en chirurgie, connoissent cette tumeur qui se forme assez souvent sous la langue par l'amas de la salive dans les glandes sublinguales, laquelle est quelquefois compliquée avec la tuméfaction des glandes conglobées qui les avoisinent. Les Grecs l'ont nommée βατραχος; les Latins, *ranula*, les François, *grenouillette*, ainsi dite, selon l'opinion la plus vraisemblable, parce que ceux qui en sont attaqués, croassent en parlant. J'omettrai ici ses qualités tactiles, sa figure & son volume, parce que ces circonstances sont très-variables, & que son caractère vraiment distinctif, naît de sa situation.

Le traitement le plus général de cette maladie dans les hôpitaux, & chez les particuliers, est absolument conforme à la méthode donnée par les auteurs anciens & modernes qui conseillent le fer, & quelquefois le feu, comme les seuls moyens efficaces, sur-tout

quand la tumeur est considérable ou ancienne. On lit dans ces mêmes auteurs qu'il est souvent nécessaire de réitérer l'opération. Je pourrois en citer nombre d'exemples extraits de leurs ouvrages. Je me contente du plus récent. J'ai lu dans les mémoires de l'académie de chirurgie, publiés en cinquante-sept, page quatre cens soixante-deux, qu'on n'a pu parvenir à la guérison radicale d'une grenouillette, qu'en incisant la tumeur dans toute son étendue, à la troisième opération, elle n'avoit pourtant que le volume d'une noix. Je connois une personne attachée à M. le maréchal de Thomon, qui confiée à un médecin & à un chirurgien très-recommandables par leurs lumières, a été opérée plusieurs fois inutilement.

La cruauté & le peu de succès de ce traitement ont été les premiers motifs de mes recherches, pour lui substituer des moyens plus doux & plus efficaces; l'analogie qu'on a remarqué entre la conformation des glandes des intestins, & les glandes de la bouche, celle qui existe encore entre les liqueurs que ces glandes, le pancréas & les glandes gastriques séparent du sang; enfin le succès avec lequel on fait diversion, par le moyen des purgatifs, aux distensions considérables, que la salivation mercurielle procure aux glandes salivaires, m'ont porté à employer

Les mêmes moyens, il y a environ six ans pour la première fois, sur une grenouillette modique, que j'ai guéri radicalement en peu de jours, avec des purgatifs phlegmagoques. Je fus si satisfait de ce succès, que je n'ai employé depuis aucun autre traitement. J'en ai guéri neuf par cette méthode, dont trois n'ont attaqué que des enfans. Je n'omettrai point le traitement particulier qu'exige une de ces tumeurs qui avoit un caractère inflammatoire; le malade étoit un homme de trente ans, pléthorique: je le fis saigner une fois au pied, une autre à la gorge; cette saignée devient très-efficace dans ces sortes de circonstances, à cause de l'anastomose que la veine jugulaire externe que l'on ouvre, possède avec la carotide externe, qui donne des branches aux glandes salivaires; ces deux saignées, jointes au régime anti-phlogistique, calmerent l'inflammation, qui n'est pas des plus fréquentes dans cette maladie, & ensuite je mis mon malade à l'usage des purgatifs, avec le succès ordinaire.

Je desirois beaucoup de publier ma méthode, mais je n'ignorois pas que pour qu'elle acquît l'autorité convenable, il falloit qu'elle eût été adaptée avec fruit, aux circonstances très-graves qui accompagnent quelquefois cette maladie, je crois qu'elle a fait ses preuves dans le traitement

des grenouillettes considérables, qui ont donné lieu aux observations qu'on va lire. Je souhaite qu'elles puissent être de quelque utilité pour le public, au moins c'est dans cette vue que je les communique.

Première Observation.

Je fus appelé le 29 Mars 1757, pour M. Menou, commis aux fermes du Roi, logé rue du Bouloir, vis-à-vis l'hôtel de Languedoc, lequel étoit malade depuis trois jours; ses glandes sublinguales avoient acquis dans une nuit, un volume extraordinaire qui continuoît d'augmenter sensiblement, malgré les secours qu'on avoit employés; j'eus beaucoup à prendre sur moi, pour cacher au malade l'horreur & la crainte dont je fus saisi, en examinant sa bouche qu'il ne pouvoit fermer, les glandes sublinguales, les glandes conglobées qui les environnent, formoient une même tumeur dont le volume excédant au moins quatre fois celui de la langue, contenoit forcément cet organe reculé vers le fond de la bouche, où on le découvroit avec peine, à l'aide d'une bougie cette tumeur excessive étoit douloureuse, accompagnée de fièvre, elle avoit la dureté du squirre, & paroissoit d'autant plus incliner au cancer, qu'un ulcère fistuleux ramenoit antérieurement d'un bord latéral à

l'autre (a); les parotides, les maxillaires, les glandes du col participoient aussi à l'état de tuméfaction; mais celle-ci n'avoit rien d'extraordinaire. Je ne méconnus point la nature de la maladie. Je me souvenois qu'Aquapendente dit avoir vu des grenouillettes monstrueuses; j'avois vu moi-même à quel point les parties glanduleuses de la bouche peuvent se tuméfier. On apporta (je crois en l'année quarante-neuf) à l'hôpital S. Eloy de Montpellier, un homme qui avoit reçu un coup de pied de cheval à la machoire inférieure, la commotion de ce coup avoit luxé cette machoire, & détruit le ressort des glandes, au point que le grand écartement produit par la luxation, fut rempli par la distension énorme de la langue & des parties glanduleuses sur lesquelles elle pose.

M. Menou avoit été saigné deux fois au bras, deux fois au pied; on l'avoit mis deux fois dans le bain; les astringens les plus efficaces, les fondans les plus actifs, recommandés par quelques auteurs, avoient été employés en topiques sur la tumeur; cependant la respiration étoit très-embarrassée.

(a) Ces apparences de squirre provenoient de l'état de contraction spasmodique que l'acrimonie de la salive occasionoit aux membranes de la glande, cette même acrimonie avoit produit l'ulcère.

lée, la déglutition très-difficile, & je n'avois point de tems à perdre; aussi me déterminai-je promptement, & à faire diversion au spasme, que l'acrimonie de la salive retenue causoit aux tuniques des glandes de la bouche, & à procurer une révulsion de l'humeur salivaire, dans le pancréas, les glandes gastriques & les intestinales. Pour remplir ces deux indications, j'ordonnai l'émétique en qualité de vomitif d'abord, & ensuite je précipitai son action vers les intestins; l'effet de ce premier remède fut peu sensible sur la tumeur, mais assez sur la respiration: je fis adoucir le collyre de Lanfranc avec lequel on pansoit l'ulcère, avec une égale quantité de miel rosat.

Le jour suivant je purgeai mon malade avec une potion phlegmagogue, & une tisane propre à en prolonger l'effet toute la journée, il y eût un changement notable dans le volume de la tumeur sur le soir; je répétai encore pendant deux jours consécutifs le même traitement, quoique les évacuations fussent considérables chaque jour, je ne craignois point d'irriter la fièvre qui n'étoit pas d'un caractère inflammatoire; d'ailleurs j'avois ordonné l'usage du petit lait, & mon malade prenoit tous les soirs une potion calmante & lubrifiante.

Dé plus, j'étois autorisé par les progrès

que les médecines procuroient journellement au soulagement du malade. Je le laissai reposer le cinquieme jour ; ce jour la fièvre cessa totalement vers le soir , & la langue qui chaque jour acquéroit plus de liberté , pût parvenir jusques aux dents. Néanmoins sa tumeur conservoit toujours malgré la diminution , la dureté squirreuse : l'ulcere étoit mieux ; on parla dans mon absence au malade de la nécessité où il feroit de subir l'opération ; je le trouvai fort inquiet ; je le rassurai de mon mieux , & pour le faire autrement que par des paroles , je le remis pendant quatre jours consécutifs aux purgations , ces jours-là eurent des succès gradués comme les premiers , le dixieme jour de la maladie il se reposa convalescent ; car il n'eut plus besoin que d'un purgatif pour qu'il ne restât aucune trace de la tumeur dans la bouche. Je ne dois pas passer sous silence , que je favorisai beaucoup la cessation du spasme , & le dégorgement des glandes , de même que la parfaite guérison de l'ulcere , en assujettissant le malade les quatre derniers jours , à garder , avec le moins d'interruption possible , du lait tiede dans sa bouche. Il fut en état de partir huit jours après pour l'armée avec M. de Bourgade , qui avoit quelque direction à lui confier.

Je n'ai point donné la recette des potions

purgatives que j'ai mises en usage ; j'ai indiqué seulement la classe des purgatifs , persuadé que rien n'est plus inutile que les recettes générales , les cas particuliers prescrivant à tout médecin des formules relatives à chaque tempérament , & autres aux circonstances.

I I. Observation.

Vers la fin d'Avril cinquante-huit, je fus appelé chez le même M. Menou ; il arrivoit d'Hanovre , quelque tems avant son départ il s'étoit apperçu que ses glandes sublinguales acquéroient de la grosseur & de la dureté ; en effet dans l'espace de trois semaines , ces glandes & les conglobées avoient acquis une tuméfaction graduée , & formoient encore une même tumeur , qui avoit un pouce d'élévation dans toute son étendue , & qui remplissoit la cavité de la machoire inférieure.

Cette tumeur étoit infiniment dure , & cette dureté ne dépendoit pas du spasme comme la première , mais de la viscosité de la lymphe & de la salive ; en effet le malade n'avoit point de fièvre , la tumeur n'étoit point douloureuse , & ne procuroit d'autre incommodité que la difficulté de parler. Après l'avoir préparé par la diète & des délayans ordinaires , je voulus employer ma méthode purgative ; mais je

m'apperçus par le peu de changement , que deux purgations consécutives apportèrent à la maladie , que l'épaississement de l'humeur s'opposoit à sa dérivation vers d'autres glandes , je craignis même que les follicules des sublinguales ne continssent quelque calcul ; car on a des exemples de pierres trouvées dans les tumeurs. Voyez entre autres Schenchi-*us* , *lib. i. observ.* 388. Néanmoins je travaillai à détruire la viscosité de l'humeur , dont le soupçon étoit plus vraisemblable , en conséquence je fis composer un savon médicamenteux bien doux , dont je fis user au malade l'espace de huit jours avec des délayans apéritifs ; je comptai en même tems sur la vertu diurétique de ces remèdes , pour enlever au sang un superflu de férosité bien indiqué dans ces sortes de maladies. Après un usage consécutif de ces médicamens pendant huit jours , quoique je n'apperçusse point au tact une diminution de dureté , telle que j'aurois pu la desirer , j'employai les purgatifs , leur succès fut tel qu'avec trois médecines , mon malade fut délivré totalement de son mal. Cette rechute m'a engagé à lui ordonner des remèdes prophylactiques , ce sont des pillules phlegmagoques dont il use par intervalle ; je me suis déterminé d'autant plus volontiers , qu'il est d'un tempérament pituiteux , & que ces remèdes peuvent non-seu-

lement obvier au retour de la grenouillette ; mais encore aux incommodités inséparables de la surabondance de pituite ; il est à Paris depuis cette rechute jouissant d'une santé athlétique. Je n'ai point négligé de consulter les auteurs de médecine & de chirurgie qui ont écrit le moins succinctement sur la grenouillette ; & comme j'ai dit que le sentiment des auteurs étoit presque unanime pour l'opération de cette tumeur , je vais le prouver en faisant un extrait de leur méthode curative dans cette maladie.

Albucasis (*a*), qu'on croit avoir vécu vers l'an 1085 , qui , entr'autres Ouvrages a donné un Traité de chirurgie , ne parle de la grenouillette que pour indiquer le moyen de l'opération ; il prévient néanmoins de n'y pas toucher quand elle est d'une couleur noire ou rousse , de même que lorsqu'elle est dure au tact , parce qu'alors , dit-il , elle est cancéreuse. Il ne donne point d'expédient dans ces circonstances , il regarde le malade comme perdu.

Argelate (*b*), aussi médecin Arabe , & à-peu-près contemporain d'Albucasis , après avoir donné la description de la grenouillette , & remarqué que sa dilatation cause quelquefois la mort après en avoir énuméré les causes , dit que pour la curation on a trois

(*a*) *Vid.* Albucasis , *chirurg. cap. IV.*

(*b*) *Vid.* Argelate , *chirurg. p. 135. cap. 35.*

moyens, la purgation, les topiques fondans, & l'opération; il ne paroît pas beaucoup compter sur le premier; il insiste plus sur le second; il recommande le sel ammoniac, le vitriol calciné, joint à l'hermodacte qu'il dit qu'Avicenne a éprouvé; si ces moyens sont insuffisans, il veut qu'on use des corrosifs du verd de gris même; & si ces remèdes sont inutiles, il conseille de passer à l'opération; il ne paroît pas douter qu'une seule ne suffise pas, puisqu'il finit en recommandant de la réitérer jusqu'à parfaite guérison.

Savonarola (a) qui a vécu au quatrième siècle, établit trois canons curatifs; le premier, est celui de la diète dont il prescrit la qualité; le second, celui des évacuations réitérées, parce que, dit l'auteur, la matière est épaisse & éloignée des voies par où l'on purge; les digestifs, ajoute-t-il encore, conviennent quelquefois. Le troisième qu'il suit, selon qu'il le déclare le plus volontiers & le plutôt, est l'opération, parce qu'il n'y voit aucun danger.

Forest, connu sous le nom de Forestus, (b) qui a vécu dans le même siècle, rapporte trois cures de grenouillette qu'il a faites avec des discutifs & des astringens:

(a) *Vide Savonarola. prax. med. pag. 104. tract. VI. cap. VI.*

(b) *Vide Forest, observ. medic. & chir. lib. VIII. observat. XXX.*

il rapporte encore l'exemple d'une paysane qu'il fut obligé de faire opérer, & dont la tumeur se reproduisit; j'ajouterais que les grenouillettes dont parle cet auteur, n'étoient point considérables ni par leur volume, ni par leur quantité; en effet il en parle toujours comme de tumeurs molles, & en rapportant que Placentinus dit que cette tumeur croît à la grosseur d'un pois & d'une fève; il ajoute, comme quelque chose d'extraordinaire, qu'il en a vu égaler la grosseur d'une châtaigne.

Dodonæus (a), médecin contemporain des deux auteurs dont je viens de parler, dit en propre termes dans ces observations, que tout praticien qui aura conduit la cure de ces tumeurs, verra que la méthode que plusieurs auteurs ont donné est insuffisante, & que la vraie guérison de la maladie consiste dans l'opération pratiquée sous le menton: il ajoute que cette tumeur est souvent précédée de douleurs aux dents & à la mâchoire inférieure.

Munich (b), médecin, qui a vécu sur la fin du septième siècle, après avoir donné la description d'une poudre résolutive qu'il dit fort exaltée par plusieurs, & sur la-

(a) *Vide Dodonæi exempla medicin. observat. pag. 31. cap. XIII.*

(b) *Vide Cheinery, de tumor. præter natur. pag. 114.*

quelle il avoue ne pas beaucoup compter, non plus que sur beaucoup d'autres recettes décrites dans les auteurs, dit que l'on guérit très-rarement la grenouillette sans l'opération dans le détail de laquelle il entre. Il finit en recommandant avec Albucasis, de ne pas toucher à celle qui est noire ou rousse ou bien dure, parce qu'elle est charnue.

Sennert (a), médecin, qui a vécu dans le même siècle, recommande les poudres astringentes incisives, les corrosifs même, & au défaut du succès de ces remèdes l'opération, ajoutant encore le précepte d'Albucasis que j'ai répété ci-dessus.

Riviere (b) qui a écrit quarante ans après Sennert, recommande la saignée & les purgatifs, comme remèdes généraux. Il donne des formules des topiques résolutifs; il avoue que très-rarement, *rariſſimè*, ils réussissent; il a alors recours à l'opération dont il indique la bonne méthode.

Heister (c), médecin, chirurgien de ce siècle, regrette de ne pouvoir extirper cette tumeur, qu'il regarde comme peu différente des enkistées; il cite les inconvénients

(a) Sennert, *præctica*, lib. I. part. III. sect. IX. pag. 251. cap. IV.

(b) Riviere, *praxis*, pag. 212. lib. V. cap. II.

(c) Heister, *chirurg. pars II. sect. II. cap. 89. pag. 226.*

qui suivroient cette méthode d'opérer ; sur-tout chez les enfans sujets à cette maladie , il recommande l'ouverture de ces tumeurs pour leur guérison , & indique à l'opérateur des précautions très-essentiellles.

M. Haguenot (a) , professeur distingué de la faculté de médecine de Montpellier , est un des auteurs qui ait écrit avec le plus de détail sur la grenouillette , dans son traité des maladies externes de la tête ; cet auteur veut qu'on attaque d'abord les causes antécédentes de cette maladie , en corrigeant les vices du sang & de la lymphe ; il fait précéder les remèdes généraux , la saignée & la purgation ; il ajoûte les apéritifs , dont il recommande un long usage ; il conseille les anti-scrophuleux , si la tumeur peut être soupçonnée de virus écrouelleux , pour la discuter ou empêcher du moins ses progrès ; il dit que les sudorifiques concourent à cet objet , sur-tout si les malades sont plétoriques , & d'un tempérament humide ; il conseille les topiques résolutifs qui réussissent rarement , parce que selon lui , la grenouillette est une tumeur folliculeuse , qu'on ne peut détruire qu'après avoir détruit & enlevé son kiste. Pour cet effet il donne les meilleures méthodes de l'opération.

(a) Haguenot , *traît. de morb. cap. extern. art. II.*
pag. 261.

Parmi les auteurs de chirurgie , Ambroise Paré (*a*), qui a vécu dans le sixième siècle , recommande sur-tout la méthode d'opérer dans cette maladie ; il préfère de brûler la tumeur pour éviter les récidives de l'opération.

Vigierius (*b*), qui a vécu vers le milieu du dernier siècle , a adopté cette voie de guérison , ainsi que plusieurs autres.

Dionis (*c*), qui a vécu à la fin du même siècle , recommande l'opération exclusivement aux résolutifs qui , selon lui , ne peuvent être qu'inefficaces , parce que leur vertu est enfreinte par la salive.

M. Louis , célèbre chirurgien de nos jours , a traité de (*d*) la grenouillette dans le dictionnaire encyclopédique , & dans les mémoires de l'académie ; après avoir parlé des causes & de la nature de cette maladie , il en établit la cure par le moyen de l'opération dont il discute sçavamment les différentes méthodes , & finit en adoptant & indiquant la meilleure.

Voilà ce que mes recherches m'ont procuré sur la méthode curative des auteurs

(*a*) Paré , *chirurg. lib. VII. cap. V.*

(*b*) Vigierius , *chirurg lib. I. cap. 36.*

(*c*) Dionis , septième démonstration des opérations de chirurgie , pag. 627.

(*d*) Voyez le diction. encyclop. art. grenouille. Mémoir. de l'acad. de chirurg. vol. III. pag. 484.

dans cette maladie , je les ai faites pour constater la nouveauté & l'avantage de celle que je propose d'après d'heureux succès , j'ose assurer qu'elle réussira toujours si l'on a soin de faire précéder les préparations relatives aux complications de la grenouillette.

Ainsi quand cette tumeur sera accompagnée d'inflammation , on fera précéder les saignées & le régime antiphlogistique ; après l'effet de ces remèdes , les purgatifs dissiperont l'engorgement salivaire.

Si cette tumeur est indolente , dure , & que la viscosité des humeurs donne lieu à la crainte du squirre , comme dans ma seconde observation , on usera pour lors de médicaments favoneux , les plus propres à remédier à cet inconvénient ; après leur opération , on purgera avec succès.

Si la grenouillette est molle , oedémateuse , caractère qui lui est le plus familier. Il suffira d'avoir recours aux préparations journellement usitées , avant d'employer les purgatifs ; ces remèdes dans cette circonstance , réussissent communément dans peu de jours.



L E T T R E

*Sur la maladie du fils de M. DELATOUR ;
dont il est parlé dans le Mercure de Dé-
cembre dernier , & de Janvier de cette
année 1759 , par M. GAULARD , mé-
decin ordinaire du Roi.*

Vous avez raison , Monsieur , il importe au Public de sçavoir à quoi s'en tenir sur la maladie de M. Delatour. Ce seroit rendre un mauvais office aux inoculés de les laisser dans la fausse idée de croire que l'inoculation préserve irrévocablement de la petite vérole. Si quelqu'un d'eux étoit attaqué de cette fâcheuse maladie , on prendroit le change sur les symptômes qui l'annoncent ; on les traiteroit mal , & cette erreur pourroit coûter la vie à plusieurs qu'on auroit sauvés , si les malades & les médecins eux-mêmes n'eussent été dans une sécurité mal-entendue sur le retour de cette maladie , après l'inoculation.

Vous êtes informé que je suis le seul médecin qui ait vu le malade pendant sa maladie : je ne l'ai vu qu'une seule fois ; mais je l'ai bien vu , & je suis en état d'approfondir ce fait , dont voici le détail , que

je tâcherai d'abrégér sans rien omettre d'essentiel.

Je suis médecin & ami de la famille du jeune M. Delatour ; je traitois de la petite vérole naturelle quatre de ses cousins & cousines ; tous quatre enfans de M. Guesnon, rue de la Croix, près le Temple, & tous quatre se portant bien à présent, quoiqu'ils aient été grièvement malades.

Dans une de mes visites, le pere de ces enfans, oncle du jeune M. Delatour, me pria d'aller à Picpus voir son neveu, à la Pension de M. Renouard, qui lui avoit fait dire que cet enfant étoit malade.

En y arrivant, la maîtresse de Pension à qui je m'annonçai comme médecin de la famille de M. Delatour, me dit qu'il avoit la petite vérole ; & sur ce que je lui fis observer qu'il avoit été inoculé, elle me répliqua que depuis trente-cinq ans qu'elle avoit quatre-vingt pensionnaires, elle se connoissoit en petite vérole ; mais qu'au surplus, le chirurgien qui devoit mieux s'y connoître qu'elle, disoit la même chose.

Je visitai le malade ; j'examinai avec soin ses boutons ou pustules, & je ne pus douter de l'existence d'une petite vérole réelle : il étoit au troisieme jour de l'éruption, & cette maladie étoit trop avancée pour que je pusse m'y méprendre.

Je vis aussi quatre petits pensionnaires qui avoient la même maladie ; mais je les examinai légèrement , & ils me parurent à-peu-près dans le même état que le jeune Delatour.

Je rendis compte à l'oncle de la maladie de son neveu ; je lui dis qu'il avoit la petite vérole ; mais je le rassurai en ajoutant que c'étoit une petite vérole d'un bon caractère , qu'elle étoit légère , très-bénigne ; en un mot ce qu'on appelle communément , & assez improprement , une petite vérole volante.

La famille de ce jeune malade qui est nombreuse , répandit dans Paris la nouvelle de cette maladie ; plusieurs personnes , plusieurs médecins même vinrent s'informer à moi de la vérité du fait : je leur répondis à tous comme j'avois répondu à l'oncle du malade.

Vous jugez bien, Monsieur, que si j'avois été anti-inoculateur , je n'aurois pas été spectateur si tranquille d'un événement qui fait aujourd'hui tant de bruit : mais comme l'inoculation devient une affaire de parti , je me bornerois à dire la vérité à ceux qui me la demandoient , & j'aurois attendu que cette observation pût être appuyée par un nombre suffisant d'observations pareilles , pour en faire part au public , & pour me

décider sur une question à laquelle je pourrois appliquer ce qu'un sçavant homme a dit des spectacles , il y a de grands exemples pour , & de fortes raisons contre.

J'oubliois donc en quelque sorte cet événement , lorsque M. Petit , premier médecin de S. A. S. Mgr le duc d'Orléans , m'invita , par une lettre , à me rendre au Palais-Royal. Je m'y trouvai le lendemain avec MM. Vernage , Fournier , Petit , pere & fils , & Hosty ; je leur dis fort simplement ce que j'avois vu ; ils ne parurent pas penser comme moi , & je me bornai à appuyer mon avis isolé , par deux observations de malades inoculés , qui , depuis l'inoculation avoient eu la petite vérole naturelle.

La premiere observation est de M. de la Saone , premier médecin de la Reine , qui traita il y a deux ans d'une petite vérole confluente un Hollandois , qui l'assura qu'il avoit été inoculé quelque temps auparavant.

La seconde est rapportée dans le Livre de M. Cantwel , page 411 de son tableau de la petite vérole.

Je croyois que les choses en resteroient là ; mais le Mercure de France vient de m'apprendre que M. Hosty , plus intéressé que moi à l'inoculation , a écrit une lettre sur ce sujet , à laquelle l'amour seul de la vérité & l'intérêt public m'obligeroient de

répondre , quand même vous ne l'exigeriez pas , Monsieur , & que je n'y ferois pas intéressé personnellement.

M. Hosty commence par vanter dans sa lettre les progrès de l'inoculation , de façon à faire croire qu'ils sont si grands , qu'on a inoculé à Paris la moitié des enfans : le croiriez-vous , Monsieur ? Le nombre des inoculés est peut-être de 50 ou de 60 ; mettez-en un cent & même deux cens , si vous voulez , ces progrès ne sont pas rapides.

Vient ensuite une question agitée entre les médecins , sçavoir si on peut avoir deux fois en sa vie la petite vérolé , soit naturelle , ou artificielle : M. Hosty tranche la difficulté en disant qu'il est du nombre de ceux qui croient que le fait est impossible.

À cela je réponds que je suis d'un sentiment tout contraire ; il ne donne d'autre raison de son avis , si ce n'est que les exemples en sont si rares , qu'ils doivent être regardés comme nuls , & qu'un médecin à peine en fourniroit un ou deux à 80 ans ; cependant je n'ai pas encore cet âge , & j'en pourrois citer plusieurs ; j'en ai actuellement deux entre les mains.

L'un est l'enfant de M. Mauger , Receveur-général des Domaines & Bois , & petit-fils de M. Charron , Fermier-général ; cet enfant eut , il y a environ deux mois , une petite vérole discrète , très-bénigne :

aujourd'hui 12 Janvier , il est au onzieme jour d'une nouvelle petite vérole discrete , comme la premiere , mais beaucoup plus forte , & par conséquent plus longue.

L'autre est M. de Kerlerrec , fils du Gouverneur de la Louisiane , aux Mousquetaires du Fauxbourg Saint Antoine : il avoit eu la petite vérole il y a quelques années ; il en portoit les marques , & on se mocqua de moi lorsqu'à ma premiere visite j'annonçai qu'il pourroit bien avoir la petite vérole , & que je conseillois de le transporter à l'infirmerie , suivant l'usage de l'Hôtel des Mousquetaires. On n'en fit rien , mais j'agis conséquemment à mon prognostic : bien en prit au malade , à qui la petite vérole se déclara le lendemain au soir : elle a été confluente au dernier degré. Le danger étoit d'autant plus grand que ce jeune homme étoit sujet à une maladie de la peau assez commune aux Bretons. Heureusement le succès a répondu à mes soins , & il est actuellement dans une convalescence parfaite.

Ces deux exemples sont aisés à vérifier. En voici un troisieme : le nom seul du médecin est d'une autorité sans réplique : c'est le célèbre M. Astruc : il vient de traiter M. l'Abbé de Beaumont , neveu de M. l'Archevêque de Paris , qui le mois passé a essuyé une petite vérole très-bien caractérisée , quoiqu'il portât sur son visage les

marques d'une petite vérole antérieure qu'il avoit eue quelques années auparavant , à l'âge de sept à huit ans , & il en a quinze.

Jugez , Monsieur , par ces faits actuellement existans , & qui ne sont pas mandiés , s'il est si rare de voir la petite vérole attaquer deux fois le même sujet. Vous sentez comme moi , Monsieur , la raison d'une prétention aussi peu fondée ; c'est que si la petite vérole naturelle ne garantit pas du retour de cette maladie , la petite vérole par inoculation ne doit pas avoir ce privilège exclusif. Au contraire l'inoculation doit bien moins jouir de cet avantage ; elle ne donne ordinairement qu'une petite vérole discrète : & comment une petite vérole discrète , soit naturelle , soit artificielle , garantirait-elle d'une seconde petite vérole , si la petite vérole confluente elle-même , n'en préserve pas , puisque c'est elle qui grave ordinairement le visage , & que ceux qui ont ces cicatrices & ces traces sur la peau , sont exposés à avoir & ont réellement deux fois cette maladie , comme MM. de Kerlerrec & de Beaumont ? Il est donc bien plus aisé & c'est plutôt fait , de nier la possibilité & la réalité du retour de cette maladie.

Mais avant que d'aller plus loin , permettez , Monsieur , qu'à l'exemple de M. Hosty , j'entre dans un léger détail médical , qui , après le sien , pourroit paroître superflu ;

mais comme les principes & les miens ne font pas tout-à-fait les mêmes , ce que je vais dire devient nécessaire pour discuter la question de droit , avant que d'en venir à celle de fait.

La petite vérole est une maladie de la peau , qui se manifeste par des pustules ou boutons , qui paroissent d'abord au visage , ensuite à la poitrine , & successivement couvrent les extrémités , & toute la surface du corps , dans l'espace de deux ou trois fois vingt-quatre heures.

Cette maladie est ordinairement précédée de vomissement , ou envie de vomir , de douleurs de dos , de maux de tête , de fièvre , d'affoupissement , de délire , quelquefois même de convulsion.

Mais il ne faut pas croire que tous ces symptômes annoncent toujours la petite vérole ; quelquefois ils paroissent sans être suivis de cette éruption à la peau , & quelquefois aussi l'éruption se fait presque en silence , ou tout au plus précédée d'un ou deux symptômes , comme douleur , ou pesanteur de tête , maux de reins , &c.

Mais toujours est-il vrai de dire que le caractère & la dénomination de cette maladie ne peuvent se prendre que du moment où l'éruption commence.

Je vous épargne la description des quatre tems de cette maladie , pour ne pas copier

inutilement les Auteurs. M. Hofty vous a instruit sur cet article dont tous les médecins conviennent, aussi-bien que de la division de cette maladie en deux espèces, sçavoir la discrete & la confluyente.

Mais en n'admettant que deux espèces de petite vérole, il paroîtroit que toutes les discrettes devroient être les mêmes, & se ressembler en tout : on croiroit peut-être aussi qu'on en devoit dire autant des confluentes ; mais dans chaque espèce, combien de gradations, combien de nuances différentes ? Si les médecins praticiens pouvoient être aussi précis que les médecins botanistes, qui dans chaque genre de plantes, marquent autant d'espèces, qu'ils observent de différences accidentelles, on pourroit compter un nombre prodigieux d'espèces de petite vérole, comme on compte plus de soixante espèces de choux, de fougere, d'absynthe, &c. & pour lors les divisions & subdivisions de la petite vérole iroient trop loin. Il peut y avoir une distance d'intensité d'une petite vérole confluyente bien caractérisée, à une autre espèce de confluyente bien caractérisée aussi, si grande que la plus légère en force ou intensité, rentreroit presque dans la classe des petites véroles discrettes.

De même il y a des petites véroles discrettes, bien caractérisées discrettes, qui sont presque aussi fortes que des petites véroles

confluentes ; mais par une raison opposée, il y a des petites véroles discrètes & bénignes au premier degré, qui n'en sont pas moins petites véroles véritables, parce qu'elles n'ont pas les degrés d'intensité d'une petite vérole discrète plus forte.

Mais le degré d'intensité doit se prendre pour la durée de la petite vérole, comme pour chaque symptôme en particulier ; toutes les petites véroles confluentes ne sont pas les mêmes, ni pour la durée des symptômes, ni pour leur violence ; toutes les petites véroles discrètes ne sont pas les mêmes aussi, ni pour la durée, ni pour la force des accidens ; l'un a plus de boutons, l'autre en a moins ; le pus des uns est plus épais, le pus des autres est plus tenu, l'un est un pus plus blanc, l'autre est un pus plus jaune ; l'un est un pus bien formé, l'autre n'est qu'une matière purulente, séreuse, ichoreuse : mais le caractère distinctif & essentiel y est toujours ; quel est-il ? Je n'en sçais point d'autre que celui qui fait la différence dans la définition que j'ai donnée ; c'est la sortie graduée des boutons, d'abord au visage, ensuite à la poitrine, & successivement sur toute l'habitude du corps. Ajoutons-y cependant les symptômes qui précèdent, qui accompagnent, & qui suivent la sortie de la petite vérole, mais qui ne sont que des signes secondaires.

» Les quatre temps de la petite vérole ,
 » l'effervescence , l'éruption , la suppuration
 » & la desquamation , ne sont point essen-
 » tiels à cette maladie , puisque le premier
 » n'en fait point partie , comme je l'ai dit
 » plus haut.

Faisons l'application de ces principes à la maladie de M. Delatour : il a eu des nausées , des pesanteurs de tête , de la fièvre ; l'éruption s'est faite ; les boutons ont paru , ils ont subsisté pendant huit jours , qui est le terme ordinaire d'une petite vérole discrète & bénigne. Il est vrai que je ne puis dire si les pustules ont paru dans l'ordre que j'ai marqué dans ma définition de la petite vérole , puisque je ne l'ai vu que le troisième jour ; mais j'observai que les pustules du visage , que j'examinai avec grand soin , étoient plus avancées & plus mûres que celles du reste du corps ; d'où j'infère qu'elles avoient paru les premières , puisqu'il est de règle invariable , que les pustules du visage séchent les premières , parce qu'elles ont été les premières à paroître. Ce fut même la seule raison que je donnai dans la conférence où je fus appelé au Palais-Royal , lorsque je dis en peu de mots & sans vouloir pousser la contestation trop loin , que je regardois cette maladie comme une petite vérole volante ; ce qui ne pouvoit pas s'entendre de ce que les médecins inf-

truits nomment petite vérole volante, proprement dite, dans laquelle l'éruption se fait tout-à-coup en vingt-quatre heures, & disparoît presqu'aussi vîte, sans suppuration; maladie plus connue & plus fréquente dans les Provinces méridionales du Royaume qu'à Paris.

Le mot ou la dénomination de petite vérole volante, fait donc une équivoque dont on abuse; ce mot est impropre, mais il est d'usage pour exprimer une petite vérole légère, bénigne & très-discrete, comme les termes de fluxion de poitrine & de vapeurs sont impropres, mais d'usage, pour désigner une inflammation de poumon, ou une maladie de nerfs. Ainsi sans disputer sur les mots, venons au fait, & voyons si la maladie du jeune M. Delatour étoit une petite vérole volante, proprement dite, & que je permets à M. Hosty d'appeller cristalline.

1°. Pour le prouver, il prétend que les pustules étoient lymphatiques, lui qui n'a vu le malade qu'après dix-sept jours de maladie: & moi qui les ai vues, qui les ai examinées avec attention, j'ose affirmer qu'elles étoient blanchâtres, laiteuses, pleines d'une matiere purulente assez tenue, telle qu'elle est ordinairement le troisieme jour d'une éruption qui est à peine finie, & la suppuration commencée. Il est vrai que

M. Hosty prétend parler sur le rapport du chirurgien qui a suivi la maladie ; mais à en juger par les circonstances qui suivent , on pourra décider si M. Hosty a rendu exactement les faits : en attendant , ne quittons pas celui-ci sans l'appuyer d'une réflexion tirée du rapport de M. Petit, où il observe que les cinq malades ont eu une maladie uniforme, que les pustules leur avoient laissé des taches violettes sur le visage, & à quelques-uns d'eux , des croutes sur le dos qui n'étoient pas encore tombées le dix-septieme jour. Or de bonne foi , des boutons lymphatiques, cristallins, laissent-ils des taches violettes sur la peau ? Se changent-ils en gale sans avoir suppuré , & subsistent-ils après un aussi long espace de temps ?

J'ai revu M. Delatour le 20 Décembre , c'est-à-dire , six semaines après sa petite vérole , les traces ou marques des boutons étoient encore visibles. Que tous les médecins instruits & de bonne foi , décident si ce sont là les marques d'une petite vérole volante , proprement dite , d'une petite vérole cristalline , ou s'il n'est pas évident que c'étoit une petite vérole discrète.

2°. M. Hosty avance que les pustules ont crevé & disparu le quatrieme jour.

Pour moi , qui les ai vues le troisième jour , c'est à-dire , la veille de leur prétendue éclipse , je ne suis pas assez novice en

pratique , & depuis près de 30 ans que je vois & traite des petites véroles , je n'ai pas le coup d'œil assez peu juste pour qu'on puisse me persuader que des pustules , qui à peine entroient en suppuration la veille , aient disparu le lendemain , ou bien je dirois le malade est mort par le reflux de la matiere dans le sang ; mais ce jugement n'étoit que pour moi , & ne pouvoit servir qu'à m'a deconviction intérieure : c'est sur cela que je dis dans notre conférence du Palais-Royal , qu'il auroit fallu suivre régulièrement la maladie pour répliquer à cet article & à plusieurs autres que M. Hosty soutient dans sa Lettre. Mais le chirurgien qui a suivi le malade , & de qui M. Hosty prétend qu'il tient ce fait , dit formellement & bien affirmativement le contraire dans son certificat , puisqu'il assure que les boutons ont duré huit jours. Or de quatre jours à huit , c'est moitié de différence ; & cette différence , en bonne médecine , est exactement celle d'une petite vérole cristalline , à une petite vérole discrète & bénigne.

3°. M. Hosty a fait dire au chirurgien , qu'il a purgé le malade le neuvieme jour , quoiqu'il ne purge ordinairement ses malades de petite vérole que le quinzieme ou vingtieme.

Le chirurgien convient qu'il l'a dit effectivement pour les petites véroles con-

fluentes, mais non pour les petites véroles discrètes, dans lesquelles il purge lorsque les pustules séchent; c'est précisément par cette raison qu'il n'a purgé que le neuvième jour, sans quoi il auroit dû purger dès le cinq, si les pustules avoient disparu le quatre, comme le veut M. Hosty.

4°. M. Hosty dit, que le chirurgien entend par petite vérole volante, une maladie éruptive à la peau qui avoit quelques symptômes communs avec la petite vérole, mais qui n'en étoit pas une.

Le chirurgien au contraire certifie, qu'il entend par petite vérole volante, une petite vérole douce & bénigne, mais une vraie petite vérole; & que c'est cette espèce de petite vérole dont étoit malade le jeune M. Delatour.

Vous conclurez peut-être de tout ceci, Monsieur, que je suis opposé à l'inoculation; votre conséquence pourroit n'être pas juste; je puis croire que l'inoculation ne préserve pas infailliblement de la petite vérole naturelle; la raison me le dicte, & l'expérience me le prouve démonstrativement; mais je puis malgré cela trouver encore des avantages réels à se faire inoculer. J'ai un fils, il m'est cher & il le mérite; il n'a point eu la petite vérole, il entre dans la carrière de la médecine, il sera par conséquent exposé au danger de la

contagion de cette maladie : je ne lui conseille jamais de se faire inoculer ; mais s'il le desiroit, s'il le demandoit, je n'oserois peut-être pas m'y opposer.

Mais, mon objet est rempli, & il n'est pas tems de parler de l'inoculation ; je dirai seulement en passant, que le plus petit mérite d'un médecin, est l'art d'inoculer ; ce n'est pas que l'art ne soit nécessaire, & très-nécessaire pour bien inoculer ; je ne dis pas pour faire cette opération, qui à peine en mérite le nom, mais pour préparer le malade, & le conduire pendant sa maladie. Or, je prétends que tout médecin capable de traiter méthodiquement la petite vérole naturelle, n'a plus besoin que de courage pour faire inoculer quand il le voudra ; qui peut le plus, peut le moins ; mais je voudrois qu'il ne fût permis qu'aux médecins de traiter cette matiere.

Vous voyez, Monsieur, que je n'ai rien négligé pour dissiper les nuages qu'un esprit de prévention a répandu sur cette aventure ; on a cru l'inoculation décriée & perdue sans ressource, s'il passoit pour constant qu'un inoculé avoit eu la petite vérole ; je ne suis point un enthousiaste, je n'ai aucun intérêt à parler pour ou contre cette méthode, j'ai dit avec candeur & sans partialité ce que j'ai vu ; le chirurgien honnête homme, de bonne foi, très-intelligent d'ailleurs pour la pratique

pratique qu'il est obligé de suivre & qu'il suit avec succès dans un quartier éloigné du centre de Paris , où les médecins ne vont pas aisément , rapporte ingénument ce qu'il sçait ; le maître & la maîtresse de pension connus pour honnêtes gens , & d'une probité parfaite , sans être médecins , ni chirurgiens , sont en droit par leur seule expérience de dire , & disent réellement la même chose que le médecin & le chirurgien qui seuls ont vu le malade ; vous êtes , Monsieur , aussi bien que le public , juge & partie intéressée , décidez.

Au reste je ne suis pas surpris , Monsieur , que vous ayez été frappé de la différence du ton de la lettre de M. Hosty , à celui du rapport de MM. les Médecins ; ils ont bien senti qu'ils ne pouvoient tirer de leurs informations des lumières assez sûres pour porter un jugement décisif ; le caractère de la science est d'affirmer ce qui est certain , de nier ce qui est faux , de douter de ce qui est douteux. En médecins aussi sages qu'éclairés , ils s'expriment ainsi : « Quoi-
» qu'il ne soit pas permis de porter un ju-
» gement certain sur le caractère d'une ma-
» ladie que nous n'avons point vue dans
» aucun de ses périodes , après cet examen
» exact & l'exposé de ces Messieurs , nous
» conjecturons , &c.

Je suis , Monsieur ,

Tome X.

S

*COPIE du Certificat du Chirurgien qui a
suivi la maladie de M. Delatour.*

JÉ certifie, Chirurgien à Paris, avoir traité chez Monsieur Renouard, maître de pension à Picpus, M. Delatour, d'une petite vérole volante caractérisée par la fièvre qui a duré trois ou quatre jours, mal de tête, assoupissement & nausée, avec éruption d'environ une centaine de boutons qui ont duré sept à huit jours, après quoi je l'ai purgé deux ou trois fois. En foi de quoi j'ai délivré le présent Certificat pour servir ce que de raison. Fait à Paris, ce 3 Janvier 1759.

Signé, LABAT.

Comme le certificat ci-dessus ne me parut pas assez étendu pour répondre pleinement à la Lettre de M. Hofty, que je n'avois pas encore lue le 9 Janvier; j'écrivis à M. Labat, le 10 Janvier, pour le prier de s'expliquer un peu plus clairement. Voici sa réponse, datée du même jour que ma Lettre.

M O N S I E U R,

Si mon certificat ne s'accorde pas parfaitement avec ce que les médecins disent d'après moi, c'est leur faute & non la mienne: ils me font dire ce que je n'ai pas dit. J'ai purgé M. *Delatour* le neuvième jour, parce que c'étoit une petite vérole douce & bénigne,

que je nomme volante, parté que les médecins eux-mêmes ne la nomment pas autrement; & c'est dans la petite vérole confluenté que j'ai dit que je purgeois le quinzième jour, ou le dix-huitième. Quant aux pustules ou boutons, la matiere qu'ils contenoient, n'étoit pas si épaisse que dans une petite vérole plus forte; mais encore un coup, ce n'en étoit pas moins une vraie petite vérole; qu'en termes de l'Art on doit nommer discrète. Voilà tous les éclaircissémens que je puis ajoûter au certificat que je vous ai donné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, LABAT, Chirurgien;

Grande rue du Fauxbourg S. Antoine.

L E T T R E

*De M. MAJ AULT, docteur-régent de la
faculté de médecine de Paris; &c. à
l'auteur du Journal.*

MONSIEUR,

Je fus fort étonné, il y a quelque tems, d'entendre dire dans une bonne maison, qu'un médecin de la faculté de Paris avoit avancé qu'on ne devoit point ajoûter foi aux observations que vous mêlez dans votre Journal; qu'elles étoient ou hasardées ou fausses. On ne me nomma pas le Pyrrhonienn,

qui , en faisant part de ses doutes , insulte tout à la fois , & ceux qui vous communiquent des observations , & ceux qui les publient. Je crois devoir mettre ce docteur au nombre de ceux qui se disent de notre compagnie , pour en imposer plus sûrement au public. Est-il en effet quelqu'un parmi nous qui vous connoisse assez peu , pour vous supposer capable d'insérer dans votre Journal , des choses sans vraisemblance , ou privées de vues utiles ? Si l'humeur , ou des raisons que je ne chercherai point à approfondir , ont pu donner naissance à des propos aussi indécens , je suis convaincu qu'ils n'influeront pas sur le zèle de ceux qui prennent la peine de concourir avec vous , aussi utilement au bien de l'humanité ; mais sans faire de plus longues réflexions sur un objet qui en mérite aussi peu , je passe à l'examen abrégé d'un point de doctrine , qui me paroît plus intéressant.

On me demanda en même tems, Monsieur, si un emplâtre résolutif s'ouppoudré de cinnabre artificiel , mis en poudre , acquiert , à raison du cinnabre , une vertu plus résolutive. Je réponds qu'il faudroit supposer , pour que cela fût , que le cinnabre pût agir , ou comme mercure , ou comme soufre , & que par conséquent il faudroit que le cinnabre pût se décomposer , soit par la chaleur de la peau , & l'humide qu'elle fournit perpétuellement ,

soit par les ingrédiens contenus dans les emplâtres : or il est constant que le cinnabre ne se décompose ni par l'un ni par l'autre moyen.

L'union du soufre & du mercure dans le cinnabre , est si intime , que sans l'effet d'un feu très-violent , & un intermede qui ait plus d'analogie avec le soufre , que n'en a le mercure lui-même , il n'est pas possible de décomposer le cinnabre ; il est impossible par conséquent que la chaleur de la peau , que l'humidité qui transude perpétuellement , que le plomb qui entre dans les emplâtres , enveloppé de corps gras , ou faisant corps avec eux , puissent , je ne dis pas décomposer le cinnabre , mais l'altérer en aucune façon.

Cela posé , quel effet peut-on attendre d'un remede , qui , sans se décomposer , ne peut être introduit par les pores de la peau , & qui quand il s'y introduiroit , n'auroit ni l'effet du mercure coulant , ni celui du soufre ? C'est donc avec raison que je puis avancer que le cinnabre appliqué extérieurement , n'est nullement résolutif , & qu'un emplâtre de cette façon ne peut être employé en pareils cas , que par un ignorant , ou par un homme qui n'est ni médecin , ni praticien.



PLANCHES ANATOMIQUES

*En couleur noire ; par M. JENTY, M. A.
& démonstrateur en anatomie à Londres.*

Tous les médecins & les anatomistes connoissent les planches anatomiques que M. Gaultier a présentées au public. Elles ont été assez bien accueillies ; il s'en falloit cependant de beaucoup qu'elles eussent toutes la perfection dont elles étoient susceptibles.

Celles que M. Jenty publie aujourd'hui, l'emportent sur celles de M. Gaultier, par la vérité du dessin, par l'exactitude des détails, & par une expression plus vive & plus séduisante.

Les quatre premières planches sont grandes comme demi-nature. La première expose d'un côté la situation des parties sous la membrane adipeuse, & de l'autre les attaches des muscles, les trajets des veines & des artères, & leurs différentes ramifications ; on y voit aussi à découvert la partie interne du sternum, avec différentes portions cartilagineuses des côtes.

La seconde planche aide à l'explication de la première. On y découvre les côtes, & une partie du diaphragme, le chemin que

font l'œsophage , les arteres bronchiales ; & dans le bas-ventre , les troncs des principales arteres & veines , &c.

Dans la troisieme planche on voit du côté gauche la situation que conservent les parties immédiatement sous les tégumens ; de l'autre côté ce sont des parties plus disséquées , & présentées plus distinctement.

On voit dans la quatrieme planche une partie du squelette , toutes les vertebres & différentes attaches des tendons des mains & des pieds ; tous les muscles intercostaux , & ceux de la jambe, y sont très-exactement rendus.

Ces quatre grandes planches sont dédiées par l'auteur à l'académie de chirurgie de Paris. Quand elles sont enluminées , elles ont plus d'éclat ; & tout anatomiste peut aisément y reconnoître les parties essentielles de l'économie animale. Le prix de ces quatre planches en couleur noire , est de 40 livres.

Les six autres planches concernent l'accouchement. On y voit la représentation du bas-ventre de la femme prête à accoucher , la situation de l'enfant dans le dernier tems de la grossesse , & l'état dans lequel se trouvent toutes les parties voisines. Le prix de ces six planches en couleur noire , est de 18 livres.

On doit sçavoir très-bon gré à M. Jenty ,

280 PLANCHES ANATOMIQUES.

des soins qu'il s'est donnés pour perfectionner ces nouvelles planches. Il a présidé à leur exécution, & nous croyons qu'elles sont dignes de l'approbation des connoisseurs.

On trouve des exemplaires de ces planches à Paris, chez *Vincent*, Imprimeur du Journal, & chez *Jacqué*, Libraire à Lille.

On distribue une explication raisonnée des figures, avec les planches.



LIVRES NOUVEAUX.

*De reconditâ febrium intermittentium ,
rum remittentium naturâ , & de earum cura-
tione , variis experimentis & observationi-
bus illustratâ , libri duo. Amstelodami , sump-
tibus fratrum de Tournes , &c. c'est-à-dire ,
Traité de fièvres intermittentes & rémitten-
tes , &c.*

Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage important. On en trouve des exemplaires chez *Cavelier* : c'est un vol. in-8° de 267 pag. Prix relié , 3 liv. 10 sols.

Abbrégé de l'Art des accouchemens , dans lequel on donne les préceptes nécessaires pour le mettre heureusement en pratique. On y a joint plusieurs observations intéressantes sur des cas singuliers : ouvrage très-utile aux jeunes sages-femmes , & généralement à tous les élèves en cet art , qui desirent de s'y rendre habiles ; par M^e *Leboursier du Coudray* , ancienne maîtresse sage-femme de Paris. Prix relié , 2 liv. 10 sols. A Paris , chez la veuve *Delaguette* , Imprimeur-Libraire , rue saint Jacques.

Leçons de chymie propres à perfectionner la physique , le commerce & les arts , par M. *Pierre Shaw* , premier médecin du roi d'Angleterre , traduites de l'Anglois , un vol. in-4° de 471 pag. A Paris , chez *Herissant* , rue S. Jacques. Prix relié , 10 liv. 10 sols.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER. 1759.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	2	3 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28	0	0	S. méd.	Couvert, pl. forte tout le jour.
2	6	7 $\frac{1}{2}$	5	27	10		S-O. au O. idem. Impét. à 10 h. soir.	Id. pl. forte par interv. tout le jour.
3	5 $\frac{1}{2}$	7	5	28	0	0	O. fort.	Idem.
4	6	9	9		1		Idem.	Idem.
5	8	9	5 $\frac{1}{2}$	27	10		S-O. fort.	Beauc. de nuages, pet. pluie le soir.
6	3 $\frac{1}{2}$	5	2	28	3		O. au N- O. méd.	Peu de nua. pl. méd. le matin.
7	1	4	5		5		N-O. au S-O. id.	Couvert, quelq. goutt. de pl. le mat.
8	1	8	6 $\frac{1}{2}$		4	$\frac{2}{3}$	S-O. méd.	Couvert.
9	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	8		3		Idem.	Couvert. petite pluie par int, tout le jour.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pres- sur.	ég. sur.	par- ties.		
10	8	9	8½	28	6		Idem.	Idem.
11	8	8½	7½		4	½	S.-O. au S. id.	Idem.
12	6	6½	6		2		S. méd.	Idem.
13	4	6½	5		5	0	Idem.	Beauc. de nuag. petite pl. à midi.
14	1	4	2½		6		Id. foib.	Couvert.
15	3	4	3½		7	½	Idem.	Id. Bruine le soir.
16	3½	4½	1½		8	0	Idem.	Idem.
17	01	1	1½		7		Idem.	Idem.
18	1½	1½	1		5		Idem.	Idem.
19	2	4½	3½		4		Idem.	Idem.
20	1	2½	0		6		S.-E. au N. id.	Beauc. de nuages.
21	02	1	01		7		N.-E. au N. id.	Serein.
22	02	2	0		7		N.-E. à P.E.	Idem.
23	02½	3	1		6		E. S.-E. au S.-E. id.	Peu de nua- ges.
24	0	2	2		5		E. S.-E. au S. id.	Idem.
25	1	6	2½		5	½	S. S.-E. au S. id.	Beauc. de nuages.
26	0½	2½	1½		6		S. idem.	Brouillard épais.
27	01	4½	1½		5		S. au S. S.-E. id.	Id. Le mat. Serein le soir.
28	01½	4½	1		5	½	S. S.-E. idem.	Serein.
29	1½	4½	3		6	½	S. S.-E.	Convert.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
30	1	3 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$		6	$\frac{1}{2}$	médiocre. S. id.	Bruit. le mat. Idem.
31	0 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	3		4		S. à l'E. idem.	Couvert. le matin. Serein. le soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 9 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 2 $\frac{1}{2}$ dégr. au-dessous de ce point : la différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 8 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.
2 fois du N-E.
3 fois E.
6 fois du S-E.
16 fois du S.
7 fois du S-O.
4 fois O.
2 fois du N-O.

Il y a eu 3 jours de tems serein,
7 jours de nuageux
19 jours de couvert.
2 jours de brouillard.
7 jours de bruine.
12 jours de pluie.
9 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1759, par M. VANDERMONDE.

Ce mois a été très-fertile en rhumes, ainsi que le précédent. Les peripneumonies & les pleurésies seches ont été fréquentes; les saignées & les remedes antiphlogistiques ont paru assez bien réussir, au moins étoient-ils bien indiqués. Il n'en étoit pas de même de certaines toux seches & quinteuses, dont beaucoup de personnes ont été tourmentées; les saignées & les délayans ne paroissoient pas bien avantageux, si ce n'étoit pour détendre & donner de la souplesse aux fibres; il semble que c'étoit un épaisissement de l'humeur bronchiale dont l'expectoration ne se faisoit qu'avec beaucoup d'efforts; les béchiques & les incisifs légers donnoient quelque soulagement.

Les attaques de rhumatismes se sont fait sentir assez vivement, & la plupart des gouteux ont beaucoup souffert.

On a observé aussi des fièvres continues avec redoublemens, avec une disposition gangreneuse aux poulmons; la violence de la fièvre, & la rapidité avec laquelle les accidens se succédoient, ont rendu les saignées multipliées, les boissons aigrettes, la limonade, l'émetique & les anti-septiques inutiles. Cette fièvre, a été funeste pour le plus grand nombre, sur-tout pour les enfans.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Décembre 1758, par
M. BOUCHER médecin.*

La constitution du tems a été ce mois ; différente en tout du précédent. Il a tombé beaucoup plus de pluie , quoique le barometre se soit trouvé plus souvent au-dessus de 28 pouces , qu'au dessous de ce terme : il a plu le 9 , le 15 & le 16 , le barometre étant à 28 pouces 5 à 6 lignes.

Nous avons eu des alternatives dans la température de l'air , quoique sans forte gelée. Le thermometre a été observé au point de la glace , ou très-près le premier , le 2 , le 7 & le 14 , ainsi que le 24 , le 25 & le 26 ; & il étoit environ 2 degrés au-dessous de ce terme , le 8 , le 9 & le 28.

Il y a eu aussi assez de variations dans les vents.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes , & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce $4\frac{1}{2}$ lignes.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois $8\frac{1}{2}$ degrés , au-dessus du terme de la glace , & pour la moindre chaleur , 2 degrés au-dessous de ce

terme : la différence entre ces deux termes est de $10 \frac{1}{2}$ degrés.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
 5 fois du Nord-Est.
 3 fois du Sud-Est.
 11 fois du Sud.
 6 fois du Sud-Ouest.
 3 fois de l'Ouest.
 3 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuag.
 16 jours de pluie.
 5 jours de bruine.
 10 jours de brouillards.
 11 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille en
 Décembre 1758.*

Les pleuropneumonies ont été encore en vigueur dans ce mois, avec plus ou moins de violence, selon les circonstances de la température de l'air. Le hasard a justifié l'utilité des émétiques placés au commencement de la maladie, que la vivacité des symptômes sembloit devoir exclure : le kermès minéral donné à quelques malades en petite dose, & marié avec des remèdes diaphorétiques ou sudorifiques, les a fait vomir avec un allègement très-marqué.

Les alternatives du tems & les brouillards ont fomenté des rhumes de toute espece , des fièvres catharrales , les unes simples , & les autres compliquées de putridité , & des fluxions de poitrine. En général le sang tiré des veines , quoique coéneux , n'avoit pas grande consistance ; c'est pourquoi les saignées devoient être ménagées.

Je n'ai vu personne en ville dans le cas de la vraie fièvre maligne : elle regnoit néanmoins à la campagne , mais avec moins de violence , quant au nombre des malades , & à l'importance des symptomes.

Dans le nombre d'environ soixante-quinze mille habitans , que renferme cette Ville , il en est mort cette année , 2431 , selon les registres aux sépultures ; & il y a eu 2394 baptêmes : ainsi le nombre des sépultures a excédé de 37 , celui des baptêmes.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Mars. A Paris , ce 20 Février 1759.

BARON.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64

AVRIL 1759.

TOME X.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,

A V I S.

On trouve ce Journal chez les Libraires des différentes villes de France & des Pays étrangers ; le prix des douze Cahiers pour toute l'année est neuf livres douze sols. Les Personnes qui voudront le faire venir par la poste, ne payeront que quatre sols de port pour chaque mois, en quelque ville du Royaume qu'elles soient.

On prie ceux qui auront à écrire à l'Auteur par rapport à ce Journal, ou qui voudront y faire insérer leurs Observations, d'adresser leurs paquets à V I N C E N T, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à Paris, après en avoir affranchi le port, autrement ils resteront au rebut à la poste.

Il est pareillement nécessaire d'affranchir l'argent qu'on remettra à la poste pour le Libraire, ainsi que la Lettre d'avis qu'on ne peut se dispenser de lui en donner.

Les six premiers volumes du Dictionnaire de Moreri, nouvelle édition en dix volumes, proposée par Souscription à 180 livres en feuilles, paroîtront dans le courant de ce mois, & les quatre derniers seront prêts au mois de Juillet prochain ; on continue de souscrire pour ce Dictionnaire.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1759.

LEÇONS DE CHYMIE,

Propres à perfectionner la physique, le commerce & les arts, par PIERRE SHAW, premier médecin du roi d'Angleterre, traduites de l'Anglois, un vol in-4°. A Paris, chez Hérissant, rue S. Jacques. Prix relié, 10 livres 10 sols.

LE docteur Shaw, déjà connu en France par plusieurs traités de médecine ou d'histoire naturelle, avoit conçu que dans les différens points de vue sous lesquels il étoit possible de considérer la chymie, celui qui concernoit le progrès & la perfection

des arts utiles , étoit en même tems le plus digne de l'attention d'un philoſophe , & le plus négligé. Il compoſa un traité de chymie , diviſé en vingt leçons , où il s'étudia particulièrement à faire l'application de la chymie , aux arts qu'elle a inventés , qu'elle peut découvrir , & qu'elle peut perfectionner. C'eſt la traduction Françoisé de cet ouvrage que nous annonçons , elle forme un *in-4^o* de 470 pages , ſans compter le diſcours préliminaire qui en contient 94.

L'homme de lettre qui a entrepris cette traduction , a mis en tête un diſcours dans lequel il expoſe par ordre chronologique , le développement des découvertes faites dans les arts , leur ordre métaphyſique , & les degrés de perfection dont ces arts ſont encore ſuſceptibles. L'élégance de la diſtion , le ſtyle poétique même donnent un relief à ce diſcours qui le met dans la claſſe des bons ouvrages en ce genre.

Il ſemble d'abord que ces leçons de chymie n'ont entr'elles aucune liaiſon ; mais cette apparence ſe diſſipe aisément , & on voit que des notions les plus ſimples , l'auteur s'élève aux idées les plus compliquées. Tel eſt le plan de chaque leçon. L'auteur y expoſe les idées générales , & les plus vraifemblables ſur chaque matiere qu'il traite ; il y joint immédiatement après , des expériences qui appuient ſon ſentiment , & en-

fin des axiomes relatifs aux objets qu'il a traités.

On se persuade facilement que ces expériences ne peuvent pas être neuves ; la nouveauté consiste dans la manière de les présenter. Il y a de l'art & du mérite à sçavoir choisir les choses les plus simples, pour en déduire des vérités importantes, & en faire une application heureuse à son objet.

Si par le mot axiome, il falloit toujours entendre, comme en géométrie, ces vérités générales, démontrées & incontestables ; qu'on ne se peut refuser de croire ; il se trouveroit dans cet ouvrage beaucoup de maximes à qui ce nom ne conviendrait pas ; mais depuis qu'Hippocrate, Boerhaave, & d'autres ont donné des pensées en forme d'aphorisme, on s'est accoutumé à croire que ces sortes d'axiomes étoient une exception à l'idée qu'on se forme des axiomes en général. Tous ceux de ce livre, qui sont en grand nombre, sont applicables au moins au cas dont il s'agit. Au reste, dans toutes les sciences fondées sur l'observation, les axiomes ne sont pas des vérités immuables, puisqu'une seule découverte peut les anéantir.

La teinture, la peinture, la brasserie, l'art du distillateur, la métallurgie, la verrerie, l'art des essais, & la pharmacie doivent aux chymistes ou leur invention, ou leur perfection ; en effet quand on sup-

poseroit que le hazard a été le créateur des arts , il faudroit convenir avec notre traducteur , que la chymie les a beaucoup perfectionnés : or cette perfection est encore susceptible de plusieurs degrés , & c'est où conduit le livre de M. Shaw. Il n'est aucun artiste des classes que nous venons de détailler , qui ne trouve dans cet ouvrage des instructions solides , des raisonnemens clairs , des idées nouvelles.

Les notes du traducteur sont en général simples , utiles , modestes , & figurent très-bien avec le texte de l'ouvrage. On nous promet une traduction de la pharmacopée de Londres , avec les notes de M. Pemberfon ; comme on nous l'annonce avec une sorte d'éloge , nous croyons que ce sera l'ouvrage d'un autre auteur ; & nous désirons sincèrement que ce nouvel auteur ne dégénere pas de celui qui nous donne les leçons de chymie de M. Shaw.

Nous passons maintenant à l'examen des chapitres ou des leçons dont est composé cet ouvrage , d'autant plus volontiers que ce détail développera mieux & le plan du livre , & l'intention de son auteur , & pourra donner une idée de la maniere dont le tout est exécuté.

Les différens objets de la chymie , sont tous rangés sous les trois regnes , végétal , animal , & minéral, Quoique l'eau paroisse

faire un élément particulier , & contenir des molécules qui lui sont propres , & que l'air ait aussi ses parties intégrantes & individuelles ; cependant les corps qui appartiennent à l'eau , peuvent être considérés comme bitumes , comme sels , ou enfin comme animaux , & sous ces considérations , être rangés dans l'un ou l'autre des trois regnes ; & l'atmosphère étant , pour ainsi dire , le réservoir des corps détruits , ou échappés de ces mêmes regnes , ne peut pas être regardé comme un regne particulier. On analyse & on récompose les corps. Leur analyse peut être considérée relativement à leurs parties intégrantes , ou à leurs parties constituantes , & la nature de l'analyse indique les moyens de procéder à leur récomposition ; tel est le but de la première leçon , où nous remarquerons que la définition qu'on y donne de la chymie , n'est sans doute si proluxe , que pour servir de plan à toutes les leçons suivantes.

Il est difficile de procéder à aucune opération , sans le secours du feu ; aussi dans la deuxième leçon , après avoir distingué les différentes sortes de feu , ou du moins les diverses idées qu'on s'en forme , en examine-t-on l'emploi , l'usage , les effets , & sur-tout les règles pour conduire le feu actuel ? On trouve dans cette leçon des règles nouvelles pour graduer l'action du feu , & des

notions très-bonnes sur la nature de l'aliment principal du feu.

Il est peu d'éléments qui ait été autant observé ; examiné , décomposé que l'air ; on le considère dans la troisième leçon , en tant qu'il influe & sur le globe en général , & sur les opérations chimiques ; son développement , sur-tout dans l'analyse des corps solides , est un phénomène d'autant plus curieux , qu'il est encore très-obscur.

La terre à sa surface , & à quelques degrés de profondeur , présente des terres , des pierres , des sels , des soufres , des métaux. L'origine de la ténacité des terres , la découverte du soufre dans les substances qui en contiennent , l'analyse du terreau par la voie humide ou la voie sèche , sont toutes des expériences curieuses , & sur-tout utiles pour l'économie , l'agriculture & la minéralogie ; on trouve toutes ces vues très-détaillées dans la quatrième leçon.

La présence de l'eau dans les corps les plus secs , & dans l'atmosphère , en prouvant la généralité de cet élément , démontre sa nécessité pour la production , l'accroissement ou la conservation d'une infinité de corps. L'eau commune peut contenir de la terre , des substances minérales de toute espèce , & devient par-là d'une très-grande conséquence pour les arts , l'économie & la médecine ; découvrir non seulement la nature ,

mais encore la quantité de ces substances hétérogenes contenues dans l'eau, tel est le but de la cinquieme leçon. Comme on a remarqué que dans la décomposition des corps, il falloit des agens, on a bientôt apperçu aussi que ces agens devoient varier, suivant la nature des corps qu'on leur expose, leur appropriation, leur maniere d'agir, les utilités qu'on en retire dans les teintures & dans les couleurs, voilà l'objet de la sixieme leçon, où l'on trouve de plus de très-bonnes observations sur le concours de l'eau, de l'air & du feu, dans une même machine, & sur les effets prodigieux qui en résultent.

La fermentation est un terme générique auquel on n'a pas encore donné de limites assez justes. Les végétaux fermentent, les animaux pourrissent, les minéraux se décomposent; c'est la fermentation qui aide la végétation des plantes; c'est en arrêtant cette végétation, qu'on rend les semences propres à fermenter davantage; c'est en connoissant bien les degrés de la fermentation vineuse & de la fermentation acéteuse qu'on se prépare à son gré, des vins & des vinaigres; qu'on remédie aux accidens des premiers, ou qu'on les améliore. De cette fermentation naissent les esprits de vin, leur rectification, les vinaigres distillés ou composés; la distillation des eaux spiritueuses, & sur-tout de

la bierre , liqueur qui a mérité toute l'attention de notre auteur , dont le patriotisme a dû considérer particulièrement tout ce qui pouvoit être utile ou avantageux à ses concitoyens ; c'est sans doute pour cette raison que les leçons , sept , dix , onze & douze sont entièrement remplies par le détail qu'entraînent toutes ces considérations.

L'analyse & la récomposition des corps , font l'objet des leçons huit & neuf ; & l'on est surpris de voir les principes chymiques évalués à quatre êtres différens , tant pour les minéraux que pour les substances des deux autres regnes ; en comptant bien , il faut d'après l'auteur , ou admettre six principes , ou établir que chaque regne a ses principes particuliers. On trouve encore dans la seconde de ces leçons , un système de Palin-génésie , appuyé sur un fait assez douteux , & nous croyons en devoir avertir nos lecteurs. C'est communément la méthode du docteur Shaw , de conclure du particulier au général , conclusion toujours curieuse par l'art avec lequel il la présente , mais quelquefois hasardée , & susceptible de restriction.

Les couleurs & les saveurs sont en général dépendantes de l'huile ou du sel contenu dans les corps. Les altérations naturelles ou artificielles de ces matieres , varient , reviennent , font naître & disparaître des couleurs ,

dont la teinture, la peinture savent tirer avantage ; le bleu de Prusse, les fécules colorantes, le carmin, l'écarlate, les laques en font des preuves ; mais de plus les huiles végétales sont susceptibles de rectifications, les sels des plantes peuvent être raffinés, on peut faire passer l'odeur, la saveur, les vertus d'une ou de plusieurs substances, dans un véhicule approprié, & faire des eaux distillées, des infusions, des fyrops, des électuaires, & ce sera l'application de la chymie à la perfection de la pharmacie : tous ces objets sont remplis dans les leçons treize, quatorze & quinze.

Voici l'unique leçon où la perfection de la médecine doit entrer dans les vues de M. Shaw, c'est la seizième ; la simplicité des médicamens & leur efficacité sont ce qu'il s'y propose, & il annonce ses expériences d'un ton enthousiaste qui indisposeroit contre lui, si sa haute science ne le mettoit à l'abri du soupçon de la charlatanerie. Il ne faut que lire ses réflexions sur le haut rang qu'ont obtenu autrefois plusieurs médicamens, & sur leur discrédit actuel, pour s'en convaincre ; c'est la critique la mieux raisonnée des enthousiastes, des charlatans & des fanatiques. Quant à ces préparations, comme la plupart sont destinées pour l'Angleterre, & que la manière

de formuler des médecins d'un pays, devient quelquefois préjudiciable, ou peu nécessaire dans un autre ; il y aura très-peu de ces formules , que les praticiens adopteront en France.

Dans un ouvrage où les arts tiennent le premier rang , & qui est même entièrement destiné à leur perfection , la métallurgie , l'art des essais , la pyrotechnie , l'économie même ne doivent pas être oubliées ; aussi les quatre dernières leçons y sont-elles consacrées , & nous finirons à leur sujet , par la réflexion suivante qui est généralement vraie pour tout l'ouvrage.

On est dédommagé de la simplicité des expériences de l'auteur , par la profondeur de ses réflexions , par la vaste étendue des conséquences qu'il en tire , par le sage emploi qu'il a fait de ses connoissances , par la nouvelle route qu'il fraie , & pour dire un mot du traducteur , par la pureté de son style , la justesse de ses remarques , & le zèle qui l'a porté à faire aux chymistes François , un pareil présent.



De reconditâ febrium intermittentium, tum remittentium naturâ, & de earum curatione, variis experimentis & observationibus illustratâ, libri duo. Amstelodami; *c'est-à-dire, traité des fièvres intermittentes & remittentes, &c. A Paris, chez Cavelier; un vol. in-8° de 267 pages. Prix broché, 3 livres 10 sols.*

Cet ouvrage est divisé en deux livres. Dans le premier il s'agit de la nature; dans le second, de la curation des fièvres intermittentes & remittentes. L'auteur après avoir donné la définition de la fièvre intermittente, en examine les différentes especes, telle que la tierce, la quarte, & même la quinte, qui selon lui est très-rare. Il ne croit pas que la fièvre quotidienne doive être rangée parmi les fièvres intermittentes; il pense que la tierce & la quarte sont les deux principales fièvres dont presque toutes les autres sont composées.

Rien n'est si obscur que la cause des fièvres intermittentes; elle n'est pas dans les premières voies, dit l'auteur, parce que les émétiques & les purgatifs devroient la détruire, ce qu'ils ne font pas toujours; d'ailleurs le quinquina en lavement, suffit très-souvent pour en guérir; & l'on ne peut pas

dire en ces occasions, que ce remede ait porté son effet sur les premieres voies. Ce n'est pas le pancréas que l'on doit regarder comme le siége de ces sortes de fièvres. On trouve tous les jours ce viscere squirreux, quoique les malades soient morts sans aucun accès de fièvres intermittentes. L'auteur rejette également la suppression de la transpiration, comme cause des fièvres intermittentes. Il se fonde sur ce que les froids cuisans de l'hiver, où la transpiration est supprimée, ne produisent pas ces fièvres. Quelques medecins ont cru qu'ils devoient chercher cette cause dans l'ataxie & l'inertie du liquide nerveux. L'auteur prouve que leurs tentatives ont été infructueuses. Il paroît plus incliner pour le sentiment de ceux qui en ont accusé l'altération de la bile, ou le mélange de quelque matiere putride. L'auteur prétend que le levain de la fièvre intermittente est répandue par tout le corps, mais qu'elle réside principalement dans le foie, à cause de la couleur des urines, & du teint des fébricitans; il attribue les causes éloignées, comme tous les medecins, à la qualité & aux effets des fix choses non-naturelles.

Le frisson qui n'est qu'une contraction spasmodique du systême nerveux, est ordinairement le précurseur des fièvres continues & intermittentes. L'auteur assure que

ces dernières sont annoncées par les frissons les plus violens , de façon qu'on peut prédire par leur durée & leur force , de quelle nature sera la fièvre qui les suit. Après avoir détaillé les différentes formes sous lesquelles le frisson se présente l'auteur passe aux effets qu'il produit , & rend raison en profond physiologiste , des troubles qu'il excite dans toute la machine. Il traite ensuite de la chaleur & de la sueur qui suivent le frisson. Il regarde le froid comme la cause irritante , qui met tout le corps en feu , & qui provoque la sueur. La remission succède à la chaleur & à la sueur , ou du moins il semble qu'il se fasse un calme parfait , mais il n'y a pas lieu de le présumer , à ce que pense l'auteur , en considérant le visage , les urines , les excréments du malade ; on y voit toujours quelque chose de différent de l'état naturel , & la remission de la fièvre d'un accès à l'autre , n'est qu'imparfaite. L'auteur fait dépendre la cause de la cessation de la fièvre , de la fièvre elle-même qui soumet & détruit le levain qui l'a mise en action ; il croit qu'on ne doit attribuer son retour périodique , qu'à la quantité augmentée ou diminuée , ou à la qualité viciée des causes procathartiques : il appuie son hypothèse sur le retour périodique des règles , des hémorroïdes , & de plusieurs autres évacuations & affections de cette nature.

Quoique les fièvres intermittentes paroissent être à-peu-près de la même nature, elles sont cependant accompagnées de quelques circonstances qui les différencient. La tierce est précédée d'un frisson spasmodique ; la quarte est annoncée par du froid & une douleur gravative, & ces symptomes sont de plus longue durée. Dans l'accès de la fièvre-tierce, le pouls n'est guere plus lent que dans l'état naturel ; dans la fièvre quarte, il est lent, lourd & dur ; la chaleur qui fuit dans la quarte n'est pas si forte, si mordante, & la sueur est moindre ; les urines n'ont pas la même qualité, & different par la quantité dans ces deux especes de fièvres intermittentes.

L'auteur traite dans le douzieme chapitre des fièvres qui se présentent sous le caractère des intermittentes, quoiqu'elles soient d'un genre différent ; telles sont celles qui surviennent pendant la nuit dans des affections catharrales, hystériques, après différentes pleurésies, ce qui semble dénoter la présence d'une humeur purulente, & après des fièvres continues ; enfin les fièvres quotidiennes qui, selon l'auteur, ne sont pas de véritables intermittentes. Ce chapitre est un des plus importans de l'ouvrage, & prouve dans l'auteur, de grandes vues, & un tact très-fin dans la pratique. On pourroit peut-être desirer ici un assemblage plus grand de
signes

signes propres à caractériser ces sortes de fièvres, qu'il est très-facile de confondre, quand on n'est pas consommé dans l'exercice de la médecine. Dans le chapitre suivant il s'agit de plusieurs affections morbifiques, qui ne sont autre chose que des fièvres intermittentes dégénérées; quand, par exemple, le levain de la fièvre semble se concentrer dans une seule partie, comme on le voit dans certaines douleurs très-vives, des ophthalmies, des migraines périodiques. L'auteur rapporte à ce sujet, une observation qu'il a faite sur un malade qui étoit tourmenté d'une douleur très-vive périodique à l'estomac, qui en a été guéri par le secours des fébrifuges. Après tout ce détail, on trouve une description très-exacte de la fièvre-maligne intermittente, de ses symptômes, des différens périodes qu'elle parcourt, & des signes auxquels on doit la reconnoître. L'auteur suit les fièvres intermittentes dans leurs différentes métamorphoses, quand elles deviennent remittentes ou continues. Il fait voir de quelle manière elles peuvent ainsi dégénérer; & les accidens qui en doivent résulter. Il examine en même tems la nature de celles qui semblent s'éloigner de leur propre caractère, & se masquer sous une forme nouvelle par laquelle elles en imposent; telles sont les fièvres remittentes & composées, qui s'annoncent

sous l'apparence de fièvres continues. Tout ceci est présenté avec la plus grande clarté; on y voit toujours l'expérience & l'observation qui viennent à l'appui des réflexions judicieuses & utiles de l'auteur. Les chapitres suivans développent parfaitement les effets du levain de la fièvre, les différentes lésions qu'il cause au corps; cette première partie est terminée par un détail aussi nouveau qu'utile, des vices principaux qu'offre l'ouverture des cadavres morts de fièvres intermittentes.

L'auteur, dans la seconde partie, fait voir la difficulté qu'il y a à traiter les fièvres intermittentes; & sa crainte est d'autant mieux fondée, qu'il semble que pour les combattre, on ne suive le plus souvent qu'un traitement empirique. Il examine si toutes les fièvres intermittentes doivent se traiter de même; il paroît se décider pour l'affirmative. Il prouve ensuite qu'on ne doit pas les abandonner à elles-mêmes, si ce n'est pendant leur commencement, afin de mieux s'assurer de leur marche & de leur caractère; qu'on a lieu pour l'ordinaire d'attendre une crise par les sueurs, les selles, &c. quand on n'a pas chargé le malade de remèdes inutiles. L'auteur est d'avis de commencer la cure de ces fièvres, par une ou deux saignées, selon les forces du malade, quoiqu'il sçache bien que ce remède n'est point curatoire dans ces

cas , mais simplement palliatif ; c'est pourquoy il paroîtroit naturel de penser qu'il ne convient essentiellement que dans les forts accès de fièvre , & ceux qui sont accompagnés de circonstances fâcheuses. C'est peut-être pour cette raison que l'on voit souvent les fièvres intermittentes dégénérer en continues , après une ou deux saignées , ou du moins devenir fort opiniâtres. L'auteur conseille l'usage des délayans , avant & après la saignée , après quoi il prescrit les évacuans , non pour chasser des premières voies le levain de la fièvre qui n'y est pas , selon lui , mais pour empêcher que les sucs qui y sont , étant viciés , n'infectent la masse du sang. Il se déclare d'abord pour les vomitifs , comme les plus propres à débarrasser directement les premières voies & les vaisseaux du foie & de la veine-porte , qui sont presque toujours engorgés ; il prétend même qu'on leur doit donner la préférence sur les purgatifs , qu'il croit que l'on doit employer dans le reste du traitement , pourvu qu'ils soient de la classe des minoratifs ; les apéritifs légers , les sucs des plantes de ce genre sont aussi très-efficaces après l'usage des apéritifs. L'auteur , dans le chapitre suivant , distingue les différens tems des fièvres intermittentes , & fait voir quel est celui que l'on doit choisir pour placer tous les remèdes qu'il indique : il expose ensuite les diverses méthodes de

traiter ces sortes de fièvres , & il pense que l'on peut avoir recours aux sudorifiques , pourvu qu'on les prescrive quelque tems avant l'accès des fièvres , & qu'on ait pratiqué les remèdes généraux. Il passe de-là à l'examen de plusieurs médicamens qu'on vante comme spécifiques , & prétend qu'on ne doit pas y ajouter une confiance bien grande. Il en est de même de quelques sudorifiques , amers & apéritifs dont il balance les vertus fébrifuges , & qu'il réduit à leur juste valeur. Le quinquina fait l'objet de la matière du chapitre suivant. L'auteur en fait avec raison beaucoup d'éloge ; il passe en revue les différentes préparations qu'on en fait ; il semble préférer l'extrait de la garaye , & l'infusion de ce remède dans le vin. Il ne paroît pas éloigné de la méthode de ceux qui unissent le quinquina aux purgatifs. Quoique l'auteur accorde à ce remède merveilleux , une très-grande efficacité dans les fièvres intermittentes, il n'en est cependant pas enthousiasmé ; il détaille les accidens qui peuvent résulter de son usage , les précautions que l'on doit prendre pour les prévenir , & les moyens auxquels on peut avoir recours pour y remédier. Le traitement de la fièvre-quarte , est à-peu-près le même que celui de la fièvre-tierce , si ce n'est que dans la première , la diette doit être plus sévère , & que la saignée est plus nécessaire , ainsi que les vomitifs ;

on peut se passer plus aisément des purgatifs.

Le chapitre dix-septième renferme une exposition des contre-indications que l'on peut rencontrer dans la cure de ces sortes de fièvres, produites par certaines maladies qui ont précédé, par le tempérament, l'âge du malade, le caractère de la fièvre, & la mauvaise méthode qu'on peut avoir suivie. L'auteur s'occupe ensuite du traitement des fièvres intermittentes qui renaissent après avoir été détruites, & des symptômes qui les accompagnent. Cette seconde partie est terminée par le processus curatif que l'on doit suivre dans les fièvres intermittentes - malignes, & dans les fièvres rémittentes d'un bon ou d'un mauvais caractère.

On ne sçauroit rien ajoûter à l'ordre, la netteté la précision qui regnent dans cet ouvrage; l'auteur qui garde l'anonymé, est un homme profond, érudit & judicieux, ennemi des systèmes, & grand sectateur de l'observation. Nous croyons devoir le remercier, en notre particulier, de ce présent important qu'il fait à la médecine.





OBSERVATION

*Sur une phrénésie vraie sans inflammation ,
par M. SUMEIRE , docteur en médecine
à Marignagne.*

Les médecins les plus célèbres soutiennent que la phrénésie vraie est causée par l'inflammation des membranes du cerveau, & accompagnée d'une fièvre aigue. Voici une observation qui détruit cette opinion, & qui prouve qu'il peut y avoir des phrénésies vraies sans inflammation des meninges, & sans fièvre.

Le 20 du mois d'Août de l'année 1757, le sieur Ginies, Menuisier du lieu de Marignagne, d'un tempérament sec, & d'un caractère triste & rêveur, fut saisi dans la nuit d'un frisson, qui fut suivi d'une fièvre médiocre. Le lendemain, vers le milieu du jour, il commença à perdre la connoissance, & donna quelques marques de délire; c'est ce qu'on me rapporta le soir que je le vis : il étoit dans un grand assoupissement, & dans une aliénation totale; il falloit crier bien fort & plusieurs fois pour se faire entendre, & il ne répondoit point à ce qu'on lui disoit, ou il répondoit quelque mot absurde

& bizarre : quand on l'excitoit pour lui dire ou pour lui donner quelque chose ; il témoignoit de l'inquiétude ; si on insistoit , il entroit en colere , & ensuite en fureur ; il changeoit souvent de place ; mais ce qu'il y a de plus singulier , c'est que de tems en tems il se dressoit sur son lit , & il tournoit en cherchant une nouvelle situation , ensuite il se recouchoit , il avoit les yeux fixes , brillans & animés ; il parloit avec une grande vivacité ; quelquefois il sourioit , & d'autrefois il avoit un air sombre ; il portoit souvent les mains dans l'air , où il sembloit vouloir saisir & démêler quelque chose avec les doigts. A sept heures , je touchai son poulx qui étoit froid , petit , lent & presque insensible ; à dix heures , il devint plus apparent & plus ouvert , mais il étoit néanmoins toujours concentré & fort lent , il passa la nuit à-peu-près dans cet état ; on ne pût lui faire avaler une goutte de bouillon.

Le lendemain , je le vis sur les cinq à six heures du matin ; son poulx étoit serré , spasmodique & un peu vîte ; il changeoit de place à tous les momens , ses bras étoient sans cesse en mouvement , il ramassoit tout ce qui se présentoit , les draps , les couvertures , &c. Il avoit l'air d'une personne qui est assoupie ; il ne prononçoit que des mots bizarres , qu'il proféroit avec une très-grande

vivacité, sur-tout quand on le pressoit de répondre, ou de prendre quelque chose; si on vouloit l'y résoudre par force, il entroit en fureur & faisoit des mouvemens violens: son corps étoit dans un spasme universel & tous les tendons & les muscles étoient agités de mouvemens convulsifs; sa mâchoire inférieure étoit serrée & souvent ébranlée par une convulsion particulière: il refusoit opiniâtement tout ce qu'on lui offroit; son corps étoit froid, & son poulx devenoit toujours plus petit. On lui appliqua à la région du cœur, & à la plante des pieds, des rôties de pain imbibées de vin chaud, cela parut le ranimer un peu. J'ordonnai qu'on lui appliquât trois emplâtres vésicatoires, un à la nuque, & deux aux gras des jambes. A midi ou environ, le malade vomit par un mouvement de la nature, & il jeta de la matière jaune, qui teignit le linge comme le safran. Je voulois seconder la nature par quelques cuillerées de vin émétique; mais on ne put venir à bout de lui en faire prendre: en vain six hommes robustes furent employés pour l'affujettir à recevoir un lavement que je lui avois prescrit; on ne put le fixer, il les renversa tous, & la force qu'on mettoit en usage pour le contenir, ne servoit qu'à augmenter sa fureur. Voyant que mon art ne pouvoit rien faire pour le

salut de ce malade , & considérant que la cause éloignée de sa maladie , étoit vraisemblablement l'insolation , (on m'avoit rapporté que le sieur Ginies. avoit resté pendant plusieurs jours exposé à l'ardeur du soleil , en dirigeant le travail des mâçons qu'il occupoit sur le derriere de sa maison qui étoit au midi ,) je tentai de le faire saigner à la jugulaire , quoiqu'avec repugnance , par rapport à la petiteffe & à la foiblesse du poul : cette saignée produisit un effet surprenant : le malade fut tranquille dans le moment , & il resta assoupi ; deux heures après il prit un peu de bouillon , le vésicatoire de la nuque rendit beaucoup de sérosité ; ceux des jambes se déplacèrent par les mouvemens que faisoit le malade , & n'agirent point ; son poul s'éleva , & sa peau devint un peu chaude ; il rendit en une seule fois environ deux livres d'urine fort rouge , & il poussa tout de suite une selle dans son lit ; le soir il donna quelques signes de connoissance ; il prenoit dans certains momens ce qu'on lui présentoit , dans d'autres il refusoit avec obstination & avec colere , si on le pressoit trop ; je lui fis donner de l'eau d'orge émulsionnée & nîtrée , pour la nuit qu'il passa assez tranquillement.

Le matin du 23 , il tomba dans son premier état ; il sortoit de son lit , il refusoit

tout avec colere , & s'emportoit dès qu'on lui parloit. Sur les six heures , il étoit assez tranquille , & sa tête parut un peu dégagée. J'ordonnai qu'on lui fit prendre à plusieurs reprises , une livre de décoction purgative : la plaie du vésicatoire appliqué à la nuque , couloit abondamment , il ne prit que fort peu du remede purgatif , enforte qu'il n'en fût point évacué ; il passa tout le jour dans l'affoupissement , étant assez tranquille : son pouls étoit petit & point fébrile ; quand on lui demandoit si la tête lui faisoit mal , il répondoit qu'oui.

Le soir voyant qu'il étoit toujours dans l'affoupissement , qu'il étoit même froid , & qu'il avoit des tremblemens , je fis réitérer la saignée de la jugulaire ; dès que la veine fut ouverte , le malade reprit sa connoissance , il sourit & parla un peu ; le sang qu'on lui tira , étoit noirâtre , & tout - à - fait dépourvu de sérosité. A une heure après minuit , sa tête se débarrassa , & je le trouvai le matin du 24 , avec l'esprit assez libre , son pouls étoit développé & bien réglé : on lui donna un lavement qui le vuida bien. Je lui prescrivis une purgation qui l'évacua beaucoup par haut & par bas , & le soir le malade fut dans une entiere liberté d'esprit , son pouls étant à-peu-près celui d'une personne en santé ; il ne se plaignoit plus que

de chaleur & de pesanteur à la tête : je le quittai , en lui faisant espérer que le tems détruiroit ces restes de maladie.

Il faut conclure de cette observation , 1^o qu'il peut y avoir des phrénésies vraies sans fièvre aiguë , puisque le pouls de ce malade a été presque dans tout le cours de sa maladie , petit , lent , serré , rarement & très-peu fébrile , & quelquefois spasmodiquement irrégulier : 2^o que la phrénésie vraie ne dépend point ou au moins ne dépend pas toujours de l'inflammation des membranes du cerveau ; car on ne pensera pas sans doute que les méninges de ce malade étoient enflammées , si on considère que la saignée à la jugulaire , a dissipé deux diverses fois *dans la minute* l'embarras du cerveau ; ce qui prouve que dans ce cas , la phrénésie avoit pour causes la chaleur & la tension violente des fibres nerveuses & membraneuses internes de la tête , que la saignée a pu diminuer & emporter avec cette promptitude.



OBSERVATION

Sur une fièvre urticaire (a) ou érysypelateuse de la rare espece , par M. GODART , docteur en médecine à Vervier , pays de Liège.

Un homme robuste , à la fleur de son âge , tondeur de draps de profession , d'un tempérament sanguin , commença par s'apercevoir d'une diminution de son appétit pendant cinq à six jours : ensuite il lui survint une éruption à la peau , des exanthemes plats , de figure assez irréguliere , d'une largeur qui pouvoit aller depuis celle de la lentille , jusqu'à celle d'un grand ongle , de couleur blanche , & accompagnés d'une forte démangeaison , par conséquent parfaitement pareils aux ampoules que nous excite la piquure des orties , & qui , comme

(a) Je me fers de cette dénomination , comme pensant l'avoir rencontrée dans quelques auteurs , quoique j'aie fait des recherches vaines à ce sujet , avant de communiquer l'observation. Me trompai-je ? Je ne m'en crois pas moins autorisé à créer ce terme , vu qu'il rappelle parfaitement l'analogie qui se trouve entre l'effet de l'urtication , & l'éruption de la maladie en question , & que d'ailleurs il détermine l'espece d'érysipele à laquelle cette fièvre appartient.

elles, prenoient une teinture rouge, lorsqu'on ne pouvoit résister à la grande envie de se gratter : elles sortoient de fix en fix heures, & elles subsistoient trois ou quatre, & puis disparoissoient insensiblement.

Leur sortie étoit précédée d'accablement de corps & de foiblesse d'estomac. La premiere éruption se fit d'abord au poignet, & s'étendit ensuite par tout le bras du côté droit ; la seconde occupa en outre les mêmes parties de l'autre côté. Les symptômes, précurseurs furent si considérables au troisieme accès, que le malade tomba dans une lypothimie qui dura un gros quart-d'heure, au bout duquel l'éruption se déclara universelle, ce qui détermina à me faire appeller.

Trouvant le pouls agité, je commençai par une saignée au bras, dont le sang fut naturel, je prescrivis des poudres absorbantes nîtreuses. Ces remedes n'empêcherent pas le retour du paroxysme. L'annonce en fut seulement moins effrayante : une seconde saignée le lendemain, ne produisit pas plus d'effet ; c'est pourquoi j'en vins à une décoction purgative ; mais le fruit ne fut autre que celui de retarder les attaques de quelques heures.

Le peu de succès de cette méthode, & la considération de la diminution d'appétit, qui avoit précédé l'incommodité jointe aux

menaces de défaillance , qui annonçoient chaque accès , me portèrent à ordonner le vomitif suivant :

℞ *Rad. ipecacuanh. drach. semis.*

Tartar. emet. gr. iiij.

Ce vomitif n'opéra point du tout ; c'est pourquoi trois heures après , je prescrivis le suivant :

℞ *Rad. ipecacuanh. drach. semis.*

Cremor. tartar. gr. x

Tartar. emet. gr. iiij.

Celui-ci procura trois vomissemens copieux de matieres glaireuses , & cinq à six selles abondantes.

L'attaque revint plus tard qu'à l'ordinaire. Elle ne fut précédée d'aucune foiblesse sensible ; l'éruption ne se fit qu'en quelques endroits , au lieu qu'auparavant elle étoit universelle , la démangeaison fut infiniment plus supportable ; ensuite il n'est plus rien survenu ; le malade a eu seulement à se plaindre d'une douleur d'estomac , qui n'a duré que quelques jours.

J'ai encore vu depuis , la même maladie dans un tonnelier , mais dont les éruptions n'étoient pas si régulières dans leurs retours. L'ayant fait saigner un jour , vomir l'autre , l'éruption du troisieme fut seulement miliaire , & la dernière : ainsi cet homme fut guéri en trois jours , au lieu que j'en ai employé cinq , pour empêcher la maladie du premier.

Cette maladie me semble être celle que Sydenham décrit , chap. VI , sous le titre de *Febris erisypelatoſa* , par ces termes :

» *Eſt alia hujusce morbi ſpecies , licet ra-*
 » *rius occurrens : hæc quolibet anni tempore*
 » *invadit , idque hæc ut plurimum prophafi ,*
 » *quod ſcilicet ægri vinorum ſubtilium , ma-*
 » *gis magisque attenuantium , potationi*
 » *pauld largius indulſerint , aut liquoris ſi-*
 » *milis ſpirituofi.* » (Je n'ai pu rien apprendre
 de particulier ſur cette circonſtance , à l'é-
 gard des deux ſujets que j'ai traités :) « *Fè-*
 » *briculam quæ agmen ducit , mox excipit*
 » *pustularum per univerſum ferè corpus erup-*
 » *tio , quæ urticarum puncturas reſerunt , &*
 » *nonnunquam in veſiculas attolluntur ;*
 » *mox recedente , tuberculorum more , ſub cute*
 » *ſe recondunt , cum pruritu mordaciſſimo ,*
 » *& vix tolerando , ac quoties ſcalpturam*
 » *ſubeunt , rursùm apparent.*

La démangeaiſon , dans les deux cas rap-
 portés , n'avoit lieu qu'après la ſortie des
 puſtules ; mais les grattemens auxquels on
 ne peut réſiſter , ne contribuent pas peu à
 les faire pouſſer davantage , & à les faire
 rougir.



OBSERVATION

*Sur une Paralysie scrophuleuse , par
M. JUVET , médecin de l'hôpital royal
& militaire de Bourbonne-les-Bains ,
aggrégé , correspondant du college royal
des médecins de Nancy.*

Le sujet de cette observation , étoit un enfant de huit ans , né de parens sains. Il eut dès le berceau , des abscess qui se succédoient les uns aux autres , tantôt dans une partie , tantôt dans une autre , qui tous commençoient par une tumeur indolente & molle , qui ou s'ouvroit d'elle-même avec le tems & les maturatifs , ou contre laquelle on employoit le fer , lorsqu'elle étoit trop long-tems à s'ouvrir , que l'on craignoit que le croupissement & l'altération des matieres purulentes ne devînt nuisible aux parties tendineuses , aponévrotiques , ligamenteuses , membraneuses , osseuses , selon le voisinage plus ou moins grand de ces parties , selon les symptomes plus ou moins pressans , qui étoient cependant rarement inflammatoires.

Les traitemens méthodiques ne purent néanmoins empêcher qu'une de ces tumeurs qui , à l'âge de deux ans , occupât le
petit

petit doigt de la main gauche , ne produisit la destruction totale de la phalange , du milieu & de ses tendons ; les tendons s'exfolierent comme à l'ordinaire , la phalange sortit toute entiere , noire & dépouillée de toute enveloppe , à la fin du traitement qui dura cinq ou six mois.

Ces tumeurs fournissoient un pus fétide sanguinolent , ichoreux , qui rougissoit le papier bleu , elles se terminoient communément par une bonne cicatrice , que l'on obtenoit au bout de deux ou trois mois , par la propreté & quelques déterfifs ; elles étoient quelquefois sans fièvre , quelquefois avec fièvre , & fièvre lente pour l'ordinaire : cet enfant tomboit malade , & devenoit convalescent alternativement ; ses convalescences toujours courtes , mal assurées , ressembloient plus à la maladie qu'à la santé ; après quoi une tumeur survenoit , ou la petite fièvre lente ; je ne parle point d'une incontinence d'urine , qu'il conserva depuis sa naissance jusqu'à sa guérison.

Vers sept ans , il se forma à l'articulation du bras droit , un dépôt considérable , & dont les accidens furent plus nombreux , plus grands que ceux qui , à l'âge de deux ans , détruisirent la phalange du petit doigt ; sa terminaison fut aussi plus longue ; on trembla pour le bras , qui devint paralytique , sans mouvement , & sans presque de senti-

ment ; le dépôt abscédé fut ouvert , le gonflement du coude diminua beaucoup par la sortie de quantité de pus. On se flatta enfin qu'il n'auroit pas de mauvaises suites , mais au bout d'un an de pansemens suivis par les meilleurs maîtres , la paralysie subsista , & le membre se dessécha : toutes les épiphyses qui composent l'articulation du coude , durcies & exostosées , formerent une fausse anchylose qui permettoit à peine qu'on pût donner au bras quelque mouvement ; l'olécrane resta à nud , recouvert seulement de chairs spongieuses , molles , d'un rouge de mûre , saignant facilement , raisons qui contribuèrent sans doute à l'opiniâtreté de la paralysie , ce qui y avoit même la meilleure part , fut un ganglion de la grosseur d'une olive , que l'on trouva occuper le nerf médian , à deux ou trois pouces de l'aisselle ; du reste le pouls se faisoit sentir à ce bras comme à l'autre.

On prit patience , sans perdre de tems ; on ne se rebuta point , on répéta la plupart des remèdes internes qui avoient été pratiqués en différens tems , les purgatifs de toute espèce , les tisannes sudorifiques , les fondans de Rotrou , différentes préparations métalliques sous diverses formes , tout fut employé , comme cela arrive souvent dans des cas tels que celui-ci. Après avoir consulté à Paris , qui est la résidence du

malade , les plus habiles médecins , on eut recours aux gens à secrets , dont le charlatanisme ne fut pas nuisible , comme c'est l'ordinaire ; il fut aussi inutile que la science des premiers.

Le petit malade désespéré , & désespérant ses parens dont il est fils unique , riche héritier , fut envoyé aux eaux ; on choisit celles de Bourbonne , où il arriva au mois de Mai , très-fatigué du voyage , & avec la fièvre qui fut assez forte ; après quelques jours de repos , une ou deux saignées , quelques purgatifs , on essaya les eaux ; la boisson , les bains , les douches , la boisson principalement jusqu'à une pinte par jour , qui passoit très-bien par les urines & par les selles , furent placés pendant six semaines avec quelque succès ; la paralysie n'étoit plus la même , le bras acquit quelque mouvement de pronation , de supination ; le ganglion & l'anchylose , la maigreur du membre diminuoient , la santé se fortifioit . On prit bientôt le parti de rester à Bourbonne jusqu'au mois d'Octobre , on se servit des eaux de tems en tems , & le succès alla si loin , que la santé étoit en apparence aussi bonne qu'on pouvoit la souhaiter ; la paralysie passée , le ganglion & l'anchylose dissipés des trois quarts , les chairs bien revenues dans toute l'étendue du bras , quoiqu' l'olécrane fut toujours resté dans le même état , donnerent les

espérances les plus flatteuses d'un solide rétablissement, que les précautions les plus communes & le tems conduiroient à sa perfection : l'hiver les dissipa bien vîte, la paralysie, l'anchylose, le ganglion se réformèrent, le desséchement du membre les suivit; nouvelles allarmes, nouvelles consultations, nouveaux remèdes tant internes qu'externes, & de toute main; on fit des essais téméraires, on employa intérieurement & long-tems, jusqu'à de l'arsenic, du verd de gris, avec tout l'art imaginable, art qui vraisemblablement détruisit en eux ce qu'ils avoient de vénéneux, en leur ôtant au surplus toute action médicinale; le bras resta toujours le même, & on pensa unanimement à un retour à Bourbonne.

Dès-lors la paralysie devint intermittente, le malade revint aux eaux, & après y avoir passé tout l'été, après y avoir pratiqué, ou à-peu-près tout ce qu'il y avoit observé l'été précédent; il s'en retourna chez lui, non sans craindre la même rechute qu'il avoit essuyée l'hiver précédent, ce qui arriva trois hivers consécutifs, & ce qui lui occasionna de passer autant d'étés à Bourbonne, avec le même succès que le premier; ce succès se soutint très-bien pendant le quatrième hiver, il ranima le courage du malade & de ses parens, leur inspira la plus grande confiance, il revint un quatrième, cinquième,

fixieme, septieme étés, pendant lesquels il faisoit ses exercices accoutumés, en s'attachant essentiellement à la boisson des eaux; car on craignoit toujours de voir renaître quelque accident scrophuleux, dont il s'agissoit de détruire la cause jusques dans son principe. On ne vit plus de ces hivers qui sembloient ruiner tout projet de guérison, la santé devint stable, & depuis douze ans, l'enfant devenu homme, sain, fort & vigoureux, fait à présent les délices de sa famille, & de sa nouvelle épouse.

Au quatrieme voyage, on trouvoit encore la place du ganglion, du nerf médian, ce qui a duré jusqu'au fixieme, où elle a disparu totalement.

Les extrémités des os qui composent l'articulation du coude, & qui par leur gonflement formoient l'ankylose, sont constamment demeurées un peu plus grosses qu'au coude gauche; ce vice qui n'a plus rien que de local, n'empêche ni la force, ni la liberté des mouvemens du bras.

L'ulcere de l'olécrane dura trois ans, & se ferma insensiblement par une cicatrice profonde, ferme, adhérente & blanche, sans qu'il y eut d'exfoliation sensible, qui avoit été pronostiquée par tous les habiles gens, & que la paraphrase de l'aphorisme 26. de M. Petit, sur les maladies des os, devoit naturellement faire attendre.

Dès le premier voyage, la source de ces abcès ambulans, qui se succédoient les uns aux autres, parut tarie, & la fièvre lente ne se fit plus sentir.

Remarques.

Il paroît surprenant que des phyficiens du premier ordre, & de grands médecins, en rejetant toute idée étiologique qui persuaderoit qu'une cause humorale donneroit lieu aux écrouelles; par exemple, par une consistance vicieuse & trop épaisse des suc lymphatiques, admise par les anciens pour cause de différentes maladies, sous le nom générique de sang, n'ayent pas substitué à cette maniere de penser, une cause mieux imaginée. Quoiqu'on ne puisse pas tout expliquer par cette cause humorale, *de quâ faciliùs asseras quid non sit quàm quid sit*; pour l'anéantir, il auroit fallu, avant que de l'exposer avec tous les défauts qu'on lui a toujours connus, en trouver une autre qui en auroit eu moins, & qui auroit été plus juste: je croirois volontiers qu'on a fait tout le contraire; cela devient évident, si l'on en juge seulement par Juncker; la cause des écrouelles, selon lui (a), n'est qu'un vice local; les écrouelles endémiques qui ne s'accordent point là-dessus avec sa théorie,

(a) Pag. 212. tab. 30. de strumis.

parce qu'elles supposeroient des hommes autrement construits dans un pays que dans un autre, lui font créer sur le champ (a) un mouvement erroné des humeurs par lequel elles vont fabriquer un vice local, & des écrouelles. Je laisse ici cette question, qui n'est de mon sujet, qu'autant que l'eau de Bourbonne détrempe & met en fonte les suc lymphatiques, sans examiner d'ailleurs si elle agit par un simple développement de ces suc & de leurs globules, ou par une vraie dissolution, qui s'étendrait jusqu'à diviser leur substance, examen qui seroit inutile par la ressemblance & les effets de ces deux opérations, dont le mystère est si caché, qu'il ne seroit pas possible de les distinguer par des caractères sensibles, & qui leur seroient propres. L'or disparoit dans l'eau régale; y est-il vraiment dissous? N'y est-il que divisé? Ces deux expressions sont synonymes, à moins qu'on n'entende par la première, un changement destructif des substances qui ont souffert l'action du dissolvant.

M. Faget nous apprend (b) qu'étant à Aix-la-Chapelle, il y fit plusieurs saignées au pied, dans l'eau thermale de cette ville, dans laquelle il ne se forma point comme

(a) Pag. 213. *Ibid.*

(b) Pag. 291 des Mémoires de l'académie royale de chirurgie, tom. 1.

d'ordinaire des lambeaux lymphatiques ; après les saignées , il crut pouvoir retrouver la lymphe dans cette eau , lorsqu'elle auroit perdu toute sa chaleur ; vingt-quatre heures après ces saignées , elle se trouva en dissolution comme auparavant.

Je fis avec beaucoup de soin des expériences très-variées , & avec succès , relatives à cet objet , dont je rendis compte au public dans ma dissertation sur l'eau de Bourbonne en 1750 (a) ; mais celle de M. Fagét , quoique bien plus simple , est plus frappante & plus conséquente que les miennes ; je ne tardai point dès que j'en fus instruit , à l'appliquer à l'eau de Bourbonne.

L'eau de Bourbonne , & celle d'Aix-la-Chapelle , ne se ressemblent cependant pas en tout ; celle de Bourbonne contient par livre d'eau , soixante-sept grains de sel absolument neutre , selon la dernière analyse qui en fut faite il y a deux ans , par M. Vernel ; celle d'Aix-la-Chapelle en a seize grains par livre , & ce sel est neutre alkalescent ; l'eau de Bourbonne ne donne que des indices de soufre commun , celle d'Aix-la-Chapelle en fournit en espèce , & en cela , elle est peut-être la seule qui ait cette propriété , comme celle de Bourbonne est peut-être la seule eau thermale qui fournisse du fer réel ,

(a) Pag. 63.

& non décomposé; malgré ces différences spécifiques, je crus que l'eau de Bourbonne dissolveroit parfaitement la lymphe dans la saignée au pied; l'expérience de M. Faget me réussit, & m'a constamment réussie, de la maniere la plus complete, en tout tems & dans toutes les saisons; ce qui vraisemblablement n'est pas toujours applicable à l'eau d'Aix-la-Chapelle. M. Borgelet, médecin de l'armée du bas-Rhin, & chargé de la conduite de nos malades dans cette ville, m'a écrit là-dessus en ces termes; de la saignée au pied faite dans les eaux thermales, il résulte que la lymphe devient glaireuse, épaisse, & se trouve en plus grande quantité, que lorsque la saignée se pratique dans l'eau commune.

J'aurois souhaité pousser plus loin l'expérience de M. Faget, & séconder ses vues; mes tentatives sur ces coënnnes épaisses qui se forment sur le sang dans les maladies inflammatoires, n'ont eu aucune suite; un sang chaud qui ruissele dans une eau chaude, qui ne l'est que ce qu'il faut pour ne point durcir des sucs albumineux, qui doit au contraire les dissoudre, produit des effets opposés à ceux d'un sang refroidi, coagulé, dur, dont la partie fibreuse, qui a été très-battue & très-serrée par le jeu excessif des vaisseaux, a eu le loisir de s'unir, en se

féparant de la partie séreuse, & de devenir indiffoluble.

Je lis dans M. de la Motte (a), l'histoire d'un jeune homme âgé de dix-sept ans, fort & vigoureux, d'un tempérament sanguin, qui a beaucoup de rapport avec celle-ci, qui fut terminée par la mort du malade. L'auteur la regarde comme un fait extraordinaire; il ne s'est peut-être rien vu d'égal, dit-il (b), à ce que je rapporte ici. Pour n'être pas long, je renvoie à l'auteur ceux qui seront curieux d'examiner ce que son observation & la mienne ont de commun d'un côté, & de différent de l'autre.

OBSERVATION

Sur les effets du Bezoard minéral, contre l'arsenic, par M. DEHENNE, docteur de la faculté de Montpellier, & médecin à Lille.

Moins on a de science en médecine, plus on en trouve la pratique aisée, tels sont les charlatans: au contraire les médecins qui font une étude sérieuse de leur profession,

(a) Pag. 47. tom. 2. chap. 7. des écrouelles, observation 87.

(b) Pag. 53. *Ibid.*

la trouvent si difficile , que la vie leur paroît trop courte , pour posséder dans sa perfection , un art si étendu. C'est pour atteindre à cette perfection , autant qu'il est possible , que plusieurs médecins de cette Ville , ont formé depuis long-tems une société : * c'est-là que je fis rapport , qu'avec le bezoard minéral , je venois de guérir , comme miraculeusement , un homme que l'arsenic avoit empoisonné. Ces MM. non seulement apprirent avec plaisir cet heureux succès , mais encore ils crurent que cette observation devoit être rendue publique.

Charles-Joseph Dumont , dit Belisle , âgé de cinquante-sept ans , d'un bon tempérament , gagne ordinairement sa vie à des ouvrages pénibles , & sur-tout à piler chez les apothicaires. Un marchand de cette Ville , avoit une partie considérable d'arsenic à

* Cette société est établie depuis 1749. Elle est composée de MM. Lebrun , de Milleseams , médecins de Louvain , Boucher & Desmille , médecins de Douai , & de Cyssau , Dehenne & Merlin , médecins de Montpellier. On s'assemble tous les jours depuis onze heures jusqu'à midi , chez M. de Cyssau : d'abord on y rapporte ce que chacun , dans ses lectures particulières , a trouvé de remarquable , ensuite les cas épineux qui se présentent dans la pratique , ce que la nature & les remèdes ont produit de frappant ; & le reste du tems est employé à la lecture des médecins praticiens , tels qu'Hippocrate , Duret , Sydenham , Boerhaave , Baglivi , &c.

réduire en poudre; Belisle s'en chargea. Quoique l'appas du gain l'engageoit à cette entreprise, la connoissance du danger auquel il s'exposoit, le fit tenir sur ses gardes.

Mardi, 14 Novembre 1758, Belisle se mit à l'ouvrage, ayant son bonnet sur les yeux, & une serviette quadruple qui lui couvroit le menton, la bouche & le nez : accoutumé à piler ainsi de l'ipecacuanha, sans que jamais rien de fâcheux lui fut arrivé, il se promettoit la même chose, en se servant des mêmes précautions à l'égard de l'arsenic. La première journée il avoit pilé cent quatre-vingt livres d'arsenic, & tout alloit bien : le lendemain au soir, il étoit venu à bout de son entreprise, & le poids de l'arsenic réduit en poudre pendant ces deux jours, montoit à trois quintaux.

Dès le mercredi matin, Belisle eut des besoins fréquens d'uriner; l'après-dîner, sur les quatre heures, il eut des nausées, & son ouvrage ne fut pas plutôt fini, qu'il lui prit des vomissemens glaireux, teints de sang; cela se passa dans la cour, sans que personne en fut témoin. Dès qu'il fut de retour chez lui, il se sentit le nez, les yeux, & la bouche en feu, la salive qui couloit, disoit-il, de son palais, étoit ensanglantée, son gosier, en se resserrant, lui rendoit la déglutition très-difficile & douloureuse. Cet état ne l' alarma pas assez pour demander du secours ;

il se fit préparer par sa femme deux pintes de lait battu, dans lequel il fit bouillir du pain; malgré tous ses efforts, il ne put avaler que le liquide de cette soupe, la nuit fut mauvaise: le jeudi matin sa respiration devenoit douloureuse, il se sentoît piqué dans tous les points de sa peau; ces symptomes qui aggravoient son mal, ne l'épouvantèrent pas; il se persuada que tout disparoîtroit, s'il avoit un peu de patience, il prit encore toute la journée du lait battu, & de l'eau panée, la nuit ne fut pas meilleure que la précédente. Le vendredi matin il sentit le besoin qu'il avoit d'être secouru; à tous les symptomes ci-dessus, se sont joints gonflement avec douleur insupportable à la verge, ardeur d'urine, boutons sur les mains, sur les poignets, & sur le front, tuméfaction douloureuse au bras droit & aux mains, son visage se couvrit de pustules, ses yeux devinrent rouges, & ses paupieres gonflées & éraillées; ajoûtez à tout cela, sa poitrine & son estomac douloureux. Un particulier, sur le rapport qui lui en fut fait, lui envoya par charité, demi-pinte d'huile d'olives à prendre de tems en tems par cueillerée, & conseilla de lui donner pour nourriture de l'eau d'orge, coupée avec du lait: ces remedes ont adouci ses douleurs, mais ils ne les ont pas emportées.

Le samedi il crut qu'il alloit périr, & ce

ne fut qu'alors qu'il m'envoya chercher. Je le trouvai au lit, il me raconta ce que je viens de rapporter, & tous ces symptômes étoient portés à un degré si violent, qu'il sentoît bien qu'il ne pouvoit plus vivre long-tems dans cet état; le pouls étoit ferré & fréquent, sa respiration fort gênée, son estomac douloureux, ses reins, sa vessie & sa verge lui causoient des douleurs cruelles, ses urines étoient supprimées, ses yeux, son visage & son gosier étoient tels que je les ai marqués ci-devant; tout cela occasionné par une cause aussi terrible, que l'arsenic avoit jetté ce malade dans une frayeur si violente, qu'elle lui causoit un tremouffement universel.

Je commençai par le rassurer, en lui disant que le contrepoison de l'arsenic étoit connu, & que j'avois tout lieu d'espérer que la violence du mal céderoit à l'efficacité du remède. Je me souvenois d'avoir lu dans le traité des poisons par Allen, que Wepfer avoit employé avec succès, le bezoard minéral, contre l'arsenic. Je lui fis donc prendre de deux en deux heures, dix grains de poudre de bezoard minéral, * dans une

* BEZOARDICUM MINERALE;
Ex codice pharmaceutico Lillensi.

℞. Butyri antimonii unc. IV. liquato & retortæ vitreæ immisso, affunde quattatim spiritus nitri optimi tantum, donec effervescencia cesset, & buty-

cueillirée de son eau d'orge, coupée avec le lait; je lui fis continuer son eau d'orge, coupée alternativement avec le lait & le syrop d'orgeat, son huile d'olives par cueillerée, & le nutritum avec lequel il adoucissoit les douleurs du gland de la verge: j'ordonnai de joindre à ces boissons, l'usage d'un bouillon fait avec du veau, des navets & du pain de ménage.

Belisle se croyant perdu sans ressource, attendoit ma visite pour recevoir ses derniers sacremens. Dès qu'il entendit parler de contrepoison, il se rassura; l'espérance de guérir, diminua beaucoup sa frayeur, & fit presque disparaître ses mouvemens convulsifs. Il prit avec confiance de deux en deux heures, ses paquets de bezoard minéral, & il les continua au nombre de douze. Le malade m'a assuré que dès l'instant qu'il avala ce remède, il se trouva mieux, qu'au troisieme paquet, il y avoit un changement notable dans son état, qu'il avoit dormi la nuit du samedi au dimanche, plus de trois heures, & que le dimanche au soir, il

rum totaliter dissolutum sit. Tum retortam in arenâ colloca, & igne gradatim adhibito, abstrahe spiritum ad siccitatem ferme: massam albiſſimam, retortâ fractâ, exime, & in crucibulo paulatim calcina donec exſiccata sit, & spiritus corrosivi avolarent. Pulverem insipidum, vel subacidum, nullo fœtore præditum, vase vitreo ritè obturato, conserva.

avoit peine à croire qu'il eût été le samedi dans un danger si évident. Si sa tête, sa poitrine, son estomac & ses reins étoient dégagés, il avoit encore des symptomes qui lui rappelloient la cause qui l'avoit mis à deux doigts de sa perte; c'étoient ses croutes au visage, ses boutons aux bras, aux poignets & aux mains, ses paupieres encore rouges & gonflées. Je lui conseillai, pour détruire jusqu'à la dernière parcelle de ce poison, de continuer encore ses paquets à demi-dose; mais il se crut assez bien, pour n'avoir plus rien à appréhender.

Le lundi matin, lors de ma visite, le malade étoit forti, quoique son visage & ses yeux fussent dans un état horrible. Le mardi il fut purgé en lavage, avec une bouteille de décoction de casse. Sur la fin de la semaine, il vint me consulter, pour être soulagé d'une démangeaison universelle: je lui conseillai la décoction de racine de bardane, avec la reglisse, & de couper cette boisson avec du lait, ce qu'il a fait pendant huit jours, & au commencement de Décembre, il étoit parfaitement guéri.



OBSERVATION

Sur un abcès considérable dans le lobe droit du poulmon , guéri par une opération de chirurgie , par M. CAMPARDON l'aîné , maître en chirurgie à Masseube.

Bernard Segau , fils d'un laboureur au village de Lourtyes , au diocèse d'Auch , âgé de douze à treize ans , d'un tempérament maigre & sec , sautant un fossé vers la fin de Novembre 1751 , sentit une douleur au côté droit , sous le mammellon. Cette douleur continuant à le faire souffrir , je fus appelé deux jours après , pour lui donner mes soins ; je lui trouvai fort peu de fièvre , & d'ailleurs il étoit exempt de tout autre symptôme. Je le saignai néanmoins , & je lui prescrivis quelque fomentation résolutive sur la partie douloureuse. Ces remèdes soutenus d'une autre saignée , dissipèrent sa douleur en peu de jours.

Le 9 de Décembre suivant , ce garçon s'étant échauffé en courant après une jument qu'il faisoit paître , sentit sa douleur se renouveler. Le 10 ayant été requis pour le voir , je le trouvai comme la première fois , presque sans fièvre , & sans autre incommodité que sa douleur qui étoit médiocre. Il fut

saigné ce jour même, & le lendemain ; je fis réitérer les embrocations que j'avois mises précédemment en usage. Cette douleur par ces secours se modéra beaucoup, mais elle ne se dissipa jamais entièrement. Comme la fièvre étoit presque imperceptible, & que la douleur étoit très-considérable, je ne crus pas devoir insister sur les saignées ; la maladie n'offrant d'ailleurs rien de menaçant en apparence, je perdis ce garçon de vue pendant sept à huit jours, qu'il se soutint à-peu-près dans cet état.

Vers le 20 de Décembre, ce jeune homme fut saisi d'une espece de suffocation qui l'empêchoit de respirer ; il lui sembloit avoir un bouclon à la trachée-artère, qui arrêtoit l'air dans son passage. Je fus appelé pour lui donner mon secours dans cet état violent ; je lui trouvai le visage pâle, le pouls petit & concentré ; ce qui m'éloigna de l'idée de la saignée. Sur ce qu'on me dit qu'il avoit rendu depuis peu quelque ver, je soupçonnai que cette engeance pouvoit être la cause de cette suffocation. Me trouvant à la campagne, dépourvu de remèdes, je lui donnai sur le champ, un mélange d'huile d'olives, & d'eau-de-vie, ce qui parut d'abord dissiper cet accident. Bientôt après le malade se plaignit que sa douleur s'étoit transportée vers la région de l'estomac. Je trouvai une tension douloureuse sur cette partie ; elle étoit accompagnée de nausées, & d'envies de

vomir ; le malade avoit de plus la langue pâteuse , & tachée de petits points bruns ; tout cela me fit présumer qu'une matiere vermineuse , nichée dans le ventricule , pouvoit causer , & entretenir les suffocations que ce jeune garçon éprouva nombre de fois en divers tems. Dans cette idée , je lui fis prendre un émétique tempéré. Ce remede lui fit rendre par le vomissement , outre plusieurs vers , une grande quantité de matieres visqueuses , épaisses & verdâtres ; d'ailleurs il le purgea très-copieusement par les selles : au moyen de ces évacuations , les suffocations , la douleur , & la tension du ventricule furent modérées , mais non pas entièrement dissipées ; ce qui joint à de petites tranchées que le malade sentoît dans le ventre , me déterminâ à lui donner un émétique , uni à quelque purgatif , ce remede emporta presque entièrement la tension de l'estomac , de même que les suffocations.

Alors la douleur de côté qui sembloit s'être évanouie , se réveilla , & demeura fixe au même lieu où elle s'étoit d'abord montrée ; mais il y a apparence que la violence de celle de l'estomac occupant le malade , elle l'empêchoit de sentir celle du côté. Après ces évacuations , la fièvre qui jusques-là avoit été très-petite , augmenta considérablement , & l'on s'apperçut de quelques légers frissons en divers tems.

Le 27 de Décembre, le malade fut attaqué dans la nuit, d'un étouffement assez semblable à celui dont il a été parlé plus haut. Son pouls paroissant fort & plein, & la douleur du côté se faisant sentir plus vivement, je réitérai la saignée qui calma ces symptômes jusqu'au dernier jour de l'an; alors une vive douleur qui saisit l'épaule & le bras droit, parut anéantir celle du côté, & me présenta l'idée d'un rhumatisme. J'essayai de le combattre par les saignées, par l'application des topiques anodins & résolutifs, & par d'autres remèdes convenables à ces sortes de maladies. Ces moyens parurent en effet calmer ces accidens; mais le 5 Janvier 1752, je remarquai une enflure œdémateuse sur le côté douloureux de la poitrine, qui offroit un relief considérable. Dans l'idée qu'elle annonçoit quelque abcès extérieur, je lui fis appliquer des cataplasmes émolliens & suppuratifs. Je fus obligé de m'éloigner du malade pour quelques jours, pendant lesquels on continua l'usage des cataplasmes. Le 8 de ce même mois, à l'entrée de la nuit, me rendant à Lourtyes, où j'ai une maison avec quelques terres labourables, j'allai visiter mon malade; je le trouvai avec le visage pâle, extenué & moribond; son pouls étoit presque imperceptible, il ne pouvoit presque pas respirer, ni demeurer étendu ni couché dans son lit; il y étoit assis, le dos appuyé

sur la poitrine d'une autre personne , sans pouvoir souffrir d'autre attitude. Depuis plus de vingt-quatre heures , il n'avoit pas été possible de lui faire prendre aucune nourriture ; on lui avoit donné les derniers sacrements ; on avoit fait pour lui les prières de la recommandation de l'ame , on n'attendoit plus que le moment de sa mort. En apprenant mon arrivée , il ranima sa voix mourante , pour demander encore mon secours , qu'il avoit plusieurs fois réclamé pendant mon absence.

Après avoir fait l'examen de l'état que je viens de décrire , je m'empressai de jeter les yeux sur le côté douloureux. Si je fus surpris d'y trouver l'œdémacie dissipée , je le fus bien plus de reconnoître un soulèvement très-notable de l'extrémité antérieure de toutes les vraies côtes , & des cartilages qui les unissent avec le sternum du côté droit : soulèvement que l'épaisseur de l'enflure œdémateuse m'avoit empêché de reconnoître d'abord. En rapprochant tous les symptômes qui avoient précédé , des signes que je venois de remarquer , je n'hésitai point de décider qu'un abcès , ou une collection d'une matiere quelconque , étoit la seule cause du soulèvement des côtes. Il me vint d'abord en pensée d'en faire l'évacuation ; mais de combien de réflexions ce parti n'étoit-il pas susceptible ? Le malade dans l'état

d'épuisement où il étoit réduit, pourroit-il survivre à l'opération ou à l'évacuation qui devoit la suivre ? N'étoit-ce pas trop compromettre ma réputation, en exécutant un moyen si périlleux ? D'ailleurs en quel lieu devois-je placer mon incision ? Il étoit clair que la maladie en question n'étoit pas un empieme ordinaire, où je dusse suivre les regles prescrites pour le lieu de l'élection. Si la matiere eût été épanchée dans la capacité de la poitrine, elle se seroit portée par son propre poids sur le plancher du diaphragme ; elle n'auroit pas présenté le relief qu'elle caufoit, en soulevant les côtes, & dans ce cas, le malade n'auroit pu demeurer assis, au lieu que dans le cas présent, il ne pouvoit rester que dans cette dernière situation, & jamais couché. Il étoit donc naturel de penser que le foyer de l'abcès résidoit sous cette élévation, & que la matiere qui le formoit, étoit renfermée, & bornée dans une espece de kiste, sans quoi elle se seroit déposée sur le diaphragme.

Mais comme cette élévation, ou tumeur occupoit la plus grande partie de la longueur de la partie latérale antérieure de la poitrine, je demurois embarrassé sur le choix du lieu où je devois fixer mon incision. La dissipation de l'œdeme, & la maigreur du sujet, me permettoient bien de distinguer l'intervalle des côtes, & de leurs cartilages, mais

non pas la fluctuation, qui est le signe le moins équivoque de la collection d'une liqueur, & du lieu où elle a son foyer. Dans cet embarras, je parcourus plusieurs fois avec mes deux doigts indicateurs, tous les intervalles des côtes, & des cartilages compris dans la tumeur. Et chaque fois que je réitérai cette manœuvre, je m'apperçus que le malade éprouvoit un petit frémissement douloureux entre les cartilages de la cinquième & de la sixième des vrais côtes, vers leur connexion avec celles-ci. Je fixai donc mon attention sur ce point douloureux, & je me déterminai à y placer mon opération. Dans ce moment critique, mais décisif, je ne devois pas perdre mon tems en vaines délibérations; car le malade n'avoit vraisemblablement que peu d'heures à vivre; cette circonstance ne me donnoit pas d'ailleurs le loisir d'appeller des conseils trop rares, & trop éloignés dans cette province. Voyant donc la perte du malade assurée, si je l'abandonnois à son malheureux sort, je le voyai à l'opération qui me laissoit entrevoir une lueur d'espérance pour sa vie: plus pressé du desir de le sauver par cette unique ressource, qu'intimidé par le danger où j'exposois ma réputation, j'eus assez de courage pour braver les faux préjugés du public, qui ne décide presque jamais que par l'événement.

Bien fixé sur le lieu où je devois faire mon incision, & me trouvant dans ce moment sans trois-quarts, je fis avec une grosse lancette, une ouverture que j'allongeai de l'étendue de cinq à six lignes, vers la jonction de la cinquième & de la sixième vraie côte avec leurs cartilages, en suivant leur direction. Il en sortit un gros jet de matière claire, blanchâtre, mêlée avec du pus, & quantité de vents très-puans. Cette matière qui étoit du moins de la quantité de quatre livres, étoit plus fereuse que purulente, quoiqu'elle fût moins liquide que la sérosité; en un mot elle étoit telle qu'on la trouve assez souvent dans les abcès du poulmon. Le malade respiroit constamment par la plaie, tandis qu'elle étoit découverte. Dans la crainte de le faire tomber dans quelque syncope mortelle, je ne voulus point lui faire faire aucun effort, pour épuiser cet abcès. Loin de me piquer de faire évacuer toute cette matière, je me hâtai d'introduire dans la plaie que je venois de faire, une bandelette de linge éfilé; je la couvris avec un tas de charpie brute, que je soutins avec des compresses; j'assurai le tout avec le bandage de corps, & le scapulaire.

Le malade soutint bien cette opération, qui sembla le rappeler de la mort à la vie. Il put dans l'instant se coucher dans son lit,

sa respiration devint libre, & il dormit toute la nuit. Le lendemain je fus très-empressé de le revoir, je le trouvai tranquille, & sans fièvre; je levai l'appareil de sa plaie, il en sortit environ une livre de matiere qui n'étoit pas blanchâtre comme celle de la veille, mais au contraire rougeâtre comme de la lie de vin, filandreuse, & mêlée avec quantité de vents très-puans. Le caractère de cette matiere, joint à la respiration qui se faisoit régulièrement par la plaie, me fit craindre que le foyer de cet abcès n'intéressât la substance du poumon lui-même, & cette idée contrebalançoit l'espérance que j'avois d'abord conçue pour la guérison du malade. Néanmoins instruit par mes propres expériences, des ressources de la nature, principalement chez les jeunes gens, je ne me défistai point de suivre attentivement cette curation. Je fis tousser plusieurs fois le malade, pour vider l'abcès; j'y fis des injections pour le déterger, avec une décoction d'orge, de miel, & les fleurs de guimauve; je couvris la bandelette que j'introduisis dans la plaie, avec un digestif composé avec la thérebentine de Venise, l'huile d'hypericum & l'onguent suppuratif; je continuai ces pansemens pendant sept à huit jours, & je parvins à mondifier par ces moyens le fond de l'abcès, sans que jusques-là les injections eussent incommodé le

malade. Il ne sortoit alors qu'une once de pus presque blanc à chaque pansement, ce qui me détermina à retrancher le miel des injections; mais je fus obligé bientôt après de les supprimer en entier; car après deux ou trois jours ayant voulu injecter une petite seringue pleine de cette douce liqueur, le malade fut incontinent atteint d'une toux convulsive qui faillit le suffoquer. Le lendemain voulant m'assurer si ces accidens venoient uniquement des injections, j'essayai de les réitérer; le malade éprouva les mêmes symptômes, ce qui me détermina à leur entière suppression.

Il y a apparence que la membrane qui revêt intérieurement les cellules bronchiques, étant tombée en pourriture, ses filandres ou escarres mettoient à couvert les filamens nerveux qui s'y distribuent, des impressions de la liqueur injectée; mais que ces escarres, ou portions de membrane pourries, étant tombés par la suppuration, & la déterfion de l'abcès, ces filamens se trouvant nuds & découverts, ont été par-là exposés à cause de leur délicatesse, aux atteintes de la liqueur injectée, qui en les irritant, a causé la toux convulsive, & la suffocation en question.

Les injections les plus douces entraînant de si grands inconvéniens, il fallut donc y renoncer, & se contenter d'épuiser, (autant

qu'il étoit possible) à chaque pansement , le fond de l'ulcere , en faisant coucher le malade sur son ouverture & le faisant touffer dans cette attitude , on introduisoit ensuite la bandelette imbue du baume d'arcéus , & de l'huile de millepertuis dans la cavité de l'abcès. Je m'en tins à ce pansement jusqu'au commencement de Février , & j'eus la satisfaction de voir diminuer par degrés , la quantité du pus qui étoit alors fort blanc , & fort louable.

Mais comme l'ouverture que j'avois faite pour l'évacuation , s'étoit resserrée & racourcie , & que les chairs des bords de la place étoient mollaſſes & boursouflées , je la dilatai par ses deux angles , avec le bistouri , je consummai ses bords avec la pierre infernale , qui procura à ces chairs des conditions favorables à la cicatrice.

Le malade étant à la campagne , j'étois obligé , sur-tout dans les derniers tems , de le faire panser par un élève. Ce garçon n'ayant pas exactement introduit la bandelette jusques dans la cavité de l'ulcere , pendant plusieurs jours que je fus sans voir le malade , le pus dont la quantité étoit très-petite à chaque pansement , cessa de couler , de maniere qu'on regardoit cette plaie comme prête à se cicatrifer ; cependant lorsqu'il s'en fût accumulé une certaine quantité dans son fond , elle excita une toux violente , dont

les efforts firent rendre en ma présence, par la trachée-artère, un pus entièrement semblable à celui que rendoit la plaie ; ces mêmes secouffes firent crever la digue qui s'étoit formée à l'ouverture de cette cavité, & restituerent la suppuration à la plaie. Je dois avouer néanmoins que malgré mes attentions subséquentes, cet accident se produisoit deux ou trois fois avant la perfection de la cicatrice, qui arriva vers le commencement de Mars.

L'excrétion du pus que le malade a rendu par la bouche, par les secouffes de la toux, causée par la rétention du pus accumulé dans le fond de l'abcès, m'a toujours paru une preuve indubitable qu'il avoit son foyer dans la substance du poumon ; & je ne doute point que les adhérences formées par l'inflammation entre ce viscere & la plevre, n'aient empêché l'épanchement de la matière qui s'y étoit assemblée, dans la cavité de la poitrine, & n'aient favorisé son évacuation par l'opération chirurgique.

Je ne m'arrêterai point sur les complications qui ont pu faire prendre le change, tant sur le caractère de la maladie, que sur la fixation de son foyer. Pour abréger cette observation, je ne détaillerai pas non plus le régime qu'on a fait garder au malade pendant le cours d'une curation si importante. Je me contenterai de dire qu'après l'ouver-

ture de l'abcès, on s'est principalement attaché à l'usage des vulnéraires d'abord purs, puis coupés avec le lait, & qu'on a principalement insisté sur ce dernier remède, même long-tems après avoir obtenu une parfaite cicatrice. J'ajouterais seulement que depuis cette époque, le garçon dont il est ici question, a toujours joui, & jouit encore de la plus parfaite santé. Il semble même que son tempérament se soit fortifié, en passant par cette terrible épreuve.

OBSERVATION

*Sur un Sarcocelle monstrueux, par M. MEL-
LÉE DE LA TOUCHE, chirurgien-
major de S. Jal, cavalerie.*

L'histoire du Malabou, Indien, rapportée dans l'excellent traité d'opération de feu M. Dionis, aujourd'hui n'est plus unique; un fait du même genre vient de s'offrir à ma curiosité, en Allemagne, & j'aurois cru manquer essentiellement au public, que de ne pas lui faire part d'un phénomène de cette nature.

Je me rendois du village d'Aselback, où est la compagnie du régiment, à la ville de Camber, où je suis en quartier, je rencontrais dans mon chemin, un homme de soixante-

dix ans, qui marchoit les jambes très-écartées. Quoique curieux de sçavoir la cause de cette démarche forcée, ne sçachant pas la langue, je ne pus lui faire toutes les questions que j'aurois souhaité lui pouvoir faire. J'appris de lui seulement qu'il ne demeurait qu'à demi-lieue de Camber, & qu'il étoit très-connu dans cette ville. Je le laissai continuer sa route, dans l'espérance de le revoir. Arrivé dans mon quartier, je fis toutes les perquisitions nécessaires pour sçavoir où il demeurait; j'y parvins; il vint me trouver: voici ce que j'en pus tirer par le moyen d'un interprete.

Il y a vingt ans, me dit le bon homme, que j'eus ordre de conduire des soldats dans des voitures avec mes chevaux, & lorsque je les eu rendus à leur destination, soit par mécontentement, ou plutôt par brutalité, ils m'accablèrent de coups de batons & de coups de pieds; j'en reçus beaucoup dans les parties, ce qui donna naissance à une petite tumeur, que j'apperçus peu de jours après cette malheureuse aventure, & qui depuis ce tems a toujours augmenté & augmente encore tous les jours. J'examinai bien cette masse charnue, qui prit sans doute naissance sur un des testicules, par la dilacération de quelques-unes de ses membranes, occasionnée par les coups de pieds que ce pauvre malheureux avoit reçus.

Je découvris dans la partie postérieure & moyenne, une petite tumeur enfoncée dans la masse, que je pris pour un testicule. La partie supérieure de ce sarcocelle, se porte beaucoup au-dessus du pubis, & est fort large; la tumeur se termine vers les parties inférieures des cuisses par un angle moufle; je fus curieux d'en prendre la mesure; elle a de longueur, un pied six pouces six lignes, & de circonférence, trois pieds un pouce & quelques lignes, elle est fort dure; le malade pour marcher, la soutient par une espece de suspensoir. La verge ne se voit presque point, on apperçoit seulement l'extrémité du gland, de la grosseur & figure d'une fève d'aricot, tout le reste étant enseveli dans la tumeur. La partie antérieure de ce sarcocelle, est plate & un peu arrondie; sa partie postérieure est antérieurement plate.

OBSERVATION

Sur une plaie considérable & particuliere à la poitrine, avec lésion du poumon, par M. BONNET, chirurgien patenté dans l'université de Turin.

Le 24 Septembre 1756, le nommé Marcel Riveau, domestique des RR, PP, Char-

treux de S. Hugon en Savoye , reçut un coup de corne d'un taureau , qui pénétra dans la cavité du thorax , fit une plaie d'environ cinq pouces , à la plèvre , aux muscles & aux tégumens , l'entrée de la corne se fit sur la partie latérale droite du thorax , entre la quatrième & cinquième des fausses côtes , se porta au-delà du lobe du poumon , & sortit à un demi-pouce du médiastin , entre les mêmes côtes , entraîna avec elle le lobe qui se déchira par la forte compression qu'il souffrit entre la corne & la côte supérieure ; tout cela se fit sans causer aucune fracture aux côtes , mais simplement un diastrafis. Je fus appelé dans l'instant pour secourir ce malade ; ma première intention fut de remédier aux fréquentes syncopes qui lui prenoient. Je tentai , après avoir fait sortir tous les caillots de sang , de resserrer les lèvres de cette grande plaie que je tenois fermée avec mes deux mains , tant que la plaie restoit ainsi fermée , le malade respiroit librement , & n'avoit point de syncopes ; quand je lâchois mes mains , l'air sortoit rapidement par la plaie , dans le tems de l'expiration ; la bougie que j'approchois , étoit éteinte dans l'instant , le malade étouffoit & tomboit en syncope , ce que je pensai être causé par la pesanteur de l'air extérieur qui comprimoit le diaphragme , le faisoit descendre

descendre dans l'abdomen, tiroit le pericarde par sa base, & gênoit le cœur dans sa diastole.

Je commençai la cure par quatre points de future enchevillée, après avoir coupé le morceau du poulmon qui avoit environ deux pouces de long, & un de large, qui ne tenoit que par un bout, je pansai la plaie fort mollement, avec un plumaceau trempé dans le vin tiède, que je couvris dans les pansemens suivans de beaume d'arcæus; mais le poulmon déchiré & la plèvre, me faisoient appréhender une inflammation, & une supuration interne, ce qui m'obligea à glisser entre le dernier point de future & l'angle postérieure de la plaie, une bandelette pour empêcher la réunion, & pour procurer la libre sortie du pus que j'attendis inutilement, car il ne s'en fit aucun épanchement, il fut repompé par les bronches, le malade le rendit par les crachats, qui étoient au commencement mêlés de quelques particules de sang, ensuite purulens, sans odeur & d'une bonne consistance, les saignées furent multipliées, la diète fut observée très-exactement, le malade usoit d'une tisane béchique, que je rendois ainsi que ses bouillons, quelquefois somnifères, & quelquefois balsamiques; les tégumens, depuis la partie supérieure épigastrique, jusqu'au menton & à la nuque, furent atteints d'un emphysemé

qui fut dissipé en quatre jours par les fomentations carminatives.

La plaie fut fermée dans huit jours , & dans vingt parfaitement cicatrisée , & au bout de vingt-cinq , le malade a été en état de vaquer à ses affaires sans aucun accident ; ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'il étoit asthmatique , & que cette maladie est si fort diminuée , qu'il ne s'en ressent presque plus.

O B S E R V A T I O N

*Sur un Polype interne , par M. QUARRÉ ,
médecin , pensionné de la ville de
S. Omer en Artois.*

Une Dame forte & robuste , d'un tempérament sanguin , âgée de vingthuit ans , ayant essuyé cinq couches assez heureuses , quoique toujours suivies de la perte de beaucoup de sang ; malgré les saignées fréquentes qu'on lui a faites , tant dans ses grossesses , que dans les douleurs de l'accouchement , après la cinquième fut attaquée d'un gonflement considérable , avec de vives douleurs , & rougeur au genou droit , qu'on a regardé plutôt pour une fluxion rhumatismale , que comme l'effet d'un lait épanché : étant guérie de son genou , il lui vint des pertes irrégulières , qui

l'affoiblirent beaucoup , le tein lui devint pâle , jaune , avec une toux sèche ; on lui fit des saignées aux bras , & autres remèdes propres à resserrer les vaisseaux qui laissoient échaper cette abondance de sang , & d'autres propres à lui rendre la consistance qu'il devoit avoir ; il seroit trop long de les rapporter ici , de même que toutes les consultations des maîtres de l'art , qui tendoient toutes à la même fin. Il se passa deux ans & demi , sans aucun soulagement pour la malade , qui au contraire dépérissoit de jour en jour , & qui restoit cependant avec le ventre assez gros. Après un voyage qu'elle fut obligée de faire , elle s'aperçut qu'avec le sang noir qu'elle perdoit , elle rendoit une sanie blanche , d'une fétidité extraordinaire ; on injecta le vagin avec une décoction d'orge & de miel rosat , sans succès : on avoit lieu de craindre quelques ulcérations à la matrice. Dans un beau jour de l'été , la malade me proposa d'aller prendre l'air , j'y consentis avec peine , par la crainte que j'avois que le mouvement du carrosse , quoique doux , ne l'incommodât ; au retour de cette promenade , elle se trouva mal , il lui prit des foiblesses avec tranchée & douleur de reins ; ces accidens augmentèrent , & tout à coup faisant quelques efforts , elle dit qu'elle accouchoit ; d'abord on me vint chercher , de même que le chirurgien de la

maison , qui étant arrivé une heure avant moi , examina la malade , & ayant reconnu une masse énorme qui lui sortoit des parties genitales, crut que c'étoit la matrice, principalement après avoir apperçu dans le milieu de cette masse , un trou à pouvoir y porter deux doigts , par lequel s'écouloit cette sanie puante , & le sang noir que la malade perdoit ; il eut l'indiscrétion de dire au mari que la malade étoit en très-grand danger , qu'il croyoit que la matrice étoit toute gangrenée. A mon arrivée, je trouvai la malade presque sans poulx , ayant les mains froides , les yeux mourans , une voie éteinte , avec une toux sèche , & une difficulté de respirer ; je lui fis d'abord avaler une cueillerée d'un cordial qui étoit près d'elle , ensuite je procédai à l'examen de son accident ; je reconnus une masse énorme qui lui sortoit des grandes levres, comme une grosse tête, livide, avec de gros vaisseaux remplis de sang noir , qui se dégorgeoient par une ouverture qui se trouvoit dans le milieu de cette masse dure & fibreuse.

Dans l'embarras où je me trouvois ; heureusement pour la malade , je me souvins d'avoir vu , quelques années avant ; une femme âgée de quarante ans , qui avoit des pertes presque continuelles , & qui sentoit quelque chose dans le vagin ; l'ayant examiné , je reconnus que c'étoit un poly

pe, dont la tête n'empêchoit pas qu'on ne sentît l'orifice interne de la matrice ; aidé du mari, j'y portai avec les doigts une ligature, qui quelques jours après fit tomber ce polype, en ayant coupé le pedicule, qui avoit son attache à l'orifice interne de la matrice : cette femme fut guérie, & ne fit plus d'enfans.

Le souvenir de cette heureuse cure, me fit soupçonner que ce que je considérois, pouvoit être un corps étranger, ne pouvant introduire mes doigts dans les levres, ni le vagin, tant les parties étoient étranglées par l'oppression de cette masse, je ne pouvois m'assurer si c'étoit la matrice, ou un corps étranger ; il me vint dans la pensée de pincer fortement ce corps, ce que je fis en plusieurs endroits, sans causer la moindre douleur à la malade ; ayant conclu de-là que ce n'étoit pas une matrice cancéreuse, qui auroit dû être d'une grande sensibilité, mais bien un corps étranger qu'il falloit lier ; n'y ayant rien d'ailleurs de plus prompt & de plus sûr que la ligature, pour arrêter l'hémorrhagie qui menaçoit la malade d'une mort prochaine : je la rassurai, & tous les assistans ; & je fis sur le champ disposer une forte ligature bien cirée, avec laquelle nous coupâmes cette masse énorme, sans causer de douleur à la malade ; cette opération faite, je lui fis reprendre quelques cueillerées d'un

cordial composé d'eau de melisse, d'eau de cannelle orgée, avec le syrop d'œillet; on la veilla, on lui donna du bouillon, mêlé avec quelques cueillerées de bon vin, qui la ranimerent. Le lendemain, je me rendis à l'heure marquée, je lui trouvai le pouls meilleur, les yeux plus animés; procédant ensuite à l'examen de son polype, nous le trouvâmes flétri, noir & d'un horrible puanteur, mais sans écoulement de sang; nous resserrâmes plus fortement cette masse, & fîmes une seconde ligature, deux pouces plus haut, sans causer de douleur à la malade; alors le chirurgien fut bien convaincu que cette masse étoit un corps étranger, & non la matrice, comme il l'avoit cru: au soir nous trouvâmes le tout en bon état; cette tumeur diminuoit, & la malade passa la nuit tranquillement.

Le troisieme jour nous jugeâmes qu'il étoit nécessaire d'emporter cette masse corrompue, au-dessous de notre premiere ligature, elle étoit spongieuse, fibreuse, ayant de gros vaisseaux remplis de sang noir & corrompu, qui se dégorgeoient dans l'ouverture du milieu, qui avoit deux pouces & plus de diametre; ayant mêlé cette portion dans l'eau tiède, elle nous parut toute fibreuse & vasculaire.

Le quatrieme jour ce polype étoit si flétri & diminué, que nous eumes la liberté de

porter les doigts dans le vagin, alors j'ai reconnu que c'étoit vraiment un polype utérin, dont le pédicule passoit par l'orifice interne de la matrice. Nous portâmes une troisieme ligature beaucoup plus haut, & nous retranchâmes tout ce qu'il y avoit au-dessous.

Le cinquieme & fixieme jour, le pedicule de ce fameux champignon, étoit si flétri, qu'il n'avoit pas plus d'un pouce & demi de diametre; pendant tout le tems de nos opérations, le chirurgien eut grand soin d'injecter le vagin, & de laver les parties, en y laissant des linges trempés de la même décoction, moyennant quoi ces parties ne furent nullement altérées par la suppuration qui découloit de ce corps.

Le huitieme jour nous portâmes avec les doigts une quatrieme ligature jusqu'à l'orifice interne de la matrice, n'étant pas possible de la porter plus haut: j'étois alors fort inquiet du reste du pedicule, qui avoit son attache au fond d'une matrice, qui, selon mon raisonnement, devoit avoir une certaine capacité & hauteur, ayant contenu un corps étranger aussi considérable.

Le onzieme jour après midi, la malade assise dans un fauteuil, le chirurgien en tirant un peu fortement ce pédicule avec les ligatures qu'il y avoit mises, fut assez heureux

pour l'amener, sans que la malade se trouva mal ; aussi-tôt on la remit dans son lit ; curieux de reconnoître l'état de la matrice, & toujours inquiet du reste du pedicule, je la touchai ; comme la matrice avoit été tirée en en bas, tant par le poids de ce corps étranger, que par les secouffes que le chirurgien lui avoit données ; je la rencontrai d'abord, je trouvai l'orifice interne dilaté, à pouvoir y passer trois doigts, je sentis le fond de la matrice descendu, & au niveau de l'orifice interne ; j'y reconnus l'endroit où avoit été attaché le pedicule ; on appliqua des linges trempés dans une décoction de fleurs de roses rouges, cuites dans le vin, avec un peu de miel rosat ; la malade qui se trouvoit bien, & délivrée d'un si grand danger, resta plusieurs jours dans son lit ; pendant ce tems on continua de l'injecter, & de lui mettre des linges trempés dans la même décoction ; la malade reprit des forces de jour en jour, & se trouva si parfaitement guérie, qu'elle devint grosse deux mois après ; elle avorta dans le troisieme mois de sa grossesse, sans autre suite fâcheuse ; plus circonspecte pour l'avenir, elle reprit ses forces, eut ses regles plusieurs fois sans dérangement ; elle redevint grosse, accoucha très-heureusement d'un gros garçon, & de deux autres encore après, qui sont

aujourd'hui forts & bien portants , de même que la mere qui jouit de la plus parfaite santé.

EXPOSITION

De l'état des saisons , & des maladies observées à Boulogne sur mer , pendant les années 1757 & 1758.

SECOND MEMOIRE par M. DESMARS , médecin-pensionnaire de la Ville.

A Boulogne , en 1757 , les pluies commencerent dans les derniers jours du mois d'Août. L'automne fut nuageux ; des pluies très-fréquentes ; les vents septentrionaux soufflerent peu de jours ; il gela vers le solstice ; l'hiver fut nébuleux , il y eut de petites pluies fines presque continuelles ; le froid n'étoit point excessif ; les vents très-variables , sur-tout à l'équinoxe ; le printems sec & froid ; nous eumes de très-beaux jours par des vents du levant , qui soufflerent sans interruption jusqu'à la fin de Mai ; ceux du sud ramenerent les pluies ; la chaleur & la sécheresse ne se firent sentir que dans le mois d'Août , & les pluies recommencerent vers la fin. *

* J'ai suivi la méthode d'Hippocrate , en décri-

Or cette année ayant été froide & humide, dès le mois de Décembre ; tandis que les fièvres intermittentes d'automne diminuoient, les catharres se multiplioient tous les jours, & se présentoient sous différentes faces.

Ceux qui étoient légèrement attaqués, se plaignoient seulement d'un défaut d'appétit, d'un grand dégoût, d'un mauvais goût ;

Ou d'une grande douleur à l'une des deux oreilles, quelquefois à toutes les deux ; la bouche, les dents, la machoire étoient douloureuses ; les joues, les lèvres, les glandes du cou, toutes les parties de la face étoient diversément tuméfiées.

D'autres étoient d'abord attaqués de pesanteur de tête, avec éternement, larmoiement, écoulement de sérosités par les narines, mal de gorge, la toux succédoit, & faisoit disparaître les premiers symptômes.

Ceux-là étoient sans fièvre.

vant de suite les quatre saisons de l'année. 20. En commençant par l'automne, & finissant à l'automne suivant. 30. En exposant la température particulière de chaque saison, & non celle de chaque jour, pour en déduire le caractère général de toute l'année, ou de toute la constitution. 40. En n'admettant que les vents de nord & de sud, auxquels je rapporte tous les autres ; la chaleur & la froidure ; la sécheresse & l'humidité ; la sérénité de l'air. Je me propose d'établir les fondemens de cette méthode, dans une dissertation particulière.

Mais parmi ceux qui furent obligés de garder le lit, presque tous se plaignoient de frissons vagues pendant les premiers jours, de mal de tête; la douleur étoit ordinairement fixe au front, vers les orbites: quelquefois elle occupoit toute la tête, & venoit se terminer vers les fosses orbitaires, & à la racine du nez.

Presque tous éprouvoient des vertiges.

Le poulx étoit plein & rebondissant dans les premiers jours, la langue humide, blanchâtre, la toux étoit sèche, & augmentoit beaucoup la douleur de tête; mais vers le troisieme ou quatrieme jour, elle devenoit moins laborieuse: ils rejettoient quantité de phlegmes & de sérosités, souvent mêlés d'un peu de sang, sur-tout dans les crachats du matin; la mucofité des narines étoit aussi mêlée d'un peu de sang, le mal de tête & la fièvre cessoient, & le sommeil revenoit.

Le plus grand nombre ressentoit au creux de l'estomac, une douleur fixe & permanente; souvent des points de côté avec oppression; des douleurs aux parties antérieures du thorax & le long des vertebres; tout cela se calmoit par des sueurs égales, modérées, soutenues pendant plusieurs jours, pendant lesquels l'urine se troubloit, monroit un nuage blanchâtre, & déposoit enfin un sédiment.

Quelques-uns moururent pleurétiques.

En général, cette maladie étoit assez bénigne dans la Ville & dans les environs.

Mais les soldats de la garnison, & surtout ceux des milices Orléanoises, arrivés en cette Ville, furent attaqués de symptômes plus graves.

Ils tomboient dans des affections comateuses; la langue & la gorge se séchoient, le délire survenoit, le pouls petit, accéléré, ou inégal & vacillant, la respiration entrecoupée de soupirs profonds, les mains tremblantes, des sueurs froides, ils mouroient en peu de jours.

Dans quelques-uns, une liqueur laiteuse sortoit des pores de la langue; cette exudation venant à s'arrêter tout à coup, la langue devenoit lisse & fort rouge, le délire survenoit, & le malade périssoit, en rendant par la bouche & les narines beaucoup de sanie; ces accidens arrivoient dans les premiers jours.

L'urine étoit généralement épaisse, avec une suspension très-abondante, rougeâtre, inégale, quelquefois brune & noirâtre, le sédiment semblable à un son grossier, inégal.

Le flux de ventre se déclaroit aussi-tôt que la langue se séchoit, il étoit quelquefois excessif, les malades s'oublioient; quelques-uns rendirent du sang par les selles.

La consistance des crachats répondoit à l'état de la langue ; & lorsqu'elle étoit sèche & noire , ils étoient recuits , semblables à une colle brune desséchée , livide & noirâtre.

Il y avoit du sang mêlé , rouge , brun , noir , grumelé , inégalement lié.

Des hémorragies par les narines , de la surdité , du délire , enrouement & extinction de voix.

Les hémorragies étoient copieuses , répétées plusieurs nuits consécutives , avec diminution de douleur & de pesanteur de tête ; les jeunes gens auxquels cette éruption arrivoit , guérissoient.

La surdité & le délire suivoient de près la sécheresse de la langue. Plusieurs ont rendu des abcès par le canal auditif.

L'enrouement & l'extinction de voix étoient de très-longue durée ; ainsi que la toux.

Les flux involontaires qui avoient duré plus d'un mois , & qui avoient épuisé les forces des malades réduits presque à l'agonie , se sont arrêtés quelquefois d'une manière spontanée , en même tems des tumeurs aux bras , aux fesses , au cou , des parotides , des ophthalmies imprévues sembloient avoir changé le cours ou la direction de l'humeur morbifique.

Les soldats de la garnison furent seuls attaqués de fièvre catharrale maligne, spécialement les milices Orléanoises.

Le froid & l'humidité qu'ils avoient à effuyer, en se rendant aux différens postes situés le long des côtes, souvent à la distance de trois ou quatre lieues, & durant le service qu'ils étoient obligés d'y faire, ont paru les principales causes de ces maladies.

Tandis que les soldats des troupes Boulonnoises qui servoient dans leur propre pays, & avec plus de ressource pour se procurer des commodités, & ceux du régiment d'Artois, plus accoutumés au service & au changement d'air, ont peu souffert.

Vers la fin de l'hiver, il y eut des fièvres éruptives, avec hémorragies excessives, & souvent réitérées par les narines, urines noires, livides, taches pourprées, livides; elles furent en petit nombre, & n'attaquèrent que des jeunes gens.

Les tierces intermittentes du printems furent peu nombreuses, & toute cette saison pendant laquelle les vents d'est soufflèrent jusqu'à la fin de Mai, fut exempte de maladies.

Mais les vents méridionaux ayant ramené les pluies, les pleurésies devinrent fréquentes, & enleverent plusieurs malades. Au hameau du *Portet*, paroisse d'*Outreau*, plus de trente pleurétiques terminèrent leur car-

rière en fort peu de tems ; quelques défaillances étoient suivies d'une mort imprévue , le jour même ou le lendemain.

Pendant les chaleurs de l'été , les fièvres catharrales renaissoient ; beaucoup de toux , des oppressions , des maux de tête avec vertiges , des nausées , des vomissemens , la langue blanche , les sueurs étoient considérables dès les premiers jours , des douleurs de rhumatisme , des engourdissemens aux extrémités.

Le sang qu'on tiroit aux malades , étoit pourvu d'une abondante férosité ; tout annonçoit de la dissolution dans les humeurs.

Vers la fin de l'été , ces fièvres devenoient intermittentes , toujours de grands maux de tête , insomnies , vomissemens dans les premiers jours , points de côté vagues , sueurs considérables.

Le mal de tête étoit quelquefois si violent , que les malades perdoient connoissance , sans délire ni phrénésie ; ils étoient frappés soudainement d'une vive douleur dans les deux orbites , avec des foubrefauts.

Elles se terminoient souvent vers le 14 , par l'enflure de l'estomac ou des extrémités.

Durant l'automne , des fièvres tierces & double-tierces , mais en fort petit nombre , encore moins de fièvres quartes.

La coqueluche étoit épidémique parmi les enfans.

Cette année a été la plus salubre de toutes celles que j'ai observées ici depuis l'année 1750; les morts furent des vieillards infirmes, poitrinaires, asthmatiques; des enfans au berceau; parmi les adultes, quelques pleurétiques.

Celles des humeurs de nos corps, qui parurent les plus émues, étoient la lymphe, la pituite, les sérosités, les phlegmes qui avoient des issues par les yeux, les narines, la bouche & le ventre; le sang qui faisoit souvent irruption par les narines dans les jeunes sujets, & par les vaisseaux qui communiquent aux intestins dans les autres.

Les maladies bilieuses & mélancholiques qui avoient dominé en 1757, se montrèrent peu, & avec des symptomes très-modérés.

La follette en 1732, & *la gripe* en 1743; dont on trouve des observations du docteur Huxham, & dans les essais d'Edinbourg, sont la même maladie que celle qui a régné ici pendant cet hiver, quant à l'espece bénigne observée dans la Ville & dans les environs.

Et la fièvre catharrale - maligne, que M. Huxham observa en 1745, parmi les prisonniers François & Espagnols, détenus à Plymouth, est tout-à-fait semblable à celle qui a régné ici dans les milices Orléanoises, exceptez-en les pétechies & les parotides qui furent plus rares; l'une & l'autre ne s'étendirent

s'étendirent que très-peu parmi les habitans du pays. Elles commencerent dans la même saison, avoient été précédées à peu près du même tems ; mais la durée de celle de Plymouth, fut plus longue. Ici nos malades avoient ce qu'on appelle la maladie du pays, & soupiroient sans cesse après leurs foyers, *dulcis amor patriæ* ; & sans doute que les prisonniers François & Espagnols avoient cela de commun avec eux. Enfin ils avoient encore cette conformité d'être privés de vin, qui n'est pas la boisson ordinaire à Boulogne, non plus qu'à Plymouth ; & des hommes accoutumés à cette boisson, peuvent difficilement en être privés tout à coup, sans effuyer quelque altération considérable dans leur santé : *Mutationes omnes repentina periculosa*. Cette liqueur leur devenoit d'autant plus nécessaire, qu'elle étoit un remède *

Neque

Mordaces aliter diffugiunt sollicitudines.

Hor.

Nota. Hippocrate dans ses constitutions épidémiques, ne fait point du tout mention de la méthode qu'il suivoit, en traitant les maladies dont il donne l'histoire, parce que son objet étoit de faire connoître la liaison des causes aux effets, ou l'influence des quatre saisons sur la santé. C'est à son imitation que je m'abstiens d'entrer dans des détails thérapeutiques, pour ne point offusquer la nature

à la tristesse profonde dans laquelle ils étoient toujours plongés , sur-tout pendant l'hiver.

L E T T R E

A M. VANDERMONDE, par M. LECAT, maître en chirurgie à Rouen, &c. sur le sujet du prix proposé par l'académie royale de chirurgie.

M O N S I E U R ,

Vous venez d'annoncer dans votre Journal de Janvier, le sujet du prix de l'académie de chirurgie, pour l'année 1760, qui est de *déterminer, d'après une bonne théorie, le traitement des fistules, considérées dans les différentes parties du corps.*

Les fistules lacrymales, Monsieur; entrent dans le projet de l'académie, & il ne faut pas douter que les concurrens à ce prix, ne lisent sur cette matiere les mémoires de cette société, & entr'autres, l'excellente piece du tom. 2. pag. 193, intitulée, *Réflexions sur l'opération de la fistule lacrymale*; mais comme les meilleurs ouvrages ont des taches à l'insçu même de leurs auteurs, je dois prévenir les concurrens qui par l'art. D'ailleurs les faits de cette espece ne portent point le même caractère de vérité, & on peut être soupçonné de les fléchir à son avantage.

liront celui-ci, contre une erreur qui s'y est glissée.

Le sçavant académicien, après avoir parlé de ma méthode, d'après le Mercure de Décembre 1734, dit que. . . *la difficulté de faire passer cette meche (que j'introduis dans le canal des larmes ,) de la faire passer, dis-je, du sac lacrymal au-dehors de la narine , avoit fait abandonner cette méthode.*

On a trompé, Monsieur, par un faux rapport, mon habile confrere, auteur de ces réflexions. Je n'ai jamais cessé depuis 1734, de traiter la fistule lacrymale par l'introduction d'une meche dans le canal des larmes, toutes les fois que ce canal ne s'est pas trouvé oblitéré, ou absolument fermé.

Sa difficulté désespérante, alléguée dans la manœuvre de cette introduction, est aussi imaginaire que l'abandon de cette méthode. Il étoit vraisemblable, Monsieur, qu'un chirurgien qui, dès le mois de Septembre 1734, étoit parvenu à imaginer & à exécuter le projet de passer dans le canal nasal avec assez peu de difficultés & de douleurs, au moyen d'une aiguille d'argent, de fils & un séton, n'en resteroit pas même à ces heureux succès. Effectivement peu de mois après, l'aiguille d'argent chargée de fils, ayant encore offert quelques difficultés à être attrapée par mon crochet *mouffe* (&

non pas *moulé*, comme le dit le *Mercur* de Décembre 1734.) J'envoyai chercher sur le champ une bougie fine, chez un marchand de cire, voisin du malade; j'en passai un bout de 7 à 8 pouces de long dans le canal lacrymal, son extrémité ayant été arrondie en pointe entre mes doigts chauds; j'en fis passer plusieurs pouces dans la fosse nazale, pour y faire des circonvolutions plus aisées à attraper avec le crochet, tandis que le féton étoit attaché à l'autre extrémité de cette bougie, qui devoit l'introduire dans tout le trajet du canal, & le faire sortir par les narines. Je ne fus point trompé dans mon attente, & depuis cette époque, j'ai toujours préféré cette bougie fine, beaucoup plus douce que la sonde ou l'aiguille la plus flexible; bougie incapable de faire de fausses routes entre le canal membraneux, & le canal osseux, & plus aisée enfin par ses nombreuses circonvolutions, à être rencontrée sous le cornet inférieur, & même dans toute la fosse nazale, par le crochet scrutateur; sur-tout dans l'opération faite sur le vivant, où la chaleur des organes donne plus de souplesse à la bougie, & la rend vraiment capable des circonvolutions dont je viens de parler.

Les efforts que j'ai fait pour perfectionner l'opération de la fistule lacrymale, dans les cas où le canal des larmes est oblitéré, &

où l'on est obligé d'établir une issue artificielle, du sac dans les fosses nazales, ne sont peut-être pas moins heureux que les précédens.

Sans entrer dans des détails trop longs, pour trouver place ici, détails réservés aux mémoires de l'académie de Rouen. Je dirai seulement que je substitue au canal oblitéré, une canule d'or, qui a 1^o un pavillon très-évasé, que je place dans le fond du sac lacrymal; 2^o un col qui est embrassé par l'issue faite à l'os unguis, soit par un trocard fait exprès, soit dans certains cas, par un bouton de feu; 3^o une extrémité inférieure gonflée en olive, recourbée & percée de trois orifices, &c.

J'ai l'honneur, Monsieur, d'être avec la plus haute estime, &c.

L E T T R E

De M. LEBEAU, médecin au Pont de Beauvoisin, à l'auteur du Journal, sur les effets de la racine d'acorus verus, dans les hémorragies.

Quoique j'eusse vu réussir plusieurs fois dans les mains de mon pere, qui avoit 60 ans de pratique la racine d'*acorus verus*, ou *calamus aromaticus officinarum* dans les hémorra-

gies, j'en rapportois l'effet au hazard ou à la nature; j'y étois déterminé par le défaut des raisons à pouvoir l'expliquer; je négligeai de m'en servir; converti par de nouveaux effets, dans des cas où tous les autres secours n'avoient point opérés, je me déterminai à le mettre en usage.

La pratique m'a depuis appris que les astringens terreux, & que tous ceux que les auteurs ont tant vantés, faisoient peu d'effet dans les hémorragies internes, que cette maladie demandoit des réflexions, & de la variété dans l'application des remèdes, que souvent elle dépendoit d'une certaine qualité visqueuse dans la limphe, qui s'embarrassant dans tous ses tuyaux, gênoit les vaisseaux sanguins; que dans des vomissemens même de sang, avec étourdissemens, bouffissure, relâchement dans tous les solides, exanthesmes sur la peau, l'émétique avoit été le meilleur remède, comme tout praticien l'a dû observer dans les pertes utérines où l'estomac est dérangé.

Je crois donc devoir inviter tous les praticiens à se servir avec confiance de la poudre d'acorus verus, depuis demi-drachme jusqu'à une drachme, dans un véhicule, ou en bol rarement; j'ai été obligé de réitérer la dose, demie-heure, ou une heure après.

Jamais ce remède ne m'a manqué dans les hémorragies du nez, même dans les fièvres

où l'on soupçonne la dissolution putride du sang ; il est vrai que dans tous les cas où je l'ai employé, j'ai donné le tems aux vaisseaux de se dégorger, & à la pléthore de se dissiper, quand j'en ai pu juger par la couleur du visage, par le pouls & les autres caractères. Quels miracles cette poudre ne fait-elle pas dans les fausses couches, dans les avortemens où la petitesse du pouls, la prostration des forces paroissent exiger des cordiaux, les pertes considérables des astringens, des stiptiques qui souvent ne font qu'opprimer la nature ? J'ose avancer qu'elle facilite, comme par enchantement, l'expulsion des lambeaux de l'arrière-faix, & qu'elle aide à l'accouchement, en prévenant & arrêtant les pertes immodérées !

Je n'ai jamais employé cette racine dans les hémorragies externes ; je ne rapporterai aucune observation de ses effets, chacun ayant assez d'occasions, & n'y ayant aucun danger d'en faire soi-même l'expérience, pourvu que ce ne soit point dans les hémorragies critiques, ni périodiques.

GGV23

LIVRES NOUVEAUX. 10

Antonii de Haen , consilarii aul. & medicinæ practicæ in hac almâ & antiquissimâ universitate professoris primarii , pars tertiâ , rationis medendi , in nosocomio practico , quodd in gratiam & emolumentum medicinæ studiosorum condidit Maria-Theresia augustissima Romanorum Imperatrix. Vindobonæ ; c'est-à-dire , Traité de pratique , par M. de Haen , &c. troisième Partie. A Vienne en Autriche , 1 vol. in-8° de 256 pag.

Les Abus de la saignée , démontrés par des raisons prises de la nature , & de la pratique des plus célèbres médecins de tous les tems , avec un *Appendix* sur les moyens de perfectionner la médecine. A Paris , chez *Vincent* , rue S. Severin , 1 vol. in-12. Prix relié , 2 livres 10 sols.

Observations chirurgicales sur les maladies de l'urethre , traitées suivant une nouvelle méthode , par M. *Daran* , écuyer-conseiller chirurgien ordinaire du Roi , servant par quartier , & maître en chirurgie de Paris : quatrième édition augmentée de nouvelles observations. A Paris , chez la veuve *Delaguerre* , rue S. Jacques , à l'Olivier , 1 vol. in-12 de 290 pag. Prix relié , 3 livres 10 sols. La rapidité du débit de cet ouvrage , le nom de M. *Daran* , en disent plus que tous les éloges que nous pourrions donner à cet ouvrage.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.

FÉVRIER. 1759.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	Li- gnes.	par- ties.		
1	4	6 $\frac{1}{2}$	3	28	6	0	O. au N. O. méd.	Beauc. de nuages, pet. pl. le mat.
2	0	6 $\frac{1}{2}$	5		5	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Peu de nua- ges.
3	5	7	5		6	$\frac{1}{4}$	<i>Idem.</i>	Couvert, petite pluie le soir.
4	3	6	3		8	0	O-N-O. <i>idem.</i>	Beauc. de nuages.
5	4	7	5		6		<i>Idem.</i>	Couvert.
6	5	7	7		5		<i>Idem.</i>	Id. Pet. pl. à 11 h. mat.
7	6	7	5		6	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Beauc. de nuages.
8	6	8	6		7	0	<i>Idem.</i>	Couvert.
9	5	7	4 $\frac{1}{2}$		6	$\frac{1}{2}$	N. au N- E. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
10	2	4	1			0	E. au S- E. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
11	01	7	3		7	$\frac{1}{2}$	N-E. <i>id.</i>	Serein.
12	0	6	1		8	0	<i>Idem.</i>	Brouillard épais.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	À 6 h. du matin.	À midi.	À 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
13	0 $3\frac{1}{4}$	$1\frac{1}{2}$	1	28	7	$\frac{1}{4}$	Idem.	Id. Beauc. de nuag.
14	0	6	3			0	Idem.	Peu de nua- ges.
15	1	6	2				Idem.	Brouillard le matin. Se- rein à 9 h.
16	0	5	1		6		Idem.	Id. Secrein à midi.
17	0 1	$3\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$				N-E. au N-O. id.	Idem.
18	2	$5\frac{1}{2}$	$3\frac{1}{2}$				N. au N. E. idem.	Beauc. de nuag. quelq. gout. de pl. à 5 hour. f.
19	$1\frac{1}{2}$	4	2		5		Id. fort.	Beauc. de nuages.
20	1	5	1		4		N-E. à l'E. méd.	Serein.
21	0	8	5		2	$\frac{1}{2}$	N. à l'E. idem.	Peu de nua- ges.
22	$5\frac{1}{2}$	9	7				S. au S. O. idem.	Beauc. de nuag. petite pl. le soir.
23	7	10	$5\frac{1}{2}$		1		O. au N. idem.	Beauc. de nuages.
24	4				0	0	N-E. fort.	Id. Petite pl. le soir.
25							S. id.	Idem.
26							Idem.	Idem. Pl. la nuit.
27		8		27	10		Idem.	Id. Pl. le soir.

Jours du mois.	Thermomètres.			Baromètres.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
28	8	11	7 $\frac{1}{2}$	27	11	$\frac{1}{2}$	S-S-O. méd.	Idem.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 11 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 1 dégr. au-dessous de ce point: la différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 8 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes: la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

12 fois du N-E.

3 fois E.

1 fois du S-E.

4 fois du S.

2 fois du S-O.

9 fois O.

4 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.

16 jours de nuageux

6 jours de couvert.

5 jours de brouillard.

10 jours de pluie.

8 jours de gelée.

Les hygromètres ont marqué une humidité moyenne pendant tout le mois,

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1759
par M. VANDERMONDE.

Les pleurésies seches qui se sont fait sentir pendant le mois précédent, ont continué pendant celui-ci avec assez de vivacité; le poulx étoit dur, la douleur de côté très-vive, les crachats sanguinolens, les saignées & les délayans étoient les seuls remèdes qui procuroient quelque soulagement. Il y a eu quelques fièvres malignes, avec douleur & embarras à la tête, des envies de vomir, un poulx foible & lent, un accablement général. Les malades qui avoient été saignés plus d'une ou deux fois, devenoient hydropiques, ou périssoient par des métastases au cerveau. Les émétiques, les légers apéritifs, les cordiaux les plus doux, unis aux absorbans terreux, réussissoient mieux.

On a observé aussi des fièvres intermittentes, accompagnées de folie, qui dégénéroient insensiblement en manie, & même en phrénésie. Les saignées calmoient la violence des accidens, les doux purgatifs faisoient rendre aux malades une quantité prodigieuse de bile écumeuse, qui ne les soulageoit pas; les lavemens paroissoient être de quelque avantage, les nitreux & le petit lait étoient assez favorables. Les malades dans leur convalescence, restoient comme imbéciles, avec une espece de fièvre lente, qui cédoit cependant au régime & aux purgations.



*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Janvier 1759, par
M. BOUCHER médecin.*

La constitution de l'air, quant à sa température, n'a guere été différente du mois précédent : il n'y a pas eu de gelée jusqu'au 20, & le thermometre a été observé plusieurs jours au matin, à 7 ou 8 degrés au-dessus du terme de la congelation. Le 20, il a descendu à $\frac{1}{2}$ sous ce terme, & à 4 degrés les trois jours suivans ; après quoi il n'a été observé au terme de la glace que trois jours.

L'air a été calme tout le mois, & il y a eu peu de pluie, le barometre ayant été observé au-dessus de 28 pouces, & presque toujours plusieurs degrés au-dessus, depuis le 6, jusques & compris le 31 ; en revanche, il y a eu des brouillards & de la brume.

On n'a pas eu de neige, ni ce mois, ni les précédens : il en a tombé quelques flocons le 29 au matin.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois 9 degrés, au-dessus du terme de la congelation, & pour la moindre chaleur, 4 degrés au-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

382 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 8 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce 13 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.

3 fois du Nord-Est.

1 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

10 fois du Sud.

15 fois du Sud vers l'Ou.

1 fois de l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

6 jours de bruine.

6 jours de brouillards.

7 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de la grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille en
Janvier 1759.*

La continuation du tems humide a causé des éruptionis cutanées, avec démangeaison, & a fomenté dans les poumons des stases ou congestions inflammatoires-sout-des, qui aboutissoient à des fluxions de poitrine, souvent compliquées de fièvre putride. Les malades, plusieurs jours avant que la

fièvre se déclarât , avoient des lassitudes ou courbatures , des douleurs sourdes dans le dos & dans la poitrine , avec toux , &c. Elle s'annonçoit communément par un point de côté , qui dans quelques sujets traversoit la poitrine de devant en arrière , ou bien une douleur vive occupoit tout un côté , avec oppression & difficulté de respirer ; les uns avoient des crachats sanguinolens , & les autres n'expectoient que des matieres glaireuses ou pituiteuses ; le mal de tête aigu & avec des battemens , molestoit tous les malades , & en quelques-uns il s'y joignoit une douleur vive dans le fond de l'oreille ; néanmoins le délire ne s'ensuivoit pas ordinairement. Les symptômes caractéristiques de la fièvre putride se manifestoient ou au commencement , ou dans le progrès de la maladie : aux uns il survenoit vers l'état de la maladie , des selles fétides & délayées ; d'autres restoient constamment constipés , malgré l'usage des lavemens fréquens. Lorsque les symptômes inflammatoires persistoient malgré les saignées & l'usage suivi des remèdes indiqués , les vésicatoires appliqués aux jambes & à la nuque , opéroient l'effet souhaité , en incisant la lymphe coëneuse qui les fomentoit. Les signes de cœction purulente de la part des urines , ont paru dans peu de sujets ; aussi y a-t-il eu beaucoup de récidives.

Les apoplexies ont été communes ce mois, ainsi qu'à la fin du précédent : plusieurs ont été de la nature des fortes, & les secours n'ont pu être administrés assez à tems dans celles-ci, pour prévenir les suites funestes.

Il y a eu aussi des rhumatismes en assez grand nombre, que le froid de la fin du mois a rendu inflammatoires, & dont quelques-uns ont été suivis de dépôts, malgré les saignées & l'usage requis des remèdes antiphlogistiques : la même cause a rendu les points de côté, plus vifs & plus fréquens. On voit donc que la constitution humide de l'air, jointe à l'inertie de la saison, a fomenté des maladies dépendantes des stases de la masse du sang dans le cerveau, dans le poulmon & dans les parties musculueuses ; maladies que nous avons observé ailleurs, * être communes en ce pays, & le produit ordinaire de cette constitution de l'air.

* Journal de Septembre 1757.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Avril. A Paris, ce 20 Mars 1759.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

M A I 1759.

TOME X.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

M A I 1759.

LES ABUS.

De la saignée, démontrés par des raisons prises de la nature & de la pratique des plus célèbres médecins de tous les tems, avec un Appendix sur les moyens de perfectionner la médecine. A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, un volume in-12. Prix relié, 2 livres 10 sols.

IL n'est pas de remede aussi commun, & qui soit aussi universellement adopté, que la saignée. Est-ce un bien pour le progrès de la médecine ? Les malades s'en trouvent-ils mieux ? Est-ce l'expérience qui a donné

à ce remede la préférence sur les autres dans les maladies aiguës ? Ce sont autant de questions que l'on trouvera discutées sc̃avamment, & bien résolues dans cet ouvrage.

Pour mieux faire sentir les cas où la saignée peut convenir, l'auteur distingue d'abord quatre especes de pléthore, la vraie, la fausse, la particuliere, & la composée. La premiere, produite par la trop grande quantité de la partie rouge, est la seule, selon lui, qui indique véritablement la saignée. Ce remede répété deux ou trois fois, suffit, dit-il, pour emporter la plénitude la plus considérable. Il tire sa preuve de la quantité du sang dont la nature se décharge chez les femmes, pour dissiper la plénitude menstruelle. Si des praticiens sages risquent quelquefois une quatrième & cinquième saignée, c'est dans l'espérance de prévenir un grand mal par un moindre. Ce remede doit être employé, surtout les quatre premiers jours de la maladie, non dans la vue d'éteindre la fièvre, mais de la réduire à ce juste milieu, si nécessaire pour opérer la coction des humeurs nuisibles. Ce but une fois rempli, c'est à la nature à séparer, & à chasser les sucs préparés, & au medecin à l'aider dans cette expulsion, lorsqu'elle ne se suffit pas à elle-même ; mais les saignées immodérées & trop fréquentes, s'opposent manifestement à ces

vues. L'épuisement où elles jettent le malade, & l'obstacle qu'elles portent à la séparation de la matière nuisible, sur-tout vers le tems de la crise, en sont des preuves convaincantes.

La fausse pléthore, produite par la seule raréfaction du sang, ne peut être dissipée que par le resserrement ou la condensation des parties de ce fluide ; effet qui s'opere par l'addition de quelque substance convenable, & non par aucun retranchement de la matière raréfiée. Après avoir rapporté les signes qui peuvent faire distinguer cette pléthore de la vraie plénitude, l'auteur détaille les secours propres à la combattre ; ces secours sont internes ou externes. Parmi les premiers, il place les rafraîchissans appropriés, tels que les esprits acides, les nitreux, la diète convenable, la boisson froide, les lavemens, &c. Les externes sont l'air frais, le bain froid ou tempéré, les fomentations, &c. Ce qu'il dit du ménagement & du rafraîchissement de l'air, mérite non seulement l'attention des médecins, mais aussi celle des magistrats. Il en trouve sur-tout la preuve dans les grands avantages que nos voisins retirent des ventilateurs de M. Hales. Pour nous convaincre de l'utilité de ces machines dans les hôpitaux, les maisons de force, les vaisseaux de transport, &c. L'anonyme satisfait la curiosité du Lecteur,

par le récit juste & intéressant des pernicious effets de l'air corrompu. Il rapporte ensuite plusieurs cures surprenantes, opérées par le bain froid, & détaille les bons effets des fomentations; celles de la tête sur-tout, employées pour calmer les délires, produits par l'effervescence des humeurs, peuvent piquer la curiosité de tous ceux qui n'aiment pas à répandre beaucoup de sang dans ces sortes de cas. Les règles proposées pour la boisson de l'eau froide, ne sont pas moins intéressantes.

La pléthore particuliere arrive lorsque le sang se trouve en plus grande quantité dans une partie, que dans le reste du corps. Elle est simple & composée; simple, lorsque le sang s'arrête dans quelque partie, sans qu'il excède sa juste mesure; composée, lorsqu'elle se joint à la vraie, ou à la fausse plénitude. Si le sang s'accumule tout-à-coup, il forme l'inflammation; celle-ci est produite par l'arrêt de ce fluide, dans les dernières artères sanguines; & selon d'autres, par son irruption dans les tuyaux lymphatiques. Boerhaave admet cette double cause. Cet arrêt & cette irruption supposent une foiblesse particuliere dans les vaisseaux où ils se font, ou un plus grand abord de sang vers leurs embouchures, à l'occasion de quelque obstacle dans les tuyaux voisins. « Si la saignée, ajoûte l'auteur, avoit la vertu de

» détruire cette foiblesse , ou d'enlever cet
 » obstacle , elle seroit sans doute le vrai spé-
 » cifique de l'inflammation ; mais hélas !
 » Elle n'est que trop souvent la cause de son
 » augmentation , par l'affoiblissement géné-
 » ral qu'elle porte dans la machine. » La
 saignée ne peut donc être employée avec
 sûreté dans la pléthore particulière , que
 lorsqu'elle se trouve jointe à la vraie plé-
 nitude , ou que le malade , naturellement
 sanguin & robuste , n'a pas été encore affoi-
 bli par la maladie. On peut tenter aussi ce
 remède , dans la seule vue de produire une
 révulsion , ou plutôt , selon l'auteur , pour
 mettre en mouvement le sang arrêté dans la
 partie engorgée. Plus la saignée se fait près
 de cette partie , plus elle est propre à favo-
 riser la résolution. L'auteur le prouve par
 une infinité de faits qui méritent d'être lus
 dans l'ouvrage même. Il donne ici une es-
 quisse de la méthode curative d'Hippocrate ,
 qui peut fournir de grandes vues aux prati-
 ciens ; il suit la saignée entre les mains des
 anciens , & celles des plus célèbres moder-
 nes , & il n'en trouve aucun , dont la pra-
 tique sur cette évacuation , ne soit plus ou
 moins contraire à celle de quelques aveu-
 gles phlébotomistes de nos jours. Il entre
 dans les disputes & les contradictions des
 médecins , sur les questions de la révulsion
 & de la dérivation. Il prouve que celle-ci

n'agit point, selon l'idée commune, par la rapidité du sang, qu'on prétend qu'elle porte de surcroît sur la partie engorgée. « Il suffit » que l'ouverture d'une veine diminue la » résistance à côté de la partie obstruée, pour » que le sang épais & croupissant se déplace, » & se porte vers le vuide fait par l'évacuation. Lorsque la nature guérit une esquinancie, ce n'est point en poussant le sang » contre la partie engorgée, mais en conduisant à la surface, ou faisant circuler celui » qui étoit arrêté. » Cette théorie est confirmée par quelques expériences de M. de Haller, rapportées par notre auteur. Ce dernier conclut de tout cela, que le terme de dérivative, donne une fausse idée de l'effet de la saignée, qu'on nomme communément ainsi, & qu'elle devrait plutôt prendre le nom de révulsive immédiate, ou de locale. » Je n'ai point de terme, ajoute l'anonyme, » pour présenter à l'esprit, la propriété qu'a » cette saignée de dégager les vaisseaux où le » sang est arrêté, à moins qu'on ne me passât » celui de *dimotoire*, ou de *dislocante*.

La pléthore est composée, lorsqu'elle se joint à la cacochymie, ou qu'elle est accompagnée d'un épaissement considérable, ou de quelqu'autre vice dans les humeurs. Si la corruption engendrée par la vraie plénitude a fait peu de progrès, ou que la partie rouge, encore peu dissoute, soit dominante

dans les vaisseaux , on peut employer la saignée dans les fièvres aiguës des malades naturellement robustes & sanguins ; mais lorsque la dissolution du sang & la pourriture dominent, soit dans les premières voies ou dans les vaisseaux, la saignée devient inutile, & même dangereuse ; la correction des humeurs ne peut s'opérer que par les altérans appropriés, & la dissipation des suc dégénérés, que par les évacuans indiqués par la nature. Tous les grands médecins ont reprouvé l'entreprise d'évacuer les humeurs corrompues par la saignée. Ils ont trouvé, sur-tout ridicule de s'autoriser de la mauvaise couleur du sang, pour réitérer ce remède ; d'autant que rien n'est plus trompeur que cette preuve. Galien lui-même allègue la corruption de ce fluide, comme une forte raison contre la saignée ; en un mot, ce remède est contraire dans toutes les fièvres de pourriture, quand même elles seroient de l'espèce inflammatoire. L'auteur rapporte, à cette occasion, nombre de pleurésies où la saignée a été nuisible, & dont la cure admet principalement les purgatifs & les vésicatoires. Il entre ici dans la question du tems propre pour la purgation. Il fait voir encore la grande utilité des ventilateurs dans les fièvres d'hôpital, dans les épidémiques, & toutes celles qui ont la corruption de l'air pour cause. Les fièvres produites par le

défaut de transpiration, se guérissent aussi sans le secours de la saignée. L'auteur le confirme par la pratique du docteur Bates. De plus de cent fébricitans, que ce médecin traita par les sudorifiques, il nous assure qu'il ne lui en mourut qu'un seul. Ces cures furent opérées sur les matelots de la flotte Angloise, depuis le premier Mai 1706, qu'elle partit de Lisbonne, jusqu'au dernier Juillet, qu'elle aborda en Italie.

L'auteur termine son ouvrage par un *Appendix*, qu'il divise en quatre articles. Dans le premier, il traite de la connoissance des crises, & de quelques autres moyens de rendre les progrès de la médecine plus rapides. Cet article est peu susceptible d'un extrait; mais nous sommes persuadés que le Lecteur le verra avec plaisir dans l'ouvrage même. L'anonyme l'égaie par des traits propres à rendre la lecture de ces sortes d'ouvrages, moins sèche, sur-tout à ceux qui ne sont pas de la profession. C'est un soin qu'il paroît avoir eu en vue, tant que la nature du sujet à pu le lui permettre.

Le second article roule sur la saignée dans les hémorragies, & celui-ci n'est pas moins intéressant. L'auteur y distingue avec soin les différentes causes des pertes de sang. Elles peuvent être produites ou par l'érosion, ou par la rupture, ou par la dilatation des vaisseaux, & souvent peut-être par la dissolution

du fluide qu'ils contiennent. L'errofion fup-
pofe une acreté dans les humeurs, qui ne
peut être corrigée par la faignée. Dans l'hé-
morrhagie dûe à la rupture des vaiffeaux,
on doit examiner fi cette dernière vient de
l'effort du fang trop abondant, ou simple-
ment raréfié. Dans le premier cas, on peut
employer d'abord la faignée, foit pour em-
porter la liqueur fupérflue, foit fur-tout
pour rompre fon impétuofité, & lui donner
une direction contraire; mais l'auteur fup-
pofe que le fang fupérflu n'ait pas déjà été
fuffifamment évacué par le vaiffeau rompu.
» Saigner un malade déjà affoibli par l'hé-
» morrhagie, c'eft fe joindre à la maladie,
» pour détruire la nature; c'eft en un mot
» accélérer les convulfions, la bouffiffure,
» l'hydropifie, & les autres accidens qu'on
» fait être la fuite des pertes de fang im-
» modérées.

Si la dilatation ou le relâchement des
vaiffeaux donnoient naiffance à l'hémorrhagie,
on fçait que la faignée eft plutôt propre à
augmenter, qu'à détruire ce relâchement.

Cette évacuation ne feroit pas moins per-
nicieufe dans les pertes de fang, qui font la
fuite de la diffolution de ce fluide. Cette
caufe a lieu dans les hémorrhagies des fujets
pâles, fcorbutiques, ou écrouelleux; dans
cellés qui furviennent aux maladies de pour-

riture, & à celles qui sont le produit des violentes chaleurs, seules ou combinées avec la corruption de l'air, de l'eau, ou des alimens. D'ailleurs la cause dont il s'agit, ne va guères sans lafoiblesse, ou le relâchement des vaisseaux; double raison par conséquent d'éviter la saignée.

Le troisieme article traite de la saignée dans les fièvres malignes. Le terme de *maligne* est devenu si vague, qu'on ne fait pas trop quelles sont les fièvres qui méritent ce nom. Si dans celles qu'il plaît de nommer ainsi, le sang est épais & enflammé, cas où les forces & la chaleur sont considérables, la saignée modérée peut convenir; mais si le sang donne des marques de sa dissolution, ou que le vice réside dans la lymphe, circonstances où l'abattement des forces se déclare presque en même tems que la maladie, la saignée est pernicieuse; comme c'est au caractère qui forme les fièvres de cette dernière espece, qu'on attribue communément la malignité, l'auteur en conclut que cette évacuation sera rarement permise dans les fièvres qu'on nomme malignes.

Dans le quatrieme article, on examine si la saignée convient dans les fièvres accompagnées d'éruptions cutanées. Pour décider cette question, l'auteur remarque que les taches pourpreuses sont communément l'effet

de la pourriture, & de la dissolution des humeurs ; que les scorbutiques, & les habitans des lieux-bas & marécageux, sont les plus sujets à ces taches ; que ceux qui abondent en sérosités âcres & excrémenteuses, sont très-exposés aux mêmes accidens, qu'il survient souvent des taches *petéchiales*, dans les fièvres malignes d'hôpital, & dans toutes celles où la pourriture domine. De tous ces faits, l'auteur conclut que l'utilité de la saignée ne peut être qu'extrêmement rare dans les fièvres accompagnées d'éruptions cutanées.

En un mot, l'auteur qui nous paroît un médecin judicieux & instruit, apprécie avec justesse les cas où la saignée convient, & ceux où elle est nuisible ; & après avoir balancé les avantages & les incommodités de ce remède, il fait voir qu'on en abuse tous les jours, & qu'on fait de ce secours qui n'est souvent qu'un palliatif, un spécifique imaginaire dans toutes les maladies aiguës, & qu'on donne par-là lieu à une routine aveugle, & à un empyrisme condamnable.



M E M O I R E

Sur les Eaux minérales d'Ax , dans le comté de Foix , par M. S I C R E , de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Toulouse. A Toulouse , & se trouve à Paris , chez Vincent , Imprimeur-Libraire , rue S. Severin , à l'Ange. Prix broché , 15 sols.

Avant le célèbre M. Hoffmann , on connoissoit à peine les eaux minérales par l'examen de leurs principes ; depuis lui , les analyses se sont multipliées au point , que leur collection complète forme une vaste classe dans la bibliographie médicinale. Voici un nouvel examen d'eaux minérales , que personne n'avoit encore publié. Messieurs Vernel & Bayen ont sans doute vu & examiné dans leur voyage , les eaux d'Ax ; mais le résultat de leurs expériences , confondu encore avec toutes celles qu'ils ont faites du même genre , n'est pas imprimé.

M. Sicre , auteur de l'analyse que nous annonçons , a employé le loisir que lui donnoit la convalescence d'une très-longue maladie , à faire l'examen de ces eaux auxquelles il croit devoir son rétablissement , & pour rendre cet examen plus intéressant , il y a rapporté vingt-quatre observations sur des

cures faites par ces eaux, au nombre desquelles se trouve la guérison de l'auteur.

D'où vient la chaleur des eaux thermales ? Pourquoi ces eaux se trouvent-elles dans les pays où le passage subit du chaud au froid, occasionne des maladies auxquelles elles conviennent ? Ces questions sont intéressantes sans doute, & la discussion qu'elles entraîneroient pour y répondre, a empêché M. Sicre de faire autre chose que de les proposer.

La description, la situation tant de la ville d'Ax, que des fontaines qui l'environnent, occupe la première partie. La terre y est maigre, la roche vive, & on ne trouve dans les environs ni mines, ni pyrites, ni marcaissites ; mais les eaux thermales y sourdent de toutes parts ; les moins chaudes ont 15 degrés de chaleur au-dessus du degré de congélation, & les plus chaudes en ont 64 : ces différens degrés de chaleur, font varier essentiellement la proportion des substances minérales que contient chaque source. L'auteur remarque même que relativement au soufre, il n'existe que dans les sources les plus chaudes, les autres n'en ont, pour ainsi dire, que l'empreinte.

Pour mettre un peu d'ordre dans l'énumération de cette quantité de sources différentes, M. Sicre les divise en trois classes, sçavoir celles de *Teix*, celles du *faubourg*,

celles du *Coulubret* ; division prise des lieux les plus célèbres dans cette petite contrée : chaque classe contient un assez grand nombre de sources , qui chacune ont leur nom ; si ce détail peut intéresser les curieux , ils le trouveront dans le livre même.

En général , les eaux du Teix sont brûlantes , & répandent une vapeur continuelle ; cette chaleur est telle que dit l'auteur , elle brûle même en hiver les pieds des pêcheurs peu précautionnés. Nous ignorons ce que l'on peut pêcher dans une pareille eau , qui n'est employée d'ailleurs que pour les usages économiques.

Les eaux du faubourg sont encore plus chaudes ; elles fournissent abondamment du soufre sublimé dans les canaux par où elles passent. Ce soufre est tout-à-fait semblable à celui des Capucins d'Aix-la-Chapelle , & ces deux especes ne different des fleurs de soufre , que parce que celles-ci sont plus jaunes. S'il nous est permis d'avancer nos conjectures , nous présumons que cette différence de couleur ne vient que de la variété de chaleur qui sublime ces trois especes de fleurs. Ces eaux du faubourg ont dissous , ou du moins corrodé des calculs humains de trois especes , que l'auteur y a fait macérer ; il est bon cependant d'observer que c'est sur des morceaux , & non pas sur des calculs entiers que l'expérience a été faite ;

faite ; ces mêmes eaux servent à une infinité d'artisans pour leurs travaux, & les bourgeois en emploient pour les besoins du ménage.

La troisième espèce est celle du *Couloubret*, promenade agréable, auprès d'Ax. C'est la seule dont on se sert comme médicament ; c'est celle aussi que l'auteur a analysée par les précipitans, par l'évaporation, & par la distillation, & il y a trouvé très-peu de sel naturel, beaucoup de soufre, auquel il soupçonne qu'est jointe une très-petite portion d'huile de pétrole.

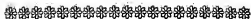
On trouve à la suite des corollaires qui résument en peu de mots ce qui précède.

La seconde partie du mémoire est amplement remplie par les expériences de toute espèce, que l'auteur a faites sur celle des eaux du *Couloubret*, qui est la plus en vogue ; elle se conserve, quelques jours après être puisée, sans perdre sa vertu ; elle teint l'argent ; comme fait le foie de soufre ; sa chaleur naturelle ne se perd entièrement qu'au bout de onze heures, elle est plus légère que l'eau de la rivière voisine ; son sel est de la même nature du sel commun, mais dont la base est plus alcaline, que la base ordinaire du sel marin : ici nous soupçonnons que l'auteur a confondu son sel, qui nous paroît être un natrum tout pur, avec le sel commun.

Il résulte de toutes ces observations, que l'eau minérale d'Ax est bonne intérieurement pour les néphrétiques, les poitrinaires & les asthmatiques, extérieurement pour les plaies mal guéries, pour les fistules, pour les caries, pour les paralysies, & leurs suites fâcheuses, pour les rhumatismes, &c. toutes vertus constatées par les soins attentifs du médecin de la Ville, & de l'auteur.

Si l'éloignement du lieu où se trouvent ces eaux, est un obstacle à ce que les médecins de cette Capitale en recommandent l'usage, ils n'en doivent pas moins sçavoir gré à l'auteur d'avoir multiplié leurs ressources, dans le cas des consultations faites par quelque malade d'un pays voisin à celui d'Ax; & tous les amateurs, les curieux, les physiciens & les chymistes seront sans doute flattés de trouver dans une bonne description naturelle, dans des expériences bien vraies, & dans des observations constatées, de quoi satisfaire leur curiosité, leur goût & leur sçavoir.





L E T T R E

De M. FUMÉE, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, à M. VANDERMONDE, sur les effets de la petite vérole sur deux fœtus.

Je pense, Monsieur & cher confrere, devoir vous détailler le phénomène dont j'ai donné succinctement le fait à la fin de la these, de M. Bercher, médecin de S. A. R. Madame la Duchesse de Parmes, soutenue dans nos écoles le 15 du mois de Février dernier; & ayant pour titre : *An detur imaginationis in fœtum actio ?*

Le 28 Décembre de l'année derniete, je fus appelé pour voir la femme de M. Osmont, habile chirurgien; elle étoit au quatrieme jour de l'éruption d'une petite vérole confluente, grosse alors d'environ sept mois; on l'avoit saignée & évacuée avant l'éruption. Cette maladie ne m'offrit que les symptomes ordinaires qui l'accompagnent; j'en excepterai cependant celui de la déglutition extrêmement laborieuse (malgré le ptyalisme abondant) causée par une quantité prodigieuse de boutons, qui tapissoient l'intérieur de la bouche & le gosier beaucoup plus qu'on ne l'observe communément. Ces pustules varioliques étoient d'un aussi bon

caractere que celles du visage & des autres parties du corps ; leur cercle étoit vermeil, la tuméfaction à son point, & le pouls de la malade dans le meilleur état. Je crus qu'avec le tems & les simples médicamens usités dans ce genre de maladie, la nature prendroit aisément le dessus. Les choses effectivement se passerent ainsi jusqu'au dixieme jour de l'éruption. Deux jours de plus firent sur la malade un changement considerable, plus de salivation, une dépression manifeste des boutons, la couleur terne, un affaissement total, sans connoissance, & le sentiment presque éteint : la nuit qui avoit préparé ces accidens, s'étoit passée dans l'agitation & le délire, le pouls étoit devenu petit, vif & concentré. Je le trouvai tel, lors de ma visite, j'ordonnai les vésicatoires ; quoique cette Dame eût eu plusieurs fausses couches, je n'en craignis point l'effet ; j'engageai cependant M. Osmont à consulter M. Bourdelin, notre célèbre confrere, qui fut appelé & ne put venir que le lendemain ; mais la nature nous présenta l'événement le plus heureux. La malade avoit recouvré la connoissance & le sentiment, aussi rapidement qu'elle les avoit perdus ; la salivation commençoit à reprendre son cours, la tuméfaction des parties, ses degrés, les boutons, leur élévation, leur cercle & leur couleur. Ce changement qui

nous assura le plus heureux pronostic , fut-il l'effet d'une crise salutaire , ou celui des vésicatoires ? Jugeons-en par ce qui s'étoit passé la veille : on avoit profité dans l'après-midi de l'état de la malade pour lui administrer l'extrême-onction , & peu de tems après on lui avoit appliqué les vésicatoires aux deux jambes. Ce jour même je visitai la malade pour la troisième fois , je trouvai que son corps exhaloit une fétidité extrême , j'appris que les vésicatoires ne lui avoient été mis que sur les six heures du soir , je me flattai qu'ils pourroient agir dans la nuit , n'ayant encore pu produire leur effet , & que je trouverois du changement le lendemain , je me contentai de prescrire une potion cordiale. Je ne fus point trompé dans mon attente , les vésicatoires avoient mordu fortement , le pouls de la malade avoit repris sa force , & elle avoit eu une évacuation assez abondante & très-naturelle , sur les six heures du matin. Ne peut-on pas avec raison attribuer cet effet salutaire aux vésicatoires ? Les molécules actives de ce médicament , parvenues à l'intérieur , avoient produit sans doute sur les membranes de l'intestin , une irritation suffisante pour déterminer l'expulsion de ces matieres. Je crois que l'on peut conclure également que la malade doit la vie à ce remède , qui a rendu le ton & l'élasticité naturelle aux fibres qui

étoient dans l'affaiflement , & la fluidité aux liquides rallentis , & même interceptés dans leur cours.

Qu'il me foit permis de dire ici en paffant , que l'usage de ce médicament n'est devenu peut-être depuis peu de tems , que trop fréquent & trop en regne aujourd'hui ; car il ne faut pas s'y tromper , il est certainement aussi contraire & nuisible dans bien des cas , qu'il est efficace & salutaire dans d'autres. C'est le cas même des bons remèdes de perdre de leur crédit , faute d'être prescrits & employés suivant qu'il convient , & c'est ce qui n'est réservé qu'au vrai médecin : lui seul peut en fixer l'usage avec un discernement sûr & une méthode exacte , en les combinant avec les circonstances de l'état & du tempérament de ses malades.

Cette maladie terminée enfin avec le plus heureux succès par les secours ordinaires , nous agitâmes M. Osmont & moi , cette question , si l'enfant dont cette Dame devoit accoucher , auroit la petite vérole. Nous avons beaucoup d'observations pour & contre ; l'événement singulier qui les a réunis tous deux dans l'accouchement de Madame Osmont , est l'objet principal de cette lettre. Cet accouchement fut prématuré , une chute sur les deux genoux , l'avoit précédé de quelques jours. Cette Dame accoucha de deux enfans mâles , le cinq du mois de Février

dernier. L'opération fut délicate, mais exécutée avec toute l'habileté possible, par son mari & en très-peu de tems ; quoique forcé de conserver la situation de ces deux enfans, en les tirant l'un & l'autre par les pieds.

Le premier parut au monde mort, couvert de boutons de petite vérole, avec des cavités à la face, qui n'étoient que les traces de ceux qui étoient abcedés les premiers ; l'épiderme étoit enlevé aux extrémités inférieures, & les parties naturelles excoriées ; sa mort date sans doute du tems où sa mère a été en très-grand danger & sans sentiment ; la putréfaction de cet enfant causa même à cette Dame, de légers accès de fièvre observés particulièrement le soir, huit à dix jours avant son accouchement ; l'autre enfant au contraire est venu au monde vivant, la surface de tout le corps & la peau dans l'état naturel, n'ayant pas la plus légère trace de cette maladie, il étoit seulement fort maigre, & n'a vécu que trois jours ; ainsi ces deux enfans, chacun dans leurs enveloppes, (dont les deux placenta, quoique très-distincts, étoient réunis & collés l'un à l'autre :) ces deux enfans, dis-je, renfermés dans le même lieu, nourris du même suc, & d'un suc impregné sans contredit des mêmes principes, subissent une destinée différente : l'un a pris la petite vé-

role au sein de sa mere, & l'autre en a été exempt. Je ne tenterai point de rendre raison de cette bizarrerie du sort & de cette prédilection de la nature. Je crois que ce phénomène aussi nouveau qu'intéressant, mérite d'être connu.

J'ai l'honneur d'être très-sincèrement, Monsieur, & cher Confrere, &c.

O B S E R V A T I O N

Adressée à M. VANDERMONDE, sur une fille que l'on croyoit possédée, par M. DESMILLEVILLE, médecin à Lille en Flandre,

Quoique vous ayez rapporté, Monsieur, dans plusieurs de vos Journaux, différentes observations sur la bile noire, je ne puis m'empêcher de vous faire part du fait suivant.

Il me vint au mois de Mars 1758, Constance de Vinque, âgée de vingt-quatre ans, du village de Rhume, proche de Tournai (a), que ses parens de mon voisinage engagèrent, malgré sa grande répugnance pour la médecine, (à cause du peu de succès qu'elle en avoit eu) à me consulter.

Je fus effrayé de l'état de cette fille, qui

(a) Elle étoit venue à Lille pour se faire exorciser par un prêtre, en réputation pour cela, & avec lequel cette fille *marchandoit* sa guérison.

débuta par un accès des plus violens, que le voyage avoit fait avancer de quelques jours ; je la trouvai avec un visage pâle & livide ; les yeux couverts & enfoncés , la respiration foible & gênée , un feu dévorant , qu'elle indiquoit à la région de l'estomac , les extrémités froides & tremblantes , le pouls concentré , chancelant & fort irrégulier : enfin cette scène fut terminée , à l'ordinaire , par un vomissement affreux , d'une humeur noire & tenace , qui remplit un bassin , contenant quatre chopines environ : on fit boire à cette pauvre fille , comme on étoit accoutumé dans pareils cas , beaucoup d'eau tiède qu'elle rendoit tout de suite ; chargée & teinte de la première humeur : il lui prit un hoquet , interrompu de tems en tems par des syncopes , & j'eus craint pour ses jours , si les parens ne m'avoient assuré que c'étoit une obsession du démon (selon eux ,) qui lui arrivoit toutes les trois ou quatre semaines au plus tard ; car vous jugez bien , Monsieur , que le public crédule & ignorant , n'échappe pas des occasions si favorables , pour faire usage d'un ancien préjugé , que tout homme éclairé & désintéressé devoit s'attacher à détruire.

J'engageai la malade à prendre quelque cordial ; mais ce qu'elle prit , fut jetté aussitôt comme l'eau tiède ; cependant elle se trouva mieux , & prit un peu de repos :

j'examinai alors l'humeur qu'elle avoit vomie, en faisant renverser le bassin, le tout ne faisoit qu'une masse en forme de gelée noire, grasse & d'une odeur fétide.

Aussi-tôt que la malade fut revenue du sommeil qui l'avoit tranquillisée au point qu'elle ne sentoit plus qu'un accablement & une lassitude dans tous les membres, & le pouls ayant repris comme la tête, un état plus calme : je l'interrogeai, & les personnes qui l'accompagnoient, sur l'origine & la continuité de cette fâcheuse maladie, qui avoit imprimé dans leurs esprits, des idées noires & obscures sur cette prétendue obsession : voici ce que j'en appris.

Trois ans ou environ avant que je la visse, elle s'étoit mise (à l'occasion d'une querelle) dans une colere furieuse, à l'approche du flux menstruel, ce qui lui avoit causé un très-grand bouleversement : ses mois ne parurent plus, des étouffemens affreux les remplacèrent ; on usa avec profusion de fortes saignées au pied, au point que l'estomac se déranger, les humeurs dégénèrent, & l'on mit cette misérable en peu de tems, dans une cachexie si bien décidée, que la nature ne pouvoit rien opérer, le ventricule paroissant toujours la partie la plus lésée.

Sans entrer dans un plus grand raisonnement, auquel toute personne de l'art peut sup-

pléer, je continuerai les différens états de cette maladie.

Un an après le premier événement, elle prit, me dit-elle, des remedes très forts qui lui procurerent quelques violens accès de fièvre, précédés de vomissemens bilieux & de frissons, qui se terminerent par une premiere & ample évacuation des menstres, & par un cours de ventre dyssentérique.

Nouveau remede donné au hazard; nouvelle maladie; car depuis ce traitement, jusqu'au nôtre, elle continua d'être très-constipée, de vomir tout ce qu'elle prenoit, & d'avoir périodiquement son flux menstruel, pendant lequel tems, le vomissement, (plus ou moins,) de bile noire paroissoit, comme je l'ai dit.

A ce terrible état du corps, se joignoit un grand dérangement d'esprit; car ayant pris quantité de remedes sans soulagement, la malade, ses parens, & les exorcistes conclurent que cela tenoit du merveilleux; enfin on eut recours aux plus habiles casuistes, qui la rendirent plus malade que jamais; car ils gênerent tellement cette pauvre fille, à lui faire réciter des prieres, qu'à la fin, l'imagination & la crainte influerent sur la machine; au point qu'elle ne pouvoit plus faire aucun acte de dévotion, sans entrer dans un hoquet & un étouffement très-inquiétans, qui la confirmerent encore davantage dans son

préjugé, jusqu'à ne plus oser approcher de l'église, parce qu'elle y seroit de jouet.

Des circonstances aussi singulieres me parurent dignes d'attention & de pitié. Je n'eus rien de plus pressé que de communiquer cette observation à une société de plusieurs médecins qui s'assembloient tous les jours pour leur satisfaction, & le bien de leurs malades, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être. Elle se rendit à l'heure de notre assemblée, & satisfit à toutes les interrogations qu'on lui fit, même à la curiosité de l'un de nos Messieurs qui l'engagea à faire le signe de la croix; ce signe fut accompagné de hoquet & d'étouffement qui faisoit souffrir la malade & les spectateurs, & elle nous assure que c'étoit la même chose en récitant quelques prières, ou en entrant dans une église.

Nous trouvâmes effectivement du singulier dans ces symptomes; mais c'étoit l'effet prompt que l'imagination faisoit sur l'estomac & le diaphragme. Toute notre attention fut d'abord de tranquilliser, par des raisonnemens à sa portée, l'esprit de cette prétendue possédée, en lui faisant connoître que notre art étoit divin, & que nous la guéririons, si elle vouloit prendre confiance à nos remèdes, & ne plus suivre l'exorcisme, ce qu'elle nous promit; car l'occasion étoit favorable pour tenter quelque remède

convenable à sa maladie, après la grande évacuation qu'elle venoit d'avoir.

Il fut décidé unanimement que cette maladie étoit une vraie mélancolie, que les modernes reconnoissent pour une bile dégénérée & noire, & qu'il falloit d'abord arrêter les vomissemens d'alimens, pourquoy nous lui prescrivîmes la potion (a) à prendre par cueillerées, dans le tems où le vomissement voudroit reparoître, & pour boisson, une décoction de pommes aigrettes, que le goût de la malade avoit décidé. Je fus chargé de la conduite de cette fille, & je fus très-satisfait des premiers remedes qui arrêterent d'abord les vomissemens : je lui vantois beaucoup les conseils de la médecine, pour écarter son préjugé ; elle y prit une telle confiance, qu'en peu de jours, je la vis tranquille, le hoquet ne plus paroître au signe de croix, & enfin fréquenter les églises sans répugnance.

Il fallut alors suivre les indications de cette maladie, & empêcher le retour des accès, à quoi nous réüssîmes, par l'opiat (b) qu'elle

- | | |
|---|--------------------|
| (a) ℞. <i>Aq. still. menth.</i> | <i>iiij unc.</i> |
| <i>Sal absynth.</i> | <i>j drachm.</i> |
| <i>Syrup. succ. limon.</i> | <i>j unc.</i> |
| <i>Misce & fac julapium.</i> | |
| (b) <i>Speciar. hæm. picr. Galen.</i> | } <i>aa j unc.</i> |
| <i>Cremor. tart. opt. pulv.</i> | |
| <i>Syrup. ros. pallid. f. q. ad electuar.</i> | |

prit à raison d'un gros, matin & soir, & quelquefois davantage, selon le besoin, afin de lui rendre le ventre libre, & de chasser par les felles, cette humeur qui s'accumuloit insensiblement dans les premières voies, en même tems qu'on en corrigeoit la qualité par un bon régime, & l'usage des bouillons altérans; le tout réussit encore à souhait; car du deuxième jour, la malade me dit avec joie, qu'elle avoit des felles semblables à ses vomissemens, en couleur & en odeur; en conséquence on continua les mêmes remèdes, & nous vîmes arriver le tems de ses mois, sans qu'elle souffrit le moindre dérangement du côté de l'estomac, pendant lequel tems cependant on supprima l'opiat, qu'elle continua ensuite encore quelques semaines, jusqu'au tems que la bile fut devenue à sa qualité & à sa couleur naturelle; enfin nous la renvoyâmes chez elle, le 20 du mois de Mai suivant, absolument guérie du corps & de l'esprit, en rendant des grâces au ciel, d'être délivrée (pour le bien de son corps, & de sa bourse,) des mains des exorcistes.

Je ne prétends pas ici douter du pouvoir de l'église sur les vrais possédés, mais bien ouvrir les yeux au public sur les grandes ressources de la médecine, & sur l'abus de certains services, que des ignorans affectent

de rendre sous le manteau d'un caractère aussi respectable, pour ne satisfaire que leur avarice ou leur cupidité.

Nota que M. le baron de Van-Swieten fut témoin d'un cas semblable, qu'il rapporte dans son Commentaire sur Boerhaave, aphor. 1. p. 72. au bas de la page 395.

EFFET SINGULIER

Du mal vénérien sur toute une famille, & sa guérison, par M. DIBON, chirurgien ordinaire du Roi, dans la compagnie des Cent-Suisses de la garde du corps de Sa Majesté.

Depuis long-tems l'expérience a démontré qu'une nourrice court un danger réel, en allaitant un enfant qui a pris naissance d'un pere & d'une mere infectés du mal vénérien. Les causes de ce danger & des accidens qui s'ensuivent, sont trop multipliées & trop connues, pour que nous en fassions ici le détail; mais l'événement singulier qui vient d'en confirmer l'expérience, présente à l'art un si vaste champ à de nouvelles réflexions, que nous croyons devoir en donner un récit circonstancié.

Une nourrice se charge d'un enfant qui avoit reçu avec la vie, le poison subtil qui

couloit dans les veines de ses auteurs. Le mal se communique de l'enfant à la nourrice : la nourrice le transmet à son mari. Sûrs réciproquement de leur conduite, ils ne connoissent pas d'abord la véritable cause de leur situation, ils ne la soupçonnent pas même. Le mal fait des progrès, & des progrès rapides ; il passe même au-delà des bornes ordinaires : chose étonnante, & peut-être inouïe jusqu'alors, trois de leurs enfans, dont l'aîné a sept ans, sont bientôt après infectés du même mal. Ce levain fatal, après avoir fermenté pendant quelque tems, se déclare tout-à-coup sur tous ces sujets par des symptômes effrayans.

Une désolation générale se répand dans toute la maison affligée. Le pere & la mere languissans ne peuvent plus cacher leur malheur : leur foible voix se fait entendre. La charité vient à leur secours & au secours de leurs enfans. Tous sont visités par trois maîtres chirurgiens de Versailles qui constatent leur état. Un ordre est expédié en leur faveur pour les faire traiter à Bicêtre ; mais la foible complexion du pere & de la mere, & l'âge tendre des enfans fait naître de justes craintes sur la disproportion entre leur délicatesse & la force des remèdes ordinaires. Des personnes, qui honorent de leur protection ces pauvres malades, leur présentent une voie de guérison plus conforme à leur

leur

leur tempérament. Elles ont oui célébrer par des personnes impartiales & dignes de foi, la bénignité & l'efficacité du remède que j'emploie ordinairement pour la guérison de ces maladies, & me prient d'en faire rejaillir les effets sur cette famille malheureuse. M. Rouffel, fermier-général, seigneur de la Celle-les-Saint-Cloud, dont ces malades sont natifs & habitans, s'offre avec une générosité qui est au-dessus de tous les éloges, de fournir à tout ce qui sera nécessaire pendant leur traitement. Un si bel exemple de charité ne pouvoit qu'exciter la mienne. Je me suis fait un devoir d'humanité de traiter ces pauvres misérables. Si je n'avois eu à opérer la guérison que du pere & de la mere, je me serois contenté de leur fournir le remède convenable, comme je le fais ordinairement à l'égard des personnes de la campagne & de la province dont je suis consulté; ils se seroient traités & guéris eux-mêmes, à l'insçu de tout le monde, & sans aucun autre secours étranger: mais il y avoit des enfans dont il falloit suivre de près les symptômes qui pouvoient varier à chaque instant, & sur l'état desquels il falloit conséquemment toujours avoir l'œil, pour être plus à portée de les visiter régulièrement, assurer & accélérer leur guérison. Je les ai fait loger à côté de chez moi. Ce fut alors (vers le 12 de Décembre dernier) que je

priai M. le *Thieullier* l'aîné, docteur en médecine de la faculté de Paris, & dont l'habileté est universellement reconnue dans cette Capitale, de vouloir bien visiter ces cinq malades ; il le fit, & il trouva réellement en eux tous les symptômes frapans, qui caractérisent ordinairement ce genre de maladie. Son certificat en fait foi, & ceux que nous avons entre les mains, prouvent que le mal critique dont cette famille étoit attaquée, ne lui avoit étoit communiqué originairement, que par le nourrisson constaté vérolé, & mort de cette maladie à l'âge de trois mois. Comme cette communication progressive offre un phénomène dont la preuve n'est pas sans difficulté, nous rassemblerons, sous un même point de vue, toutes les circonstances qui peuvent servir de base à nos réflexions. Pour cet effet, nous rapporterons préliminairement les certificats qui constatent la maladie dès son principe. *

La décence ne nous permettant point d'entrer ici dans le détail des accidens de chacun de ces malades en particulier, il nous suffira de dire que les symptômes qu'ils avoient, étoient des plus caractéristiques du

* Tout ceci est certifié par M. LA SERRE, chirurgien à Bougival, près de la Celle - lez - Saint-Cloud, MARRIGUE, BISSOS, chirurgiens à Versailles, & par M. LE CHEVALIER, curé de la Celle. Nous avons cru devoir supprimer ce détail.

mal vénérien, & que le certificat de M. le Thieullier, docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, ne laisse aucun doute sur le genre de maladie, de même que sur la guérison qui s'en est suivie par mon remède.

R E F L E X I O N S.

Il y a des enfans qui sont viciés dans le sein de leur mère. Ces faits sont vérifiés par un trop grand nombre d'exemples, pour qu'on puisse les révoquer en doute. Pour en être convaincu, il n'est pas nécessaire de feuilleter les auteurs : il ne faut que visiter quelqu'un de ces enfans malheureux, à l'instant même de leur naissance, ils portent sur eux & en eux les tristes preuves de cette vérité.

Le cas particulier dont il est question, est d'une nature toute différente. Le pere & la mere étoient sains, eux & tous leurs enfans jouissoient d'une santé parfaite. La mere admet malheureusement un nourrisson vicié, elle & toute sa famille le devient. Que le venin se communique du nourrisson à la nourrice, le fait n'a rien de nouveau, la preuve ne présente aucune difficulté. Cet enfant qui presse de ces tendres gencives le bouton central des mammellons, communique aisément à ces parties spongieuses, le

venin subtil dont abondent ses gencives & ses glandes salivales. La nourrice est infectée, son mari l'approche, il subit le même sort, cette transmission n'est que trop continue. Mais que leurs trois enfans déjà existans, & dont le plus jeune a dix-huit mois, participent à cette fatale communication, c'est une énigme qui n'est pas si facile à résoudre; cependant le fait est vrai, & il a ses causes: qu'il nous soit permis d'exposer nos conjectures sur ce sujet.

Une mere chargée d'un nourrisson lui doit ses soins: ces soins ne l'affranchissent pas de ceux qu'elle doit à ses enfans, & souvent elle les leur rend en même tems. La soupe, & sur-tout la bouillie, deviennent communes; elle la leur présente successivement avec la même cuilliere. Qu'on se représente une mere nourrice, tenant son nourrisson sur son bras, & environnée de ses enfans: elle puise avec la cuilliere la soupe ou la bouillie dans le vase où elle l'a préparée ou déposée; mais en la distribuant à la ronde, elle porte chaque cuillerée dans sa bouche, soit par habitude, & cet usage parmi les meres & les nourrices est presque général, soit pour juger si le degré de chaleur ne seroit pas capable de nuire au tendre palais de ses enfans; elle y ajuste même la cuilliere, à l'aide de sa langue & de ses lèvres, de façon à être présentée proprement,

& introduite favorablement dans la bouche de l'enfant. La salive, ce suc, ce véhicule si puissant & si efficace pour aider à la digestion, lorsqu'il est d'une qualité louable, devient au contraire, lorsqu'il est vicié, un poison subtil & d'autant plus nuisible, que mêlé avec la nourriture, il s'incorpore avec le chile, & porte dans le sang un désordre qui, peu à peu, en corrompt toute la masse. En outre ces enfans qui vivent ensemble, respirent le même air, quelquefois couchent dans un même lit, boivent dans un même verre, souvent même ils se partagent entr'eux un seul verre de boisson, dont la mere aura d'abord goûté. La salive chargée du levain vénérien se communique des uns aux autres.

Ajoutez à cela l'émanation continuelle des corpuscules qui proviennent de la transpiration. Dans le cas présent, le nourrisson a gâté la mere, ce nourrisson meurt, la mere infecte le pere : voilà deux personnes qui dans un logement étroit sont attaquées du même mal. Ces influences malignes, qui seules ne seroient point capables de transmettre le mal, achevent de mettre le comble aux mauvais principes qui ont été admis, & qui continuent de s'admettre par la voie des alimens infectés du levain salival, qui suit leur route dans tous les couloirs du corps où ils sont portés. Cet effet devient

particulièrement sensible sur des enfans qui ; vu l'ouverture de leurs pores, & la délicatesse de leur complexion, sont beaucoup plus susceptibles de l'impression d'un air malfaisant qu'ils respirent dans un logement étroit où l'air ne circule & ne se renouvelle pas librement. Voilà les raisons principales que nous pouvons alléguer de cet événement singulier. Nous pourrions encore en ajoûter d'autres ; mais notre intention n'a pas été de faire un ouvrage.

OBSERVATION

A M. DE VILLARS, fils, médecin
de la faculté de Paris.

Sur l'hydropisie du péritoine, par M. DUPUY DE LA PORCHERIE, docteur en médecine de Montpellier, & médecin de la Rochelle.

Υδρωψ (a), ce mot qui est composé de deux dictions grecques, signifie un amas d'eau ou de sérosités dans quelques parties du corps. Les médecins, sans égard pour la force du terme, l'ont employé indistinctement dans les cas même où l'humeur épanchée, étoit d'une toute autre nature. Ils ont donc donné assez irrégulièrement le nom

(a) Voy. Castell. Lexic. medic. Hippocrat. l. 4. de morb.

d'hydropisie , aux amas & aux infiltrations d'air , de lait , de sang & de pus , qui se sont faites dans les diverses parties du corps (a). Quoiqu'il en soit de l'hydropisie & de la vraie signification que ce mot doit avoir , je n'entrerai pas dans un plus grand détail , j'essayerai seulement d'en décrire une espèce rare , sous le nom d'hydropisie du péritoine.

Marie-Anne Le Voyer, femme du sieur *Joseph Poplineau*, teinturier à la Rochelle, âgée de quarante-deux ans , & grosse de neuf mois , d'un tempérament bilieux , sanguin , étoit au lit , attendant le moment d'accoucher le 21 Octobre 1752 , lorsqu'on vint lui rapporter que son mari qui étoit malade , étoit à toute extrémité , & peut-être mort. Cette femme que ce rapport mit au désespoir , sauta du lit , descendit dans la chambre de son époux , le trouva mort. Malgré cette catastrophe , elle accoucha le lendemain d'une fille qui vit encore.

Il est ordinaire aux nouvelles accouchées ; d'avoir des *lochies* ; cette perte qui doit suivre en proportion de l'influx des humeurs , qui s'est fait dans la matrice & dans les parties voisines durant la grossesse , fut , chez cette femme , totalement supprimée ; elle en éprouva pendant long-tems des douleurs aiguës dans le ventre. Elle eut bien quelquefois ses

(a) Voy. El. Col de Villars dictionn.

régles , mais sans qu'elles observassent aucun ordre. Les douleurs ne furent plus si vives ; comme cette femme jouissoit d'une santé assez bonne à l'extérieur , elle se remaria le 10 Juin 1754.

Les deux premiers mois de ce mariage , elle eut encore ses règles , mais peu ; elle fut ensuite sept mois sans les avoir , ce qui lui causa par intervalles , des inquiétudes dans le bas - ventre ; elle avoit aperçu que son ventre grossissoit de jours en jours , & qu'il avoit insensiblement acquis le volume d'une grossesse de neuf mois ; elle y avoit ressenti des frémissemens , même des mouvemens semblables à ceux qu'elle avoit éprouvés dans sa précédente grossesse ; toutes ces circonstances lui firent croire qu'elle étoit enceinte dès ce tems-là ; suivant ce calcul , elle n'attendoit plus que le moment d'accoucher. Il se passa encore quatre mois dans cette attente , lorsqu'occupée de son état qui devenoit plus critique & plus accablant , elle souffrit pendant trois jours les tranchées les plus vives ; ces cruelles douleurs qui ne devoient pas lui en imposer , réveillèrent cependant en elle un reste d'espoir , elle crut pour la seconde fois , toucher au terme de sa délivrance ; en conséquence elle appella les secours ordinaires. Le chirurgien à son arrivée , saisit l'indication des fortes douleurs , & la saigna. Le calme revint , & il se

manifesta une moiteur qui fut générale, & dura huit jours, elle diminua la grosseur du ventre, & fit disparoître l'enflure des jambes, qui avoit commencé à se former.

Depuis ce tems, jusqu'en Mai 1757, il ne se passa rien d'extraordinaire, sinon que le ventre avoit acquis plus de volume; il étoit devenu tendu, & dur à l'hypogastre, sans être douloureux. Elle commença à se plaindre des vents, elle fit usage d'une liqueur forte, dite *anissette*, pour les dissiper; cela lui réussit quelquefois, sans que son ventre en parut diminuer de volume, ni de tension; il grossissoit au contraire, tandis que tout le reste du corps maigrissoit à vue d'œil. Cet état n'empêchoit point encore cette femme de vaquer à ses affaires, elle mangeoit & dormoit bien, comme de coutume, elle urinoit, & faisoit le reste comme en santé.

Le mois d'Août suivant, je fus étonné de voir ce squelette de femme, se promener dans les rues avec un ventre si gros; elle le portoit sans suspensoir, elle avoit seulement le corps très-déjeté, apparemment pour mieux prendre la ligne de direction, & garder l'équilibre; alors elle me demanda mon avis sur beaucoup de vents qui lui parcouroient le ventre & la fatiguoient. Je lui conseillai d'entrer au plutôt dans l'hôpital des dames religieuses Hospitalieres. Cette femme

qui venoit de perdre une forte d'aisance ; sembla pour le moment prendre plus conseil de sa délicatesse, que de son état ; cependant à force de sollicitations, elle y entra le 7 Septembre 1757.

Feu M. de Hillerin, médecin, & M. La Cassin, chirurgien ordinaire de cet hôpital, la visiterent. Ces Messieurs jugerent d'après l'histoire de la maladie, par l'inspection du ventre & par le tact, que cette femme étoit hydropique. Ils lui proposerent la ponction, elle la refusa, disant que la grosseur de son ventre n'étoit produite que par des vents. Depuis, M. Destrapieres, médecin, & le même chirurgien, lui firent les mêmes instances, & toujours sans succès. Elle est décédée dans le susdit hôpital, le 25 Décembre 1758.

Ce jour après midi, les dames religieuses Infirmeries me convoquerent, avec M. Destrapieres, médecin de leur hôpital, M. La Cassin, qui en est le chirurgien ordinaire, & M. Cougnon, chirurgien-Juré ordinaire de cette Ville, pour ensemble procéder à l'ouverture du cadavre de Marie-Anne le-Voyer, décédée dans la nuit de Noel. L'examen que nous fîmes de son corps nous donna les particularités suivantes.

1^o. Il ne nous parut aucun vestige des mammelles, ni des mammelons, les veines mammaires étoient superficielles, grosses &

variqueuses en plusieurs endroits.

2°. L'abdomen formoit un cône dont la base arrondie a donné 5 pieds 7 pouces de circonférence ; (*cette mesure a été prise à l'ombilic qui étoit le lieu le plus élevé de la tumeur ;*) la cuisse gauche & les parties naturelles externes étoient œdémateuses ; le reste du corps étoit très-émacié.

Les tégumens communs avoient prêté à une telle extension , qu'il restoit à peine des traces du nombril ; la peau malgré cela , avoit acquise environ le double de son épaisseur , sur-tout à l'hypogastre ; sa couleur , depuis la région ombilicale , jusqu'aux plis des aînes , alloit par nuances , du rouge foncé , au noir échymeux. Nous trouvâmes sur la région iliaque gauche , une hydatide , de la grosseur & de la figure d'un œuf de pigeon.

4°. Pour ne pas être inondés par l'eau ; avant d'ouvrir , nous la vuidâmes avec le troicart ; il en sortit la quantité de 95 pintes , mesure de Paris ; elle étoit de la couleur du foie , sans mauvaise odeur ; cette couleur nous en imposa pour la dissolution de ce viscere.

Nous procédâmes ensuite à l'ouverture ; en la maniere ordinaire , & nous observâmes ce qui suit.

I. Par la dissection , nous nous aperçûmes que la peau avoit acquis une dureté

presque cartilagineuse, sur-tout à l'hypogastre. Les muscles abdominaux avoient leurs parties charnues en dissolution, elles étoient changées en une substance gelatineuse, noire.

II. Après avoir renversé les angles des tégumens, nous observâmes le grand réservoir, dans lequel l'eau s'étoit épanchée, il avoit près de deux pieds de diametre, il étoit formé par le concours de la lame membraneuse du péritoine, & les tendons aponevrotiques des muscles transverses. Nous découvrîmes peu de chose du tissu cellulaire qui étoit macéré, & de couleur de kinkina. (La couleur de l'eau ne provenoit-elle point de la fonte de ce tissu ?) La lame interne du péritoine, qui seule, selon M. Winslow (a), mérite le nom de lame membraneuse, recouvroit les viscères de la cavité.

III. Nous ignorions encore l'état des viscères, lorsque le renversement des angles du péritoine, nous les mit à découvert. Ils étoient beaux & bien constitués; le mésentère seul nous parut affecté; cette toile membraneuse étoit fortement adhérente par tous les points de sa circonférence, à tout le contour interne du péritoine; les glandes mé-

(a) Voy. Exposit. anatomiq. pag. 500. édit. in-4^o. Paris.

sentériques étoient presque toutes schirreuses, & formoient par pelotons, un assemblage de follicules, dont les plus grosses égaient des œufs de perdrix; elles contenoient de la sérosité, des glaires, & du pus.

IV. La matrice avoit son volume & sa forme ordinaire; ses parois étoient seulement amincies; nous trouvâmes dans son fond, une hydatide qui nous donna une cueillerée d'eau toute claire; rien de particulier dans les trompes, ni dans les ovaires.

Ce que nous venions de découvrir, & la brièveté du tems, ne nous permirent pas de fouiller dans d'autres cavités.

Il est seulement à désirer que les différences que j'ai observées, & que je vais établir, puissent concourir un jour à former le diagnostic de cette maladie.

Marie-Anne Le Voyer a conservé son appétit ordinaire durant sa prétendue grossesse, même pendant le cours de sa maladie, excepté seulement dans le tems qu'elle souffroit le plus; elle a bu comme en santé, & uriné en proportion de la boisson qu'elle a prise; cette femme avoit la langue belle, humide, & la parole libre, sa respiration n'a paru gênée que sur les derniers tems. Ces différences, je crois, se rencontrent rarement dans les hydropisies d'une autre espèce, sur-tout dans l'*ascite*, avec laquelle l'on peut plus aisément la confondre, & dans

laquelle tous les viscères sont noyés, macérés, & à demi-fondus par l'eau dans laquelle ils sont flottants ; cette femme a dû de meilleures dispositions à un meilleur état de ses viscères.

Comme *Allen* est le seul auteur que je connoisse, qui ait donné la description de cette rare hydropisie, avec la manière de la connoître, je dois, avant de finir, la rapporter telle qu'elle est, pour que l'on puisse à l'instant apprécier le diagnostic qu'il en donne, selon sa juste valeur : *Hydrops peritonæi est collectio aquæ inter abdominis musculos & peritonæum, maximè inter hoc & tendines musculorum transversalium ; unde ex errore quidam autores, anatomix ignari, hunc morbum hydropidem duplicaturæ peritonæi falsè nominarunt. Tumor abdominis aliorsum æquabilis, circa umbilicum minùs prominet, ob strictam ibidem tendinum muscularium peritonæo adhæSIONem, atque hoc propriam morbi hujusce diagnosis constituit. Hæc Allen. (a)*

Cette description est élégante, & m'a paru fondée en bonne anatomie ; il seroit à desirer que le signe sur lequel l'auteur fonde le diagnostic propre de cette maladie, fut plus certain. Je n'ai point observé vers l'ombilic, ni ailleurs, cette adhérence forte

(a) *Synops. univers. medic. practic. articl. 817. edit. in-8o. Venet. 1737.*

des tendons des muscles au péritoine, ni ce moins d'élevation de la tumeur qui en est l'effet. Quiconque donc prendroit ce moins d'élevation, pour un signe pathognomonique de cette maladie, en auroit un diagnostique aussi faux que celui d'*Allen*.

Skenkious fait aussi mention d'une hydropisie du péritoine, mais la description qu'il en donne, est si différente de celle d'*Allen*, & de la mienne, qu'elle en forme une espèce particulière, connue sous le nom d'hydropisie vésiculaire (a).

Il résulte enfin de mon observation, que le pronostic de l'hydropisie du péritoine doit être différent de celui de l'hydropisie ascite, à cause de l'état différent des viscères. Dans l'hydropisie du péritoine, les viscères du bas-ventre moins gênés dans toutes leurs fonctions, doivent mieux concourir à l'action des remèdes, & en faciliter le succès. La paracentèse est encore mieux indiquée; & je suis très-persuadé que s'il eût été loisible de la pratiquer à tems sur *Marie-Anne Le-Voyer*; ce palliatif, aidé & soutenu de l'usage des hydragogues & des apéritifs, eut pu opérer de très-bons effets.

(a) *Observat. medic. tom. 1. pag. 801. edit. Francofurt. 1600.*



OBSERVATION

Sur une tumeur pierreuse formée par la bile épanchée dans le tissu cellulaire des muscles du bas-ventre, par M. POMME le fils, docteur en médecine de l'université de Montpellier, conseiller-médecin du Roi à Arles.

Quoique l'on ait déjà écrit sur les pierres biliaires, & que l'on sçache, par les différentes observations que plusieurs auteurs ont rapportées, que la vésicule du fiel est exposée comme la vessie urinaire aux mêmes concrétions. Il n'est pas moins rare de voir ces mêmes pierres se former hors de leurs lieux propres. Le parallèle des deux vessies, a toujours paru beaucoup intéresser la pratique chirurgicale; puisque c'est par lui que l'on a tenté plus d'une fois l'extraction de la pierre de la vésicule du fiel, avec les mêmes succès que le calcul de la vessie urinaire. Tâchons donc de rapprocher toujours les traits de cette ressemblance par l'observation; puisque c'est elle qui a frayé la première route, c'est à elle à la perfectionner.

Dans le voisinage de la vessie urinaire, on y a trouvé plus d'une fois des pierres ;

res : * dans celui de la vésicule du fiel , on y en a trouvé aussi , mais rarement. Un seul auteur que je sçache , en fait mention. ** En voici un second exemple , qui en autorisant le premier , achevera de rendre parfait le parallele des maladies de la vésicule du fiel , avec celles de la vessie urinaire.

Madame la marquise de Lagoy , âgée de cinquante-cinq ans , d'un tempérament bilieux & sanguin , fut attaquée il y a six ans , d'une fièvre inflammatoire , avec tension douloureuse au ventre , & sur-tout du côté du foie , ce qui caractérisoit assez une hépatitis ; elle guérit par le secours de plusieurs saignées & autres remèdes usités en pareil cas. Peu de tems après , il lui survint un vomissement bilieux très-considérable , & se plaignit d'une douleur sourde & profonde , au-dessous des fausses côtes du côté droit , où il parut une grosseur qu'elle sentit rouler sous la dernière des fausses côtes ; cette petite tumeur grossit insensiblement , & s'étendit dans l'espace de six ans , tout le long des muscles du bas-ventre , jusqu'à l'aîne ; les remèdes fondans & délayans n'y

* Voyez les Observations de M. Louis , dans les Mémoires de l'académie de chirurgie , tom. III , pag. 332.

** Voyez l'observation de M. Saurau , dans les Mémoires de l'académie de chirurgie , tom. I , pag. 185.

portèrent aucun soulagement, car elle grossit toujours & parut s'enflammer ; les cataplasmes émolliens, les résolutifs, ensuite les suppuratifs furent mis en usage, la résolution fut toujours difficile, & la suppuration impossible, malgré tous les secours de l'art ; lorsqu'enfin la nature se débarrassa elle-même de son fardeau : la tumeur s'ouvrit dans son milieu, où il s'éleva une vessie qui creva, & procura l'issue à plusieurs pierres de la grosseur d'un pois chiche de figure inégale, à plusieurs faces, & les angles obtus.

Un pareil événement annonçoit l'évacuation de la tumeur, & il ne restoit plus qu'à décider du caractère de ces pierres ? Étoient-elles biliaires ou simplement graisseuses ?

Pour décider la première question, ne fallut-il pas supposer 1^o qu'elles avoient été fournies par la vésicule du fiel.

2^o. L'adhérence de la vésicule au péritoine, par l'effet de l'inflammation.

3^o. La corrosion de la vésicule & du péritoine par l'âcreté de la bile, & de là son épanchement dans le tissu cellulaire des muscles du bas-ventre.

4^o. Enfin l'épaississement de cette matière bilieuse, par la chaleur du lieu, & par le séjour qu'elle avoit été obligée d'y faire : pour mieux assurer cette supposition, qui

n'est pas sans exemple, * il ne manquoit plus que de donner à ces pierres, les qualités des pierres biliaires; & en effet elles sont légères, elles ont la couleur de la bile cystique; frotées entre les doigts, elles fournissent quelque chose de gras & de savoneux; elles furnagent dans l'eau, elles brûlent au feu, après être à moitié fondues; elles s'enflamment à la lueur d'une bougie, & elles donnent l'odeur d'une huile animale.

Toutes ces qualités réunies, caractérisèrent la maladie, il fut aisé de conclure que la rétention de la bile dans la vésicule du fiel, occasionnée sans doute par l'obstruction du conduit cystique, avoit été la véritable cause de la maladie qui avoit précédé; le siège du mal étoit donc à la vésicule du fiel; l'adhérence de cette partie, avec le péritoine & les muscles du bas-ventre, étoit le point de vue du chirurgien, & toutes les indications étoient réunies à ce point.

On a entrete nu l'ouverture qui est devenue fistuleuse par le secours d'une tente. Il est sorti une quantité prodigieuse de ces pierres qui ont entièrement évacué la tumeur; la fistule fournit journellement un écoulement bilieux, jaunâtre & quelquefois

* Voyez les Mémoires de l'académie de chirurgie, aux remarques sur les tumeurs de la vésicule du fiel, tom. I, pag. 155.

verdâtre ; c'est à cet écoulement que la malade est redevable de sa santé , qui est très-susceptible du moindre dérangement ; le reflux de cette matiere bilieuse lui procure alors des érysipeles plus ou moins considérables , selon la quantité des matieres retenues : plusieurs pierres s'étant présentées une fois , & ayant bouché le passage de la fistule , lui procurerent un érysipele universel qui fit craindre pour sa vie ; on étoit sur le point de recourir à l'instrument & d'ouvrir la fistule , lorsque par le secours de plusieurs saignées & de cataplasmes émolliens , l'écoulement revint , & tout fut dissipé. Tel est l'état actuel de Madame la Marquise , qui jouit aux dépens de la fistule , d'une assez bonne santé : son foie a toujours été libre , puisqu'il n'a jamais paru de jaunisse ; ses urines ont toujours été très-naturelles , & elle n'a jamais été trop constipée ; la séparation de la bile se fait donc journellement chez elle , & le canal cholidoque en reçoit assez par le conduit hépatique pour le mécanisme de la digestion ; car il est à supposer que le conduit cystique est entièrement obstrué , & que la bile que la vésicule du fiel reçoit par les vaisseaux hépato-cystiques , ne trouve issue que par l'ouverture fistuleuse.

M. Tallon , professeur de médecine en l'université de Bologne , rapporte un cas à-peu-près semblable à celui dont je viens de

faire le récit dans un mémoire qui ne laisse rien à désirer sur cette matière. Les pierres que la malade avoit rendues , étoient de même figure & du même caractère ; la vésicule du fiel les avoit fournies , & la nature secondée de l'art , les avoit jettées en dehors par le secours d'un abcès ; l'ouverture fistuleuse étoit placée au même endroit ; mais après l'entière évacuation de la tumeur , il abandonna la fistule aux efforts de la nature , qui la cicatrisa.

Cette cure aussi hardie que merveilleuse , ne sçauroit me déterminer à abandonner ainsi cette fistule , & m'oblige en même tems d'avouer que cet habile médecin avoit bien sçu recueillir les signes pour s'assurer que le conduit cystique étoit parfaitement libre ; car le reflux de la bile auroit produit sans doute les mêmes désordres , que ceux qu'a éprouvé plusieurs fois ma malade.

Ne seroit-il pas plus sûr en pareil cas d'entretenir l'ouverture , & les inconvénients qui peuvent survenir à une cicatrice prématurée ? Ne sont-ils pas plus à craindre que ceux que peut procurer un égoût continu ? Pour moi , moins hardi que ce sçavant professeur , je préfère la fistule avec d'autant plus de raison , que je me réserve une porte pour pénétrer dans la vésicule au moindre inconvénient.

OBSERVATION

*Sur un vice extraordinaire de conformation
des muscles postérieurs de la jambe , dans
un cadavre , par M. VANDERMONDE ,
auteur du Journal.*

Le 30 du mois dernier , dans le cours d'opérations de chirurgie , que je fis dans l'amphithéâtre des écoles de médecine , j'eus occasion de faire sur le cadavre , une observation que je crois devoir rendre publique , moins par l'utilité qu'on en peut retirer , que par la nouveauté qui la caractérise. Je venois de faire ce jour-là une leçon sur les amputations. M. Louis , chirurgien-major-adjoint de la Charité , qui a exécuté pendant ce cours avec un applaudissement général , toutes les opérations de chirurgie , fit la démonstration des amputations. Quand il eut coupé la jambe droite précisément à l'endroit où se fait l'amputation , il s'aperçut que son couteau entroit dans les muscles avec beaucoup plus de facilité , que dans ceux des deux cuisses , des bras , & de l'autre jambe du même sujet. Cette circonstance reveilla son attention , & il vit avec surprise que ce qui formoit le molet , n'étoit qu'un amas de graisse qui tenoit lieu des

muscles. Les deux jumeaux & le soléaire étoient totalement convertis en une masse adipeuse qui se prolongeoit & s'étendoit jusqu'au tendon d'achile. Ces trois muscles n'avoient pas la moindre portion de fibre charnue ; nous ne trouvâmes que des cordes cellulaires remplies d'un suc graisseux , qui cependant toutes ensemble conservoient à l'extérieur la forme qu'ont ordinairement les principaux muscles du gras de la jambe. Les fibres tendineuses de ces muscles qui constituent le tendon d'achile , étoient parsemées de graisse , mais ne paroissoient pas différentes de l'état naturel. Les muscles antérieurs, tels que le jambier antérieur, le peronier moyen, le petit peronier n'offroient rien de particulier. La jambe couverte de la peau, étoit parfaitement semblable à l'autre qui étoit très-bien conformée ; la jambe dont il s'agit, étoit seulement un peu plus courte que la gauche. Ce phénomène a été observé en présence de plus de cinq cens auditeurs, qui m'ont fait l'honneur de me suivre pendant ce cours.

Il est à présumer que cet homme qui fait le sujet de cette observation, étoit boiteux pendant sa vie ; il ne pouvoit pas sans doute étendre le pied, ni courir, ni sauter, ni se lever de terre facilement, puisque c'est avec les jumeaux & le soléaire qu'on peut exécuter ces mouvemens.

Il reste à présent à sçavoir si ce défaut de conformation étoit naturel, ou s'il a été produit par quelque dépravation particulière des humeurs. Ce fait est difficile à éclaircir : si l'on en juge par les taches que cet homme portoit sur le corps, & par quelques trous qu'il avoit à la tête ; on sera porté à croire que quelque vice particulier de la lymphe étoit la cause de cette altération dans les parties qui composoient la jambe, quoiqu'on concevra toujours difficilement pourquoi ce même vice des humeurs n'avoit attaqué précisément que cette partie, sans endommager les autres. Si cet homme au contraire est venu au monde avec cette conformation particulière. Ces muscles graisseux n'auroient pas dû avoir de tendons, qui ne sont formés, selon les anatomistes, que de la prolongation des fibres charnues des muscles. Comment d'ailleurs cet homme qui étoit des plus maigres, qui n'avoit presque pas d'épiploon, avoit-il pu conserver une si grande quantité de graisse dans la jambe ? Ce sont autant de questions que le défaut de tems & de connoissance du sujet pendant sa vie, nous empêche de résoudre d'une manière satisfaisante.



OBSERVATION

Sur une tumeur, située proche la région ombilicale, du côté droit, occasionnée par une grosse épingle trouvée dans l'appendice vermiculaire du cæcum, par M. MESTIVIER, chirurgien à Paris.

Un homme, âgé d'environ quarante-cinq ans, & d'une constitution assez robuste, se présenta à l'hôpital S. André de Bordeaux, en l'année 1757, pour se faire traiter d'une tumeur des plus considérables, située près de la région ombilicale, du côté droit. Le chirurgien-major dudit hôpital, après avoir examiné la tumeur, y apperçut une fluctuation assez considérable; il crut n'en devoir pas différer plus long-tems l'ouverture, & la fit; il en sortit environ la valeur d'une pinte de pus d'assez mauvaise qualité: l'ulcere qui résulta de l'ouverture de cette tumeur, ne fut pas long-tems à être détergé; mais lorsqu'il y avoit tout à espérer d'une cure prochaine, le malade mourut.

Je fis l'ouverture de son cadavre, en présence du chirurgien-major.

Je commençai par l'intestin cæcum, qui ne nous offrit rien d'extraordinaire; il étoit parsemé d'escarres gangreneuses; il n'en fut

pas de même de son appendice vermiculaire, à peine l'eus-je ouverte, que nous y trouvâmes une grosse épingle toute crustacée, & tellement rongée en certains endroits, que le moindre effort l'auroit rompue; ce qui venoit non seulement de l'humidité, mais encore de l'âcreté de la matiere renfermée dans l'appendice vermiculaire.

On concevra facilement, d'après ce que je viens de dire, (malgré que le malade n'ait jamais parlé d'avoir avalé d'épingle) que celle qui fait le sujet de cette observation, étoit renfermée depuis long-tems dans l'appendice vermiculaire du cæcum; que c'étoit-elle qui irritant sans cesse les différentes tuniques qui entrent dans sa composition, y avoit déterminé tous les accidens de la maladie, & la mort qui l'a suivie.

DESCRIPTION

De la fièvre putride-maligne, qui a régné dans quelques cantons de la Châtellenie de Lille, pendant l'année 1758; par M. BOUCHER, médecin député par MM. de la Châtellenie.

(S. 1^e) Cette maladie commence par un grand mal de tête à l'endroit du front, & quelquefois à l'occiput, & très-souvent

par une tension douloureuse de la région lombaire , précédés l'un & l'autre d'un léger frisson , qui reparoit irrégulièrement les jours suivans : la langue est blanche dans quelques-uns , & dans d'autres jaunâtre , ou chargée d'une crasse brune , & sur-tout à sa baze ; ceux-ci se plaignent d'un goût amer , gras & pâteux ; d'autres de nausées , avec un sentiment de pesanteur , ou d'embaras à la région épigastrique : l'accablement dans ce premier période de la maladie n'est pas assez considérable , dans le plus grand nombre des malades , pour les retenir constamment au lit ; quelques-uns même sortent encore de chez eux , ou s'occupent de quelque léger travail. Le pouls en général n'est guère plus fort , plus animé ou plus fréquent , que dans l'état naturel ; mais il est plus ou moins ferré ou embarrassé ; point de redoublemens sensibles , point de sueurs ; il ne se présente rien d'extraordinaire dans les urines , si ce n'est qu'elles passent avec difficulté en ceux qui sont affectés de la région lombaire. Le sang tiré des veines , est ordinairement un peu foncé en couleur ; le *coagulum* , qui s'en sépare , n'a guère de consistance , & la sérosité en est plus ou moins jaune.

(2.) Dans certains sujets , le prélude de la maladie n'est point différent de celui d'une fièvre continue ordinaire , ou synoque ; violent mal de tête , rougeur du visage & des

yeux, grand accablement, oppression, lassitude générale, un pouls vif & fréquent, des sueurs au déclin des redoublemens, des urines hautes en couleur, &c. le tout précédé d'un frisson marqué. Le sang tiré de la veine, est d'un rouge brillant; il s'en sépare peu de sérosité; sa surface est assez souvent couverte d'une pellicule blanche & ferme.

(3.) Dans quelques cantons, sur-tout l'automne & l'hiver, la maladie s'est annoncée avec les symptômes caractéristiques d'une fièvre catharrale ou pleuropneumonique, à sçavoir la toux, l'oppression de poitrine, le point de côté, la rougeur des joues, le pouls dur; ces symptômes se trouvant joints avec plusieurs de ceux que nous avons énoncés, (f. 1.) le mal de tête, les nausées, la langue jaune & chargée, &c. Le sang tiré des veines, étoit épais, & d'un rouge foncé; étant reposé, il se formoit à sa surface une coëne mince, verdâtre ou marbrée, assez ferme dans les premières saignées, & ayant peu de consistance dans les suivantes.

(4.) Ce n'est souvent que vers le cinquième jour de la maladie, que l'accablement a lieu; (f. 1.) les yeux sont abbattus, la conjonctive est rouge, & il paroît dans la plûpart des malades, un léger larmoyement au coin de l'œil; l'embarras de la région épigastrique augmente, il gagne la

poitrine, si elle n'est déjà prise ; (f. 3.) la région du cœur est dans un état d'angoisse, & semble être chargée d'un poids incommodé ; le pouls est plus fréquent, mais peu élevé, il se perd sous la pression de la main qui le tâte ; la peau est sèche & souvent brûlante ; la langue devient brune, noirâtre & sèche à sa base, la sécheresse gagne ensuite toute son étendue ; les malades néanmoins ne sont point molestés par la soif : ils rendent des vers vivans ou morts, par le haut & par le bas, soit par les simples efforts de la nature, soit par l'effet des potions émetico-cathartiques : les uns sont opiniâtrement constipés ; une diarrhée fétide, séreuse & teinte en jaune, fatigue les autres : les urines dans la plupart passent difficilement ; elles sont hautes en couleur, & même ardentes dans le cas des f. 2 & 3 ; elles approchent de l'état naturel dans ceux en qui la maladie s'est annoncée comme à la f. prem. Plusieurs ont eu de petits saignemens du nez : le flux naturel aux sexes, paroît à contre-tems ; les malades tombent bientôt dans des disparates, & par fois dans des especes de syncopes : le pouls s'affoiblit & devient inégal, & un commencement de soubresauts se fait appercevoir dans les tendons du poignet.

(5.) C'est aussi dans ce tems du progrès de la maladie, qu'il a paru à nombre de sujets, sur l'intérieur de l'avant-bras & du

poignet , sur la poitrine , autour du col , & même sur le bas-ventre & l'intérieur des cuisses , une éruption miliaire rouge , qui dans quelques-uns s'est soutenue jusqu'à la terminaison de la fièvre , la peau s'étant écaillée dans ceux-ci , comme dans la rougeole ; mais elle a eu , dans la plupart des malades , des alternatives d'éclipse & de retour , ou bien elle disparoissoit sans retour dans l'état de la maladie , après s'être soutenue pendant tout son progrès : il en a été de même des taches plus ou moins rouges , qui se sont manifestées dans plusieurs : nous en avons vu bien peu dans le cas de taches de vrai pourpre , ou bleues ou noires. L'éruption miliaire blanche a eu lieu dans quelques personnes ; mais cette éruption ayant été accompagnée de circonstances particulières , nous en parlerons séparément ci-après.

(6.) Ce second période (f. 4 & 5.) ne présente pas des circonstances aussi inquiétantes , lorsque la maladie s'est annoncée sous la forme désignée , f. 2. dans ce cas , les sujets ont , sur-tout la nuit , des redoublemens de fièvre , qui souvent sont plus forts de deux jours l'un , & se terminent par des sueurs : le ventre est ordinairement constipé , la langue n'est point sèche , ou l'est bien moins que dans l'état précédent , (f. 4.) le pouls n'est ni déprimé , ni égal , si ce n'est

qu'on ait commis quelque faute considérable dans le traitement ; mais la rougeur des yeux & des joues est augmentée ; il en est de même de la ceinture douloureuse de la région lombaire.

(7.) Dans le fort de la maladie, appelée vulgairement son état, l'abattement & la langueur sont des plus considérables ; le pouls est déprimé & foible, ou fréquent & irrégulier, on ne sent par fois qu'un simple frémissement : le visage est livide, plombé ou jaunâtre, & quelquefois avec une apparence de bouffissure ; les joues sont souvent d'un rouge pourpre, les yeux ternes ou étincelans, les lèvres sèches, pâles & crépées, les narines dilatées, leur intérieur sec, ainsi que les dents, les gencives & toute la langue, ou bien la langue est d'un rouge foncé, & semblable à du chagrin, & souvent elle est parsemée de plaques, d'une matière blanche & ressemblante à du plâtras, avec des excoriations aphteuses qui s'étendent jusques dans le gosier ; les sujets qui se trouvent dans ce dernier cas, se plaignent du mal de gorge, & ont de la peine à avaler.

(8.) Dans cet état, (s. 7.) il y a toujours plus ou moins d'embarras à la poitrine, de quelque façon que la maladie ait commencé ; (1, 2 & 3.) la respiration est laborieuse, le peu de crachats que les malades expectorent, sont assez souvent teints de

fang ; ils se plaignent d'une constriction violente , ou plutôt d'une pesanteur insupportable , à la région du cœur & à celle de l'estomac ; ils ont des sueurs d'oppression , qui ne descendent pas plus bas que la poitrine ; les urines , lorsqu'elles passent , sont à-peu-près de couleur naturelle , forment quelquefois un *suspensum* : dans nombre de malades , elles se suppriment tout-à-fait : le ventre est plus ou moins élevé , tendu ou simplement météorisé , avec sensibilité ou douleur dans quelques-uns ; le délire s'établit avec des foubrefauts , des mouvemens convulsifs , & même des convulsions , ou les malades tombent dans le *coma* , & quelques-uns dans un *tétanos* , ou roideur convulsive générale ; ils laissent aller leurs déjections involontairement , & sans donner le moindre indice de sentiment : la gangrene s'établit autour du fondement & sur le gros des fesses ; les fesses sont extrêmement fétides & d'un jaune aurore , teignant les draps de lit , de façon que la lessive ne peut en enlever les taches : le flux naturel au sexe , qui a paru irrégulièrement & à contre-tems dans le progrès de la maladie , devient une vraie perte ; c'est un sang dissous avec les caillots noirs ; les femmes enceintes avortent , & l'avortement est suivi de perte.

(9.) Enfin dans le dernier période de la maladie , les sujets refusent toutes boissons ,
ou

ou bien il y a un obstacle au gosier qui les empêche d'avaler , ils tortillent leurs couvertures , chassent les mouches , & veulent à tous momens se jeter hors du lit ; le poulx est d'une foiblesse & d'une inégalité extrêmes ; le ventre s'affaïsse tout-à-coup ; les malades font des felles cadavereuses , & rendent des vers morts ; le ralle de poitrine est bientôt suivi de l'agonie.

(10.) C'est dans l'état ou le troisieme période de la maladie , (f. 7 & 8.) que dans quelques sujets il s'est manifesté , sur-tout aux extrémités inférieures , de grandes plaques érisypélateuses , qui par fois ont gagné tout un pied & la jambe même : elles ont été dans les uns le prélude d'une gangrene mortelle , soit qu'il s'y joignit des phlictaines ou non ; d'un autre côté , on en a vu , dans un petit nombre , de couleur rouge-pâle , auxquelles succédoient , en conséquence de la séparation de l'épiderme , des vessies d'une étendue considérable , & remplies d'une lympe jaunâtre , qui ont paru critiques : (c'est ce que quelques auteurs ont appelé *rosa bullata*. M. Chuffart , médecin à Lannoi , *

* Petite Ville à trois lieues de Lille , où la maladie a régné avec violence pendant tout le cours de l'année. Ce digne médecin a donné des preuves d'une grande capacité , & d'une charité peu commune dans le traitement de cette maladie.

& moi, avons vu chacun un sujet dans ce dernier cas; ils ont guéri tous deux.

(11). C'est dans ce même période, (f. 7 & 8.) que les malades de certains cantons ont été sujets à des parotides, qui n'avoient gueres de disposition à absceder. J'ai vu une femme de soixante ans, succomber à deux parotides prodigieuses, qui jointes à un resserrement spasmodique du gosier, l'ont réduite au point de ne pouvoir plus rien avaler.

(12.) Ces divers périodes (f. 1 & 9.) sont parcourus en plus ou moins de tems, selon le début plus ou moins violent de la maladie, & l'abattement des malades: on en a vu périr au septieme jour, entr'autres, une femme du village d'Hellemmes, en qui la maladie s'étoit annoncée par une tumeur au bras, en forme de bubon, qui n'a point abscedé; elle est morte avec des taches de vrai pourpre: les plus vivement attaqués, ont succombé vers le 9^e & l'onzieme jours, soit par un dépôt lymphatico-purulent, soit par la flétrissure gangreneuse du poumon. La plupart de ceux qui ont passé le dix-septieme jour, ont guéri, & peu l'ont été avant ce terme: la convalescence est néanmoins toujours longue, les sujets ne reprenant leurs forces qu'avec beaucoup de peine.

(13.) Les symptômes énoncés, (G. 1 & 12.) ne laissent aucun doute sur le caractère de cette maladie, qui est une fièvre maligne-putride ou putrefactive, tenant de la nature des fièvres à éruption : tout âge y est sujet, les femmes plus que les hommes ; la maladie néanmoins est plus dangereuse dans les gens robustes, que dans les autres : les personnes du même sang la prennent aisément les uns des autres.

(14.) Les signes de retour sont une moëteur générale de la peau, le rétablissement du cours des urines qui ont un air louche ou trouble, lorsqu'elles ont reposé, qui déposent un nuage blanc, & ensuite une matière purulente, blanche & légère qui se précipite tout-à-fait ; des selles jaunes veinées de blanc, & qui prennent de la consistance, d'où s'ensuit une détente du bas-ventre ; la langue qui s'humecte & se dégrasse sur ses bords ; une expectoration de matières cuites, & d'une bonne purulence ; l'expansion, la dilatation & le rétablissement du pouls, la suppuration des parotides, &c.

(15.) La récurrence peut avoir lieu, quoique la maladie paroisse bien terminée. On doit s'y attendre, si les évacuations critiques, & sur-tout par les selles, n'ont pas suivi jusqu'à un certain point. On a vu des gens essuyer jusqu'à trois fois la révolution de la maladie.

(16.) L'éruption miliaire, qui s'est soulevée

452 DESCR. DE LA FIEV. PUTRIDE

nue dans le progrès & dans l'état de la maladie, a paru critique, sur-tout dans ceux en qui les pustules se sont enlevées & ont suppuré à leur pointe : j'ai vu deux personnes dans ce cas.

(17.) On doit bien augurer, lorsque la maladie prend dans son état le type d'une fièvre double-tierce continue, ou continuerement intermittente, sur-tout quand les redoublemens sont précédés d'un frisson, ou tous les jours, ou de deux jours l'un, circonstance qui a lieu principalement lorsque la maladie a commencé de la manière décrite, *s. 2.* elle n'a gueres néanmoins été observée telle à Lannoi, où la maladie a régné long-tems.

(18.) La surdité, qui survenoit vers l'onzième jour, ou dans l'état de la maladie, étoit un signe favorable : il n'en étoit pas de même, si elle avoit lieu au commencement.

(19.) J'ai vu des sujets avoir dans l'état de la maladie, des selles muqueuses, purulentes, avec des stries sanguinolentes, qui ont été critiques.

(20.) J'en ai vu d'autres dans le cas d'une sputation de matière lymphatique abondante, qui a aussi paru critique.

(21.) Un pouls foible & lent, ou petit & fréquent, est un symptôme fâcheux, & encore plus, s'il est inégal.

(22.) La peau & la langue constamment

sèches, dans le progrès & dans l'état de la maladie, est d'un mauvais augure; c'est bien pis lorsque la sécheresse des gencives, des dents & de l'intérieur des narines y est jointe.

(23.) L'oppression de poitrine persistant dans l'état de la maladie, avec des joues d'un rouge foncé, & des narines dilatées, & sans expectoration, est un très-mauvais signe.

(24.) Les yeux étincelans & larmoyans n'annoncent rien de bon; c'est bien pis, si la cornée paroît terne, ou couverte d'un nuage.

(25.) La situation constante des malades sur le dos, avec un visage plombé ou livide, est d'un fâcheux présage: il en est de même du découragement de leur part.

(26.) C'est encore un mauvais signe de voir disparaître tout-à-coup une éruption, qui s'est soutenue quelque tems.

(27.) Les croutes aphteuses sur la langue & les aphtes, sont un symptôme fâcheux, sur-tout celles qui occupent le voile du palais & le gosier.

(28.) Quant aux excrétiions, les urines crues & pâles, & celles qui sont ardentes, doivent faire craindre, & encore plus celles qui sont chargées d'une sorte de poussière brune, qui ne se précipite point; il en est de même de celles qui forment un dépôt gros-

fier, soit blanc, soit rougeâtre; celles qui sont très-brunes, tirant sur le noir, sont décidément mortelles.

(29.) La suppression des urines est un symptôme très-fâcheux, de quelque cause qu'elle provienne; il en est de même du météorisme du bas-ventre.

(30.) La constipation opiniâtre est plus à craindre que la diarrhée séreuse; les selles d'un jaune foncé, qui tachent le linge au point que la lessive ne peut enlever ces taches, sont d'un très-mauvais augure.

(31.) Des vers morts, rendus au commencement & dans le progrès de la maladie, dénotent un état extrême de putridité, qui est fort à craindre.

(32.) La tension du bas-ventre, avec sensibilité ou douleur lorsqu'on le comprime, est un symptôme très-dangereux, & presque décidément mortel.

(33.) Les parotides sont fâcheuses, surtout quand elles s'élèvent considérablement, qu'elles restent dures ou pâteuses, & qu'elles ont lieu des deux côtés: on doit croire la mort prochaine, si elles viennent à s'affaïssir tout d'un coup.

(34.) Le flux naturel au sexe, qui paroît dans le commencement de la maladie, est toujours de mauvais augure, & sur-tout lorsqu'il vient à contre-tems: le danger redouble, lorsqu'il reparoît à diverses reprises

dans le progrès & l'état de la maladie : ç'en est fait des malades, s'il tourne en perte.

(35.) On doit compter parmi les signes mortels, les symptomes suivans ; le refus de toute boisson, l'impossibilité ou une grande difficulté d'en faire la déglutition, les déjections involontaires & insensibles, des convulsions, le *tétanos*, le vrai *coma*, le délire phrénétique porté au point où les malades veulent continuellement se jeter hors du lit, la gangrene qui s'étend considérablement & en peu de tems, les phlyctaines gangreneuses aux extrémités, &c. si plusieurs de ces symptomes se trouvent réunis, on a tout lieu de désespérer des malades,

(36.) Enfin je n'en sçais aucun qui en ait échappé avec des taches de pourpre bleu ou noir, dans quelque tems de la maladie qu'elles se soient manifestées.

(37.) Les ouvertures des cadavres ont exposé des marques d'inflammation gangreneuse, de gangrene, & même de sphacèle, dans divers viscères, dans le foie, & surtout en sa partie concave, dans la rate, l'estomac, les intestins grêles, le mésentère, & la vessie même ; les reins se sont aussi trouvés attaqués & augmentés de volume, par un état inflammatoire, & la vessie rétrécie & comme racornie, la bile de la vésicule étoit foncée en couleur : on a vu presque tout l'intérieur des intestins grêles teint de

cette bile , & tout le trajet du canal intestinal plus ou moins dilaté , & renfermant des pelotons de vers : le cœur avoit l'extérieur flétri , les poumons étoient plus ou moins gangrenés ; le sang des veines en général étoit noir & dissous : il en étoit de même des sinus du cerveau ; les méninges se sont trouvées dans un état de phlogose vivant à la gangrene ; de plus , l'on a trouvé en quelques cadavres , des dépôts lymphatico-purulens dans la capacité de la poitrine , & dans celle du bas-ventre.

(37.) Ces circonstances, (f. 37.) comparées avec le tableau de la maladie , considérée dans ses divers périodes , (f. 1 & 12.) décelent des miasmes très - contraires à l'économie animale , & capables de produire des spasmes violens dans toute l'étendue du genre nerveux , de rompre l'union des principes du sang & de la lymphe , de faire tomber les humeurs dans la dissolution putride , & de détruire même le tissu intime des organes , dans lesquels ces liquides dégénérés circulent ; aussi la maladie a-t-elle été plus fâcheuse , plus rebelle , ou plus persévérante dans les endroits bas , humides , ombragés par des bois , ou par des plants , & où il y avoit des eaux croupissantes ; circonstances qui aident & entretiennent la dégénérescence putride des suc des animaux : telle est la position de la petite ville

de Lannoi , qui en a été affligée dès le commencement de l'année.

(39.) L'on pourroit croire que ce principe destructeur , consiste dans des miasmes pernicioeux , répandus dans l'atmosphère , & qui étant introduits dans l'intérieur du corps avec l'air que nous avalons , suscitent dans les premières voies des spasmes , qui gagnent successivement les divers viscères , & y éteignent par leur irritation le principe de la vie. On pourroit encore se persuader qu'il provient des alimens , & sur-tout du bled germé , dont la digestion développe les parties putréfactives que renferme le pain fait de pareil bled (a) ; ces présomptions paroissent fondées sur les bons effets procurés par des vomitifs , donnés à propos dans le premier développement de la maladie , & qui ont paru , dans un grand nombre de malades , en arrêter le progrès , ou du moins obvier à la violence des symptômes de la maladie.

(40.) Mais sans entrer dans une discussion détaillée sur l'analyse de ces deux opinions , (discussion dont la nature de ce mémoire n'est point susceptible ;) on ne peut certai-

(a) Le bled de la recolte de 1757 , étoit généralement de bonne qualité : ainsi l'on n'a pu à Lannoi & dans d'autres lieux où la maladie s'est manifestée avant la moisson de 1758 , s'en prendre à cette cause.

nement pas plus conclure en leur faveur ; par les symptomes qui désignent que les premières voies sont affectées, qu'on ne le seroit de conclure, dans la petite vérole & dans les autres fièvres à éruptions, par les vomissemens, les douleurs, & le sentiment de pesanteur à la région de l'estomac, que la cause de ces fièvres réside spécialement dans l'estomac, ou les premières voies ; ces symptomes n'étant que l'effet des impressions de cette cause généralement répandue dans toute l'habitude du corps, mais agissant principalement sur l'estomac, qui est comme le centre sympathique du genre nerveux.

(41.) On n'aura point de peine à se persuader que les symptomes, qui très-souvent annoncent dans le prélude de notre maladie, que les premières voies sont affectées en premier, proviennent de la même cause, (f. 40.) si l'on fait attention que cette maladie est de la nature des fièvres à éruptions, & que dans un très-grand nombre de malades, ce sont d'autres parties de préférence, qui ont paru affectées en premier, à sçavoir la tête, les reins, la poitrine, &c. il s'ensuit donc que la cause essentielle de la maladie, doit être censée dans son principe, répandue dans toute l'habitude du corps : c'est ce qui résulte de la considération de plusieurs symptomes graves qui se manifestent d'abord, & qui sont permanens

pendant tout son cours , l'abbattement général du corps , les angoisses ou langueurs , les éruptions cutanées , qui dans quelques sujets ont paru dans le premier période , &c. Enfin il est à observer que la moitié des malades d'Hellemmes , village qui a été fort affligé de cette fièvre , n'ont pas eu d'indications pour faire vomir ou purger , & que l'omission de ces secours , n'a pas entraîné d'inconvéniens sensibles ; ce qui auroit dû être , si le principal foyer de la maladie résidoit dans les premières voies.

(42.) Les tumeurs glanduleuses , les ulcérations aphtheuses , les irritations nerveales , &c. marquent évidemment que cette cause réside jusques dans la lymphe & les fluides les plus déliés , & qu'elle ne peut être qu'une matière âcre , irritante , caustique , capable non seulement de causer la dissolution de la lymphe , du sang & de sa partie rouge , mais encore de détruire la texture des dernières fibres qui constituent les parties nerveuses & membraneuses : de-là des stases gangreneuses en diverses parties du corps , & la gangrene des viscères qui terminent la tragédie , lorsque la nature n'a pas été secondée suffisamment pour dompter cette matière pernicieuse , & l'expulser hors du corps.

(43.) La sérosité jaune du sang , & les suc bilieux ayant , à cause des parties huileuses exaltées , qui entrent dans leur com-

position , plus de disposition que les autres humeurs à la dégénérescence putrido-alkaline ; on conçoit l'analogie que cette matière , (f. 42.) doit avoir avec eux (a) ; ces fucs ayant naturellement leur décharge par les canaux excréteurs du foie , & par les sécrétoires des reins , il s'ensuit que , dès qu'ils deviennent nuisibles à l'économie animale , par leur trop de développement , c'est la bile & l'urine qui doivent sur-tout s'en charger ; & par conséquent c'est par les couloirs de l'une & de l'autre que l'on doit chercher à en procurer l'élimination. Cette théorie est conforme à l'observation qui a fait voir que la crise ordinaire de notre fièvre avoit lieu par les selles , & souvent en partie par les urines.

(44.) La nature de cette matière , ennemie de l'économie animale , (f. 41 & 43.) se manifeste encore par le désordre qu'elle cause , lorsqu'on veut en précipiter la dé-

(a) La dissolution putride du sang tiré des veines , & exposé à un air humide & chaud , putridité qui porte principalement sur la sérosité jaune , & dont résulte la génération d'un âcre alkalin , de la nature du principe pernicieux en question , laisse entrevoir comment un pareil principe peut résulter de la dissolution de la lymphe & de la sérosité jaune , renfermées dans leurs vaisseaux , en conséquence de leur action plus ou moins ralentie ou relâchée par une atmosphère humide & chaude , ou tempérée hors de saison.

charge , avant qu'elle ne soit suffisamment délayée , ou enveloppée , ou domptée , soit par le travail de la nature , soit par l'effet des remèdes ; elle irrite , enflamme , corrode les parties où elle est déposée , & accélère dans les viscères , le désordre que l'infpection des cadavres y manifeste ordinairement , (f. 37.)

(45.) Cet exposé conduit naturellement aux indications curatives , qui consistent à aider la nature dans les efforts qu'elle fait pendant tout le cours de la fièvre ; pour dompter le levain répandu dans la masse des liquides , à en tempérer l'activité , & à l'envelopper , pour ainsi dire , pour le rendre plus propre à être chassé du corps par les voies de décharge mentionnées , (f. 43.) ou , s'il se trouve en partie fixé dans le tissu de la peau , (f. 5 & 10.) de travailler à l'y maintenir , & à lui procurer le point de maturation requis pour être dissipé , soit par la résolution , soit par la suppuration des petites pustules ; ces indications ne peuvent être bien remplies , qu'en rétablissant le ton abattu des solides , & en rendant à la masse des fluides une consistance louable.

(46.) Il faut avant tout , mettre à l'aise , l'action du genre vasculaire , par la soustraction du surcroît de la masse des liquides , & sur-tout de la partie rouge du sang , qui peut l'opprimer ; dans la vue de prévenir

les stases, les engorgemens des capillaires, & les congestions inflammatoires dans les viscères; mais comme en général, il n'est pas ici question d'une fièvre vraiment inflammatoire, qui reconnoît pour cause un sang épais, massif, chargé de partie rouge, & dont la lymphe concrecible prend la forme d'une coëne dure, lorsqu'il est hors de ses vaisseaux; qu'au contraire le sang tend visiblement à la dissolution; il s'ensuit que la saignée doit être plus ou moins ménagée, selon les circonstances.

(47.) Elle ne doit gueres avoir lieu que dans la vraie pléthore, lorsque l'invasion de la maladie est telle que nous l'avons décrite, (f. 1.) l'embarras ou la gêne du pouls n'étant alors que l'effet d'un spasme violent, causé par la présence du levain, (f. 38 & 42.) qui tient l'action du cœur & du genre artériel dans la contrainte, d'où s'ensuit l'abattement, la langueur, &c. cet état est bien plutôt un obstacle à la saignée, qu'il ne la favorise, c'est ce qui a été confirmé par l'expérience; nous avons vu des hommes nerveux, & à la fleur de l'âge, tomber dans l'affaissement, & dans des lipothimies réitérées à la suite d'une troisième saignée; nous avons vu d'un autre côté, la maladie parcourir favorablement en pareil cas, (f. 1.) ses divers périodes, dans plusieurs sujets qui n'ont été saignés qu'une ou deux fois,

M. Chuffart, qui a eu occasion d'approfondir le génie de cette maladie, en a guéri sans les saigner. Si ce n'est pas immédiatement après les saignées faites, que l'on a lieu de s'en repentir, c'est dans le progrès & dans l'état de la maladie, où les sujets tombent dans un affaïssement mortel. Cette dernière circonstance fait assez pressentir combien on doit être réservé sur cette évacuation, lorsque la maladie est avancée, & à plus forte raison dans le troisième période, (f. 7 & 8.) où la saignée est le plus souvent pernicieuse.

(48.) Mais elle doit être moins ménagée, lorsque la maladie s'annonce par les symptômes caractérisés, (f. 2 & 3.) à raison de l'engorgement inflammatoire, dont les viscères sont menacés, & sur-tout lorsqu'une oppression considérable de poitrine, annonce que la circulation est interceptée dans les poumons : il ne faut pas néanmoins perdre de vue, que ce n'est point ici le cas d'une inflammation franche, produite par la roideur des solides, & par le trop de consistance de la masse du sang; que, quelque degré d'épaississement que paroisse avoir le sang tiré des veines, il n'en renferme pas moins le principe de dissolution, prêt à se développer; & que plus l'on approche de ce tems, plus l'on doit craindre les suites de la saignée, qui ne peut que la hâter, en fa-

cilitant l'expansion du principe acrimonieux, (f. 42 & 43.) c'est alors que les malades tombent inopinément dans l'affaïssement, sans que l'oppression de poitrine, & les symptômes d'engorgement de la part des divers viscères, s'en trouvent allégés.

(49.) La nature des dépôts qui se forment en pareil cas, dans l'une ou l'autre grande cavité, & qui sont gangreneux & lymphatico-purulens, (f. 37.) vient à l'appui de ce que nous avançons sur le fait de la saignée.

*La suite de cette excellente piece pour le
Journal prochain.*

L E T T R E

*Ecrité à M. MORAND, médecin de la
faculté de Paris, ci-devant médecin des
camps & armées du Roi, au sujet de la
mort, & de l'ouverture de Genevieve Martin,
fille de Saint-Geômes, près Langres.*

MONSIEUR,

Le public vous étant redevable des premiers éclaircissémens sur les faits & gestes singuliers de Genevieve Martin, fille de Saint-Geômes, il est juste que vous soyez instruit jusqu'à la fin de tout ce qui y a rapport. Plus d'une personne de l'art, ont pris soin
de

de vous informer chaque année, des différens états de santé & de maladie, par lesquels a passé cètte fille, depuis que vous avez quitté Langres. Vous devez vous rappeler, Monsieur, que le 4 Janvier 1756, un de nos chirurgiens, étant allé voir Genevieve à Saint-Geômes, il la trouva levée, bien ajustée, & filant sa quenouille auprès de son feu, qu'alors de son aveu, elle alloit beaucoup mieux, qu'elle ne jettoit plus de pierres, qu'elle rendoit seulement beaucoup de graviers par les urines. Ce qu'elle attribuoit, ainsi que son rétablissement, à l'usage de la racine d'aunée, infusée dans du vin blanc, dont elle prenoit deux verres par jour.

Le 26 Septembre 1757, on a dû vous mander de notre Ville, qu'on ne disoit plus mot de Genevieve, qu'il n'en étoit pas plus question que si elle n'eut jamais existé, malade ou indisposée de tems en tems, mais ne jettant plus de pierres.

Vous en avez si bien épuisé la merveilleuse carrière, que Genevieve, qui avant que vous eussiez fait connoissance avec elle, promettoit un ou deux miracles, c'est-à-dire, une ou deux pierres, aussi hardiment qu'un joueur de gobelets annonce deux ou trois muscades sous ses cornets, a depuis ce tems, continué de vivre, sans donner aucun signe de son étrange fécondité; si ce n'est que de tems à autre, elle se contentoit de rendre,

dit-on, du gravier ; circonstance peu digne d'attention, mais qui n'étoit pas indifférente pour Genevieve & ses partisans, & qu'ils avoient aussi grand soin de relever, afin sans doute de soutenir la commisération charitable de M. l'évêque de Langres.

Cette production illusoire en cause d'appel, je veux dire, cette réduction de grosses pierres, en sable auquel on peut croire aisément que la vessie de Genevieve se bernoit effectivement, puisqu'il est peu de personnes, qui ne vident du sable & du gravier avec les urines, a dû, Monsieur, vous consoler suffisamment de la *grossière* liberté, qu'avoit pris feu le pauvre Hugony, de se déclarer votre partie adverse en faveur de Genevieve. Ce chirurgien non-lettré qui n'avoit jamais compté se voir imprimé, n'avoit, en prêtant son nom, à l'apologie de Genevieve, envisagé que l'honneur de paroître dans une dispute littéraire ; (car c'étoit ainsi qu'il qualifioit sa discussion ;) tout glorieux de se trouver, (sans sçavoir ni comment, ni pourquoi,) à pareille fête, c'étoit pour lui une vraie bonne fortune, qu'il se doutoit bien n'être pas faite pour lui.

Au surplus, Monsieur, vous n'avez pas ignoré que cet auteur postiche de la défense de Genevieve, est convenu que ses correcteurs avoient plus de part que lui à cette

pièce ridicule, que bien des gens y avoient mis la main. Vous avez sçu qui ils étoient, ainsi que le lieu, où clandestinement on a fait gémir la presse en faveur de la fille de Saint-Geômes : vous pensez bien, Monsieur, qu'une pareille apologie en volume *in-12*, ou en volume *in-4^o*, n'a pu vous compromettre dans le public, ni vous, ni des personnes dont il y étoit fait des mentions déplacées : quelle sorte d'impression pouvoit faire un chirurgien de l'espece de Hugony, assez déterminé sous les auspices d'une expérience de trente ans, sur le dos, pour attaquer M. Valkaringi, réputé la gloire de la médecine clinique en Italie, des commissaires de la faculté de médecine de Paris, &c. Aussi, Monsieur, qu'ont valu à Hugony ses efforts de littérature ? Son dernier coup de collier en faveur de Genevieve, ne lui a attiré qu'une critique proportionnée à la pièce munie de son nom. Le papier, le caractère, l'impression, la couverture bleue du livret, qui relevoit ses ridicules, annonçoient assez qu'il n'étoit destiné tout au plus que pour compatir à la modicité ou au défaut de lumières de quelques allans & venans de Saint-Geômes, & pour être oublié concurremment avec l'ouvrage qui lui avoit donné occasion de voir le jour.

Ce qu'il y a de certain & en même tems de mortifiant pour Genevieve & pour ses

ayans cause, c'est que malgré l'amour qui regne assez en tout pays pour l'extraordinaire, & que les apologistes de Genevieve ont cherché dans cette occasion, à tourner à leur profit, qu'ils ont même essayé de transformer en matiere de respect, personne ne s'est encore avisé depuis votre voyage à Langres, de citer en aucune maniere, les abstinences extraordinaires, les jeûnes mystiques, à l'aide desquels Genevieve trouvoit moyen de conserver un embonpoint naturel; ce qui seroit arrivé dans la suite des tems, si vous n'eussiez point été animé du zele d'examiner de près, tous les phénomènes que rassembloit Genevieve dans sa personne: mais tout le merveilleux, le surnaturel de cette fille, ont été, graces à vous, Monsieur, réduits à ne pouvoir désormais trouver place que dans les affections d'esprit, ou dans les maladies d'artifice.

Depuis le mois de Janvier, Monsieur, la chose est incontestable. La prétendue dispute littéraire de Hugony, est jugée sans réplique. Genevieve vient de donner elle-même un dernier & complet éclaircissement sur son affaire que l'on vouloit embrouiller, au moins sous l'air & sous le nom d'une controverse. L'outrage que l'on vous taxoit d'avoir fait à la patience chrétienne, à toutes les vertus morales de votre malade, est dissipé: Genevieve en mourant, vous a pleinement ju-

stifié. Elle a irrévocablement fixé les idées sur le mérite de votre ouvrage , & confondu tous ses partisans.

L'ouverture de son cadavre , dernier espoir de ses protecteurs , a été faite. M. Richard , maître en chirurgie , qui en a été chargé par les parens de Genevieve , voulant répondre à l'empressement de plusieurs personnes respectables , qui se sont toujours intéressées à l'état extraordinaire de cette fille , & satisfaire à tout ce que méritoit le phénomène singulier , par lequel Genevieve de son vivant , avoit été la matiere de discussions , n'a rien négligé de ce qui pouvoit rendre cette ouverture autentique ; il y a invité tous les medecins & les chirurgiens de la Ville , ainsi que plusieurs personnes notables , sans que vous ayez été du nombre , Monsieur ; vous vous doutez bien de ce qui a été trouvé , au grand étonnement du reste infortuné des partisans de Genevieve.

Les voies urinaires , qui dans leur système devoient être entièrement délabrées , qui devoient receler quelques anciens échantillons de la pierreuse fécondité dont la malade , *soit pour séduire les experts crédules , soit pour se donner en spectacle , & s'attirer de la considération* , * se plaisoit à être martyre ,

* Jugement de la faculté de médecine de Paris ; en l'assemblée générale , tenue le 18 Octobre 1753.

470 LET. AU SUJET D'UNE FILLE , &c.
étoient dans l'état naturel , sans la moindre
trace de ce désordre maladif. En un mot , ni
dans les reins , ni dans les ureteres , ni dans
la vessie , on n'a découvert aucun vestige de
calcul. Les papilles qui aboutissent au bassinet
des reins , n'ont pas même laissé appercevoir
le moindre gravier , la moindre parcelle de
sable. L'uretre seul étoit si prodigieusement
dilaté , que son diametre étoit triple de ce
qu'il est ordinairement. *

Voilà , Monsieur , tout ce que je puis
vous en dire en général. On a dressé un rap-
port de cette ouverture ; si-tôt qu'il sera ré-
digé , on doit me l'envoyer ; je vous le pro-
curerai , s'il peut vous faire plaisir.

J'ai l'honneur d'être ,
Monsieur ,

Votre très-humble
& très-obéissant
serviteur ,
PHILIP , étudiant
en médecine.

* Tout cela est conforme au procès-verbal de
l'ouverture , dont la copie nous a été représentée ,
collationnée à l'original , contrôlée , & légalisée à
Langres.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité de physique d'histoire naturelle , de minéralogie & de métallurgie , par *M. Jean Gotlob Lehmann* , docteur en médecine , conseiller des mines de Sa Majesté Prussienne , de l'académie royale des sciences de Berlin , & de celle des sciences utiles de Mayence ; ouvrage traduit de l'Allemand , trois volumes in-12. A Paris , chez *Herissant* , Libraire , rue S. Jacques. Prix relié , 9 livres.

Précis de la Médecine pratique , contenant l'histoire des maladies , dans un ordre tiré de leur siège , avec des observations & des remarques critiques sur les points les plus intéressans , par *M. Lieutaud* , médecin de M^{se} le duc de Bourgogne & des enfans de France , de l'académie royale des sciences , de la société de Londres , & ancien professeur d'anatomie. A Paris , chez *Vincent* , Imprimeur - Libraire , rue S. Severin. Prix relié , 6 livres.





OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1759.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	per- ches.		
1	7	9	7	27	11	$\frac{1}{2}$	O. au N. O. méd.	Beauc. de nuag. quelq. goutt. de pl. le soir.
2	$5\frac{1}{2}$	8	7	28	0	0	Idem.	Couvert. pet. pluie le soir.
3	5	8	6	27	10	$\frac{1}{2}$	Idem.	Beaucoup nuag. petite pl. le soir.
4	5	7	4	28	0		O. méd.	Id. Pet. pl. le mat. grêle le soir.
5	2	$5\frac{1}{2}$	3	27	8	0	S-E. au O. fort.	Couv. pl. méd. le soir.
6	5	$7\frac{1}{2}$	$5\frac{1}{2}$	10			O. fort. par interv.	Idem.
7	5	$6\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	11			S. au S- O. id.	Couv. pet. pl. par int. tout le jour.
8	2	7	5	7			O. id.	Serein le m. couv. à mid. pet. pl. le f.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
9	4	9	5 $\frac{1}{2}$	28	2	$\frac{1}{2}$	O. au S- O. impét. par interv.	Beauc. de nuages. pl. méd. le soir.
10	5	6	3 $\frac{1}{2}$		7	0	S-O. <i>id.</i>	Beaucoup nuag. pet. pl. par interv. tout le jour.
11	2 $\frac{1}{2}$	7	3		11	$\frac{1}{2}$	O. <i>idem.</i>	Peu de nua- ges. pet. pl. le soir.
12	2	6	4	28	4	0	O-N-O. méd.	<i>Idem.</i>
13	4	10	6		6		<i>Idem.</i>	Peu de nua- ges.
14	1	10	6		5		S. au S- O. <i>id.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. le soir.
15	6	11	6		4		S-S-O. fort par in- tervalles.	Couv. pet. pet. le mat.
16	5 $\frac{1}{2}$	10	6		1		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> pl. forte la nuit.
17	4	6	5			$\frac{1}{2}$	O-S-O. <i>idem.</i>	Peu nuag. pl. & grêle par int. tout le jour;
18	4	7	3 $\frac{1}{2}$		4	0	<i>Id.</i> méd.	Peu de nua- ges. pet. pl. par int. tout le jour.
19	2	6	4 $\frac{1}{2}$		1	$\frac{1}{2}$	O. <i>id.</i>	Peu nuag. pet. pl. le f.
20	6	10	6	27	11	0	<i>Idem.</i>	Couvert. pet. pl. par

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
21	5	8	3	28	5		N-O. au N. méd.	interv. tout le jour. Beaucoup nuag. petite pl. le mat.
22	2	7	5		7		N. méd.	Peu de nua.
23	5	11	8				O. au N. <i>idem.</i>	Beauc. de nuages.
24	7	8	6				N-O. au N.	<i>Id.</i> Quelq. gout. de pl. le soir.
25	2	8	5			$\frac{1}{2}$	N. <i>idem.</i>	Très-peu de nuages.
26	5	8	7		5		N-O. mé- diocre.	Couvert.
27	6	9	$7\frac{1}{2}$				O. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
28	$7\frac{1}{2}$	$9\frac{1}{2}$	$7\frac{1}{2}$		3		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Quelq. goutt. de pl. le matin.
29	$6\frac{1}{2}$	$9\frac{1}{2}$	$7\frac{1}{2}$	27	11		S. au S- O. <i>id.</i>	Beaucoup de nuages.
30	6	8	3	28		2	O. <i>id.</i>	Couvert. quelq. gout. de pl. le s.
31	1	7	3			$\frac{1}{2}$	N. fort par interv.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 11 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 1 dégr. au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes; & son

plus grand abaissement de 27 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 17 lignes.

- Le vent a soufflé 6 fois du N.
3 fois du S.
8 fois du S-O.
20 fois O.
6 fois du N-O.

Il y'a eu 1 jour de tems serein.

19 jours de nuageux

11 jours de couvert.

23 jours de pluie.

2 jours de grêle.

Les hygrometres n'ont marqué de la sécheresse que vers la fin du mois.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1759, par
M. VANDERMONDE.

Il y a eu pendant ce mois beaucoup de personnes attaquées de dévoiemens dyssenteriques, accompagnés de dégoût, d'en-vies de vomir, sans fièvre cependant, mais avec des douleurs très-vives & lancinantes. Ces douleurs étoient sur-tout plus incommodes la nuit que pendant le jour. Les lavemens, les huileux, les mucilagineux, & les narcotiques soulageoient les malades, l'ipécacuanha achevoit la guérison, suivi de quelques purgations douces. C'est apparemment le défaut de transpiration occasionné par l'humidité & la mauvaise température de l'air qui a été la cause occasionnelle, qui a rendu cette maladie si commune. Les personnes d'un tempérament lâche, les vieillards & les enfans y ont été plus exposés que les autres.

Il a régné aussi des fièvres putrides, qui n'ont cédé qu'à des évacuations continues par les selles dans le commencement, & par la peau sur la fin, d'une matière âcre & putride : quelques saignées, beaucoup de boissons nîtreuses, le fréquent usage des lavemens & des émétiques, préparaient la coction de la matière morbifique, & sa sortie par les différens couloirs du corps.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Février 1759, par
M. BOUCHER médecin.*

On n'a gueres vu de mois de Février aussi doux que celui-ci : nous avons des pêchers parfaitement fleuris à la fin du mois. Le thermometre n'a été aucun jour observé plus bas qu'au terme de la glace, & il n'a été que quatre jours au matin aux environs de ce terme, & cela vers le milieu du mois ; le reste du tems il a été toujours obîervé le matin plusieurs degrés au-dessus, & même à 7 degrés au commencement & à la fin du mois.

Le mercure a resté constamment élevé au-dessus de 28 pouces dans le barometre jusqu'au 24, qu'il est descendu à 27 pouces 10 lignes, & il a baissé encore les jours suivans de deux ou trois lignes : en conséquence il y a eu peu de pluie ; elle n'a été forte & suivie que deux matins à la fin du mois. Il a tombé quelques flocons de neige le 21 & le 25.

Il y a eu aussi assez de variations dans les vents. Depuis le premier jusqu'au 9, ils ont varié de l'Ouest au Sud-Ouest, & de-là jusqu'au 17 du Sud à l'Est ; ensuite le vent a

478 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

été cinq ou six jours Nord-Est, & enfin les derniers jours il a varié du Sud à l'Est.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, 9 degrés au-dessus du terme de la congélation, & pour la moindre chaleur $\frac{1}{2}$ degré en-dessous de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes : la différence entre ces deux termes est d'un pouce 12 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
4 fois du Nord-Est.
3 fois de l'Est.
7 fois du Sud-Est.
4 fois du Sud.
6 fois du Sud-Ouest.
4 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.
10 jours de brouillards,
4 jours de gelée.

Les hygrometres ont marqué de la grande humidité tout le mois.



*Maladies qui ont régné à Lille en
Février 1759.*

Les fièvres malignes n'ont pas désisté à la campagne, quoiqu'affoiblies dans quelques cantons, elles se sont étendues dans d'autres, ce que nous devons vraisemblablement attribuer à l'hiver trop doux. J'ai eu le bonheur de guérir en ville quelques personnes qui en ont été attaquées.

Les vents d'Est & de Nord, qui ont régné vers le milieu du mois, ont causé des pleurésies & des pleuropneumonies franches, avec crachement de sang, fièvre aiguë, sang coeneux, &c. lesquelles ont dû être traitées par la méthode purement antiphlogistique, & dont la crise a eu lieu principalement par les sueurs : mes bols pectoraux-diaphorétiques (a) ont secondé favorablement cette pente de la nature. Nous avons eu encore des rhumatismes inflammatoires, qui ont dû être traités par la méthode ordinaire. Il y a eu néanmoins, dans quelques sujets travaillés de ces maladies, des symptômes de complication de la fièvre putride ; dans ce cas, un émétique donné à propos après les saignées suffisantes, a

(a) Voyez le présent Journal, mois de Février 1758, pag. 192.

obvié sensiblement aux suites que l'on avoit à craindre , en faisant même par fois évaporer les symptomes pleurétiques , loin de les aigrir.

Il a regné aussi des fièvres à éruptions , la plupart non caractérisées ; ces éruptions paroissent érysipélateuses dans quelques-uns , & elles étoient dans d'autres en forme d'échauboulures ; elles ont mérité des attentions spéciales dans la cure , qui a dû être combinée avec les considérations relatives aux autres symptomes essentiels : ainsi la saignée , quoiqu'indiquée par la violence de la fièvre , & par les symptomes indicatifs de phlogose dans les viscères , a dû être ménagée lorsque la maladie étoit avancée , & que l'éruption se soutenoit , cette dernière circonstance devant être regardée comme un symptome vraiment critique.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Mai. A Paris , ce 23 Avril 1759.

BARON.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

JUIN 1759.

TOME X.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1759.

*TRAITÉ des tumeurs & des ulcères , avec
deux Lettres sur la composition de quel-
ques remèdes , deux volumes in-12. A
Paris , chez Cavelier , Libraire , rue Saint
Jacques. Prix relié , 5 livres.*

LES tumeurs & les ulcères font du nom-
bre des maladies qui attaquent le plus
fréquemment le corps humain. Cette ma-
tière est aussi une de celles que les médecins
ont le plus souvent traitées , & sur laquelle
ils paroissent avoir poussé plus loin leurs
recherches. Quel est donc le but que doit
se proposer celui qui entreprend d'écrire sur

cet objet ? Il doit ou rectifier & perfectionner les connoissances que les auteurs nous ont transmises sur cette partie de la médecine, ou nous tracer une route nouvelle préférable à celle que l'on a suivie jusqu'à ce jour. Examinons si dans l'ouvrage que nous annonçons, l'on a satisfait à l'une de ces deux conditions, ou si l'on n'a pas plutôt manqué à toutes les deux à la fois.

L'auteur divise son ouvrage en six livres. Dans le premier il traite du phlegmon & des tumeurs phlegmoneuses ; le second contient l'érysipelle & les tumeurs érysipellateuses ; il s'agit dans le troisieme de l'œdeme & des tumeurs œdémateuses ; dans le quatrième du squirre & des tumeurs squirreuses ; le cinquieme renferme les tumeurs qui ne peuvent pas se ranger sous aucune des quatre classes précédentes ; dans le sixieme on expose le traitement des ulcères. Cette division est déjà fautive, parce qu'elle forme, comme on voit, des exceptions considérables, en rejetant dans le cinquieme Chapitre & en faisant une classe séparée de plusieurs tumeurs qui ne peuvent pas entrer dans la distribution générale de l'ouvrage, & parce que l'auteur lui-même paroît se contredire, en faisant deux livres différens du phlegmon & de l'érysipelle, tandis qu'il dit à la page 3...
*» parce qu'elle distingue les phlegmons de
 » l'érysipelle, qui sont pourtant dans le fond*

» *la même espece de tumeur.* » D'ailleurs cet ordre scholastique a forcé l'auteur à placer sous différens chefs, des tumeurs qui ne devroient pas naturellement s'y trouver. Telles sont la gangrene seche ou scorbutique, les parotides & les bubons, dont il traite dans l'article des tumeurs phlegmoneuses. Assurément on sçait que le phlegmon n'est point essentiel dans la formation de ces tumeurs, & que le plus souvent elles naissent, croissent & se dissipent, sans donner aucun signe d'inflammation. Pourquoi l'auteur ne distinguoit-il pas les tumeurs en sanguines, lymphatiques, emphysemateuses & graisseuses ? Cela étoit plus simple, & cette division auroit été moins vicieuse.

L'anonyme dans les causes du phlegmon, prétend que le sang peut s'arrêter dans chaque partie, de trois différentes manieres, par stagnation, par déviation, & par extravasation dans les capillaires lymphatiques. Nous croyons que cette dernière espece d'inflammation, si elle existe, est toujours produite par quelque cause extérieure violente, & non naturellement, & que cette æthiologie est tout-à-fait idéale.

L'auteur pour prouver que cette inflammation par extravasation n'est pas hypothétique, a fait l'expérience suivante. Il a battu fortement un chien sur toutes les parties, & il lui a occasionné par cette triste épreuve,

une meurtrissure universelle. Il l'ouvrit deux jours après, *quand il crut que la résolution commençoit à se faire* ; il fit une forte ligature à l'artere sousclaviere. « J'eus, dit-il, » le plaisir de distinguer *facilement un grand » nombre de veines lymphatiques* qui venoient des meurtrissures de la peau ou de l'habitude du corps, & je les vis toutes pleines d'une lymphe plus épaisse qu'à l'ordinaire, & d'une couleur extrêmement rouge, ce qui prouvoit qu'elles avoient toutes commencé à repomper une partie du sang extravasé dans les meurtrissures. » Cette expérience ne nous paroît pas à beaucoup près, concluante. Sur quel fondement l'auteur pense-t-il que les petits vaisseaux qu'il a vus pleins d'une lymphe fort rouge, étoient des lymphatiques. N'étoit-il pas plus naturel de croire que c'étoit des capillaires sanguins, comme on le voit dans la tunique albuginée, après quelque exercice violent, ou dans les inflammations de l'œil. Les vaisseaux sanguins qui étoient invisibles dans l'état naturel, sont apperçus pour lors par leur gonflement, & ce ne sont pas les capillaires lymphatiques qui deviennent sanguins. D'ailleurs l'auteur nous permettra de lui demander comment il a pu discerner que ces vaisseaux contenoient une lymphe plus épaisse qu'à l'ordinaire, si elle étoit réellement d'une couleur extrêmement rouge ; car la lymphe

& le sang ne se distinguent dans les vaisseaux capillaires, que par la couleur. Si elle étoit la même pour ces deux liqueurs, comment a-t-il pu en faire la distinction ?

L'auteur assure dans le prognostic, qu'une tumeur inflammatoire qui doit se résoudre, le fait avant le septieme jour. Ce terme fixe est fort illusoire ; nous en avons vu dont la résolution n'a été faite qu'au bout de douze ou quinze jours. Il est même étonnant qu'un médecin assigne un tems limité pour cette opération de la nature, tandis qu'il sçait qu'elle dépend d'une infinité de circonstances qui varient dans presque tous les tempéramens : comme le caractère des solides, la qualité des liquides, la force du cœur & des arteres, l'examen des causes, la situation des parties, l'usage des fix choses non naturelles, &c. &c. &c.

Dans les causes de l'abcès, l'anonyme donne les différences respectives du sang & du pus ; & il dit que le sang est insipide, & que le pus est salin ; que le sang n'est pas rongeur, & que le pus l'est ; que le sang n'a pas de mauvaise odeur, & que le pus en a presque toujours. Il n'y a pas une de ces différences qui soit exacte. Le sang & le pus dans l'état naturel, & quand ils n'ont pas acquis d'altération trop forte, ne sont pas salins ; cela est si vrai, que l'auteur est en contradiction avec lui-même à ce sujet ;

car il dit à la page 43, « le pus louable est » égal, blanc, un peu terne ou cendré, » cuit, épais, *douceâtre*. » Il est vrai que le pus devient âcre par le séjour & par l'action des vaisseaux & la chaleur de la partie, mais il en est de même du sang; les ulcères spontanées des enfans & des vieillards, certaines hémorragies en sont des preuves complètes. A l'égard de la mauvaise odeur du sang & du pus, elle n'est pas naturelle. Ces deux humeurs ont une foible odeur, & ne deviennent fétides que par le séjour, la chaleur, le trop de mouvement & de repos, &c. &c.

L'auteur pense que le sang est plus léger que l'eau, parce qu'il est privé des parties globuleuses & séreuses, & que la partie gélatineuse qui reste dans le pus, *est de sa nature* plus pesante que l'eau. Il nous semble que l'auteur s'approcheroit plus du langage d'un vrai physicien, s'il disoit que la partie gélatineuse qui reste dans le pus, est privée des parties huileuses, & non des parties séreuses qui ont une pesanteur spécifique considérable, & que la partie gélatineuse se précipite au fond, quand elle est convertie en pus, non parce qu'elle est de sa nature plus pesante que l'eau, mais au contraire parce que quand elle a souffert toutes les altérations nécessaires pour la convertir en pus, ses molécules intégrantes sont si rapprochées, qu'elle devient plus pesante qu'un pareil volume d'eau. Il

s'agit , pour se convaincre que cette pesanteur ne lui est pas naturelle , de se rappeler que le mucus des narines , celui des bronches & celui qui se détache du sang dans la saignée au pied , ne vont pas au fond de l'eau.

La gangrene , selon notre anonyme , est le seul terme usité pour signifier la mortification des parties ; il prétend que le sphacele est un mot presque rejeté du vocabulaire françois. Ces deux termes sont d'un usage assez familier , & signifient deux degrés de mortification , très-essentiels à distinguer. Dans les causes de la gangrene , l'auteur prétend que le froid extérieur gele la partie , *raréfie* & augmente le volume des liqueurs. On n'a jamais oui dire que le froid soit capable de raréfier les liqueurs , cela est contraire aux notions les plus communes de physique , & aux expériences les plus ordinaires. Ce qui a induit en erreur l'auteur , c'est qu'il sçait apparemment que la glace augmente en volume , mais il ignore sans doute que ce n'est pas par la raréfaction du froid extérieur , que ce phénomène s'opere , mais par la condensation & la réunion de l'air intérieur dans la liqueur glacée , qui étant rassemblé en un seul point , occupe plus d'espace qu'auparavant : or ce mécanisme ne peut pas avoir lieu dans les humeurs qui coulent dans nos veines , puisqu'elles

ne contiennent pas , comme la physiologie nous l'apprend , de l'air isolé entre les différens globules qui les composent , ainsi qu'on peut l'observer dans les liqueurs exposées à l'action immédiate de l'atmosphère.

L'auteur conseille dans la curation de la gangrene , d'employer les saignées répétées , si elle est produite par l'inflammation. Quelle que soit la cause de la gangrene , rien n'est plus pernicieux que la saignée , elle diminue les forces , relâche les fibres , enleve la portion du sang la plus active & la plus propre à vivifier les parties , & ne sert qu'à favoriser la gangrene , bien loin d'en arrêter le progrès. Il semble que l'auteur se soit attaché dans son livre à combattre les remèdes les mieux accrédités , & ceux dont on a lieu d'espérer plus de succès. Il croit qu'il ne faut pas faire usage du quinquina dans la gangrene , parce que , dit-il , ce remède a mal répondu en France , aux espérances qu'on s'en étoit formées. Assurément ou l'auteur n'a pas lu les cures singulieres & surprenantes faites à ce sujet par ce remède , que nous avons publiées dans nos Journaux (a) , ou il est peut-être de l'avis de ce certain Pyrrhonien dont parle M. Majault (b) , qui a soutenu que toutes les observations qu'on nous a envoyées , & dont nous avons fait

(a) Tom. VI. pag. 178. Tom. X. pag. 209.

(b) Journal de Médecine , tom. X. pag. 275.

part au public, étoient fausses, & qui par-là a insulté tout à la fois, & ceux qui ont bien voulu nous les communiquer, & nous qui nous sommes chargés de les mettre au jour. Nous croyons devoir le prévenir, que malgré ses doutes mal fondés, l'on conseillera de se servir du quinquina dans la gangrene, comme un des secours les plus puissans qu'on connoisse, & qui est préférable à toute cette liste de remèdes extérieurs qu'il nous vante, & que l'on peut consulter dans tous les auteurs qui ont traité de la gangrene. Tout ce que l'on trouve dans cet ouvrage sur la gangrene sèche, nous a paru n'exciter qu'une légère attention; car ce n'est qu'une copie de ce que plusieurs auteurs ont écrit sur cette matière; il semble seulement que l'anonyme ait évité de puiser dans les bonnes sources, sans doute par la crainte que le plagiat ne fût trop manifeste. Il y a cependant quelques idées qui appartiennent en propre à l'auteur; quand il dit, par exemple, que la gangrene sèche vient d'un sang qui circule lentement, nous serions bien à plaindre si cette cause suffisoit pour produire cette maladie; combien ne verroit-on pas de gangrenes ambulantes? Heureusement les personnes de l'art ne se laissent pas charmer par de semblables illusions. L'auteur conseille encore ici la saignée, s'il y a fièvre ou marque d'inflammation, & il dit même qu'il faut sai-

gner dans tous les cas de gangrene. On doit appercevoir aisément la contradiction manifeste qu'il y a entre ces deux propositions. S'il y a gangrene ; & sur-tout gangrene seche , il n'y a point d'inflammation , celle-ci doit être détruite quand la gangrene se déclare ; cela est si vrai que l'inflammation est le remede souverain de la gangrene. Au reste il est rare que l'inflammation précède la gangrene seche , qui vient presque toujours dans les vieillards , les personnes épuisées qui ont souffert de grandes maladies ou de longues fatigues , ou dans celles dont le sang est corrompu. Ordonner des saignées dans ces différens cas , n'est-ce pas se conduire contre toutes les regles ?

Ce premier livre traite du furoncle , de l'orgueilleux , où l'on ne trouve que des détails très - courts & très - communs de ces deux maladies. De-là l'auteur passe à la veine de Medine , dont il donne la description ; ce qui est assez inutile , puisque c'est une maladie inconnue en Europe , d'autant plus que Velschius nous en a donné un traité complet , dans lequel notre auteur anonyme a puisé toute l'érudition , dont ce chapitre est chargé , quoiqu'il ait grand soin de ne pas avertir de ce petit vol littéraire. Il prétend avec Velschius que cette maladie est formée par un ver caché sous la peau qu'il perce pour se faire une issue. Quand l'ou-

verture est faite, on le tire doucement, on le roule sur un baton ou sur une baguette de plomb, en tournant & en le dévidant ainsi jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'enlever entier. Cette opération est difficile ; car ce ver qui est gros comme une très-petite ficelle, est d'une longueur prodigieuse, & se rompt très-facilement.

L'auteur donne ensuite la description du charbon, qui ne contient rien de particulier ni d'intéressant. Dans l'article du panaris, il prétend que tous les auteurs qui en ont traité, se sont trompés, qu'ils en ont distingué trois espèces, l'une qui a son siège sous la peau, l'autre sous le périoste, & la troisième dans la gaine des tendons ; aucun de ces dépôts ou abcès qui se forment dans ces parties ne méritent, selon l'auteur, de porter le nom de panaris. Il prétend que cette espèce d'abcès se forme entre la racine de l'ongle & la couche cartilagineuse qui recouvre le périoste, & contre laquelle l'ongle est attaché. Il appuie son sentiment sur l'autorité de Fabricius Hildanus qui se hâtoit de faire une incision sur la peau qui couvre la racine de l'ongle où étoit le mal, & qu'il en sortoit une ou deux gouttes de lymphe rousse, ce qui procuroit sur le champ la guérison du malade ; mais s'ensuit-il de ce que Fabricius Hildanus a guéri quelqu'un

d'un panaris par cette méthode, que tous les panaris soient de même ; cette conclusion nous paroît hazardée ; c'est pourtant celle de l'auteur. Il prétend que ces deux gouttes ou deux gouttes & demie de lymphe, produisent tous les accidens funestes du panaris, parce que, dit-il, les liquides fortement comprimés, sont capables d'une activité qu'on auroit peine à imaginer, comme on le voit dans la machine à Papin ; mais l'anonyme ne se trompe-t-il pas ? Il n'y a aucune parité entre la machine à Papin, & une goutte de lymphe contenue dans le doigt. La résistance qu'éprouve l'eau dans cette machine, est si grande, que si l'on ne prenoit des précautions, elle casseroit les vaisseaux qui la contiennent, quelques forts qu'ils soient. Dans le doigt, les parties par la raison qu'elles sont très-compactes, sont aussi capables d'un plus grand ressort, qui diminue par conséquent beaucoup l'action du liquide ; d'ailleurs l'eau dans la machine à Papin, est poussée par la violence du feu qui la chauffe ; dans le panaris assurément la goutte ou les deux gouttes & demie de lymphe sont dans une chaleur moindre que celles du sang & des autres liqueurs qui ne sont pas épanchées ; ainsi toute cette explication est purement systématique. Il étoit si simple de dire que cette lymphe prétendue

rouille, par son âcreté piquoit, irritoit les nerfs & les tendons, & produisoit tous les accidens qui succèdent au panaris. Il falloit dire du nouveau afin de tenir la parole, qu'on a donnée dans la préface, & ces idées ont absolument le caractère de la nouveauté. Dans les causes du panaris, l'auteur rejette la qualité du sang & des humeurs. Il s'appuie sur ce que l'on n'a jamais vu de ces tumeurs aux doigts des pieds. Premièrement l'auteur nous permettra d'en douter; en second lieu, quand cela seroit vrai, que pourroit-on en conclure? que les pieds ne sont pas exposés aux causes déterminantes qui produisent le panaris, comme les mains; mais cela ne prouveroit rien pour les causes efficientes, & cette même lymphe rouille que l'auteur admet, peut être assez âcre par elle-même pour s'épancher dans les doigts des pieds comme dans ceux des mains, sur-tout quand les pieds seront sujets aux coups, aux piquures, &c. c'est ce qui arrive aux pauvres gens qui marchent nus pieds, & aux femmes qui se servent de chaussure trop étroite.

Nous ne pousserons pas plus loin cette discussion critique, qui insensiblement nous meneroit au delà des bornes que le Journal nous prescrit. On peut juger par cette esquisse du reste de l'ouvrage. Il ne renferme que des connoissances que l'on est à portée

de puiser dans plusieurs auteurs (a) qui ont traité chacune de ces matieres d'une maniere supérieure. La description des maladies, leurs symptomes, leur diagnostic & leur prognostic sont en général détaillés d'une maniere assez claire & précise, mais l'explication des causes est le plus souvent fausse & alambiquée, & la curation est presque toujours systématique. L'auteur anonyme a adopté les divisions de Juncker, & on voit qu'il s'est principalement attaché à suivre un ordre didactique; mais cette multiplicité de chefs sous lesquels les choses sont présentées, forment une coupe irréguliere dans l'ouvrage, & jettent de la confusion dans l'esprit du Lecteur. On peut dire qu'on auroit pu faire avec ce traité des cayers propres à former des écoliers, mais qui ne peuvent guères convenir à des praticiens.

On trouve à la fin du second volume, deux Lettres. La premiere paroît avoir été faite dans le dessein de dévoiler au public, la composition de quelques remedes, qui sont ou qui ont été en grande réputation, & dont les auteurs cachent la préparation. Il s'agit des remedes anti-scorbutiques de M. Moret, des bougies de M. Daran, & de l'emplâtre

(a) Celse, Boerhaave, Juncker, Van-Swieten, &c. & sur-tout M. Quesnay dans son Traité de la gangrene.

noir de M. l'Abbé Doyen. Ce dessein généreux qu'a formé l'auteur, d'enrichir l'Etat de ces découvertes, seroit beaucoup plus utile pour l'humanité, & plus honorable pour lui, si d'un côté la composition de ces remèdes n'étoit pas déjà à-peu près connue d'un grand nombre de personnes, & si de l'autre on pouvoit se fier à la parole d'un anonyme qui assure que les recettes qu'il donne de ces prétendus secrets, sont exactement les mêmes que celles que suivent leurs auteurs. Quoiqu'il en soit, comme quelques personnes pourroient être curieuses d'avoir ces compositions d'après notre anonyme, nous les publierons à la fin de ce Journal, telles qu'il les a décrites.

La seconde Lettre concerne l'examen de quelques nouveaux remèdes qu'on propose pour la guérison des maladies vénériennes. L'anonyme s'élève avec force contre le mélange qu'on a fait du camphre avec le mercure, pour l'empêcher de se porter à la bouche. Il regarde cette composition comme inutile & même comme abandonnée ; il nous paroît que loin d'encourager ceux qui ont fait valoir cette découverte, il cherche à les ridiculiser. Il est constant d'abord que le mélange du camphre avec le mercure a réussi quelquefois ; que non seulement il n'a pas donné la salivation, mais

qu'il l'a même arrêtée, quand elle existoit, & que les succès seroient peut-être plus fréquens si on avoit fait avec prudence & intelligence, les tentatives nécessaires à ce sujet. Il y a des observations de médecins aussi dignes de foi peut-être que l'anonyme, qui le prouvent; par-là même cette découverte n'est point à mépriser, puisqu'elle a été utile au moins à quelques personnes, & elle est préférable, à tous égards, aux vaines déclamations d'un auteur, & d'un auteur anonyme.

A l'égard du sublimé corrosif que l'on emploie dans la guérison des maladies vénériennes, l'usage en est véritablement dangereux, à moins qu'il ne soit administré avec la dernière prudence, par des personnes aussi sages qu'éclairées. Nous sommes même très-surpris que l'auteur qui se déchaîne si vivement contre l'activité de ce poison, ait osé publier dans ce livre qui est écrit en françois, une liste de recettes, dans la composition desquelles entre le sublimé corrosif, tandis qu'il ne doit pas ignorer qu'on peut en abuser, & qu'il est dangereux d'instruire le peuple sur de pareils objets. L'anonyme ne peut pas disconvenir que le sublimé corrosif ait été conseillé par Boerhaave, par Herman, par plusieurs praticiens Anglois, & que M. Van-Swieten l'ait employé & l'emploie avec succès, puisqu'il a déjà

guéri plus de cinq cens (a) personnes de la vérole par cette méthode. Nous aurions de la peine à croire que l'anonymie puisse être plus heureux dans le traitement de cette maladie. Au reste peut-être les effets funestes de ce poison dans le corps humain, ne viennent-ils que de ce que nous ignorons comment il faut le doser, l'allier, le placer, le varier. Le mercure en substance n'a-t-il pas fait des ravages affreux dans les commencemens qu'on s'en est servi pour la guérison des maladies vénériennes ? Aujourd'hui cependant il fait des prodiges. Le tartre émétique & l'opium sont des remèdes dont on ne sçauroit trop vanter l'efficacité dans un grand nombre de maladies. On sçait cependant que ce sont des poisons ; une sage administration fait toute la différence.

La dernière déclamation a pour objet les dragées de M. Keyser. L'auteur dit que *tous* les Journaux retentissent du mérite de ce remède. Ceci est une supposition gratuite ; car nous n'avons jamais rien publié à ce sujet dans aucun de nos Journaux. Comme il paroît que l'auteur a eu dessein de nous impliquer dans cette affaire, nous allons le suivre d'un peu plus près que nous n'avons

(a) Voyez le Traité des tumeurs, pag. 406 ; Vol. II. Extrait de la Lettre de M. Van-Swieten, à M. Morand.

encore fait jusqu'ici. Il dit d'abord, p. 410 ;
 » il est donc très-important de bien exami-
 » ner son remede. (Il s'agit de M. Keyser)
 » autant que le soin qu'il prend de le cacher ,
 » le permet, afin de pouvoir en porter un
 » jugement équitable. La premiere prépara-
 » tion de ce remede est un mystere qu'on
 » tient caché... » Nous demandons à présent
 à l'anonyme comment il peut porter un *juge-
 ment équitable* sur un remede dont il avoue
 lui-même ignorer la composition. C'est donc
 partir d'un principe faux ; c'est se former un
 fantome pour avoir la gloire de le combattre.
 Cette réflexion seule suffiroit pour anéantir
 tout ce que l'auteur avance dans sa Lettre au
 sujet des dragées anti-vénériennes, s'il ne nous
 fournissoit à chaque instant des armes que
 nous pourrions tourner contre lui-même. Il
 prétend que ces dragées sont composées de
 deux substances, de manne & d'une poudre
 blanche. A l'égard de la manne, on en re-
 connoît le goût, en mâchant de ces pilules,
 cela n'est pas équivoque. Quant à la poudre
 que l'anonyme dit être *blanche* ; il croit que
 c'est du sublimé corrosif ; voyons comment
 il le prouve. Le sieur Keyser, dit-il, en
 avoit donné quelques pincées à un méde-
 cin, *homme de mérite & fort instruit* ; comme
 il n'en avoit pas assez pour en faire l'analyse,
 il fut réduit à l'épreuve suivante. Il fit chauf-
 fer une pelle, il mit dessus la poudre qu'il

avoit du fleur Keyser ; il y mit en même tems une pareille quantité tant de précipité blanc, que de précipité rouge : la poudre du fleur Keyser s'exhala & se dissipa bientôt par la chaleur de la pelle , & les précipités y restèrent sans aucune diminution apparente. Tel est l'argument invincible par lequel l'anonyme démontre l'existence du sublimé corrosif ; mais il ignore donc que le mercure coulant s'exhale avec la même rapidité sur une pelle chaude (a), & qu'il n'y a pas plus de raison de conclure que c'est du sublimé corrosif que du mercure en substance. Il est étonnant que l'auteur se soit laissé abuser à ce point, par une expérience aussi frivole. « Tout semble » confirmer ce soupçon, poursuit l'anonyme, » le remede du fleur Keyser excite des nau- » sées & souvent des vomissemens, cause » des tranchées, &c. » Mais le mercure doux prescrit à des doses ordinaires, donne très-souvent des nausées, fait vomir quelquefois & cause des tranchées ; c'est donc se tromper que de conclure de-là qu'il y a du sublimé corrosif dans le remede de M. Keyser, puisque ces effets ne sont pas essentiels au

(a) Il en est de même de ce qu'on appelle la chaux grise & la chaux rouge de mercure qui se dissipent & s'exhalent à un degré de chaleur très-léger, & qui, prises à l'intérieur, donnent des tranchées, des nausées & font vomir. On voit par-là combien les inductions de l'anonyme à ce sujet, sont de nature à être contestées.

sublimé corrosif, & qu'il y a une autre préparation mercurielle qui peut les produire ? C'est pourquoi, dit l'anonyme, le sieur Keyser ne fait prendre son remède que le soir, afin que les alimens empêchent les impressions trop vives qu'il pourroit faire sur l'estomac ; preuve qu'il contient du sublimé corrosif. Mais des pilules purgatives faites avec l'aloës, & des drastiques se donnent avec cette précaution. N'y a-t-il que le sublimé corrosif qui puisse agacer les intestins & les irriter ?

L'auteur dit à la page 405, que M. Keyser donne quelquefois cinq cens de ses dragées, & il admet à la page 418, que chaque dragée peut contenir un vingt-cinquième de grain, cela feroit, selon lui, environ vingt grains de sublimé corrosif, que M. Keyser donneroit à une seule personne, & en aussi peu de tems. Cela est-il non pas vraisemblable, mais possible. L'anonyme lui-même dit à la page 401, *je doute qu'il y ait personne d'assez robuste pour prendre deux grains de sublimé corrosif impunément*, & il sçait que M. Van-Swieten assure que deux grains suffisoient pour guérir de la vérole ; pourquoi M. Keyser en donneroit-il vingt, quand deux sont suffisans ? Tout ceci est difficile à accorder.

Nous en sçavons un peu plus que l'anonyme sur cet article. Un médecin, nous ne disons pas homme de mérite & fort instruit,

mais un médecin digne de foi, a analysé ce remède, n'y a trouvé aucune preuve de sublimé corrosif, & n'en a retiré que du mercure en substance.

Pour ce qui concerne les accidens, tels que les crachemens de sang, la langueur, la pulmonie, qui, selon l'anonyme, suivent l'usage du remède de M. Keyser; nous ne pouvons pas le refuter d'après nous-mêmes; parce que nous n'avons pas suivi de malades traités de la vérole par l'usage de ces dragées; mais M. le maréchal de Biron, avec qui nous avons eu l'honneur de nous entretenir plusieurs fois à ce sujet, nous a assuré que sur 3 à 400 soldats traités & guéris depuis trois ans, qu'il n'en est pas encore mort un seul, & qu'il n'est jamais arrivé d'accidens fâcheux; que ces soldats existent, & ne sont ni pulmoniques, ni languissans; que pour voir si le remède n'a été que palliatif, on les a revus & examinés d'année en année, & que si l'anonyme doute de ces faits, & qu'il daigne se faire connoître, M. le maréchal de Biron les lui enverra tous pour subir son propre examen. Nous avons vu de plus une correspondance de plus de 2000 lettres, & de plus de soixante médecins & chirurgiens de Paris & de Province, connus & accrédités: il résulte de toutes ces lettres les plus grands éloges du remède & des guérisons très-bien constatées.



DISSERTATION

*De M. DE HAEN, professeur en médecine à
Vienne en Autriche, sur la colique de
Poitou,*

Depuis la dissertation que je publiai en 1745 sur la colique de Poitou, Messieurs Grashuis, Dubois, Tronchin ont donné chacun en particulier leurs idées sur cette maladie, & je ne dois pas omettre les observations critiques & profondes d'un sçavant médecin de Paris, publiées dans le dessein d'apprécier l'ouvrage du dernier auteur que je viens de nommer.

Par une lecture réfléchie de tous ces ouvrages, & en examinant plus scrupuleusement encore mes propres réflexions, j'ai reconnu que d'une part la cause de la maladie est encore assez peu développée, & que de l'autre les remèdes qu'on y apporte quoique bons, ont néanmoins le défaut de ne pouvoir pas convenir dans tous les cas. Le Prospectus curatif de la maladie peut se diviser en trois systèmes, le système le plus général, celui qu'ont indiqué Sennert, Citois, Riviere, Junken, Baglivi, Boerhaave & plusieurs autres, est l'administration des émétiques & des lavemens violemment purgatifs. Les émolliens aidés des purgatifs, sont les seuls moyens

auxquels d'autres ont recours; enfin il en est qui, bannissant entièrement les évacuans, n'usent que des émolliens & des huileux, favorisés par l'opium donné à propos & avec économie. Les premiers évacuent, en secouant fortement la fibre; les seconds l'assouplissent, en même tems qu'ils chassent le levain de la maladie; les derniers n'évacuent qu'après avoir enveloppé, pour ainsi dire, ce levain, & rendu le calme aux viscères où siège cette maladie.

Si je puis caractériser la nature des matieres qui séjournent dans les intestins, & sur-tout dans le colon & l'ileum, lors de la colique du Poitou, d'après le grand nombre de maladies de cette espèce que j'ai eu occasion d'examiner dans tous leurs périodes & dans tous leurs symptômes; ce sont des matieres dures, tenaces, globuleuses, allongées, privées de tout suc, qui causent les tourmens de ces sortes de malades; de quel secours sera; pour chasser ces matieres, l'usage de l'émétique & des violens purgatifs? S'ils les chassent, ce sera avec des efforts & des convulsions terribles & dangereuses; le danger augmentera si malheureusement la dureté des excréments résiste aux effets du vomitif; souvent même en chassant ces matieres, les plus dures, les plus adhérentes aux parois des intestins y restent fortement attachées & par leur propre ténacité,

& par l'astriction qu'ont donné aux fibres de ces mêmes intestins la nature des excréments & l'usage des émétiques violens.

Ce n'est pas chose étonnante que de voir ainsi des matieres dures séjourner long-tems dans les intestins, quoique d'ailleurs les secrétions ne soient pas dérangées; la pratique fait observer des noyaux de fruits, des os d'animaux, des pieces de métal demeurés dans les intestins un tems considérable, malgré l'expulsion d'autres matieres moins solides. Osera-t-on donc affurer que pour avoir soulagé un malade en diminuant ses douleurs par la sortie forcée de la portion des matieres dures qui occupoient le milieu de la capacité de l'intestin, on l'a parfaitement guéri? L'expérience n'apprend que trop le contraire; les parois de l'intestin restent infectées de la matiere dure, capable de donner aux excréments naturels la même solidité, & de faire renaître la colique avec des symptomes peut-être plus funestes.

Quant à la seconde méthode, elle ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle est moins sujette à faire naître des convulsions; mais ses effets, quoique plus lents, sont les mêmes, & sujets à de pareils inconvéniens que la premiere. Reste donc la troisieme, dont la certitude pour l'emploi & pour le succès semble être confirmée par mes expériences.

¶ Quelque recette qu'on employe comme

antidote , soit éméétique , soit purgatif , soit tout autre , sa réussite est incertaine ; toutes les fois qu'on ignore la nature du venin qu'on a à combattre. Il n'est qu'une pratique certaine , l'eau chaude , le petit lait , l'huile , l'eau de miel administrés abondamment , & de toutes les manieres possibles , sont les antidotes universels & efficaces de quelque poison que ce soit , connu ou inconnu. Pour le prouver , voici un fait.

En 1735 plus de cent trente personnes de la Haye , après avoir mangé des faillicoques , se trouverent attaquées de convulsions , de vomissemens , de dyssenteries & de sueurs putrides ; les uns attribuoient cet effet à un insecte nommé lievre marin , qu'on avoit cuit avec les faillicoques , d'autres à la saumure dans laquelle on avoit fait bouillir ces poissons , & qui avoit séjourné dans du cuivre. Quoi qu'il en soit , de tous ceux à qui on donna l'émétique , les anodins & les alexitères , deux moururent & les autres furent long-tems incommodés. Il ne périt aucun de ceux que M. Schwencke traita avec le lait , l'huile & les lavemens , tous furent guéris en peu de tems. Le même succès couronna cette méthode dans l'exemple du nommé Milon , dont parle Citois , à qui l'on amena une sage-femme , que tous les autres remedes n'avoient pu soulager ; & j'ai traité en 1757 un homme dont l'on avoit souvent pallié le mal dans les

autres hôpitaux, & qui vint dans le nôtre avec les symptômes les plus fâcheux; des mouvemens épileptiques, des convulsions effroyables. L'huile de lin en lavement, des cataplasmes émolliens, un emplâtre parégorique, des émulsions camphrées, & enfin le lait commencerent & acheverent sa guérison.

C'est d'ordinaire dans les mines d'où l'on tire le plomb, le fer ou l'argent, mêlés d'arsenic, que les ouvriers sont attaqués de la colique du Poitou; je connois plusieurs mines où depuis treize ans, personne ne s'en est ressenti, parce qu'on y suit le conseil qu'y a donné un certain particulier instruit de la nature des minéraux, de déjeuner avec du lard sur du pain, & de manger à diner des viandes grasses.

Mais cette méthode émolliente est des plus salutaires encore dans les dyssenteries opiniâtres & dans les fièvres malignes épidémiques qui régnoient il y a peu de tems dans notre hôpital; elles commençoient par des vomissemens & des coliques qu'irritoient les émétiques, & qu'ont guéri les farineux, les huileux & les bains.

Baglivi pensoit que dans la colique du Poitou l'opium excitoit des sueurs, & que rien n'étoit plus propre à faire naître la paralysie. Mais sans compter l'autorité de Rivière, Sydenham & Huxham, je puis assurer que l'opium donné prudemment, est dans ces cas

d'un très-grand secours, sur-tout lorsque le séjour des matieres trop solides est dans l'ileum.

Le fils du premier médecin de l'archevêque de Passaw étoit tourmenté d'une colique, & rendoit par la bouche les excréments & même les lavemens tels qu'on les lui administroit ; on lui donna pour alléger ses souffrances, moins qu'à dessein de le guérir, une potion d'eau & d'esprit de menthe surchargée de teinture anodine de Sydenham ; l'usage de cette potion calma les symptomes, les excréments prirent leur cours ordinaire, & en peu de jours l'enfant fut parfaitement rétabli.

Tout ce qui précède concerne la cure de la colique du Poitou ; mais j'ai avancé dès le commencement de cette dissertation, que la cause des effets de cette maladie, qui sont la paralysie, les coliques, &c. nous étoit assez inconnue. Sans prétendre entrer ici dans un grand détail sur le système des nerfs, je crois cependant que le nerf intercostal ou le grand sympathique, ayant son origine, suivant l'observation du respectable M. Winslow, dans les ganglions répandus le long des vertebres, & qui sont comme autant de petits cerveaux ; que ce nerf, dis-je, est la cause de la paralysie qui affecte les membres sans déranger la tête, parce qu'il n'a point son origine dans le cerveau, & qu'il

est plus immédiatement attaqué & irrité par la matiere dure qui cause dans les intestins la colique du Poitou.

Il n'est pas extraordinaire de voir de pareilles paralysies causées à la langue , par exemple , par la compression d'un tubercule au poumon. Je crois qu'avec un peu d'attention , il sera aisé d'expliquer comme je fais & d'après la même idée , les autres accidens de la colique de Poitou ; & je termine cette dissertation en avertissant que la machine électrique réussit assez bien pour guérir ceux qui viennent se faire traiter dans notre hôpital , de la paralysie qui suit leurs accès de colique.

O B S E R V A T I O N

Sur une femme qui a été sept ans sans aller à la selle ni uriner , par M. GIGNOUX , docteur en médecine à Valence en Agenois.

A nullo quidem edocta natura , citràque disciplinam , ea quæ conveniunt efficit. *Hipp. de morb. vulg. lib. 6. sect. 5. n°. 2.*

Une femme âgée de quarante-cinq à cinquante ans , tomba tout-d'un-coup dans une suppression totale des selles & des urines. On appella un chirurgien qui prescrivit quelque tisane diurétique & un lavement purgatif ;

L'un & l'autre remède furent sans effet. Le lendemain le chirurgien fit prendre à la malade, une purgation un peu forte ; cette purgation ne seconda point ses vues ; la malade suait, sans d'autre évacuation : on répéta encore & le lavement, & le purgatif, en augmentant la dose des ingrédients, mais inutilement, *repugnante natura*, dit Celse, lib. 3, cap. 1, *nihil medicina proficit*. Ces remèdes ne firent que provoquer des sueurs abondantes ; le chirurgien déconcerté abandonna la malade à la nature.

Nous avons vu cette femme rester sept ans dans son lit sans fièvre, sans douleur, & pour ainsi dire, sans maladie ; elle n'évacua jamais rien pendant ce tems-là ni par les urines, ni par les selles ; mais la nature toujours attentive aux besoins du corps, suppléa au défaut de ces excretions par des sueurs très-copieuses, & d'une fétidité insupportable.

Ces sueurs n'étoient pas continues, elles prenoient par accès erratiques, leur période étoit d'un ou deux jours, quelquefois de trois, rarement s'étendoit-il plus loin ; ces sueurs duroient deux ou trois heures, ruissellant généralement de toutes les parties du corps sous la forme de grosses gouttes. Dès que la malade sentoit l'instant des sueurs s'approcher, elle quittoit son lit pour ne pas le salir, &

se jettoit sur une botte de paille préparée exprès , qui se pourrissoit bientôt. Il falloit au moins toutes les semaines renouveler cette espece de litiere.

Cette femme dépourvue de tout secours , confiée à la providence , mangeoit & buvoit indistinctement de tout ce que le zele des personnes charitables lui fournissoit. Elle avoit un très-bon appétit , elle engraisa , son visage devint frais & vermeil , la foiblesse seule la retenoit au lit. Il est vraisemblable que cette foiblesse n'étoit occasionnée que par l'atonie & le relâchement qu'une sueur si souvent répétée , occasionnoit dans les muscles & dans le tissu de la peau. Enfin contre toute attente , les couloirs de l'urine & des selles s'ouvrirent d'eux-mêmes dans la septième année , les sueurs cessèrent , & la malade guérit. Elle a vécu depuis fix à sept ans en bonne santé ; elle mourut , il y a environ dix ans , d'une maladie qui n'avoit nul rapport à son incommodité passée.

On doit conclure de cette observation ; qu'une suppression totale d'urine ou des selles , quelque longue qu'elle soit , n'est pas toujours mortelle ; qu'il ne s'ensuit pas constamment les symptomes de la néphrétique , ou de la passion iliaque ; qu'une sueur abondante peut suppléer aux excrétiens qui paroissent les plus nécessaires ; qu'il est une
heureuse

heureuse réciprocité d'action entre les sécrétaires de la peau , & ceux des reins & des premières voies.

Pourroit-on également en inférer que les viscères digestifs de la malade étoient plus forts , plus robustes qu'ils ne le sont dans le commun des hommes ; que la salive , les liqueurs gastriques , la bile , &c. avoient une vertu plus dissolvante , une activité peu ordinaire , que le mouvement péristaltique des intestins étoit plus puissant , l'orifice des veines lactées & mésentériques plus ouvert , les vaisseaux excrétoires de la peau plus dilatés ?

OBSERVATION

Sur une péripneumonie terminée par une contraction convulsive de la main & du pied gauche , & cette dernière maladie guérie par la fièvre , par M. ROCHARD , chirurgien-major de l'hôpital de Belle-Isle en mer.

François Polui , dit la Démarche , soldat de milice , au bataillon de Dinan , compagnie de M. Kroland , âgé d'environ vingt ans , avec toutes les apparences d'un bon tempérament , entra à l'Hôpital militaire de cette Place , le 12 Décembre 1758 , attaqué

d'une grande fièvre, douleur de côté droit, crachement sanguinolent, d'un grand mal de tête, d'un pouls très-vif, mais assez souple, n'ayant point d'indication à être évacué. Il fut saigné deux fois seulement ce jour, & l'on mit en usage les huileux, les diaphorétiques, avec des eaux cordiales & le kermès, ainsi que le cataplasme transpirant ou épispastique de poivre, gingembre, &c. on entretint seulement le ventre libre par peu de lavemens, la transpiration les premier & second jours se soutint, mais ensuite la peau se sécha, avec tous les signes nécessaires pour évacuer les humeurs, comme bouche amère, langue chargée, &c. après ces remèdes généraux, la transpiration reprit son cours, aidée du régime, les accidens cessèrent; mais le 19 il lui survint une contraction convulsive de la main & du pied gauche, sans pouvoir lui ouvrir les doigts, cela continua ainsi pendant long-tems; en conséquence on administra de nouveau les calmans, les sédatifs, les saignées, les lavemens, les eaux de casse aiguës, sans succès; on employa de concert les fomentations émollientes & résolutes, qu'on a toujours continué & souvent répété, sans soulagement marqué; quinze jours s'étant écoulés, après avoir mis les vésicatoires depuis la nuque jusqu'entre les épaules, n'apercevant aucun progrès, les vésicatoires que j'entretins

long-tems enfin séchés, on prit le parti de faire saigner le malade au pied, on fit suivre un minoratif, en mettant toujours en usage les anti-épileptiques, céphaliques ou nervins, tant en boïssons qu'en poudre & en substance, n'ayant pas plus de succès qu'auparavant, quoique ces derniers remedes fussent suivis de bains deux fois le jour. Rebuté enfin de voir que le mal paroïssoit devenir incurable, on le mit aux alimens solides, sans quitter les fomentations, d'autant que ce malade avoit dit qu'il avoit de ses freres dans le même cas. Le voyant alors en bon état, à l'exception de son accident qui le rendoit estropié, on ne lui fit plus aucun remede.

Le 29 on fut obligé de le mettre coucher avec un malade, il gagna une forte fièvre, mais simple, accompagnée d'un grand mal de tête, aussi-tôt on lui imposa une diette sévere; quelque tems après il ouvrit les doigts de la main & du pied à moitié, & par la suite la flexion & l'extension de ses membres lui fut rendue, à mesure que la fièvre produisoit son effet; on le purgea, & on lui continua les remedes antispasmodiques encore quelque tems, & il est sorti enfin aujourd'hui 6 Février 1759, bien guéri.

CCXV

OBSERVATION

Sur plusieurs petites portions d'os & un peloton de poils trouvés dans la vessie, par M. DE LA RIVIERE le jeune, docteur en médecine de la faculté de Paris.

Une dame âgée de cinquante-huit ans, d'un bon tempérament, se plaignoit depuis près de sept ans, d'une pesanteur considérable au bas-ventre, particulièrement quand elle marchoit; de tems à autre elle avoit des difficultés d'uriner fort vives, les urines en passant lui caufoient des cuissens insupportables. Elle consulta dans le tems M. Luro, chirurgien, qui sur le rapport que lui fit la malade, jugea qu'elle avoit un abcès à la vessie. Il lui fit sentir de quelle conséquence cela étoit, voulut lui donner quelques avis, mais elle les reçut assez mal, & se refusa entièrement aux remèdes qu'on lui proposa; les douleurs ne lui donnoient que peu de relâche, elles se renouvelloient presque toutes les trois semaines, les urines pour lors venoient goutte à goutte d'abord, quelques instans après la malade les rendoit par flots, cela ne l'affecta pas davantage; ce ne fut que sur les deux derniers mois qu'elle

s'occupa plus sérieusement de son état, & se déterminâ à se faire visiter.

Une dame de ses amies l'engagea à voir M. Gille, premier gagnant maîtrise en chirurgie de l'Hôtel-Dieu, qui, le troisième Février dernier, sur l'exposé de la malade elle-même, soupçonnant, comme il étoit vraisemblable de le penser, la présence de quelques pierres dans la vessie, la fonda avec toute la dextérité qu'on lui connoît généralement pour les opérations; il sentit dans le fond de la vessie, un corps qui lui opposa quelque résistance d'abord, mais qu'il surmonta bientôt après, & fut fort étonné de percer un abcès qui rendit pour la première fois près de trois demi-septiers de pus; la malade se sentit soulagée à l'instant, le lendemain même elle se leva, ne s'occupant plus que de ses affaires domestiques. Son chirurgien lui conseilla cependant de se tenir couchée. Quelques jours après l'ouverture de l'abcès, le pus sortit par grumeaux, les urines se troublèrent & parurent noirâtres, elles s'éclaircirent par la suite, & le pus devint plus fluide. La quantité de pus que la malade rendoit tous les jours tant dans les urines que dans les injections qu'on lui faisoit tous les jours deux & trois fois dans la journée, se montoit à près de deux onces. Je fus appelé vers le huit de la maladie, je trouvai la malade avec une fièvre assez

confidérable , les sueurs étoient abondantes & d'une odeur fétide ; elle se plaignoit d'avoir la bouche mauvaise , & tout ce qu'elle prenoit lui sembloit avoir l'odeur de pus. Dans cet état je jugeai à propos de lui donner un purgatif dont j'eus tout le succès que je pouvois attendre ; la fièvre fut quelques jours sans paroître aussi vive , & la malade se sentit assez bien ; mais cela ne dura pas long-tems , la fièvre reprit avec la même force , la bouche devint plus mauvaise , la langue se chargea davantage , ce qui me détermina à lui répéter la purgation , & depuis je n'ai jamais perdu de vue les purgatifs , que je répétais toutes les fois que le besoin m'a paru l'exiger ; malgré cependant tous mes soins , je n'ai pas été assez heureux pour faire cesser entièrement la fièvre : la malade quelques jours avant la mort , eut un dévoiement considérable , les foibleffes s'emparèrent d'elle , des vomissemens fréquens survinrent. Je lui fis faire usage de quelques cordiaux dans la journée , qui n'eurent pas tout le succès que je m'étois promis , les nuits devinrent orageuses , elle avoit à peine dans les vingt-quatre heures , une heure de sommeil. Les douleurs à la vessie se renouvelèrent , j'eus recours à de légers narcotiques qui me produisirent tout l'effet que je pouvois espérer ; je me tins cependant en garde contr'eux ; mais pour peu que je les perdisse de vue , la

malade se trouvoit plus mal, je fus quelque tems sans porter un prognostic assuré; je fis cependant connoître à la famille l'état où étoit la malade; on prit en conséquence toutes les précautions requises. Elle mourut le 22 d'Avril, vers les huit heures du soir.

Une maladie de cette conséquence, me détermina à faire l'ouverture du corps. M. Gille en fut chargé nous examinâmes avec la dernière attention l'état du bas-ventre, nous trouvâmes une adhérence considérable du péritoine avec les intestins, qui déjà commençoient à se gangrener, la vessie étoit pour nous quelque chose de fort essentiel, nous la trouvâmes adhérente à la matrice, elle nous parut de couleur verte foncée, nous la détachâmes, & nous n'eûmes pas moins d'attention à l'examiner intérieurement; nous fûmes fort étonnés d'y trouver plusieurs petites portions d'os, dont le plus gros d'un côté étoit creux lisse & poli; ce qui ne nous étonna pas moins, ce fut un petit peloton de poils entrelacés les uns dans les autres, formant un cercle assez épais, & de la largeur d'une piece de vingt-quatre sols, qui étoit renfermé dans la portion d'un kiste, dont nous vîmes encore des vestiges assez distincts; la vessie étoit remplie d'une matière purulente, qui nous a parue être la même que celle que la malade nous a tou-

jours rendue, tant dans les urines que dans les injections.

Etonnés de voir quelque chose d'aussi fingulier dans l'intérieur de la vessie, nous examinâmes avec le même scrupule la matrice du côté droit, nous trouvâmes une tumeur schirreuse que nous eûmes beaucoup de peine à ouvrir même avec le scalpel, & dont l'intérieur nous parut être presque ossifié.

Du reste la vessie étoit dans son état naturel; les reins ne nous ont pas paru affectés, le foie s'est trouvé engorgé considérablement. Je viens d'exposer les faits tels que je les ai vus; dans un cas aussi particulier que celui-ci, je ne hasarderai aucun raisonnement. Je laisse à des gens de l'art plus éclairés que moi, à communiquer leurs idées; je me contente d'avoir vu & d'avoir observé.

O B S E R V A T I O N

*Sur un abcès au foie ouvert & guéri, par
M. HERGA le jeune, chirurgien-major
des vaisseaux de la compagnie des Indes.*

M. Marion, capitaine de la frégate *La diligente*, se plaignit le 28 Novembre 1758, quatorze jours après le départ de l'isle de Bourbon, d'un tenesme assez vif. Les matieres

qu'il rendoit , étoient teintes d'un peu de sang qui paroissoit fourni par des hémorrhoides. Il usa de lavemens émolliens , & fut purgé avec de la manne & de l'huile d'amandes douces , avec quelque succès ; les épreintes étoient devenues bien moins violentes. Le septieme jour le malade eut une espece de colique hépatique , qui laissa une douleur assez légère , mais constante dans l'hypocondre droit ; cette douleur augmenta de jour en jour , de sourde qu'elle étoit , elle devint aigue , le pouls étoit alors dur & fréquent , la peau fort seche , enfin tous les symptomes indiquoient l'inflammation du foie. Le malade fut saigné six fois en trois jours , & sans la crainte du scorbut dont l'équipage étoit menacé , on auroit poussé le nombre des saignées plus loin ; on employa les topiques émolliens & résolutifs , avec une tisane rafraîchissante & apéritive , le mal augmenta toujours , & il parut un peu d'élevation à l'endroit de la douleur ; les selles étoient grisâtres , l'insomnie , la soif , les frissons irréguliers dénotoient une inflammation qui sembloit vouloir suppurer. On examinoit chaque jour la tumeur avec la plus grande attention ; le foie s'étoit étendu par le gonflement , & il paroissoit beaucoup plus gros que dans l'état naturel ; on appliqua des maturatifs sur la tumeur ; on s'aperçut de ce qu'il arrive lorsque les

tumeurs inflammatoires ont suppuré, la douleur diminua beaucoup, le malade goûtoit ce soulagement avec l'espérance de guérison, mais on eut des signes de fluctuation; elle étoit sourde, telle que pouvoit la donner une matiere épaisse; le foyer de l'abcès étoit dans le petit lobe du foie; le malade s'obstinoit à ne pas laisser faire l'ouverture de cet abcès. Après deux jours de représentations, il se laissa persuader. Je fis une incision longitudinale sur le muscle droit, à deux travers de doigt ou environ de la bande blanche: je fis une seconde incision, pour pénétrer dans le foyer de l'abcès; cette incision fut transversale, pour ménager les adhérences de foie au péritoine, & je la dirigeai vers la bande aponévrotique, la matiere sortit en abondance, on peut évaluer sa quantité à trois chopines; les premiers pansemens en fournirent encore beaucoup, la matiere diminua de jour en jour, & cette cure paroissoit devoir se terminer assez facilement, comme dans les autres cas connus, où ces sortes d'opérations ont été faites. Vers la fin de la cure, les progrès de la réunion des parties se rallentirent, les levres de la plaie étoient un peu livides, & le malade ressentoit des douleurs dans les articulations. Il survint quelques taches qui manifestèrent la cause de tous ces symptomes. Le scorbut avoit gagné les trois quarts

des gens de notre équipage. Le capitaine respiroit le même air, & avoit vécu des mêmes alimens que les autres ; il éprouva les mêmes effets, qu'a coutume de causer cette fâcheuse maladie. Les anti-scorbutiques lui ont parfaitement réussi, comme à beaucoup d'autres, & la consolidation de la plaie s'est faite très-parfaitement, quoiqu'avec un peu plus de tems, qu'il n'en auroit fallu dans une autre circonstance.

Suite de la description de la fièvre putride-maligne, qui a régné dans quelques cantons de la Châtellenie de Lille, pendant l'année 1758 ; par M. BOUCHER, médecin député par MM. de la Châtellenie.

(50.) Aussi avons-nous eu le bonheur de sauver nombre de malades affectés des symptômes péripneumoniques, (f. 3.) sans pousser les saignées plus loin qu'à deux ou trois, malgré l'accession des symptômes les plus fâcheux, dans le progrès & l'état de la maladie, tels que les soubrefauts, le délire, l'assoupissement comateux, &c. en menageant les forces & en prévenant l'affaïssement, nous avons gagné le tems propre à amener une expectoration favorable, & les especes d'évacuations conformes au caractère de la maladie ; (f. 43.)

(51.) A l'égard du choix de la saignée,

celle au bras est presque toujours préférable à celle au pied même dans un commencement de délire ou d'affection comateuse, ces symptômes n'étant le plus souvent que sympathiques, & la dérivation du sang vers le bas-ventre étant à craindre, eu égard à la disposition inflammatoire, qui a lieu souvent dans les viscères qui y sont renfermés, (f. 8 & 37.)

(52.) Quoique nous ne reconnoissons point les premières voies pour le foyer spécial ou essentiel de la maladie, (f. 39 & 42.) nous n'en sommes pas moins persuadés de la nécessité de les délivrer au plutôt des matières dégénérées ou tendantes à la dégénérescence putride, qu'elles peuvent renfermer, & dont le prélude de la maladie présente souvent des signes non équivoques : (f. 1. & 3.) la langue chargée d'une crasse jaune, un goût gras ou amer, avec un sentiment de malaise à la région de l'estomac ou aux hypochondres sans douleur vive, &c. soit qu'il s'y joigne des envies de vomir ou non, (immédiatement après avoir allégé le genre vasculaire, par des évacuations sanguines suffisantes,) indique quelque potion émétique, ou émético-cathartique, qui, outre l'évacuation prompte des matières contenues dans les premières voies, excite encore le dégorgement de celles qui crouissent dans les réservoirs & conduits excré-

teurs des viscères glanduleux circonvoisins , & notamment du foie.

(53.) Il est même des cas où l'on doit y avoir recours avant la saignée , à sçavoir lorsqu'un pouls petit , foible & déprimé , joint à de fréquentes envies de vomir , & au sentiment d'un poids incommode sur la région de l'estomac , indiquent que les fonctions vitales souffrent considérablement par la présence des matieres en question, (f. 52.) outre le fruit de l'évacuation , il résulte un autre avantage des émétiques administrés en pareil cas ; ils reveillent le ton engourdi du genre nerveux , & raniment l'action systaltique languissante dans le système vasculaire , par les secousses qu'ils excitent dans l'estomac & dans les autres parties qui concourent au vomissement. Il est de fait que c'est là très-souvent le principal fruit que l'on retire des émétiques dans les fièvres malignes , & l'on doit en être persuadé , lorsqu'on voit les malades sensiblement mieux après leur effet , quoique les matieres évacuées soient réduites à peu de chose.

(54.) Les symptômes caractéristiques de l'embarras de la poitrine , (f. 3. ne sont point une contre-indication pour les émétiques , dès que l'on a eu soin de préparer par des saignées suffisantes , les effets de l'impulsion trop vive du sang , qu'ils peuvent occasionner dans le poumon. On a vu des symp-

tomes pleuropneumoniques se dissiper comme par enchantement, après l'effet d'un émétique placé à propos.

(55.) Celui qui paroît, à tous égards, le plus approprié à notre maladie, est le tartre stibié à la dose de 4 à 5 grains pour les plus robustes, que l'on doit administrer en une seule dose, dans le cas de la langueur, de l'affaïssement & de la concentration du pouls, en lavage ou à petites doses, lorsque l'irritation du genre nerveux, la tension des solides, ou l'oppression de poitrine, peuvent faire craindre de fâcheuses suites, des secousses trop vives de la dose complète & administrée en une seule fois.

(56.) La délicatesse ou la sensibilité du tempérament, un âge tendre, une poitrine foible ou fort ébranlée, &c. peuvent exiger que l'on donne la préférence à l'ipécacuanha, qui doit être aussi préféré dans le cas d'un commencement de cours de ventre.

*(57.) Des soupçons fondés de vers dans l'estomac ou dans les intestins grêles, exigent spécialement des émétiques de la classe des antimoniaux, parce qu'ils sont spécifiques contre ces insectes. Supposé qu'on ne réussisse pas à en faire sortir par le vomissement, la portion du remède, qui se glisse dans le canal intestinal, fera son effet sur ceux qui s'y rencontreront.

(58.) L'on peut, & l'on doit même,

prescrire quelque vomitif dans le progrès de la maladie, l'indication ayant eu lieu & persistant, l'on a négligé d'en administrer dans le premier période, en supposant d'ailleurs que rien ne s'y oppose essentiellement : l'on en a vu même des effets très-salutaires dans l'état de la maladie, le pouls abbattu se ranimer en conséquence, les forces opprimées se relever, les malades tirés de l'assoupissement comateux, des sueurs douces s'établir, présage heureux d'un prochain retour à la convalescence.

(59.) On peut être obligé de revenir au vomissement à plusieurs reprises, quand les symptômes sont visiblement entretenus par des amas de matières putrides dans les premières voies, ou par la présence des vers dans l'estomac : cette pratique peut être suivie avec confiance, sur-tout quand la fièvre prend le type de la double-tierce, ou qu'elle a des remissions régulières.

(60.) La vélocité ou la trop grande élévation du pouls, beaucoup de chaleur dans la peau & dans l'intérieur du corps, de la sécheresse dans la langue, des douleurs à l'estomac ou au bas-ventre, &c. sont des contrindications pour les émétiques, dans quelque période que ce soit de la maladie. Si dans ces circonstances il y a indication pour évacuer les premières voies, on doit y suppléer par des apozemes laxatifs, compo-

sés de remèdes propres à tempérer les impressions des matieres bilieuses exaltées sur les membranes nerveuses, à les délayer & à les dompter en partie : on trouve ces propriétés réunies dans plusieurs fruits acides ou acescens, les prunes de damas, les bayes de sureau, la casse, & sur-tout les tamarins, auxquels on peut associer le petit lait, la crème de tartre & le sel de prunele ; on en compose des apozemes, qu'on édulcore, selon les circonstances, avec la manne, les syrops de violettes, de pommes composés, de fleurs de pêcher, de rhubarbe, &c. on y joint, en cas de vers, du pourpier, du scordium, de la santoline, de la coralline, de la racine de fougere. On doit bien se garder sur-tout d'employer des purgatifs résineux, qui en agaçant trop vivement les solides, ne feroient d'ailleurs qu'accélérer la dissolution des liquides.

(61.) L'on ne doit pas prescrire des purgatifs, même de la classe des eccoprotiques, (f. 60.) dans le cas d'une grande chaleur du corps & de la peau, avec une langue tout-à-fait blanche ou rouge, ou sèche, tension douloureuse du bas-ventre, &c.

(62.) Lorsque dans le second & dans le troisieme degré de la maladie, l'on a des indices caractéristiques des vers ; sans qu'il y ait des indications pour purger, on doit donner de grandes cueillerées d'une mixture
faite

faite avec deux parties au moins d'huile d'olives fine, ou d'amandes douces, & une de jus de citron ou de limon, & autant de sucre, évitant les vermifuges capables d'entraîner un surcroît d'irritation dans le genre nerveux, comme sont presque toutes les préparations mercurielles : l'eau, dans laquelle on a fait bouillir du mercure crud, est un remède innocent.

(63.) Les boissons ordinaires doivent être de nature à résister à la dégénérescence putrido-alkaline de nos liquides, & à s'insinuer avec facilité dans les petits vaisseaux où croupissent ces liquides dégénérés : on est en droit d'attendre ces effets des sucres favoneux-acides de plusieurs végétaux, des chicorées, de l'oseille, de l'allua, du pourpier, &c. ainsi que des fruits acides, tels que les oranges, les citrons ou limons, les pommes de grenade, les groseilles, l'épine-vinete, lesquels fruits sont d'autant plus salutaires, qu'ils joignent une vertu cordiale à leurs qualités, tempérante & antiseptique ; mais il n'est peut-être point de remède de ce genre qui l'emporte sur le vinaigre, que l'on peut mêler pur aux boissons des malades, lorsqu'il est question de s'opposer avec vigueur au principe acrimonieux exalté, ou bien uni avec le miel, lorsqu'il faut inciser ou procurer la résolution des sucres animaux qui croupissent dans les capillaires : ces remèdes

recommandablés dans tout le cours de la maladie, le sont sur-tout dans le cas d'une peau sèche, & d'une langue aride.

(64.) Le grand abattement, la langueur, les angoisses, la dépression du pouls, &c. (f. 7 & 8.) dénotent que la dissolution des liquides est déjà portée à un point fâcheux. C'est donc le cas de recourir à des remèdes qui puissent résister puissamment à cette dissolution, & qui en même tems soient propres à relever le ton des solides; & c'est ce que l'on peut espérer en partie des acides minéraux, entre lesquels l'esprit de sel adouci paroît préférable, comme moins agaçant pour le genre nerveux, dont il a même la propriété de calmer à certain point les irrégularités; d'ailleurs il est à portée par sa vertu diurétique; de remplir une autre indication intéressante, (f. 43.) on l'unit à quelque apozème, composé de remèdes légèrement toniques, & qui joignent à une vertu tempérante, celle de pousser légèrement à la peau ou aux reins, comme le chientend, les racines de fraiser & de scorfonnerre, la corne de cerf, les fleurs de sureau & de camomille, le safran, &c. le vinaigre des quatre voleurs renfermant en partie les propriétés de ces divers remèdes, on peut le leur substituer dans une décoction simple d'orge ou d'avoine.

(65.) Les acides, & sur-tout les minéraux,

doivent être ménagés lorsque la poitrine est intéressée, & qu'il y a de la toux & de l'oppression ; ils irriteroient le poumon, au point d'empêcher l'expectoration, que doivent faciliter les boissons émollientes, auxquelles on associera avec fruit l'oxymel.

(66.) On n'a point cet inconvénient à craindre de la part d'un remède vanté comme spécifique contre les irritations nerveuses, & qui, quoique préparée avec l'acide le plus fort, ne participe cependant point de sa nature ; on conçoit que c'est de la liqueur minérale d'Hoffmann, dont je veux parler. Les symptômes désignés, (f. 64.) sont l'effet immédiat d'un spasme violent, (f. 38 & 47.) qui tient l'action systaltique du genre vasculaire dans la plus grande contrainte, & la réduit enfin à un tel degré d'affoiblissement, qu'il en résulte des congestions gangréneuses dans les viscères, (f. 37.) l'expérience a fait voir que ces effets funestes peuvent être prévenus par l'usage de cette liqueur, mêlée avec quelques eaux céphaliques, telles que celles de primèverre, de camomille, d'impératoire, &c. & quelque syrop cordial & antiseptique, comme ceux d'œillet, de scordium & d'écorces de citron ; l'usage continué d'une pareille mixture, réveille les esprits abbattus, ranime les forces, calme la chaleur & les agitations intérieures ; en un mot préserve les humeurs

de la dissolution putride : on y joint , en cas d'affaïssement , les confections d'hyacinthe & alkerinès , & sur-tout lorsqu'il est question de soutenir les éruptions critiques de la peau , (f. 5 & 10.)

(67.) Mais tous ces moyens curatifs , (f. 47 & 66.) ne sont que subsidiaires à un certain point : nous sommes réduits à désirer un remede propre à dompter spécifiquement le délétère qui cause & entretient ce spasme violent , d'où s'ensuivent de si grands désordres ; car on n'a rien à attendre , comme nous l'avons expérimenté , de ces spécifiques tant vantés , le camphre , les racines de contrayerva , de serpentaïre de Virginie , &c.

(69.) On a retiré plus de fruit de l'écorce du Pérou , remede qui réunit spécifiquement les facultés de relever le ton abbattu des solides , de redresser les irrégularités du genre nerveux , provenant de l'affoiblissement , & de s'opposer à la dissolution putride des liquides. Ce remede emprunte du vin blanc , dans lequel on propose de l'infuser en pareil cas , (f. 64 , 66 & 67.) un surcroît de qualité antiseptique , très-propre à seconder ses effets , pourvu que l'état du poumon ne s'oppose pas à l'usage de ce vin , (f. 65.)

(69.) Lorsqu'on a des indices d'une dissolution putride portée à un haut point , par l'abattement excessif , par les hémorragies ou écoulemens quelconques d'un sang fluide

& noir, par des taches livides, pourprées, violettes, &c. on n'a rien à espérer que de la part des antiseptiques les plus puissans, qui soient en même tems toniques & corroborans. La décoction du quinquina, ou son infusion dans du vin rouge, d'une qualité austere, rendue aigrelete par l'huile de vitriol, ou par l'élixir de vitriol d'amynsicht, est de tous les remèdes proposés en pareil cas, le plus efficace; mais n'attendez pas pour y recourir, que l'atonie soit porté à son comble, vous y viendriez sûrement trop tard.

(70.) Les infusions & décoctions de quinquina nous ont encore bien servi, lorsque la maladie a pris, dans son état, le type d'une fièvre double-tierce-continue; on les rendoit légèrement laxatives dans le cas de la langue chargée & d'un ventre paresseux, & l'on y joignoit les diaphorétiques anti-septiques, les scorfonnerres, les fleurs de camomille & de sureau, &c. lorsqu'une éruption miliaire soutenue indiquoit de pousser légèrement à la peau; mais on n'étoit sûr de l'effet de ces remèdes, qu'autant que la nature leur avoit préparé les voies par ses efforts salutaires, ce qui étoit indiqué par l'humectation de la langue, par des urines déposantes, &c.

(71.) Il est des cas où la nature défaillante & prête à succomber, (f. 7 & 9.) demande d'être ranimée par les plus puissans cordiaux;

il ne faut pas néanmoins les prendre parmi ceux qui sont incendiaires, comme la plupart des remèdes spiritueux. Voici une mixture, qui m'a réussi dans nombre de sujets.

Prenez de la confection d'hyacinthe & du liliū de Paracelse, de chacun un gros, demi-gros de confection alkermès, syrop d'œillet & de corail, de chacun six gros; des eaux distillées d'impératoire & de cerises noires, de chacune deux onces; mêlez le tout, & donnez-en une cuillerée de deux en deux heures, & même toutes les heures, s'il est nécessaire.

(72.) On doit travailler fortement dans les second & troisième périodes de la maladie, à déterminer la dérivation de la matière morbifique, (f. 42 & 45.) vers les parties où il y a moins de danger de l'attirer, & à la détourner de celles sur lesquelles elle ne peut faire que des impressions très-fâcheuses, sur-tout de la tête & de la poitrine. On ne réussira à obvier à cette sorte de révulsion, qu'autant que les voies par lesquelles on cherche à la procurer, sont dans l'ordre des dispositions de la nature; or, outre la voie des urines & des selles, (f. 43 & 45.) on voit la nature déterminer aussi en partie la dérivation de cette matière à la peau, non seulement dans les éruptions miliaires soutenues, (f. 5.) mais encore dans les plaques érysipélateuses & les phlyctènes

critiques dont nous avons fait mention , (f. 10.) par cette raison il sera salutaire d'appliquer sur la peau , & sur-tout aux extrémités du corps des topiques , soit simplement attractifs , soit du genre des épipastiques , selon les circonstances ; les premiers conviendront mieux quand il y aura beaucoup de chaleur , ils seront composés des herbes émollientes , des fleurs & farines résolutives , dans lesquels on fera entrer le vinaigre : pour ce qui est des épipastiques , un des plus recommandable est le sinapisme , composé de vieux levain de farine , de moutarde préparée , ou de rapure de raifort sauvage , de savon noir , de rhue fraîche & de sel commun : j'ai eu le bonheur d'amener , par le moyen de ce sinapisme , aux jambes d'une fille de vingt ans , des phlyctaines critiques , qui en conséquence d'une suppuration entretenue par l'onguent de la mere , l'ont délivrée d'un *tétanos* affreux , & du plus fâcheux état de la maladie , (f. 7 & 8.)

(73.) Il faut se défier des cantharides , leur sel caustique étant très-propre à accélérer la dissolution putride des sucs animaux , & à combler l'état d'irritation ou de tension spasmodique qui a lieu dans le genre nerveux. Ce n'est que dans le cas de l'affaïssement ou de l'atonie absolue qu'ils peuvent convenir , cet état ayant besoin d'un aiguillon puissant

pour relever le ton abbattu des solides. Au reste il n'est guere prudent de les appliquer ailleurs qu'au col ; la disposition inflammatoire des voies urinaires , qui a très-souvent lieu , (f. 37.) s'oppose à leur application aux jambes.

(74.) Le cours de ventre séreux & abondant doit être réprimé ; mais il faut bien se garder de l'arrêter tout-à-fait ; la décoction blanche , faite avec la mie de pain & la corne de cerf brûlée , ou bien une mixture avec les absorbans nîtreux , & le syrop de corail , remplissent les vues requises : la liqueur minérale d'Hoffmann , unie à l'une & à l'autre , satisfait en même tems aux autres vues que l'on a à se proposer , (f. 66.) C'est encore ici spécialement le cas des bouillons de poulet farcis d'orge & de riz.

(75.) Le gonflement venteux du bas-ventre dénote un état de spasme dans certains points du canal intestinal , dilaté plus ou moins par la raréfaction de l'air qu'il renferme naturellement , lequel se dégage des humeurs putréfiées & croupissantes , ce qui suppose de l'atonie dans une étendue plus ou moins considérable dudit canal ; si la constipation s'y joint , ce symptôme en est bien plus fâcheux : la diarrhée au contraire , de quelque nature qu'elle fût , a paru devoir être plutôt entretenue en pareil cas , que réprimée : par cette raison les remèdes pro-

pres à faciliter successivement l'évacuation des matieres putréfiées ou putréfactives, déposées dans le canal intestinal, ont rempli les vues souhaitées; telles sont les potions huileuses, animées par le kermès & par l'oxymel scillitique, & les lavemens composés de décoctions des plantes émollientes & résolutives, auxquelles on affocioit, selon les circonstances, le syrop commun, le miel violat, le miel de mercuriale, &c.

(76.) La tension, la dureté & le gonflement douloureux du bas-ventre, dénotant un état inflammatoire des viscères qui y sont renfermés, indiquoient naturellement l'application des fomentations émollientes assiduellement renouvelées, & des lavemens de même nature, avec beaucoup d'huile. On doit observer de ne prescrire dans ce cas, que des demi-lavemens, pour ne pas porter subitement l'extension du canal intestinal souffrant à un degré préjudiciable.

(77.) Si la suppression d'urines se trouve jointe à la tension ou au gonflement du bas-ventre, on doit avant tout, en rechercher la cause spéciale. Premièrement cette suppression est le plus souvent l'effet d'un défaut de sécrétion dans les reins affectés; à quoi l'on ne peut remédier que par l'usage des boissons émollientes, rafraîchissantes, & qui s'opposent à la dégénérescence alkaline des liquides retenus dans la masse commune, en

poussant légèrement vers les sécrétoires des reins ; de ce genre sont les tisannes faites avec la mauve & la guimauve , la graine de lin , le chiendent , les racines de fraiser , &c. rendues aigreletes avec l'esprit de fel , les potions avec l'eau de pariétaire , le syrop d'althea de Fernel , l'huile d'amandes douces & le jus de citron ; en un mot la plupart des boissons antiseptiques proposées ci-dessus , (63 & 66.) Secondement la suppression d'urines est par fois l'effet du retrécissement ou raccourcissement de la vessie , par un état d'inflammation , (f. 37.) ce symptôme n'admet guere d'autres remèdes que ceux qui conviennent à l'état inflammatoire du bas-ventre , (f. 76.) Enfin le cours des urines est quelquefois arrêté en conséquence d'une constriction inflammatoire du col de la vessie ; alors c'est une rétention d'urine qui est marquée par l'élevation de la région hypogastrique moyenne , en forme de fosse arrondie ; on oppose d'abord à cet état , des fomentations ou cataplasmes émolliens sur le périnée & des demi-lavemens ; & si le mal ne cède point , l'on évacue par la sonde les urines arrêtées , dont la retenue occasionneroit de grands désordres , & même la gangrene dans la vessie & dans le bassin.

(78.) Nous avons observé que la maladie porte souvent à la poitrine , sinon dans son commencement , (f. 3.) du moins dans son

progrès & son état, (f. 4 & 8.) il est rare que l'on puisse obtenir une expectoration louable & décidément critique : ce n'est guere que par la crise générale, à sçavoir par des selles bilieuses, auxquelles se joignent par fois des urines troubles & abondantes, que l'oppression de poitrine a été levée. Par cette raison les remedes indiqués ici, sont ceux qui peuvent aider l'expectoration & la liberté du ventre ; celui qui nous a le mieux réussi, à M. Chuffart & à moi, est un looch composé de parties égales d'huile d'amandes douces, d'oxymel scillitique, de syrop d'althea ou de violetes, & de quelques grains de kermès minéral, auquel remede on associe les infusions ou décoctions des herbes pectorales avec l'oxymel ; on donne, dans l'intervalle, un léger cordial, dont l'effet ne puisse pas croiser celui du looch, dans la vue de relever le pouls déprimé, & ranimer l'action systaltique languissante. Lorsque l'affaïssement ou l'atonie décidées se trouve joints à l'oppression de poitrine, on doit sacrifier toute espece de considération à celle de ranimer le principe vital, en recourant aux cordiaux les plus efficaces, & sur-tout à celui qui a été proposé, (f. 71.) les décoctions de quinquina avec les pectoraux, m'ont aussi bien réussi en pareil cas.

(79.) La cure spéciale des parotides est un-

article délicat. Comme ce sont des dépôts de la matière morbifique, on doit s'efforcer de les rendre décidément critiques, en travaillant à les faire suppurer. Mais j'ai eu occasion de me convaincre que cette terminaison salutaire est presque le seul ouvrage de la nature, secondée par les remèdes intérieurs appropriés aux circonstances : je me défie de la plupart des topiques, les cataplasmes & les emplâtres émolliens, résolutifs, suppuratifs, ayant rarement opéré l'effet qu'on en attendoit ; la pierre à cauter ne me paroît pas plus sûre, à cause de ce qui en est absorbé dans les veines trop voisines du cerveau ; d'ailleurs il est à craindre qu'elle n'ajoute un surcroît de dissolution, à celle qui a lieu dans les sucs animaux : il en est de même de l'emplâtre épispastique ou de l'application des cantharides sur la tumeur : on peut retirer plus de fruit des ventouses, sur-tout lorsque le progrès des tumeurs est lent. Si elles sont rouges, tendues & enflammées, on doit les couvrir d'un cataplasme émollient & maturatif, qu'on renouvellera souvent ; mais si elles sont mollasses & pâteuses, il faut les animer avec un emplâtre de diachilum gommé, uni au basilicum.

(80.) La gangrene extérieure qui est un accident toujours fâcheux, est souvent le pré-

lude de celle des viscères; on l'a vu néanmoins critique dans de pareils cas (a), mais elle demande même dès-lors beaucoup d'attention. La situation des malades couchés constamment sur le dos, & l'écoulement involontaire de leurs déjections la détermine souvent aux fesses & autour du fondement, par les impressions que fait leur âcreté: pour la prévenir & pour en empêcher le progrès, on tient le lit des malades le plus propre qu'il est possible, on renouvelle souvent les linges de dessous eux, on arrange les matelats & les oreillers, de manière qu'on puisse tenir les malades couchés tantôt sur un côté & tantôt sur l'autre; dès qu'on apperçoit de la rougeur à la peau, on l'oint souvent avec du nutritum ou avec l'onguent trivial, fait avec du suif de mouton & de l'eau-de-vie; si la rougeur est à l'os sacrum ou au coccyx, on fait en sorte que la partie porte à faux dans le creux d'un bourrelet d'étoupes; s'il y a de l'écorchure, on applique un emplâtre de diapalme: si la peau commence à noircir, on la foment plusieurs fois le jour avec du gros vin, animé d'eau de vie camphrée, ou avec du vinaigre, dans lequel on a fait fondre du sel

(a) Voyez mes réflexions sur cette matière, insérées dans le Journal de Médecine, du mois d'Avril 1757.

ammoniac, & l'on recouvre cet endroit d'un emplâtre de betoine, de Paracelse ou de Nuremberg camphré : on ne doit rien faire de plus, quand même il y auroit un état décidé de gangrene, qui s'étendrait au corps graisseux & au-delà ; les scarifications superficielles ne serviront de rien, & celles qui pénétreront jusqu'au vif, ne feront qu'accélérer le progrès du mal, tant par l'irritation qu'elles causeront dans les membranes nerveuses, qui n'ont pas encore perdu la sensibilité ; qu'en conséquence des frottemens indispensables qu'essuyera la partie vive mise à découvert : si l'escarre formée se trouve fort sèche, il faut pour l'ainollir, charger de stirax les emplâtres proposées, ou, si la situation de la partie le permet, appliquer par-dessus l'emplâtre, un cataplasme fait avec les plantes émollientes, entremêlées des aromatiques reconnues pour antiseptiques.

(81.) Les progrès & les suites d'une gangrene de cette espèce, ne peuvent être arrêtés que par le moyen des remèdes internes, lesquels doivent être du genre des antiseptiques toniques ou corroborans ; on doit préférer ici les infusions de quinquina, avec de la rhue & du scordium dans le vin du Rhin ou de bon vin de Grave, rendues aigres, avec l'élixir de vitriol, & qui sont

indiquées d'ailleurs par la langueur & l'affaiblissement qui accompagnent ordinairement cet état, (f. 69.)

(82.) Dès que l'on apperçoit un cercle de séparation autour de l'endroit gangrené, qui désigne que la gangrene est bornée, on aide la suppuration, qui doit s'achever par le moyen d'un digestif doux & émollient, composé, par exemple, de baume d'arcæus & de basilicum, ayant soin de baigner l'ulcère à chaque pansement fait soir & matin, avec du vinaigre ou du vin chaud animés d'un peu de sel armoniac : on laisse à la nature le loisir d'achever par la suppuration, la séparation de l'escarre, & l'on se garde bien de la couper jusqu'au vif, manœuvre qui ne feroit qu'occasionner des retours de gangrené ; si cependant cette escarre avoit beaucoup d'épaisseur, comme il arrive lorsque le mal occupe des parties où le pannicule adipeux est fort garni, il conviendrait d'aider les efforts de la nature par des scarifications faites jusques très-près du vif, pour que l'action des arteres, qui doit opérer la séparation de l'escarre, ne trouve pas une si grande résistance du côté de sa masse réunie.

(83.) Lorsque l'escarre est enlevée en tout ou en grande partie, la sensibilité de l'ulcère exige l'application des digestifs les plus doux, sur-tout lorsque la partie est nerveuse ou aponevrotique ; celui qui est composé de théré-

544 DESCR. DE LA FIEV. PUTRIDE
bentine, ou de baume d'arcæus & d'hypé-
ricum, étendus dans un grand volume de
jaune d'œuf, paroît préférable à tout autre
topique.

(84.) S'il reste un ulcere profond ou d'une
grande étendue, comme il arrive souvent
lorsque la gangrene a occupé le gros de la
fesse, on doit redoubler d'attention pour
obvier au reflux des matieres purulentes,
qui s'ensuit quelquefois, soit par la sensibilité
de la partie, soit en conséquence de l'état
d'énervation des malades, soit enfin par des
fautes de régime. J'en ai vu un exemple fâ-
cheux dans la fille d'un fermier, qui est morte
tout-à-coup dans sa convalescence. Il faut,
pour prévenir ce malheur, faire observer
aux malades, qui sont dans ces circonstan-
ces, un régime analeptique, balsamique &
légèrement cordial, & ne rien appliquer sur
l'ulcere qui puisse molester les parties ner-
veuses mises à découvert : si cet ulcere
avoit un air blaffard, & que ses bords fussent
saignans, on doit prescrire quelques remedes
internes, tels que le quinquina, qui redres-
sent & soutiennent l'action du genre artériel.

(85.) Dès que l'on s'apperçoit par les si-
gnes favorables, (f. 14.) que la nature
reprend le dessus, on doit aider ses mouve-
mens critiques que nous avons observé se
déterminer le plus souvent par les selles,
(f. 43.) cette évacuation doit donc être
favorisée

favorisée & soutenue au point, qu'elle n'augmente pas sensiblement l'état de foiblesse où se trouvent les malades : si l'on a lieu de croire que la nature se suffit à elle-même, on doit lui laisser le soin d'achever son ouvrage, de crainte de déranger ses opérations, en voulant les aider mal-à-propos. Il faut ici se rappeler ce que nous avons dit de l'éruption critique, (f. 5 & 16.) qui a lieu dans quelques sujets ; si cette éruption s'est soutenue jusqu'au tems dont nous parlons, (f. 14.) il faut bien se garder de la molester par des purgatifs déplacés ; mais si après s'être soutenue plus ou moins de tems, elle s'est évanouie dans l'état de la maladie, il est essentiel de chercher à en déterminer la matiere, qui a refoulé dans la masse générale des liquides, soit par la voie des selles, soit par les sécrétoires des reins.

(86.) Dans les lieux où notre fièvre a régné, & même dans d'autres cantons, les maladies aiguës, vraiment inflammatoires, telles que les pleurésies, les angines, les pleuropneumonies, &c. ont participé plus ou moins de son caractère ; ce qui se manifestoit aux uns dès l'invasion de la maladie, par plusieurs symptômes caractéristiques de cette fièvre, (f. 1, 2 & 3.) & dans d'autres seulement dans le progrès ou même dans l'état de la maladie, le principal point de conformité se faisoit sentir dans la crise ; aussi

a-t-on remarqué qu'un émétique ou un apozème purgatif, placé d'abord dans le cas des indications proposées, (f. 52 & 61.) & après avoir pourvu à l'inflammation par des saignées suffisantes, avoit procuré l'effet le plus favorable ; & il a été essentiel dans la suite de la cure, de combiner les indications relatives à la complication de la maladie.

(87.) La fièvre miliaire blanche ou vésiculaire, dont j'ai vu quelques personnes attaquées, est d'un caractère différent de la fièvre miliaire rouge, & présente des indications curatives particulières. Elle s'annonce par une complication des symptômes relatifs à ceux de l'invasion de notre maladie, (f. 1 & 3.) grand abattement, mal de tête continu, oppression de poitrine avec de la toux, suivis de petits frissons irréguliers, auxquels succede une chaleur immodérée : le pouls qui est gêné d'abord & enfoncé, devient foible & fréquent, l'abattement & la langueur augmentent, la poitrine se trouve comme chargée d'un grand poids ; les malades ne crachent point, ou n'expectorent qu'une pituite claire, la langue est blanche, ou chargée de croutes aphteuses, sur-tout dans l'état de la maladie ; elle est par fois entourée de véritables aphtes, qui infestent aussi le dedans des joues & des lèvres, ainsi que le gosier & l'intérieur de la gorge, les urines sont tantôt pâles & crues,

& tantôt comme naturelles, le ventre est ordinairement fort lâche, les selles sont sèches, jaunâtres, ou verdâtres & fétides, les pustules sortent plus ou moins vite, le 5 ou le 6, sous la forme de petits grains d'un blanc opaque, & paroissent sur l'intérieur des poignets & de l'avant-bras, sur la poitrine & autour du col, elles se répandent ensuite sur le ventre, les lombes & l'intérieur des cuisses, elles deviennent transparentes en grossissant, & forment de petites vessies qui causent des démangeaisons; alors la langueur, l'abattement & l'oppression de poitrine paroissent s'alléger: si ces pustules se soutiennent dans l'état de la maladie, l'écaillage de la peau s'ensuit dans le tems qui la termine.

(88.) Ces symptômes, (f. 87.) sont visiblement, pour la plupart, l'effet d'un état acrimonieux de la lymphe, qui agit principalement sur la peau, sur la membrane intérieure de la bouche, sur celle des intestins, &c. mais cette acrimonie paroît d'un autre genre que celle d'où résultent les symptômes effrayans, qui en général caractérisent notre fièvre, (f. 1 & 12.) ici elle n'est pas si animée, si développée, si destructive. Frédéric Hoffmann croit qu'elle vise bien plutôt à l'acide qu'à l'alkalin; la nature & les propriétés des remèdes, par lesquels on peut combattre avantageusement

la maladie , donnent du poids à cette présumption.

(89.) Ces remedes sont les absorbans diaphorétiques, tels, que les yeux d'écrevisses, les perles & la nacre préparés, l'antimoine diaphorétique, le bezoar oriental, &c. ils ont le double avantage d'absorber l'acrimonie de la lymphe, & de seconder les efforts de la nature tendante à en opérer la dépuration par les émonctoires de la peau, mais ils ne suffisent pas seuls à la cure ; l'abattement considérable des esprits, exige un usage prudent des cordiaux tempérés, & qui par leur nature vont efficacement au but proposé, telles sont les confectons d'hyacinthe & alkerimes, délayées dans des eaux extraites des plantes nerveales ou céphaliques, (f. 66.) d'ailleurs le ventre trop lâche, indique ici de donner la préférence aux absorbans de la classe des astringens, tels que les cordiaux préparés, la corne de cerf brûlée, la conserve de roses, &c.

(90.) La saignée ne doit gueres avoir lieu, qu'autant qu'il y a pléthore sanguine, ou point de côté ou oppression de poitrine, & pour lors elle doit être pratiquée dans l'invasion de la maladie : ce n'est gueres aussi que dans le premier période qu'un purgatif doit être placé à propos, & il ne doit être employé que lorsqu'il y a des signes décidés

de matieres dégénérées qui croupissent dans les premieres voies ; si la constipation du ventre a lieu , (ce qui est rare) dans l'état de la maladie , on doit s'en tenir aux lavemens émolliens.

(91.) C'est sur-tout dans le cas de l'éruption miliaire blanche , (f. 87.) que les aphtes molestent les malades ; c'est pourquoi nous avons remis à parler ici de la cure particulière de ce fâcheux symptome. Les gargarismes faits avec une décoction de carotes domestiques , du miel rosat , & un peu de sel de prunelle , & encore mieux avec un léger mucilage de semence de psyllium ou de coing , du syrop de mûres , & quelques gouttes d'esprit de sel qui ont lieu ici , suffisent pour les croutes aphteuses ; mais si ce sont des ulceres bien décidés , on doit les toucher plusieurs fois le jour , avec quelque topique dessicatif ; l'expérience nous a décidé pour celui de M. Raulin (a) , qui est composé de 24 grains de sel de Saturne , fondu dans deux onces d'eau de plantain ; l'esprit de sel , mêlé avec du miel rosat , sans autre intermede , mériteroit néanmoins la préférence , si l'on soupçonnoit un vice scorbutique dans le sujet : si les aphtes ou croutes aphteuses étoient

(a) Traité des maladies occasionnées par les promptes & fréquentes variations de l'air , p. 261. Voyez encore le Journal de Médecine , Septembre 1758 , pag. 287.

accompagnées d'inflammation ou de grande sensibilité dans l'intérieur de la bouche, on devroit s'en tenir aux gargarismes adoucissans & rafraîchissans, tels que du lait dans lequel on a fait bouillir des figes avec du miel, de la décoction de carotes, ou du mucilage de coing, &c.

(92.) Les précautions & préservatifs à employer contre la maladie, consistent en général à garantir les personnes saines, de l'impression des miasmes septiques ou putrides, provenant de causes quelconques. Premièrement, l'on doit souvent nettoyer les maisons, & les purger des immondices & de toutes choses sujettes à se corrompre; de plus, leur donner de l'air tous les jours, en tenant pendant quelques heures, toutes les portes & fenêtres ouvertes, & faire allumer du feu soir & matin, dans les chambres où l'on se tient. Il conviendrait, dans la vue de mieux purifier l'air renfermé dans les maisons, d'y brûler des herbes odoriférantes seches; mais le meilleur moyen relatif à cet objet, consiste à éteindre plusieurs fois le jour, au milieu des chambres habitées, une brique rougie au feu dans du vinaigre. En second lieu, les préservatifs consistent beaucoup dans le choix des alimens: ils doivent être faits de bonnes viandes, bien cuites, & simplement apprêtées, avec des végétaux reconnus antiseptiques, comme plusieurs sortes de racines bulbeuses, les carotes, les scorfonneres,

Pail, les oignons, &c. les plantes potageres, les chicorées, l'oseille, &c. des graines farineuses, telles que le riz, l'orge, les haricots, les lentilles; le vinaigre ou le verjus doivent les assaisonner : la boisson ordinaire doit être de la bierre vineuse, ou de bon vin trempé. Au reste, l'on doit se promener au grand air plusieurs fois le jour. Les personnes chargées de soigner les malades, ou qui habitent chez eux, doivent fumer ou mâcher du tabac, ou quelque racine âcre, & porter souvent à leur nez une éponge imbibée de vinaigre simple, ou composé, tel que celui des quatre voleurs.

(93.) La méthode curative que je viens de proposer, (f. 45 & 92.) n'est point le fruit d'une théorie vaine & hypothétique; elle est fondée sur des observations suivies & réfléchies depuis tout le tems que la maladie a commencé à se manifester dans notre Châtellenie; de façon que je puis assurer qu'il n'est rien ou presque rien des divers points relatifs à cette méthode, qui n'ait l'expérience pour pierre de touche.

Nota. Pour peu que l'on soit praticien, il est aisé de juger que tout ceci n'est point le fruit de l'imagination. Nous osons même assurer que si l'on se conduisoit toujours dans les épidémies avec autant de jugement, de connoissance & de sagacité, que l'a fait M. Boucher, la pratique de la médecine feroit des progrès rapides, & que ces sortes de maladies seroient beaucoup moins funestes.

REMEDES ANTI-SCORBUTIQUES

du sieur MORET.

I.

Vin anti-scorbutique.

Ce vin étoit le principal des remèdes du sieur Moret, celui qu'il employoit le plus souvent, & qui lui avoit fait le plus de réputation. Il le préparoit de la manière suivante.

Prenez de racine de raifort sauvage , onc. xij.
de bardane , onc. vj.
de feuilles de cochlearia ,
de cresson d'eau ,
de becabunga , &
de fumeterre , de chaque ,
deux poignées.

On lave bien les herbes & les racines, & après les avoir laiffé égouter, on les érafe & on les réduit en pâte dans un mortier. On pile en même tems d'un autre côté cinq onces de graine de moutarde; on met le tout dans une cucurbite avec quatorze pintes de bon vin blanc de Bourgogne, bien mûr; on y ajoute trente gros de fel ammoniac bien pulvérisé, on bouche enfuite la cucurbite avec fept ou huit feuilles de papier brouillard, que l'on attache autour, & l'on met la cucurbite au bain-marie à un feu de digestion, où l'on laiffe ces drogues en infufion pendant douze heures au moins; après quoi

quand la cucurbite est refroidie, on passe la liqueur avec forte expression, & on la met dans des bouteilles pour l'usage. Elle peut se conserver pendant deux mois.

La dose de ce remede pour les adultes est de deux verres par jour, chacun de six onces; on prend le premier, le matin dans le lit, où l'on reste deux heures sans rien prendre; on donne le second verre deux heures après le souper, & l'on continue ainsi jusqu'à l'entiere guérison, observant de garder un bon régime, & de boire à son ordinaire une tisane faite avec deux gros de squine coupée en tranches, qu'on fait bouillir pendant une demi-heure dans deux pintes d'eau de riviere, & où l'on peut mêler un peu de vin au repas.

On donne une moindre dose de ce vin aux enfans & aux jeunes personnes, à proportion de leur âge, de leur tempérament & de leurs forces.

I I.

Purgatif fondant.

Le sieur Moret purgeoit toujours avant l'usage de son vin, & il réitéroit cette purgation tous les huit jours. Il employoit pour cela le bol fondant qui suit.

Prenez de trochisques alahandal,
de scammonée,
de mercure doux,
d'extrait d'aloës, de chacune, onc. iv
de diaphénic, onc. vij.

Mettez en poudre fine tout ce qui doit être pulvérisé, mêlez le tout avec une suffisante quantité de syrop d'absinthe pour en faire une opiate, dont la dose doit être, suivant la force, l'âge & la constitution du malade, depuis un scrupule jusqu'à un gros.

I I I.

Remède pour les gencives ulcérées

Dans les scorbutiques, les gencives sont toujours affectées, gonflées, molles, spongieuses, ulcérées; elles débordent sur les dents, tombent en pourriture, sentent très-mauvais, ce qui annonce la chute des dents.

Pour y remédier, le sieur Moret employoit deux remèdes; l'un, quand le mal étoit invétéré & porté au plus haut degré; & l'autre, quand le mal étoit commençant & encore léger.

Voici la composition du premier.

Prenez de sel ammoniac, 48 grains.
de camphre en poudre, 24 grains.
d'esprit de vin, onc. vj

Mettez ces drogues dans une phiole qu'on secouera long-tems pour les faire fondre.

On imbibe de ce mélange un pinceau, fait avec un peu de linge effilé, roulé au bout d'un bâton, & on s'en sert pour nettoyer, frotter & humecter les gencives pourries, ce qu'on réitere jusqu'à trois ou quatre fois par jour, suivant l'état, le degré & l'insensibilité du mal.

Quand la pourriture est tombée, & que les gencives sont détergées, le sieur Moret n'employoit plus que le remede suivant, dont il se contentoit, lorsque l'ulcère des gencives étoit léger & commençant.

Prenez de feuilles de cochlearia, deux poignées.

Hachez-les bien menu, & mettez-les dans une cucurbite avec trois pintes d'eau de vie, laissez-les infuser pendant deux jours au bain-marie; faites-en la distillation ensuite, & retirez-en les deux tiers.

Avec cette liqueur le sieur Moret faisoit laver & frotter les gencives, quand le mal étoit moins pressant, ce qu'il faisoit réitérer plusieurs fois par jour; souvent même il l'aiguisoit par l'addition du sel ammoniac, dont il faisoit fondre un scrupule sur six onces de cette liqueur.

I V.

Liniment anti-scorbutique.

Dans le scorbut invétéré, les jambes, les cuisses, & quelquefois même plusieurs autres parties sont marquées de taches rouges, livides ou noires, plus ou moins grandes, & plus ou moins nombreuses; quelquefois même en promenant le doigt, l'on sent sous la peau des duretés ou des callosités indolentes.

Pour remédier à ces accidens, le sieur Moret se servoit d'une espèce de liniment préparé comme il suit :

Prenez de savon noir, onc. vj.
 de camphre pulvérisé, onc. ij.
 de sel ammoniac en poudre, onc. iij.
 d'eau de vie, une pinte.

Faites fondre ces drogues ensemble sans feu en les remuant long-tems.

Quand on veut se servir de ce remede, on en prend deux ou trois cuillerées, que l'on fait légèrement tiédir, & l'on en frotte les endroits tachés & les duretés, jusqu'à ce que la liqueur seche sous la main. On peut réitérer cette espece de friction plusieurs fois le jour.

BOUGIES du sieur DARAN.

Le sieur Daran employe deux principales sortes de bougies; les unes qu'il appelle *fondantes*, & qui sont véritablement un peu cathérétiques; & les autres qui sont simplement *adouçissantes*.

I.

Bougies fondantes.

Prenez d'huile d'olives, une livre.
 de vin rouge, une demi-livre.
 Un pigeoneau vivant, plumé, ou à son défaut un petit poulet.

Mettez le tout dans une terrine neuve, & faites-le bouillir à un feu égal jusqu'à la consommation du vin: ôtez alors l'animal que vous y aurez mis, & faites fondre dans ce qui reste,

de cire jaune ,	} de cha-	
de poix de Bourgogne ,		cune , onc. iv.
de blanc de baleine ,		onc. ij.
de diabotanium ,		onc. j.

Ajoutez-y alors de la poudre de semelle de foulier brûlée, depuis deux gros jusqu'à deux onces, suivant que vous voudrez rendre les bougies plus ou moins cathérétiques : remuez bien le tout jusqu'à ce que l'onguent ait acquis une consistance convenable, ce que vous connoîtrez en y trempant un linge, que vous laisserez refroidir. Trempez-y alors plusieurs morceaux de toile fine & à demi usée, que vous étendrez à l'air pour les laisser égoutter & refroidir. Quand ils sont froids, on les coupe en languettes ou bandes, longues d'environ un pied, & plus ou moins larges, selon qu'on veut faire des bougies plus ou moins grosses. Il faut que ces languettes ou bandes soient un peu plus étroites par un bout que par l'autre. On roule ces bandes d'abord entre les doigts, & ensuite entre deux marbres ou deux planches bien polies, pour former par ce moyen des bougies bien lisses, bien fermes ; & un peu pyramidales.

I I.

Bougies adoucissantes.

<i>Prenez</i> de cire vierge ,	onc. viij.
de blanc de baleine ,	onc. iij.
d'onguent rosat ,	onc. ij.
d'onguent de céruse ,	onc. ij.

Faites fondre le tout ensemble, y ajoutant un peu d'huile d'amandes douces, si l'emplâtre paroïssoit trop ferme. Trempez y des morceaux de toile, & faites-en des bougies de la maniere qu'on vient d'expliquer.

Emplâtre de M. l'Abbé DOYEN.

Prenez de feuilles de bugle,
 de fanicle,
 de pimprenelle;
 de verveine,
 d'aigremoine,
 de mouron à fleurs rouges,
 & d'éclaire, de chacune
 deux poignées :

Ce qui doit peser ensemble trois à quatre livres.

Après avoir épluché, mondé & pilé ces herbes, mettez-les dans un pot de terre neuf, versez-y trois pintes de bon vin blanc de Champagne; couvrez le pot, & même luttez-en le couvercle; faites bouillir le tout à un petit feu, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus de vin; laissez refroidir le pot, & passez la décoction en exprimant fortement.

Mettez le suc qu'on aura exprimé dans une terrine, & faites-le bouillir à un feu doux, en y jettant par morceaux,

De la poix blanche, 1 livr. 3 onc.

De la cire vierge, 3 livr.

Remuez ce mélange avec une spatule de

bois , jusqu'à ce que le tout soit bien fondu ,
jettez-y alors ,

De mastic pilé & tamisé , une livre.

Quand il sera fondu , retirez la terrine du feu ,
& ajoutez-y ,

De térébenthine de Venise , une livre.

En remuant toujours jusqu'à ce que la matière soit refroidie , & puisse être mise en rouleaux ou *magdaléons*.

On employe cet emplâtre pour fondre les glandes dures & squirrheuses , pour résoudre les callosités & même les loupes , pour guérir les ulcères invétérés & les maux du sein.

On le vante particulièrement pour les fistules au fondement , pour les tubercules qui se forment autour de l'anus , & pour les hémorrhoides internes , sur-tout quand elles sont racornies.

La maniere ordinaire de s'en servir est de l'étendre sur de la peau de gant , & de l'appliquer sur la partie en forme d'emplâtre , quand le mal est extérieur.

Mais quand il s'agit de traiter les hémorrhoides ou les fistules internes , on en fait un petit suppositoire de deux ou trois lignes d'épaisseur , & d'un pouce ou d'un pouce & demi de long , qu'on introduit dans le fondement : quelquefois même on introduit de pareils suppositoires dans l'ouverture des fistules ; mais dans ce cas-là il faut y attacher un fil pour pouvoir les retirer.

*LETTRE à l'auteur du Journal, sur un enfant mort
après avoir été inoculé.*

Vous sçavez, Monsieur, qu'un fermier général de cette Ville, vient de faire inoculer deux de ses fils, & que l'un des deux âgé de cinq à six ans, vient de mourir environ le seizieme jour de l'irruption de la petite vérole. Il avoit été inoculé plusieurs fois, mais la petite vérole n'a pas pris; elle n'a paru que quand celle de son frere a été déclarée; on prétend que celui qui est mort, l'avoit gagnée de celui qui est encore en vie. M. Silvy, chirurgien-ordinaire de la Reine, en a fait l'ouverture en présence de M. Boyer, doyen de la faculté de médecine de Paris, de MM. Lorry, Hosty, tous deux médecins de ladite faculté. Le premier étoit le conseil ordinaire de la famille, & l'autre a inoculé les deux enfans. On a trouvé dans le cerveau un épanchement d'une petite quantité de lymphé, & dans le bas-ventre les glandes du mésentere obstruées. Ne seroit-ce pas-là les causes véritables de la mort de l'enfant? Je n'ose prononcer. On dit que les enfans de ce fermier général ont apporté ces vices en naissant, & qu'il y a en déjà qui en sont morts. Si cela est, pourquoi les deux inoculés n'ont-ils pas subi le même sort? Pourquoi l'un des deux a-t-il échapé? Quoi qu'il en soit, si vous êtes aussi impartial que moi, Monsieur, je compte que vous rendrez ce fait public. Vos Journaux sont des archives où l'on doit déposer tout ce qui se passe pour & contre un objet aussi important pour l'humanité, qu'est l'inoculation. Ce fait est trop authentique pour que vous exigiez de moi que je me nomme, d'autant plus que je ne veux me faire d'ennemis dans aucun des deux partis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERV.

 LIVRES NOUVEAUX.

Essais physiologiques sur les causes du mouvement des fluides dans les capillaires & sur l'insensibilité & l'irritabilité des parties, par M. *Wyht* de la société royale de Londres, traduits de l'Anglois par M. *Thebault*, médecin, &c. A Paris, chez les freres *Etienne*, rue S. Jacques. Prix relié 2 liv. 10 sols.

Observations chirurgicales sur les maladies de l'urethre, traitées suivant une nouvelle méthode, par M. *Daran*, écuyer-conseiller chirurgien ordinaire du Roi, servant par quartier, & maître en chirurgie de Paris. Quatrième édition augmentée de nouvelles observations. A Paris, chez la veuve *Delaguette*, rue S. Jacques, à l'Olivier. Prix relié 2 livres 10 sols.

Cet ouvrage est trop connu pour que nous nous croyons obligés d'en faire ici l'extrait. Le prompt débit qu'il a éprouvé, est une preuve de son utilité. M. *Daran*, célèbre depuis long-tems par ses bougies anti-vénériennes & par les différentes cures qu'elles ont opérées, ne s'est occupé dans ce traité, qu'à faire part au public du fruit de ses travaux, & à l'instruire pleinement sur un des objets les plus intéressans à la vie, & sur lequel il paroît que l'art n'avoit pas encore fait des progrès bien rapides. Le discours préliminaire qui est à la tête de cette édi-

tion, expose d'une maniere claire & précise, les suites funestes de la gonorrhée virulente, contre lesquelles tous les secours d'une méthode ordinaire sont souvent inutiles; on y détaille les causes des maladies de l'urethre, on y expose les sentimens des auteurs anciens & modernes sur ces maladies, & on propose des moyens plus sûrs & plus faciles pour en guérir. On trouve aussi dans cette édition des changemens qui la rendent fort supérieure aux premières: les certificats, les lettres & les observations sont en plus petit nombre. L'auteur a élagué toutes les superfluités qui étoient dans les éditions précédentes, de sorte que celle-ci ne renferme rien qui ne soit utile & même nécessaire au sujet qu'il traite. Il y a de plus des observations particulieres qui sont neuves, & qui font honneur aux talens de l'auteur. Au reste on trouve dans cette édition des cures authentiques certifiées par beaucoup de médecins & de chirurgiens célèbres, tels sont MM. Falconet, Pouffe pere, Vernage, feu M. de Jussieu, feu M. Herment, MM. Boyer, Ferrein, Lehoc, Procope, de Rabours, Cazamajor, Chicoyneau, Bouillhac, &c. Messieurs de la Peyronie, Morand, malaval, Foubert, Faget, Desport, de la Faye, Bagieu, &c. assurément après des autorités si multipliés & si respectables, on ne peut s'empêcher de convenir que M. Daran ait été

d'une très-grande utilité à la société, en lui rendant une infinité de citoyens mutilés, qui sans son secours feroient devenus les victimes malheureuses de leurs maux. Ces avantages sont encore aujourd'hui plus réels par la publication que nous venons de faire du remède de M. Daran, ce qui fait que tout le monde en peut faire usage, & mettre à l'épreuve son efficacité. Les tentatives nouvelles que l'on fera à ce sujet, ne pourront qu'être glorieuses pour l'auteur, & profitables pour l'humanité.

A V I S.

Depuis que M. Lechandelier, apothicaire à Rouen, a donné dans le Journal de médecine du mois d'Août, la description d'un bandage assez commode pour les hernies, il a reçu des lettres de différens particuliers qui le prient de le leur procurer. M. Lechandelier avertit qu'il ne le débite pas, mais que l'on peut s'adresser à M. Boulay, chirurgien herniaire à Rouen, rue de l'Hôpital, qui les construit, & les vend.





OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

AVRIL 1759.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 19 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	2	10	6½	28	4	0	N. fort	Peu de nua- ges.
2	4	11½	8		1	½	Idem.	Serein.
3	6	12	9	27	10		N.-O. mé- diocre.	Couvert. pet. pluie le soir.
4	7½	11½	8	28	1	0	O. id.	Couvert.
5	7	11	8		2		S. id.	Idem.
6	7½	12½	8½		1	½	O. id.	Id. Pet. pl. par interv.
							Idem.	tout le jour.
7	7	11	7		4		Idem.	Beaucoup nuag. petite pl. le soir.
8	3	12	8		2		N.-E. id.	Beaucoup nuageux.
9	7	14	9		0	0	Idem.	Id. Pet. pl. le soir.
10	7	12	8		1	½	O. id.	Idem.
11	7	12	8	27	11		E. S.-E. au S. id.	Idem.
12	8	15	11	28	1		S.-O. idem.	Idem.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 6 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	10	15	11	28	2	0	O. idem.	Beauc. de nuages.
14	8	15 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$		1		N. idem.	Peu de nua.
15	7 $\frac{1}{2}$	10	5 $\frac{1}{2}$		0		Id. fort. par interv.	Nuageux, petite pluie le soir.
16	5	6	4		4		Idem.	Beaucoup nuag. petite grêle le m.
17	4	9	7 $\frac{1}{2}$		0		O. idem.	Beaucoup nuag. petite pl. le soir.
18	5	10	5 $\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	N-O. médocre.	Beauc. de nuages.
19	5	11	8		5		Idem.	Idem.
20	7	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$		4	$\frac{1}{2}$	Idem.	Couv. peu de soleil à midi.
21	8	12	9		0		Idem.	Id. Petite pl. le mat.
22	8	14	9				Idem.	Beauc. de nuages.
23	9	12	10		3		N. idem.	Idem.
24	4 $\frac{1}{2}$	12	9		1		N. fort. par interv.	Serein.
25	5	16	13	27	10	$\frac{1}{3}$	N-E. au S-E. méd.	Peu de nua- ges.
26	10	15	12		11	0	S. au O. foible.	Pet. pl. le mat. méd. le soir.
27	10	12	9		10		O. méd.	Couv. pet. pl. par inter. tout le jour.

566 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
28	7	12 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28	0	0	S. au N. E. méd.	Beaucoup nuag. petite pl. par int. le matin.
29	8	17	13	27	10		N. au N. E. id.	Beaucoup de nuages.
30	10	17	13		9		E. au S- E. fort.	Peu de nua- ges. pet. pl. le matin.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 17 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 2 dégr. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.

3 fois du N-E.

1 fois E.

3 fois du S-E.

4 fois du S.

1 fois du S-O.

8 fois O.

6 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein.

21 jours de nuageux

7 jours de couvert

12 jours de pluie.

1 jour de grêle.

Les pluies quoique fréquentes pendant ce mois ; ont été si petites, qu'elles n'ont pas empêché le

hâle ; aussi les hygrometres ont-ils toujours indiqué de la sécheresse.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Avril 1759, par
M. VANDERMONDE.

On a observé pendant ce mois les mêmes dévoiemens dysenteriques , que dans le mois précédent ; ils avoient seulement un caractère plus inflammatoire , qui a exigé des saignées conjointement avec les remèdes ordinaires. Quelques personnes ont été attaquées , à la suite de cette maladie , d'enflures des jambes & des cuisses qui ont été assez opiniâtres malgré l'usage des stomachiques , des apéritifs & des évacuans.

Il a régné aussi quelques fièvres continues avec redoublemens , accompagnées de sueurs considérables dès le commencement de la maladie , de dégoût , d'ardeur , de chaleur , de sécheresse & de rougeur à la peau ; le pouls étoit petit & ferré , & l'accablement considérable ; malgré l'abondance des sueurs , les saignées répétées étoient les remèdes les plus efficaces , parce que ces sortes de fièvres étoient d'un caractère véritablement inflammatoire , que les sueurs n'étoient que symptomatiques , & ne soulageoient aucunement les malades. Le plus grand nombre cependant de ceux qui ont éprouvé cette maladie , y ont succombé ; les absorbans , les nitreux , les lavemens & les délayans favorisoient l'effet des saignées. Cette maladie avoit assez le caractère de la suette qui a régné épidémiquement , il y a quelques années , dans Paris & dans différens endroits de la Province.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Mars 1759, par
M. BOUCHER médecin.*

Le tems a été pluvieux presque les deux premiers tiers du mois ; on n'a guères eu néanmoins de pluies fortes que dans les dix premiers jours ; il n'en a pas tombé du tout les onze derniers jours. Le barometre a été observé plus souvent au-dessus de 28 pouces qu'au-dessous.

Il y a eu assez de variations dans les vents, quoique ceux du Sud-Ouest aient soufflé le plus souvent.

Il y a eu aussi des variations dans la température de l'air : en général il a été plus doux la premiere moitié du mois que la dernière. Le 19 & le 25 le thermometre a été observé au terme de la glace, & très-près de ce terme le 31.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois, 10 degrés au-dessus du terme de la congélation, & pour la moindre chaleur, le terme même de la congélation : la différence entre ces deux termes est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pou-

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 569
ces 4 lignes : la différence entre ces deux
termes est d'un pouce 14 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord,
3 fois du Nord-Est.
1 fois de l'Est.
3 fois du Sud vers l'Est.
4 fois du Sud.
18 fois du Sud vers l'O.
7 fois de l'Ouest.
4 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nua-
geux.

2 jours de neige.
15 jours de pluie.
2 jours de grêle.
3 jours de brouillards.
4 jours de gelée.

Les hygromètres n'ont marqué de la sé-
cheresse que les trois derniers jours du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille en Mars 1759 ,
par M. BOUCHER*

Les fièvres catharrales ont été très-répan-
dus tout ce mois : la plupart portoient à la
tête, avec des mouvemens vertigineux ,
grande pesanteur , courbature , &c. les sai-
gnées au pied ont prévalu en pareil cas.

Nous avons eu aussi bon nombre de fié-
vres continues remittentes de la nature
des double-tierces : les unes ont commencé
avec l'esquinancie , & d'autres avec les

symptomes de la cardialgie, ou du *cholera morbus*, vomissemens importuns & presque continuels, douleurs vives au creux de l'estomac, abattement des plus considérables, un pouls serré & embarrassé, &c. Il s'est fait en quelques personnes, au quatrième ou au cinquième jour, une éruption rouge sur la poitrine & sur l'intérieur du bras; quoique le sang tiré des veines ne fut guères inflammatoire, ce n'étoit presque que par quelques saignées que l'on parvenoit à donner du calme aux malades; ensuite de quoi les remèdes, dont on s'est le mieux trouvé, ont été des potions huileuses acidulées avec le jus d'orange ou de limon, les mixtures avec la liqueur d'Hoffman; ou avec le sel d'absinthe fondu dans du jus de citron, le bouillon de poulet: on a été obligé, ensuite après la diminution des symptomes les plus violens, d'avoir recours à un émétique doux, pour enlever la racine du mal, dans ceux en qui une langue chargée, ou un goût bilieux en ont indiqué l'usage.

Les fièvres pleuröpneumoniques, ou les inflammations du pöumon compliquées de fièvre continue-remittente, ont été communes: on a dû être circonspect dans ces fièvres, ainsi que dans celles qui ont été compliquées d'esquinancie, sur les évacuations sanguines abondantes & réitérées: il n'en a pas été de même des esquinancies & des

pleuropneumonies légitimes , auxquelles nombre de personnes ont succombé en quatre ou cinq jours par des dépôts dans le poulmon tant à la campagne qu'à la ville ; on n'en a pu arrêter les suites funestes qu'en prodiguant le sang dès l'invasion de la maladie ; car la saignée faite , lorsque l'inflammation étoit portée à son comble , ne faisoit que hâter la mort ; ces pleuropneumonies ont été dans quelques sujets compliquées d'hépatite.

Il a regné encore bon nombre de fièvres tierces , qui ont été opiniâtres , & sujettes à récidiye lorsqu'on a eu recours au quinquina avant d'avoir insisté suffisamment sur les apozêmes purgatifs & les altérans incisifs.

Les apoplexies ont aussi été fort communes ; il en a été de même des diarrhées bilieuses.

En général on n'a vu guères regner autant de rhumes , & de si opiniâtres , que dans le cours des trois premiers mois de l'année.



T A B L E
G E N E R A L E
D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers mois
de 1759.

EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.
M É D E C I N E.

D E U X Mémoires sur la formation des os , par M. de Haller.	Page 3
Essai sur les maladies vénériennes où l'on expose la méthode de feu M. Petit. Par M. Fabre.	12
Deux Mémoires sur la formation du cœur , &c. Par M. de Haller.	108
Essais & observations physiques d'Edinbourg , traduits de l'anglois. Par M. Demours.	205
De reconditâ februm intermittentium , tum remittentium naturâ , &c. c'est-à-dire , traité des fièvres intermittentes & remittentes , &c.	301
Les Abus de la saignée.	387

C H I R U R G I E.

Collection de theses medico-chirurgicales tome II. Par M. de Haller.	99
Collection de theses medico-chirurgicales , tome III. Par M. de Haller.	195

TABLE DES MATIERES. 573

Traité des tumeurs & des ulceres. 483

C H Y M I E.

Leçons de Chymie propres à perfectionner la physique, le commerce & les arts, Par M. Shaw. 291

Mémoire sur les Eaux minérales Dax, dans le Comté de Foix. Par M. Sicre. 398

OBSERVATIONS.

M E D E C I N E.

Dissertation sur une Manie occasionnée par le dérangement des regles. Par M. Majault. 18

Evacuation périodique des regles par les mamelles & le visage. Par M. Cazenave. 23

*Usage des purgatifs dans la pleurésie. Par M. Bou-
teille.* 37

*Fille de huit ans, devenue aveugle & muette. Par
M. Vandermonde.* 129

*Effets du quinquina dans une espèce de fièvre rare.
Par M. Marteau de Grandvilliers.* 132

*Observation sur plusieurs gangrènes de cause in-
terne. Par M. Darlue.* 209

*Sur la communication du mal vénérien par une voie
rare. Par M. le Nicollais du Saussay.* 232

*Sur une phrénésie vraie sans inflammation. Par
M. Sumeire.* 310

Sur une fièvre urticaire. Par M. Godart 316

Sur une paralysie scrophuleuse. Par M. Juvet. 320

*Sur les effets du Bezoard contre l'arsenic. Par
M. Dehenne.* 330

*Sur les effets de la petite vérole sur deux fœtus. Par
M. Fumée.* 403

*Sur une Fille que l'on croyoit possédée. Par M.
Demilléville.* 408

Sur la Colique de Poitou. Par M. de Haen. 504

*Sur une femme qui a été sept ans sans aller à la selle
ni uriner. Par M. Gignoux.* 510

574 TABLE GENERALE

Sur des convulsions guéries par la fièvre, à la suite d'une péripneumonie. Par M. Rochard. 513

CHIRURGIE.

Description d'un nouvel Instrument pour les dents.

Par M. Jourdain. 47

Sur une chute de matrice renversée, avec gangrene Par M. Mazars de Gazelles. 60

Sur l'origine des veines lymphatiques & leurs valvules. Par M. Monro le jeune. 140

Second Instrument pour les dents. Par M. Jourdain. 148

Sur un abcès considérable dans le lobe droit du poumon. Par M. Campardon l'ainé. 337

Sur une plaie considérable à la poitrine. Par M. Bonnet. 341

Sur un Sarcocelle monstrueux. Par M. Mellée. 349

Sur un Polype interne. Par M. Quarré. 354

Sur le traitement de la grenouillette. Par M. Soulier. 356

Effet singulier du mal vénérien. Par M. Dibon. 415

Sur l'hydropisie du péritoine. Par M. Dupuy de la Porcherie. 422

Sur une tumeur pierreuse, formée par la bile épanchée dans le tissu cellulaire. Par M. Pomme fils. 432

Sur un vice extraordinaire de conformation de la jambe. Par M. Vandermonde. 438

Sur une tumeur occasionnée par une grosse épingle. Par M. Mestivier. 441

Sur des portions d'eau & un peloton de poils trouvées dans la vessie. Par M. de la Riviere le jeune. 516

Sur un abcès au foie, ouvert & guéri. Par M. Herga. 520

C H Y M I E.

Dissertation sur le Sel de soude. Par M. Venceslas Gottlobkahl. 41

DES MATIERES. 575

HISTOIRE NATURELLE.

Enfant de cinq ans , prodigieux. Par M. Fages de
Cazelles. 37

MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

Maladies observées à Boulogne sur mer. Par
M. Desmars. 71

Maladies observées à Boulogne sur mer. Par
M. Desmars. 361

*Fièvre putride-maligne qui a régné dans quelques
cantons de la Châtellenie de Lille.* Par M. Bou-
cher 442

Suite de la même maladie. Par le même. 544

PROBLÈME.

Problème résolu. Par M. Chartier , : Sçavoir , si l'on
doit saigner dans les indigestions. 118

ACADEMIES.

*Prix proposé par l'Académie royale de chirurgie
pour l'année 1760.* 83

*Lettre au sujet du Prix proposé par l'Académie
de chirurgie.* Par M. Lécot. 370

LETTRES.

*Lettre de M. Petit , sur la petite vérole par inocu-
lation.* 174

Sur la petite vérole du fils de M. Delatour. Par
M. Gaulard. 257

Sur un certain Pyrrhonien. Par M. Majault. 275

Sur la racine d'acorus verus dans les hémorragies.
Par M. Lebeau 373

*Sur la mort & l'ouverture de Geneviève Martin ,
fille de S. Géomes.* 464

Lettre sur un enfant mort de l'inoculation. 560

AVIS.

Avis important pour l'agriculture. 179

Avis au sujet d'un bandage. 561

576 TABLE DES MATIERES.

PLANCHES.

Planches anatomiques faites en couleur noire. Par
M. Jenty. 278

REMEDES NOUVEAUX.

Remedes anti-scorbutiques de M. Moret. 556
Bougies de M. Daran , *contre les carnosités.* 557
Emplâtre de l'Abbé Doyen , *contre la fistule.* 558

LIVRES NOUVEAUX.

Livres nouveaux. 86, 281, 376, 471, 561

OBSERV. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

Observat. météor. 87, 183, 282, 377, 472, 564

MALADIES REGNANTES A PARIS.

Maladies de Paris. 90, 188, 285, 377, 472, 567

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Obs. mét. de Lille 91, 188, 286, 381, 477, 568

MALADIES REGNANTES A LILLE.

Maladies de Lille. 93, 189, 287, 383, 479, 568

Fautes à corriger dans le Journal d'Avril.

Page 338, ligne 7, & que la douleur étoit très-
considérable, *lisez*, & que la douleur étoit peu
considérable.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le
Chancelier, le *Journal de Médecine* du
mois de Juin, & je lui en ai rendu compte.
A Paris, ce 24 Mai 1759.

BARON.